incorruptible mais sans morgue qui est le plus bel ornement du caractère.

M. Enoch Désert, griffe très brun, presque noir, est docteur en droit de la Faculté de Paris. C'est un esprit supérieurement cultivé. Il a écrit divers ouvrages sur les finances et l'économie politique, consacrés spécialement à éclaircir les questions que soulève l'état financier et économique de la République haïtienne (1).

Son pays, sa race a le droi. d'attendre de lui qu'il continue à travailler, à progresser, p ur montrer d'une manière de plus en plus éclatante ce dont est capable un homme de sa nuance, lorsqu'il a eu le privilège de grandir à côté des Européens, dans ces temples de l'étude qui sont le plus beau produit de la civilisation et, en même temps, le plus sûr gage de supériorité en faveur des nations qui les possèdent.

M. Dalbémar Jean-Joseph, ancien ministre de la justice, est un des avocats les plus remarquables du barreau haïtien. Intelligence fine et clairvoyante, esprit admirablement doué, il réunit les qualités d'un écrivain correct aux talents si appréciables d'un orateur disert et pénétrant.

M. Magny, ancien député, ex-sénateur de la République d'Haïti, est un homme vraiment supérieur. Réunissant à une probité antique une instruction solide et variée, il donne l'exemple d'une telle modestie, d'une dignité si bien contempérée par l'urbanité jamais troublée de ses allures, que l'on peut hautement certifier qu'en aucun point de la terre on ne saurait rencontrer une plus belle personnalité.

On pourrait citer encore Eluspha Laporte, musicien consommé, habile instrumentiste. Enlevé trop tôt à l'art où il

(1) *Les réformes financières de la République d'Haïti. La Banque nationale d'Haïti*, etc.

était déjà un virtuose de premier ordre, il a laissé des compositions superbes. Elles seront sûrement recueillies et publiées, le jour où Haïti aura compris la nécessité qu'il y a de réunir tout ce que ses enfants ont produit, tant dans les arts que dans les sciences, les lettres et l'industrie, afin de prouver au monde entier toutes les belles aptitudes dont les descendants de l'Africain peuvent faire preuve, quand ils jouissent de la liberté et se désaltèrent, comme les autres peuples civilisés, aux sources vivifiantes de la science.

Il y a encore un jeune haïtien de la plus belle intelligence, griffe brun comme les précédents. C'est M. Emmanuel Chancy. Travailleur modeste, mais infatigable, il vient d'augmenter la liste des écrivains que compte notre jeune République, en publiant un ouvrage très sérieux sur « l'Indépendance d'Haïti ». C'est une œuvre de critique historique délicate et savante. Nous pensons bien qu'il ne s'arrêtera pas en si beau chemin; car ces sortes de travaux sont d'une nécessité capitale pour la parfaite intelligence de notre histoire nationale.

Certes, voilà bien des noms cités. Tant d'exemples n'enlèvent-ils pas aux négateurs incorrigibles le droit de continuer à douter des aptitudes morales et intellectuelles du produit que donne le croisement du mulâtre et du noir? Il faut pourtant nommer encore un autre griffe haïtien de la plus puissante individualité, dont les talents et le caractère le feraient distinguer dans n'importe quelle nation où il pourrait naître. Je veux parler de M. Edmond Paul.

Cet homme vraiment considérable a fait ses études à Paris, de même que la plupart des Haïtiens aisés. Mais un trait particulier et fort remarquable en lui, c'est qu'il n'a jamais eu une préoccupation plus constante que celle de contribuer à la glorification et au relèvement de la race noire dont il est sorti. Dans son apostolat précoce, au lieu

de s'attacher, comme tant d'autres jeunes hommes, aux succès scolaires où l'amour des diplômes fait veiller constamment sur la forme et la lettre, en négligeant souvent le fond des choses, M. Edmond Paul ne s'occupa que des études sérieuses, spéciales, propres à éclairer et mûrir son esprit. Luttant contre toutes les difficultés avec une volonté inflexible, il parvint de bonne heure à se pénétrer parfaitement de toutes les questions les plus intéressantes pour un peuple qui a besoin de se développer.

C'est ainsi qu'à peine âgé de vingt-quatre ans, il publiait déjà, à Paris, des ouvrages (1) dont le but est infiniment élevé. Ce sont malheureusement des études économiques et sociales dont la plus légère analyse serait déplacée dans un ouvrage de la nature de celui-ci. D'ailleurs on pourra en avoir une idée par quelques citations que nous aurons occasion de faire.

Dès sa première publication, il avait pris position. Il est peut-être le premier Haïtien de sa nuance qui ait compris qu'on ne peut l'estimer ou l'apprécier sincèrement, quand on croit à l'infériorité native de la race noire ; au moins est-il le premier qui a eu le courage de déclarer que ce qu'il cherche avant tout, c'est le moyen d'aider les Noirs d'Haïti à prouver au monde entier les hautes qualités dont ils sont doués à l'égal de toutes les autres races humaines ! Par ce côté, la personnalité de M. Paul a pour nous un intérêt spécial et saisissant. Dans une discussion aussi savante que délicate, à propos d'un article fameux de la Constitution haïtienne, lequel prohibe le droit de propriété territoriale aux étrangers, le consciencieux publiciste écrivit ces remarquables paroles que je détache de tant d'autres tout aussi excellentes : « Le génie nègre déchu, le

---

(1) *L'éducation industrielle du peuple. — Questions politico-économiques.* Paris, Guillaumin, 1862-1863.

noir rejeté au second plan, qui eût pris soin de ses aptitudes?... Est-il, dans les Antilles, des noirs qui portent plus profondément empreint sur leur physionomie le sentiment de l'homme que le noir d'Haïti?... Oubliez-vous qu'Haïti seule est appelée à résoudre le grand problème de l'aptitude des noirs à la civilisation (1)?... »

Ce sont autant de questions suivies de développements profonds, où l'écrivain ne ménage ni les Granier Cassagnac, ni les auteurs (haïtiens?) de la *Gérontocratie*, qui, après avoir lu sans doute le livre de M. de Gobineau, avaient émis les idées les plus dissolvantes, relativement à la solidarité nationale d'Haïti.

Il est peut-être bon de citer ici un passage du célèbre *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Le volume qui parut, vers 1860, sous le titre de *Gérontocratie*, n'est qu'une amplification des lignes suivantes. On ne saurait les prendre au sérieux; cependant ne voyons-nous pas de temps en temps un Léo Quesnel en rééditer les mêmes expressions, comme une inspiration personnelle puisée dans les meilleures études?

« L'histoire d'Haïti, de la démocratique Haïti, dit M. de Gobineau, n'est qu'une longue relation de massacres; massacres des mulâtres par les nègres, lorsque ceux-ci sont les plus forts; des nègres par les mulâtres, lorsque le pouvoir est aux mains de ces derniers. Les institutions pour philanthropiques qu'elles se donnent, n'y peuvent rien; elles dorment impuissantes sur le papier où on les a écrites; ce qui règne sans frein, c'est le véritable esprit des populations. Conformément à une loi naturelle indiquée plus haut, *la variété noire, appartenant à ces tribus humaines qui ne sont pas aptes à se civiliser*, nourrit l'horreur la plus profonde pour toutes les autres races; aussi

(1) Ed. Paul, *Questions politico-économiques*, 2e partie, p. 82 et 94.

voit-on les nègres d'Haïti repousser énergiquement les blancs et leur défendre l'entrée de leur territoire ; ils voudraient de même exclure les mulâtres et visent à leur extermination.....

« Je suppose le cas où les populations de ce malheureux pays auraient pu agir conformément à l'esprit des races dont elles sont issues, ou, ne se trouvant pas sous le protectorat inévitable et l'impulsion d'idées étrangères, elles auraient formé leur société tout à fait librement et en suivant leurs seuls instincts. Alors il se serait fait, plus ou moins spontanément, mais jamais sans quelques violences, une séparation entre les gens des deux couleurs.

« Les mulâtres auraient habité les bords de la mer, afin de se tenir toujours avec les Européens dans des rapports qu'ils recherchent. Sous la direction de ceux-ci, on les aurait vus marchands, courtiers surtout, avocats, médecins, *resserrer des liens qui les flattent*, se mélanger de plus en plus, s'améliorer graduellement, perdre, dans des proportions données, le caractère avec le sang africain.

« Les nègres se seraient retirés dans l'intérieur et ils y auraient formé de petites sociétés analogues à celles que créaient jadis les esclaves marrons, à Saint-Domingue même, à la Martinique, à la Jamaïque et surtout à Cuba, dont le territoire étendu et les forêts profondes offrent des abris plus sûrs. Là, au milieu des productions si variées et si brillantes de la végétation antilienne, le noir américain, abondamment pourvu de moyens d'existence que prodigue, à si peu de frais, une terre opulente, serait revenu en toute liberté à *l'organisation despotiquement patriarcale si naturelle à ceux de ses congénères* que les vainqueurs musulmans de l'Afrique n'ont pas encore contraints (1). »

---

(1) De Gobineau, *loco citato*, t. I, p. 49-50.

Les expressions du comte de Gobineau sont fortes, calomnieuses et exagérées, cependant je les ai froidement transcrites, pensant que dans l'exagération même du dénigrement, il y a encore une leçon à tirer... Bien des gens en Haïti doivent en ignorer l'existence ; d'autres qui les ont lues semblent les avoir trop prises à la lettre. De là est sortie la *Gérontocratie*. J'ai positivement dit que l'analyse des ouvrages de M. Edmond Paul serait ici déplacée. Qu'il me suffise de citer la réfutation qu'il a faite en quelques lignes de toutes les idées de M. de Gobineau ou de ses adeptes, encore que le nom de cet auteur n'y figure nullement.

« Il n'est pas rare, dit M. Paul, de rencontrer des gens qui demandent qu'Haïti ne soit qu'un simple COMPTOIR DE COMMERCE : les Haïtiens seraient travaillant dans les plaines, dans les mornes, et le commerce se ferait, dans les villes, avec nos intermédiaires *obligés*. Oh ! ceux-là professent une profonde vénération pour l'agriculture... Et ceux-là oublient que nous avons aussi pour mission de former une « cité » *jaune noire* avec ses arts, ses sciences, ses vertus, où règne l'*esprit* (1). »

Plus tard, le courageux publiciste a publié le *Salut de la société*, où la même élévation d'idées, la même inflexible logique et le même esprit de justice prédominent. Durant son exil de 1874 à 1876, M. Edmond Paul écrivit un nouvel ouvrage d'économie politique, où il traita la question si importante de l'*Impôt sur le café* en Haïti. Avec une suite admirable dans ses idées, c'est toujours au point de vue du relèvement moral des populations noires de la plaine, qu'il considère les faits; et toutes ces conclusions tendent à demander que le producteur du café, le cultivateur des

(1) Les mots sont écrits textuellement en note à la page 12 de l'*Éducat. industr. du peuple*, etc. Les soulignements sont de l'auteur même.

mornes ne soit pas tellement écrasé par le poids de l'impôt qu'il devienne impuissant à améliorer son existence matérielle et à effectuer l'évolution morale qui doit le transformer.

M. Paul a, de plus, édité à Kingston un dernier ouvrage intitulé : *La cause de nos malheurs.* C'est une œuvre purement politique et par conséquent systématique. Il n'est donc pas nécessaire de s'y arrêter.

En dehors des titres que donne la production de tant d'ouvrages écrits avec une telle hauteur de vue et de logique, il faut encore ajouter que notre illustre compatriote est un journaliste consommé, le parlementaire le plus correct que nous ayons eu en Haïti ; il ne prend la parole, dans les grandes circonstances, que pour enlever une situation. Ce n'est pas un orateur disert ; mais son éloquence grave et sévère, ayant parfois trop de solennité, s'impose tout de même et produit infailliblement son effet dans une espèce de *sursum corda !*

Que l'on conteste à M. Edmond Paul le mérite d'un beau style, en notant dans ses écrits des incorrections de forme qui lui échappent parfois, au grand détriment de l'élégance et d'une bonne phraséologie, il n'est pas moins incontestable que ses pensées et ses conceptions sont larges, conséquentes, élevées, hautement adaptées au besoin d'évolution morale et intellectuelle de la race noire d'Haïti.

Pour moi, en faisant abstraction expresse de la politique pratique, dont les préoccupations m'écarteraient positivement du but auquel tend ce livre, j'avoue que je n'ai jamais vu cet homme sans éprouver une certaine émotion ; car j'ai une pleine conscience de l'influence que ses écrits ont exercée sur mon intelligence et de la grande part qu'ils ont eue dans le développement de mon esprit.

Partout donc, dans toutes les carrières, contrairement à ce que laisserait supposer les chiffres de M. Sandifort

B. Hunt et la théorie qui semble en découler, le griffe se montre apte à s'assimiler toutes les connaissances, à s'inspirer des sentiments les plus élevés qui puissent orner le caractère de l'homme.

A part les aptitudes spéculatives, son esprit possède admirablement toutes les qualités pratiques. Dans les entreprises où il faut employer le plus de constance et d'énergique volonté, il réussit aussi bien que d'autres. Il a déjà escaladé les plus hautes positions du commerce haïtien. M. Théagène Lahens, à Port-au-Prince, les MM. Etienne, au Cap-Haïtien, occupent les premiers rangs dans les grandes spéculations commerciales.

Ces derniers, surtout, se font remarquer par un tact, une intelligence des affaires absolument rare, quand on pense aux nombreuses difficultés qu'ils ont dû surmonter pour arriver à leur situation actuelle et s'y maintenir avec de si belles perspectives. Ce qui les distingue encore, c'est l'alliance de toutes les habiletés du négoce avec un sentiment de patriotisme ardent et peu commun, parmi ceux-là même qui prétendent se consacrer spécialement aux affaires politiques. Leurs aspirations seraient de voir le pays entreprendre en même temps qu'eux la grande ascension vers le progrès et la prospérité, résultat difficile auquel les forts seuls atteignent dans un effort de suprême volonté et d'intelligence. Rompant avec les principes égoïstes qui ont toujours dirigé la gent mercantile d'Haïti, leurs préoccupations sont d'ouvrir au pays des horizons nouveaux, en mettant leur crédit, leur esprit d'ordre et d'initiative et leur sagacité incontestable au service du travail national, — agriculture ou industrie. Pour passer de la conception à la réalisation, ils ne demandent sans doute que cette sécurité générale et durable, hors de laquelle les capitaux ne s'aventurent jamais. Avec de telles idées, on a l'esprit large et on accomplit des pro-

diges, quand bien même on n'agirait décisivement que dans le cercle étroit de ses intérêts privés. Aussi, leur maison, une des plus solides du pays, est-elle destinée à en devenir infailliblement la plus grande et la plus riche, dans une dizaine d'années d'ici !

On ne peut que s'en féliciter ; car s'il se trouvait dans la jeune République une vingtaine de commerçants avec leur position, leurs aptitudes, et leur esprit de progrès, on ne saurait calculer toute l'influence heureuse qui en jaillirait pour l'avenir de notre patrie et la régénération de cette race dont nous représentons, en Haïti, les spécimens sur lesquels doivent se faire toutes les observations scientifiques et rationnelles.

Qu'on ne croie pas que ces qualités dont je fais ici l'éloge soient aucunement à dédaigner au point de vue des aptitudes ethniques. Il faut que les hommes de la race noire se persuadent de ce fait : — Ils ne parviendront à faire reconnaître incontestablement leur égalité d'aptitudes, à côté de tous les autres hommes, que du jour où ils sauront réaliser les conquêtes matérielles, qui donnent les clefs de la fortune, en même temps que les conquêtes intellectuelles, qui donnent les clefs de la science. — Conquérir une haute position pécuniaire par son travail, par son esprit d'ordre et de prévoyance, n'est pas chose si facile que l'on se l'imagine parmi ceux qui n'ont jamais essayé. On aura beau dire, la lente accumulation du capital et son accroissement réalisé par des combinaisons intelligentes ne réclament pas moins de tête que la solution d'un problème de trigonométrie sphérique ou la résolution d'une *intégrale*. Quelque étrange que puisse paraître cette proposition, elle n'est pas moins l'expression de la pure vérité. Dans le second cas, il ne s'agit que du simple résultat d'un exercice intellectuel, exercice d'un ordre bien élevé, j'en conviens, mais où l'éducation préa-

lable de l'esprit constitue le principal ressort; dans le premier, il faut en outre une intelligence soutenue et vive, appuyée sur une moralité éprouvée, de telle sorte que toutes les facultés de l'être sont mises en action et constamment tenues en haleine.

Tous ces raisonnements touchent déjà trop à l'économie politique dont l'anthropologie doit aussi s'éclairer, mais dont elle s'éloigne assez pour qu'on ne s'y complaise pas extrêmement au cours de cet ouvrage. Il vaut donc mieux passer à un autre ordre d'arguments beaucoup plus conformes à notre sujet.

CHAPITRE IX.

L'Égypte et la civilisation.

L'Égypte est toute d'Afrique et non d'Asie.
(CHAMPOLLION).

I.

LES ANCIENS ÉGYPTIENS ÉTAIENT D'ORIGINE ÉTHIOPIENNE.

La vérité est éternelle. Elle doit se maintenir entière à travers les temps et les lieux, sans quoi la logique lui refuse toute sanction. *Est tota in toto, tota in qualibet parte,* disaient les scolastiques. En déclarant donc que la race noire est inférieure à toutes les autres, il a fallu prouver que le fait est actuel et perpétuel : c'est-à-dire que non seulement il en est ainsi de nos jours, mais que dans tout le cours de l'histoire, on n'a jamais connu un état de choses différent et qui serait en contradiction flagrante avec la forme dogmatique dont se servent les anthropologistes ou les érudits dans leur prétentieuse assertion.

L'esprit de système et l'orgueil du sang caucasien ne furent jamais mis à plus terrible épreuve. Néanmoins ils ne s'intimidèrent nullement devant l'énormité de la tâche. Contredits mollement par des adversaires qui n'avaient pour les combattre qu'un intérêt platonique, le seul amour de la vérité, ils ont pu se maintenir debout, malgré l'inconsistance réelle du terrain où ils se sont placés.

Avant de procéder à aucune démonstration tendant à prouver que l'infériorité actuelle de la race noire, comparativement aux races blanche et mongolique, n'est pas un fait naturel, général susceptible d'être érigé en doctrine ou loi scientifique, nous allons chercher si parmi les peu-

ples qui ont le plus contribué à l'évolution de l'espèce humaine, aux époques les plus reculées de l'histoire, il ne se rencontre pas des nations d'origine nigritique, dans une région quelconque de la terre. L'existence d'un tel fait, quelle que soit l'époque de sa manifestation, ne suffirait-elle pas pour renverser entièrement la théorie de l'inégalité des races ? Ne serait-ce pas une réfutation des plus accablantes, si l'on pouvait montrer une période historique où les fiers Européens étaient absolument sauvages, tandis que des hommes de sang noir tenaient le flambeau de la civilisation naissante? Ouvrons donc les annales de l'humanité, interrogeons le passé, en étudiant les vestiges antiques : ils sont pleins d'enseignements et nous pouvons compter qu'ils projetteront sur tout le débat une lumière vive et pénétrante, une nouvelle confirmation de la vérité !

Au seuil de l'histoire, nous rencontrons d'abord un peuple dont la civilisation précède celle de tous les autres : c'est l'ancienne population de l'Égypte. Ces hommes qui ont été les initiateurs incontestés de toutes les nations blanches occidentales dans le développement de la science et de l'art, ont fondé à eux seuls, sur les bords du Nil dont les eaux sablonneuses et douces parcourent de si vastes régions, le plus bel édifice social qu'une agglomération humaine ait jamais conçu. Leur réputation resta longtemps dans l'ombre ; mais vers la fin du siècle dernier, le monde savant, longtemps dédaigneux de tout ce qui n'était pas européen, eut l'idée de retourner ses regards vers cette terre noire d'Egypte, vers l'antique *Kémie*. Entraînés par le jeune héros de l'Italie, toute une légion d'hommes de science s'y dirigèrent. A mesure qu'on pénétrait à l'intérieur de ce pays merveilleux, on tombait de surprise en surprise.

Là, tout prend un cachet grandiose, colossal. Il semble que cette race chamitique, dans son premier élan, voulait lutter de grandeur avec la sereine majesté de la nature, en

imaginant des œuvres gigantesques, capables de défier le temps. Partout on ne rencontre que des constructions titaniques, des statues qui sont découpées dans le roc des montagnes, des fûts de colonnes qui ressemblent à des blocs erratiques, des pyramides qui font penser aux géants, des pylones aux hiéroglyphes mystérieux qui précèdent des temples comparables à des villes !

La grande dimension des monuments est encore enjolivée par des peintures qui ont résisté à la désintégration de plus de cinq mille ans ; les sculptures où la diorite même a été soumise aux plus capricieux dessins des artistes prouvent que la persévérance de ce peuple n'a été égalée que par son habileté. Tout cela brille, reluit, flamboie sous un soleil dont l'éclat incomparable y jette une splendeur magique ; tandis que les rayons lumineux que projette le reflet des montagnes rocailleuses, couvertes de lichens orangés ou rouges, semblent les semer d'une fine poussière d'or (1). Mais ce qui étonne davantage, c'est la précocité avec laquelle s'est développée cette civilisation dont les ruines imposantes impressionnent encore les regards éblouis de l'Europe moderne si enflée de ses progrès, si orgueilleuse de ses œuvres comparativement chétives et mesquines. « Lorsqu'il s'agit des monuments, des sculptures et des inscriptions de la cinquième dynastie, nous sommes transportés, dit Lepsius, à une époque de florissante civilisation qui a devancé l'ère chrétienne de quatre mille ans. On ne saurait trop se rappeler à soi-même cette date jusqu'ici jugée incroyable (2).

Quel était l'état de l'Europe et des Européens à la même époque et même fort tard après ? Quels étaient leurs titres

(1) Voir C. Pelletan, *L'Égypte*, articles de la *Jeune France*.—E. Reclus, *Géogr. universelle*, etc.

(2) Rich. Lepsius, *Briefe aus Ægypten und Æthiopen*, p. 36.

et quel rang occupaient-ils dans la liste des nations ? « A peu près au temps où naissait Moïse, dit M. Beauregard, quand Cécrops le Saïte, fondait Athènes, que Deucalion régnait en Lycorie, environ huit cents ans avant la fondation de Rome, plus de mille ans avant que les Phocéens construisissent Marseille, près de six ans avant qu'une colonie de Phéniciens donnât naissance à Gades (Cadix), le peuple de la vallée du Nil, déjà policé par les bienfaits d'une civilisation de quarante siècles, jouissait des avantages d'une industrie fort avancée et satisfaisant d'ailleurs à toutes les exigences de la vie en commun chez ce peuple désormais éveillé aux délicatesses d'une sociabilité raffinée. A cette époque, tous les arts de la paix lui étaient en effet familiers, et depuis longtemps il avait fait éprouver à ses voisins de l'Asie et de l'Afrique la puissance de ses armes. Mais nous (les Européens) ne lui étions connus que comme des êtres sauvages, tatoués et vêtus de peaux de bêtes.

« Nous étions à cette époque là pour les Égyptiens ce que sont pour nous aujourd'hui les naturels de la Nouvelle-Calédonie (1). »

Eh bien, si on parvenait à prouver, avec le progrès des connaissances historiques, que ce peuple Egyptien n'était pas de race blanche comme l'esprit de système et un orgueil rétrospectif l'ont continuellement affirmé, depuis que les études égyptologiques ont fait voir quelle importance a eue cette nation antique, que pourra-t-on alléguer pour sauver la doctrine de l'inégalité des races? Aucun argument. Anthropologistes et savants de l'école inégalitaire l'ont si bien senti que toutes les subtilités imaginables ont été mises en jeu, toutes les arguties ont été érigées en raisons convaincantes, toutes les divagations érudites ont été acceptées comme de sérieuses probabilités, afin de faire

(1) Ollivier Beauregard, *Les divinités égyptiennes*, p. 46-47.

admettre que les anciens Égyptiens étaient des blancs.

La présomption caucasienne n'a pu souffrir l'idée que, dans la première éclosion du progrès, une race que l'Européen considère comme radicalement inférieure fût capable de produire une nation à laquelle l'Europe actuelle doit tout, puisque c'est à elle que l'on est redevable des premières conquêtes intellectuelles et morales qui sont les bases de la civilisation moderne. Cependant la lumière se fait aujourd'hui sur toutes les questions, particulièrement dans le domaine de l'égyptologie. Les savants de tous les grands pays y ont dirigé leurs investigations avec une ardeur, un esprit d'émulation et même de rivalité, dont la science n'a qu'à se louer. Il devient donc impossible de résister à l'évidence des faits, en se renfermant encore dans les théories surannées qui ont fait leur temps.

Il faut rendre cet hommage au génie de Champollion. Non-seulement il a eu la gloire immortelle d'avoir révélé l'Égypte ancienne au monde européen, en découvrant le sens caché des hiéroglyphes, mais il a déclaré, en outre, dès le premier coup d'œil, avec ce sens profond dont il était doué, que les peuples égyptien et éthiopien ne formaient qu'une seule et même race, ayant la communauté du langage comme celle de la couleur et de la physionomie. « Les anciens Égyptiens, dit-il, appartiennent à une race d'homme tout à fait semblable aux *Kennous* ou Barabras, habitants actuels de la Nubie. On ne retrouve chez les Coptes de l'Égypte aucun des traits caractérisques de l'ancienne population égyptienne. Les Coptes sont le résultat du mélange confus de toutes les nations qui successivement ont dominé sur l'Égypte. On a tort de vouloir retrouver en eux les traits de la vieille race (1). » Les termes ne sauraient être plus précis. Longtemps avant lui, d'ailleurs, un des plus grands

(1) Champollion, *Grammaire égyptienne*, introduction.

noms de l'érudition française, s'était inscrit en faveur de cette même opinion. Volney dans son *Voyage en Égypte et en Syrie*, publié dès l'année 1787, s'exprime dans les termes suivants, en parlant d'un sphinx célèbre. « En voyant cette tête caractérisée nègre dans tous ses traits, je me rappelai ce passage remarquable d'Hérodote où il dit : « Pour moi, « j'estime que les Colches sont une colonie des Égyptiens, « parce que, comme eux, ils ont la peau noire et les che- « veux crépus; » c'est-à-dire que les anciens Égyptiens étaient de vrais nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique ; et dès lors, on s'explique comment leur sang, allié depuis plusieurs siècles à celui des Romains et des Grecs, a dû perdre l'intensité de sa couleur, en conservant cependant l'empreinte de son moule original. »

Ces lignes qui ont déjà soulevé les plus grandes controverses, depuis que la meilleure partie des égyptologues ont voulu, malgré l'évidence, distraire les anciens Egyptiens de la race éthiopique pour en faire un rameau de la race caucasique, présenteront éternellement un double défi à leurs contradicteurs. Plus tard, il est vrai, Volney se trouvant aux États-Unis d'Amérique et étudiant le Nègre sous le régime de l'esclavage, a conçu quelques doutes sur sa première opinion. Mais il ne s'agit pas uniquement de cette opinion. En supposant, comme on a essayé de l'expliquer, que la face du sphinx de Gizeh, auquel faisait allusion l'auteur des *Ruines*, a été mutilée, il reste à réfuter les paroles si claires et si précises d'Hérodote. Celui-ci avait vu les *Retous* sur les lieux. Toutes les descriptions qu'il fait des peuples qu'il a visités, touchant leurs mœurs, leur couleur et leur physionomie, ont toujours été trouvées exactes. Les progrès de l'érudition moderne ne font constamment que mettre en lumière la grande véracité de ses assertions. Comment pourrait-il se tromper sur un point aussi matériel et saisissant que celui de se rappeler la cou-

leur et la chevelure des anciens Egyptiens qu'il a vus et examinés ? Pour tenter seulement une telle supposition, ne fallait-il pas des motifs d'une influence puissante, des dispositions d'esprit particulières ? Cependant le courant d'idées qui dominait la science, vers le milieu de ce siècle, explique parfaitement bien ce qui pourrait nous paraître incompréhensible.

Après la mort de Champollion, les études égyptologiques on dût subir un arrêt sensible. Non-seulement ses disciples n'ont pu immédiatement continuer ses travaux, mais des savants d'une haute valeur, tels que Klaproth et Thomas Young, montrèrent une incrédulité obstinée devant le résultat acquis par les travaux du grand érudit. Quand F. Lenormant, Nestor L'hôte, en France, Rosellini, en Italie, et Lepsius, en Allemagne, reprirent la chaîne de ces études un moment interrompues, il ne fut plus question de l'ancienne race égyptienne.

L'américain Morton, le même qui soutint avec tant de persévérance la théorie du polygénisme dont il était le maître, fut aussi le premier à ériger en doctrine scientifique l'opinion erronée qui rapporte à la race blanche les anciennes populations de l'Egypte. Dans ses *Crania ethnica*, il s'ingénia à démontrer que l'étude de la conformation cranienne des momies prouve que les Retous ressemblaient beaucoup plus au type blanc qu'au type noir. Son immense érudition, une méthode prestigieuse et surtout la tendance générale des Européens à n'attribuer qu'à leur seule race tout ce qui a été fait de grand et de beau sur la terre, firent accepter ses idées sans discussion aucune.

Mais ne fallait-il pas une bonne volonté excessive pour concilier cette doctrine avec les monuments, le témoignage authentique du *Père de l'histoire*, et de tant d'autres anciens Grecs mieux autorisés pour en parler que tous les

modernes? Plus rationnelle et beaucoup plus véridique était la conclusion de l'éminent naturaliste de Gœttingue. « Blumenbach, dit M. Louis Figuier, par l'examen d'un grand nombre de momies et par leur comparaison avec le produit de l'art ancien, est arrivé à établir trois types principaux auxquels se rapporteraient avec plus ou moins de déviations, les figures individuelles : le type éthiopien, le type indien et le berbère. Le premier est caractérisé par des mâchoires saillantes, aux lèvres épaisses, par un nez large et plat, par des yeux saillants. Ce type coïncide avec des descriptions données par Hérodote et d'autres auteurs grecs qui accordent aux Égyptiens un teint noir et des cheveux laineux. »

Où est la vérité, où est l'erreur ?

Comme à dessein, on a toujours embrouillé la question. D'une part, les anthropologistes, qui n'ont d'autres moyens pour l'élucider que les procédés craniométriques dont nous avons déjà vu l'insignifiance dans la classification des races humaines, se sont constamment étayés des conjectures historiques et archéologiques pour justifier le résultat de leurs investigations. D'autre part, les érudits, qui se sont enrôlés sous la bannière de Morton, ne trouvent rien de mieux que de s'appuyer sur l'anatomie comparée, c'est-à-dire sur ces mêmes résultats anthropométriques qui se réclament de leurs travaux, pour affirmer que les anciens Égyptiens appartenaient à la race caucasique. Ç'est une pure plaisanterie où les uns reçoivent des autres la rhubarbe et leur passent le séné.

La science ne peut se complaire dans un tel cercle vicieux, car elle a horreur de l'équivoque.

Il faut donc en revenir aux faits et les examiner plus consciencieusement. Si les anciens Égyptiens appartenaient à une race blanche, comment se fait-il que les plus beaux types, rencontrés ça et là parmi leurs monuments,

aient un cachet, une physionomie générale si différente des types caucasiens? Pour y répondre, on a souvent cité les traits réguliers que présente la tête de Râ-mes-sou II (colosse de Memphis). Encore que dans une pareille question quelques têtes isolées, surtout des têtes de rois, ne suffisent nullement pour donner une idée de la conformation générale d'une race, je crois nécessaire d'offrir aux yeux du lecteur une figure de Râ-mes-sou II, d'après une gravure publiée dans l'*Histoire ancienne de l'Orient* de François Lenormant.



Râ-mes-sou II (tête du colosse de Memphis).

Chacun peut voir que cette beauté originale dont je suis le premier à convenir, est une beauté qui se rapproche plutôt du type noir, que du blanc. En Haïti dans nos mornes comme dans nos villes, on rencontre journellement des types noirs aussi beaux et souvent plus beaux. Il faudrait aussi ajouter que l'artiste tend toujours à embellir son modèle : et combien plus n'a-t-il pas dû le flatter, quand il s'agis-

sait d'un Pharaon ! La même réflexion doit être faite pour ce qui a trait à la figure des Éthiopiens représentés comme vaincus dans les bas-reliefs égyptiens. Ici, c'est la charge, la caricature qui domine. Le fait est si vrai que, toutes les fois que l'on voit dans les peintures égyptiennes ces mêmes Éthiopiens figurés non comme des ennemis, le type en est parfaitement beau. D'ailleurs, malgré la décadence actuelle de cette race, les Abyssins et les Nubiens ne présentent nullement ce caractère de laideur niaise qu'on leur donne dans certains bas-reliefs des monuments de l'Égypte.

Il faut aussi reconnaître que querelle d'Égyptiens et d'Éthiopiens, c'était plutôt querelle de famille. On s'alliait, on se séparait, on s'attaquait ; mais on se rejoignait dans tous les moments difficiles. Tel est le fait qui ressort de l'étude de toute l'histoire de ces deux peuples que l'on ne peut diviser. Qu'on se rappelle aussi que lorsque les Égyptiens faisaient la guerre à une nation étrangère, c'était par droit de conquête qu'ils comptaient s'emparer de leur territoire ; tandis que les Pharaons réclamaient toujours l'Éthiopie comme une portion de leur domaine dynastique et considéraient les Éthiopiens comme des rebelles ! D'autre part l'Égypte s'est toujours fait remarquer par son éloignement de tous les peuples de race blanche, jusqu'à la dynastie des rois Saïtes où l'influence grecque envahit le pays et fut la principale cause de la décomposition et de la décadence rapide de ce grand empire. Comment mettre d'accord de telles incompatibilités avec la théorie qui admet une communauté de race entre les Egyptiens et les anciens peuples blancs de l'Europe et de l'Asie? Ces difficultés donnèrent à réfléchir. Mais comme, malgré Homère, Hérodote, Diodore de Sicile et une foule d'autres Grecs, on ne voulait pas admettre que la race noire fût capable de produire une civilisation supérieure, on se rabattit sur des arguments d'un nouvel ordre, afin de fortifier les preuves insuffisantes

qu'on avait vainement essayé de tirer de la craniologie et de l'archéologie.

II.

CONTROVERSES ET RÉFUTATIONS.

Vers 1840, la vogue était aux études linguistiques. On prétendait, comme il a été déjà dit, qu'elles étaient plus propres qu'aucun autre moyen d'investigation à déterminer le caractère ethnique de chaque peuple et à lui fixer un rang dans la classification ethnologique. Benfey (1), suivi de Bunsen (2), soutint que l'ancienne langue égyptienne doit être groupée parmi les langues d'origine sémitique. On en conclut immédiatement que le peuple des Pharaons avait dû émigrer, à une époque quelconque, d'Asie en Afrique. Malgré le peu de consistance qu'offre une telle théorie, elle fut complaisamment adoptée par les savants qui s'accrochent à toutes les branches, plutôt que de reconnaître qu'un peuple de race noire a pu s'élever à la grande culture intellectuelle et sociale dont les Egyptiens ont fait preuve.

M. de Gobineau n'alla pas si loin, mais il imagina que c'est un peuple blanc de l'Asie qui est venu civiliser les Egyptiens, en leur infusant la vertu et l'influence régénératrice du sang caucasique. Mais ce sang serait-il resté inefficace dans toutes les nations blanches d'alors, pour ne produire ses résultats que là où il a été contaminé par la race maudite de Cham? Je serais curieux de savoir la réponse qu'on peut faire à une question aussi simple, mais aussi embarrassante pour le système de hiérarchisation des races humaines. Toujours advint-il que l'opinion d'une

(1) Th. Benfey, *Ueber das Verhältniss der ægyptischen Sprache zum semitischen Sprachtmann*, 1844.

(2) Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*, 1845-1857.

origine asiatique des anciens Egyptiens, formulée d'après la linguistique, prit place dans le cerveau de plus d'un savant. M. Maspero, un des plus remarquables égyptologues de notre époque, n'en démord pas jusqu'ici (1).

Cependant, avec le sens supérieur dont M. Renan fait preuve dans toutes les questions de linguistique, il ne tarda pas à mettre en doute cette parenté spéciale entre l'ancien idiome de l'Egypte et les langues sémitiques.

Peut-être la théorie de Benfey eut-elle pu garder un certain caractère de probabilité dans l'application qu'on en faisait à l'égard de l'origine des *Rétous*; mais la linguistique continuant à progresser, s'est enfin aventurée dans l'étude des autres langues parlées chez des peuples de race incontestablement nigritique. Or, la plupart des ressemblances glottologiques qu'on a rencontrées entre l'égyptien et l'hébreu ou l'arabe, se rencontrent également dans le galla, le bedja, le somâli. En réalité, l'égyptien bien étudié, autant qu'on puisse le faire en s'aidant du copte, présente le cas d'une grammaire mixte, comme l'a savamment observé M. Renan (2). « L'égyptien, dit aussi M. de Charency, est surtout curieux au point de vue qui nous occupe, parce que chez lui les éléments africains et sémitiques se rencontrent pour ainsi dire juxtaposés et ne sont pas encore complètement fondus l'un avec l'autre. Ainsi, à côté de féminins formés comme en arabe, au moyen d'une désinence faible, ou une mutation interne de la voyelle, il en possédera d'autres marqués uniquement par l'adjonction d'un mot signifiant *femme*, *femelle*. C'est ce dernier procédé qu'emploient presque tous les peuples noirs, chez lesquels il n'existe pas de formes génériques. En copte, le pluriel se distingue du singulier quelquefois aussi par

---

(1) Voir G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient.*
(2) Renan, *Hist. générale des langues sémitiques.*

un changement interne de la voyelle, mais plus souvent par la seule préfixe dont il est muni, ce qui nous rappelle la formation de ce nombre dans beaucoup d'idiomes centro-africains (1). »

Il faut ajouter l'opinion de M. Alfred Maury dont l'autorité est si grande dans une pareille question. « L'égyptien, dit-il, reconnaît deux articles, deux genres, deux nombres. Son système de conjugaison rappelle celui de la plupart des langues africaines. On y reconnaît la tendance agglutinative qui appartient à toute cette famille. Par le *bichari* la langue égyptienne se rattache au *danakil* et conséquemment à tout le groupe nilotique; certaines particularités la lient étroitement au *kanouri* parlé au Burnou et qui porte les marques d'une culture ancienne (2). »

En face de telles preuves, je crois qu'il est permis de déclarer que ceux qui veulent encore admettre que les anciens Égyptiens appartenaient à la race blanche de l'Asie antérieure, n'ont aucun droit de s'autoriser de la linguistique pour consolider leur opinion. Il faut y renoncer et chercher une autre source d'arguments. Mais les anciens riverains du Nil n'ont-ils laissé aucun moyen d'examiner le problème et de reconnaître la race à laquelle ils ont appartenu ? En étudiant, avec l'esprit dégagé de tout parti pris, les monuments historiques ou les objets d'art qui nous viennent des *Retous*, ne pourrions-nous pas nous rapprocher sensiblement de la vérité ? C'est ce qu'il faut essayer.

Bien que M. Maspero soit d'une opinion diamétralement opposée à la thèse que je soutiens ici, personne ne saurait nier sa haute compétence dans toutes les études concernant l'archéologie égyptienne. On peut différer d'opinion

(1) H. de Charency : *Lettre à M. Léon de Rosny*, dans la *Revue orientale et américaine*, t. VIII, chron. 61.

(2) Alfred Maury, *La terre et l'homme*.

avec un savant, tout en s'inclinant devant sa science profonde : le plus souvent c'est de cette science même qu'on tire les lumières qui amènent ces divergences de vue si nécessaires à la réalisation du progrès. Aussi serait-ce pour moi un bonheur incomparable que de trouver dans les ouvrages mêmes de cet éminent égyptologue des faits qui corroborent ma manière de voir. Est-il possible d'en rencontrer de tels dans la savante exposition qu'il a faite de la première époque de la civilisation égyptienne? Je le crois positivement. Il suffira pour cela, de faire quelques rapprochements absolument logiques que l'auteur a négligés, volontairement ou non, et qui pourraient l'induire à changer complètement d'avis dans la question en débat.

En parlant de la description ou de la représentation que les anciens Egyptiens faisaient de la divinité, M. Maspero cite les paroles suivantes : « Dieu est UN, unique, multiple de bras... Enfin les hommes sortent de ses deux yeux et se répandent sur la surface de la terre, « troupeau de Râ » divisé en quatre races, les Egyptiens (Retou), les hommes par excellence et les Nègres (Nahsi) qui sont sous le patronage d'Hor ; les Asiatiques (Aamoû) et les peuples du Nord à peau blanche sur lesquels Sekhet, la déesse à tête de lionne, étend sa protection (1). »

Un fait positif nous apparaît de prime abord. C'est que les anciens Egyptiens se rangeaient à côté des Nègres (Nahsi ou Na'hasiou) sous la protection d'Hor qui est, pour ainsi dire, la divinité ethnique de l'Afrique opposée au reste du monde. « Dans la légende d'Osiris, dit M. Beauregard, il figure comme le génie du bien en opposition à Seth, le génie du mal; c'est en ce sens qu'il est représenté aux prises avec des crocodiles, des lions et des scorpions, et qu'on le

(1) G. Maspero, *Hist. ancienne des peuples de l'Orient.* C. f. Lepsius, *Denkmæler*, III, CXXXV-CXXXVI.

rencontre armé d'un javelot dont il frappe l'énorme serpent Apophis, etc. (1). » Cependant ils mettaient ensemble les Asiatiques (Aamoû) et les peuples du Nord à peau blanche (Tamahoû ou Tahennoû). Cette division n'est-elle pas significative? N'indique-t-elle pas qu'ils se reconnaissaient de même origine que les autres noirs de l'Afrique et qu'à tort ou à raison, ils supposaient une origine commune aux blancs d'Asie et aux blancs d'Europe? On s'étonne qu'un homme de la sagacité de M. Maspero n'ait pas réfléchi sur ces faits avant d'affirmer que les *Retous* sont de la même race que les peuples blancs de l'Asie antérieure. Ce qui a peut-être égaré son intelligence et qui l'a fait rester dans ses anciennes opinions, tout en touchant aux documents les mieux faits pour l'éclairer, c'est une certaine confusion jetée dans les esprits par cette dénomination de *Retou* que se donnaient les anciens Egyptiens et qui semblait les distinguer des *Nahsi* ou *Na'hasiou*.

M. Maspero et beaucoup d'autres se sont habitués à donner au mot *Retou*, le sens de « homme par excellence ». On s'est alors dit que le peuple des Pharaons reconnaissait une distinction entre lui et les autres races éthiopiques, puisqu'il s'est dénommé à part. Certains égyptologues s'empressèrent immédiatement de comparer *Retou* à *Loudim;* car les lettres *r* et *l*, *t* et *d* se permutant facilement en égyptien, comme dans la plupart des langues indo-européennes, on peut bien changer *Retou* en *Ledou* ; de *Ledou* à *Loudim* il n'y a aucune différence, quand on connaît l'instabilité des voyelles phoniques dans les langues sémitiques et chamitiques.

Mais l'équivoque n'est plus permise aujourd'hui. On sait, en effet, qne le mot *Retou* ne signifie rien autre

(1) O. Beauregard, *loco citato*, p. 183.

chose que « le regnicole », « le natif de l'Egypte » ; quant à leur nom national, les anciens Egyptiens se nommaient plutôt *Khêmi* (1), mot qui signifie « visage brûlé », tout comme Αἰθιόπες.

En tout cas, il ne faudrait nullement croire, comme l'ont affirmé plusieurs, d'après quelques inscriptions où l'orgueil national tâche toujours de rabaisser les peuples avec lesquels on est en rivalité, que les Egyptiens tenaient en grand mépris les autres Noirs de l'Afrique. Brusch, dans une dernière édition de son histoire d'Egypte, dit que dans un papyrus de Boulacq, découvert par Mariette, il est question de la grande sociabilité des *Na'hasiou* et de la facilité avec laquelle ils apprenaient la langue de l'Egypte (2). Pour que les *Retous*, alors les seuls représentants de la civilisation dans les régions méditerranéennes, aient pu faire une telle remarque, il faut qu'ils aient trouvé dans ces *Na'hasiou*, des dispositions bien supérieures aux autres peuples qu'ils avaient aussi vus de près.

François Lenormant dont les derniers travaux ont été la refonte de son *Histoire ancienne de l'Orient*, mise absolument au courant des dernières acquisitions de la science, affirme que les Ethiopiens ressemblaient tellement aux Egyptiens qu'on peut les regarder comme formant la même race (3).

Encore que l'illustre assyriologue, pour ne pas rompre ouvertement avec l'orthodoxie, ait continué à parler des Ethiopiens comme de peuples *non-nègres*, il faut prendre note de son affirmation principale qui seule nous intéresse ici. Il n'est, d'ailleurs, ni le seul ni le premier à proclamer cette parfaite ressemblance que le parti pris seul empêche

(1) Léon de Rosny, *Congrès intern. des sciences ethnogr.*, tenu à Paris, 1878, note 3 de la page 174.

(2) H. Brusch, *Histoire d'Égypte*. Leipzig, 1875.

(3) F. Lenormant, *loco citato*, tome I, p. 266.

la plupart d'avouer. Ce qu'il voyait par la comparaison des types representés sur les monuments, d'autres l'ont vu en examinant en personne la physionomie actuelle des peuples qui représentent ces anciennes races dans les parages du Haut-Nil. « Plus on remonte le Nil, dit J.-J. Ampère, — qui n'était aucunement un négrophile, — plus on trouve de ressemblance entre les populations qui vivent aujourd'hui sur ses bords et la race antique, telle que les monuments la représentent et que les momies l'ont conservée. M. Caillaud, en voyageant dans la Haute-Nubie était à chaque instant frappé de cette ressemblance. Larrey a trouvé les crânes des momies fort semblables à ceux des Nubiens actuels. Ceci tendrait à confirmer l'opinion généralement établie d'après laquelle la race égyptienne serait descendue de l'Ethiopie en suivant le cours du Nil (1). » Aussi dans un élan de poétique érudition, a-t-il écrit ces vers que je cite pour prouver que cette remarque l'avait particulièrement frappé :

Les cheveux noirs nattés, les femmes nubiennes,
Traînant leurs amples vêtements,
Ressemblent aux Égyptiennes
Qui décorent les monuments (2).

Revenant à l'opinion qui fait descendre les Egyptiens de l'Ethiopie, opinion d'autant plus rationnelle que nous savons par l'histoire générale des migrations ethniques, que les nations suivent toujours les cours des fleuves dans le développement de leur civilisation et les remontent rarement, il faut citer un passage de Diodore de Sicile. « Les Ethiopiens, dit-il, affirment que l'Egypte est une de leurs colonies. Il y a des ressemblances frappantes entre les usages et les lois des deux pays : on donne aux rois le titre

(1) J.-J. Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, p. 55.
(2) J. J. Ampère, *Heures de poésie*.

de dieux; les funérailles sont l'objet de beaucoup de soins; les écritures en usage dans l'Ethiopie sont celles même de l'Egypte, et la connaissance des caractères sacrés réservée aux prêtres seuls de l'Egypte était familière à tous les Ethiopiens (1). »

C'est d'une telle clarté et le raisonnement est si juste qu'il faudrait y avoir un intérêt bien ardent, pour continuer à nier ce qui paraît ici avec une telle évidence. L'opinion de M. Ollivier Beauregard, quoique plus large, se rapproche positivement des passages précités, relativement à l'origine des anciens Egyptiens. « Assise entre deux mers, dit-il, flanquée de déserts de sable et de collines arides, fermée au Midi par des montagnes inhospitalières, elle (l'Égypte) n'a pu avoir pour premiers habitants que des Aborigènes, ou quelques peuplades autochthones de la Nubie que le FLEUVE « le Nil » a portées chez elle, ou bien encore les peuplades autochthones de la Lybie que le FLEUVE « le Nil », dont alors ces peuplades voyaient périodiquement passer une partie des eaux chez elles, devait nécessairement attirer vers la vallée du Nil (2). »

Ces suppositions tendent toutes à rattacher les *Retous* ou anciens Egyptiens à une souche de type nigritique. Il semble fort difficile maintenant de revenir à l'opinion de Morton. Aussi, malgré ses premières hésitations, Lepsius a-t-il fini par reconnaître au moins que la race autochthone de l'ancienne Egypte était noire (3). Incapables de nier ce double fait, — la communauté de race entre les Ethiopiens et les Egyptiens, ainsi que la couleur noire de ces deux peuples, — on imagina pendant quelque temps un nouveau moyen de retirer encore à la

---

(1) Diod. de Sicile, livre III, ch. VIII.

(2) Rich. Lepsius, *Zeitschrift der deuthschen morgendlœndischen Gesellschaft*. 1870, p. 92.

(3) Oll. Beauregard, *looo citato*, p. 596-597.

race noire africaine la gloire d'avoir produit la civilisation antique qui a fleuri sur les bords du Nil.

« Les Ethiopiens, dit M. Jules Soury, n'habitèrent pas toujours l'Abyssinie; ils n'y ont passé qu'assez tard par le détroit de Bad-el-Mandeb (1). » Cette opinion est plus ancienne que fondée. Euzèbe, évêque de Césarée, l'Hérodote de l'histoire ecclésiastique, avait déjà écrit : *Ethiopes ab Indo flumine consurgentes, juxta Egyptem consederunt*, en faisant des anciens habitants de l'Ethiopie et de l'Egypte une colonie hindoue. D'autres savants modernes, tels que le baron d'Eckstein et Wilkinson, ont semblé s'y rallier; mais non-seulement rien n'autorise sérieusement de telles conjectures, il faut encore se demander si les Indiens noirs sont des blancs? Sans nous y arrêter maintenant, qu'il me suffise de citer l'opinion de l'un des plus savants visiteurs de l'Afrique à l'égard des liens ethnologiques qui existent entre les anciens Egyptiens et les autres peuples du continent noir.

« Les Rétus égyptiens qui, après la chute de leur immense empire, ont eu à supporter tant d'invasions étrangères, dit Hartmann, se sont mêlés, après la conquête musulmane, sous Amr Ibn-el-Asi, avec les Perses, les Grecs, les Syro-Arabes et même les Osmanlis. Ces croisements de races continuent aujourd'hui avec l'adjonction de l'élément nigritien. Ainsi le type primitif de la population s'est sensiblement transformé; mais le sang des Rétus s'y est conservé à un degré considérable... Le type des Rétus se retrouve chez les Berabras, les Bedjas et les Nigritiens; il est enraciné dans la race africaine (2). »

Sans doute, on pourrait s'arrêter ici et s'étayer de tant d'autorités pour affirmer que les anciens Egyptiens, les

---

(1) Jules Soury, *Études historiques*.
(2) Hartmann, *Les peuples de l'Afrique*, p. 16 et 63.

vrais *Retous* étaient des Africains noirs, tout comme les autres Nigritiens. Mais cette question, qui n'offre aucune matière à discussion, tant la vérité paraît y être claire, évidente, ne saurait trop occuper notre attention. Je la considère, pour ma part, comme un point capital contre la doctrine de l'inégalité des races; car il suffirait qu'on convînt de l'origine éthiopique des anciens civilisateurs de l'Egypte, pour qu'on reconnaisse forcément l'aptitude générale de toutes les races au développement du génie et de l'intelligence. Aussi passerai-je sans aucune fatigue à un autre ordre de faits qui militent hautement en faveur de la tradition historique qui fait descendre les Egyptiens du fond de l'Ethiopie.

III.

FLORE ET FAUNE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE.

On sait que pour certaines espèces animales ou végétales, surtout les dernières, les aires géographiques sont restreintes en des milieux déterminés où les individus prospèrent naturellement. Lorsqu'ils sont transportés dans une autre zone, ils languissent et meurent, s'ils ne sont pas l'objet de soins particuliers.

Etant l'objet d'attentions soutenues, ces espèces peuvent s'acclimater et développer dans un nouveau milieu la même exubérance dont elles sont douées dans leur milieu d'origine. Mais pour cela, il faut que par une cause ou par une autre, elles fassent nécessité à l'homme lequel les surveille et les protège spécialement, dans les premiers temps, et continue à le faire sans y penser, dans la suite. Sans quoi, ne pouvant plus lutter contre les difficultés du milieu, en butte à d'autres espèces mieux adaptées ou plus protégées, elles cèdent peu à peu le terrain et disparaissent enfin, vaincues dans le grand combat pour la vie dont

Darwin a si savamment analysé les poignantes péripéties.

D'autre part, on peut faire une observation tout aussi importante. Dans les commencements de la civilisation, à l'époque où l'on n'avait point encore les facilités et les moyens qui font la grande puissance des temps modernes, on ne se servait que des choses qu'on trouvait sous la main. Quand les peuples primitifs ont procédé à leurs premières inventions, ils ne pouvaient donc employer que les objets qu'ils trouvaient naturellement à leur portée. Ainsi pour les besoins matériels, ainsi pour le reste.

Or, en étudiant la faune et la flore africaines, on s'aperçoit bientôt que la plupart des végétaux ou des animaux qui servaient principalement au culte des Égyptiens ou aux besoins les plus urgents de leur vie quotidienne, sont originaires de l'Ethiopie. N'est-il pas naturel de supposer qu'on a commencé à s'en servir tout d'abord dans cette dernière contrée et que, de là, ils furent transportés en Egypte, où ils ne se fixèrent que par la culture? Si on admet cette supposition, il faut convenir que les Egyptiens sont réellement sortis de l'Ethiopie avec ces différentes espèces de végétaux ou animaux, sinon qu'ils ont eu des rapports tellement étroits avec les Ethiopiens et subissaient à ce point leurs influences, qu'ils adoptèrent toutes leurs pratiques. Cette conclusion tomberait en parfaite conformité avec la remarque de Diodore de Sicile, à l'égard des écritures sacrées généralement connues dans l'Ethiopie et réservées aux seuls grands prêtres de l'Egypte.

Commençons par le papyrus qui est un produit d'une grande importance, étant le principal moyen employé pour fixer l'écriture dans le commerce usuel et habituel des hommes de l'Egypte et du pays de Koub. « Le papyrus (*cyperis papigerifera*) si célèbre pour la fabrication du papier, dit Hoëfer, est aujourd'hui très rare en Egypte. Jadis

si abondant dans le Delta, il se trouve maintenant relégué aux bords de quelques lacs ou rivières de la Nubie, de l'Abyssinie ou du Soudan (1). »

On ne sait au juste depuis quelle époque cet état de choses a commencé d'exister. Peut-être pourrait-on attribuer le refoulement vers le midi de cette espèce de *souchet* à un changement climatérique. Mais cette hypothèse ne peut longtemps se soutenir, quand on pense que le papyrus se peut rencontrer encore aux environs de Syracuse, en Sicile, île située beaucoup plus au nord que l'Egypte. Tout autorise donc à croire que le *papyrus antiquorum* fut introduit en Egypte par les Ethiopiens et que la plante n'a pu s'y conserver qu'autant qu'on s'en est spécialement occupé. Le jour qu'elle eut perdu son importance et qu'elle fut négligée, elle fut du même coup condamnée à disparaître. Cependant tout aussi négligée dans la Nubie, l'Abyssinie et la partie orientale du Soudan, pays qui forment l'ancienne Ethiopie, elle vit et prospère, étant dans son domaine naturel.

Le *Lebka* que les anciens confondaient avec le *Persea* et qui, suivant Delisle (2), doit être rapporté au genre *ximenia ægyptiaca* de la famille des Oléacinées, est un arbre qui servait, pour la meilleure partie, à la nourriture des anciens Egyptiens. Déjà rare à l'époque où Abd-Allatif voyagea en Egypte (XIIe siècle), il y est aujourd'hui presque introuvable. On le retrouve pourtant dans la Nubie et l'Abyssinie (3).

Le lévrier antique (*canis leporarius ægypticus*), tel que le représentent les monuments, s'est propagé jusqu'à nos jours. Rare dans la Basse-Egypte, on le rencontre assez

---

(1) Ferd. Hoëfer, *Hist. de la Botanique.*
(2) Delisle, *Mémoires de l'Académie des sciences*, 1818.
(3) Hoëfer, *ouvrage cité.*

fréquemment dans la Haute-Egypte, en Nubie, au Sanaar et en d'autres contrées de l'Afrique centrale et orientale. Remarque curieuse ! les habitants de ces régions ont conservé la coutume de lui couper la queue et les oreilles, comme on en voit l'image dans les peintures égyptiennes (1).

Tous ces faits prouvent surabondamment que l'Egypte ancienne, encore qu'elle se soit toujours et systématiquement isolée des peuples de l'Asie antérieure et de l'Europe méridionale, n'a pas observé le même éloignement pour les populations africaines avec lesquelles elle a eu mille traits communs, tant pour les mœurs et la religion populaire (2), que pour les particularités linguistiques. Le même ordre de faits a dû attirer l'attention de César Cantu. « Certains objets adoptés pour le culte égyptien sont, dit-il, originaires de Nubie, comme la marjolaine (3) consacrée à Ixis et l'ibis (4) qui ne descend de ces parages que lors du débordement du Nil (5). » « M. Caillaud, fait aussi observer Ampère, n'a rencontré qu'en Nubie l'ibis noir et le scarabée sacré (6), objet du culte des anciens Egyptiens (7). »

On sent, à chaque pas que l'on fait dans ces investigations historiques, que la vérité prend un éclat nouveau, fait pour éclairer l'esprit le plus incrédule. C'est ainsi que dans une intéressante étude qu'a faite M. Hamy sur *Les*

---

(1) *Idem, Histoire de la zoologie.*

(2) Le culte des animaux est encore très commun en Afrique. Bosman a remarqué ce fait que les serpents sont adorés à Fida, dans la Guinée, tenus dans une enceinte à part, comme faisaient les anciens Égyptiens. Voyez Bosman, *An essay on the superstitions, customs and art, commons to the ancient Egyptians, Abyslinians und the Aschantees.*

(3) *Origanum majorana.*

(4) *Numenius Ibis* de Cuvier.

(5) César Cantu, *ouvrage cité.*

(6) *Scarabeus ateuchus.*

(7) Ampère, *loco cit.*, p. 336.

chevets des anciens Égyptiens, le savant conservateur du musée d'ethnographie du Trocadéro, conclut à l'origine éthiopienne de la civilisation de l'ancienne Égypte. Qu'il me soit permis de citer ses propres expressions. « Le *chevet* est donc essentiellement chamitique ou si l'on aime mieux éthiopien, dit-il, et son emploi chez les anciens habitants de l'Égypte apporte, comme tant d'autres faits ethnographiques qu'il serait impossible d'énumérer ici, une démonstration très péremptoire à l'appui de l'origine chamitique ou éthiopienne de la civilisation égyptienne (1). »

La parole de M. Hamy a une autorité que nul ne peut méconnaître et je me considère infiniment heureux d'avoir pu l'enregistrer en faveur de ma thèse, sans m'arrêter à examiner si l'anthropologiste classique continue systématiquement à distinguer les Éthiopiens de ce qu'il appelle les « véritables nègres ». Mais quelle que soit la somme des preuves que nous avons déjà offertes en faveur de notre thèse, nous continuerons encore à étudier cette question tant discutée, la considérant sous toutes ses faces, afin de démontrer que notre investigation ne manque rien de ce qu'il faut pour implanter dans chaque intelligence une conviction solide et sûre.

IV.

ÉTUDE DES MONUMENTS ÉGYPTIENS.

En abordant un autre ordre d'arguments, on peut, en étudiant les produits de l'art égyptien, tels que des savants archéologues sont parvenus à les classer, trouver des indices précieux pour parvenir à l'élucidation de la contro-

(1) *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, tome VIII, 3e série, p. 293.

verse existant sur l'origine des Rétous. Plus on remonte vers l'antiquité, plus on est convaincu de l'identité du type ethnologique de tous les riverains du Nil. En descendant le cours de l'histoire, on voit l'ancienne race égyptienne, avec la marche de la civilisation, se transformer et devenir de plus en plus belle. Mais ce fait, à part même les croisements inévitables qui ont pu se faire entre elles et les peuples d'une race étrangère, n'a rien qui doive nous étonner, quand on sait que d'après la théorie de l'évolution, qui est devenue la base même de la philosophie scientifique de notre époque, toutes les races humaines tendent invinciblement à modifier et transformer leur type physique. Cette transformation va de la dolichocéphalie à la brachycéphalie, du prognathisme à l'orthognathisme, c'est-à-dire vers le perfectionnement et l'embellissement. Tout le temps qu'on se figurera que les races ont une physionomie qui reste invariable à travers les siècles, comme une empreinte ineffaçable de la main du créateur, ces phénomènes resteront incompréhensibles. Mais toute étude suivie sur l'ethnographie d'un peuple, pendant une période considérable, montre que les types varient continuellement en s'améliorant sans cesse. Je crois avoir suffisamment indiqué ce fait biologique, lorsqu'il s'est agit d'étudier la réalisation de la beauté dans les diverses races humaines.

Cette évolution qui s'effectue dans tous les groupes de l'humanité avec les conquêtes de la civilisation, stimulant le cerveau et le faisant réagir sur l'organisme entier, a produit aussi son effet dans la conformation anthropologique des anciens Égyptiens. A l'origine, le type du Rétou était lourd et massif; cependant il s'affina avec le temps et prit enfin ces belles formes que l'on ne rencontre encore que rarement en Égypte, mais dont les échantillons sont si communs parmi les Abyssins. « Le caractère propre des figures, tant dans les statues que dans les bas-reliefs des

premiers temps, consiste, dit de Rougé, *dans l'imitation d'un type plus fort et plus trapu.* Il semble que, dans la suite des siècles, la race se soit amaigrie et élancée sous l'action du climat (1). » Plus sûrement que l'action du climat, les différents exercices auxquels se livraient habituellement les anciens Égyptiens ont dû agir salutairement sur leurs formes plastiques.

Mais c'est là un simple détail. Il y a deux gravures (Lenorm., *Hist. anc.*, t. II. 83 et 85), représentant, l'une, la statue en diorite de *Kha-f-Râ*, roi de la IVe dynastie égyptienne ; l'autre, la statue de bois du musée de Boulaq que Mariette a découverte dans le village de Saqquarah et que ses ouvriers ont baptisée du nom de *Scheikh-el-beled*, tant elle ressemblait au maire de l'endroit. Le type africain est si bien caractérisé dans ces deux figures, nullement repoussantes d'ailleurs, qu'il faut vouloir fermer les yeux à l'évidence pour ne pas en convenir. Ayant pu obtenir la seconde gravure je l'offre volontiers à l'examen du lecteur (*voir la gravure ci-contre*). Il en ressort une déduction toute naturelle et d'une visible application, c'est qu'on s'est placé à tort au point de vue anatomique pour déclarer que la race antique de l'Egypte appartenait au type caucasique. Rien ne confirme une telle assertion. Il faut donc reconnaître que l'autorité ne s'en est maintenue que par une connivence générale de tous ceux qui sont tacitement ou délibérément endoctrinés dans la théorie de l'inégalité des races.

Pour ce qui a trait à la couleur, les artistes égyptiens semblent avoir pris un soin particulier de ne pas se laisser confondre avec les blancs. Dès la première manifestation des arts plastiques, vers l'époque de la troisième dynastie,

---

(1) Emm. de Rougé, *Notice sommaire des monuments égyptiens du musée du Louvre.*

ils ont eu l'idée de fixer, même sur les statues, la nuance



Scheikh-el-beled (statue de bois du musée de Boulaq), d'après l'*Égypte* d'Ebers.

dont étaient colorés leurs modèles. Mais pouvaient-ils y

parvenir du premier coup? Par combien de tâtonnements n'a-t-on pas passé avant de réussir à tirer du mélange des couleurs fondamentales, qui sont les plus communes et les plus simples, ces mille nuances qu'un Titien sait détacher de sa palette magique? Mille fois plus grande a dû être la difficulté pour les anciens Egyptiens qui firent les premiers essais, avant d'avoir eu aucune notion positive ni de la chimie, ni de la physique. On sait combien peu les plus grands artistes modernes réussissent, même aujourd'hui, à figurer les différentes nuances de la carnation des races humaines; la nuance la plus difficile à rendre est surtout celle du noir rougeâtre, que l'on appelle vulgairement *marabout*. Cette teinte est bien connue dans la meilleure partie des populations africaines; car c'est aujourd'hui un fait notoire que les nations d'un noir très foncé, telles que les Yolofs, les plus beaux des Nigritiens, les Aschantis et les habitants du Haoussa, ne forment qu'une minime portion des peuples de l'Afrique. Tout semble indiquer que l'ancienne population de l'Egypte était cette couleur noir rougeâtre que les égyptologues nomment *rouge foncé, rouge brique*, se rapportant littéralement aux nuances figurées sur les monuments.

Les artistes des premiers temps, s'apercevant de l'imperfection de leurs palettes, ont imaginé un moyen ingénieux de faire remarquer conventionnellement la couleur sombre qu'ils voulaient donner à leurs peintures, en mettant une bande d'un vert très foncé sur les yeux des statues ou des figures dessinées et peintes sur les bas-reliefs des monuments. Le plus souvent la couleur en est franchement noire. C'est même un fait digne de remarque: cette couleur noire est celle avec laquelle sont représentés les principales divinités et la plupart des Pharaons. Quand on ne l'emploie pas, on se sert du bleu d'azur qui s'en approche le plus et qui se confond avec elle, toutes

les fois qu'une lumière vive n'aide point les yeux à les distinguer l'un de l'autre.

Lorsque le progrès eut permis aux peintres égyptiens d'obtenir des nuances plus complexes par le mélange de certaines couleurs fondamentales, ils sont parvenus à imiter assez fidèlement la teinte du noir violacé que l'on appelle *chocolat*, faute d'un terme plus précis. Je fus étonné, en visitant le musée égyptien du Louvre, de voir dans la *salle funéraire* les couvercles de deux boîtes de momie où cette nuance est rendue avec une habileté remarquable. Dans les contours du visage, on constate des traits réguliers, mais restant africains pour toutes les grandes lignes de la physionomie. C'est en considérant ce type égyptien transformé, embelli, qu'il vint sans doute à l'esprit de plusieurs savants de supposer une communauté d'origine entre le Rétou et le type indien, dont il diffère d'une manière assez sensible, d'ailleurs. Mme Clémence Royer y a porté sa vive et intelligente attention. « Examinons les monuments, dit-elle. Ceux de la XIIe et de la XVIIIe dynastie qui se rattachent en général à de grandes époques, nous montrent des *types de nuance chocolat* (1). » Sans partager toutes les idées de la savante femme, je prends note de ces judicieuses remarques, et je suis positivement d'accord avec elle lorsqu'elle convient de ce fait : « En Egypte, on ne trouve nulle part, en majorité, un type qui se rapproche en quoi que ce soit du type européen (2). »

Pour ce qui s'agit des types de nuance claire que l'on rencontre sur les monuments de la Ve et de la VIe dynastie il y a une remarque fort importante à faire. A part quelques rares exceptions, telles que le scribe accroupi que l'on voit au milieu de la *salle civile* du musée égyptien du Louvre,

(1) *Congrès intern. des sciences ethn.*, tenu à Paris en 1878, p. 665.
(2) *Ibidem.*

on ne rencontre que des femmes avec cette couleur qui tourne au jaune lavé. Cela s'explique assez facilement. Parvenus à une certaine période de leur développement national, les Égyptiens ont dû naturellement contracter les habitudes de l'exogamie, lesquelles consistent à rechercher ses femmes parmi une autre tribu ou même une autre race. En lisant John Lubbock (1), Tylor (2), ou Herbert Spencer (3), nous voyons comment se produisent régulièrement ces phénomènes sociologiques dans l'évolution de la plupart des agglomérations humaines. L'enlèvement des Sabines, si célèbre dans l'histoire romaine, est un fait caractéristique qui s'est effectué moins bruyamment peut-être, mais généralement dans la vie de chaque société grandissante. De là vient sans doute un autre fait que tout le monde connaît, c'est que primitivement l'institution du mariage a été une sorte de servage de la femme. N'est-ce pas une chose fort naturelle et simple quand on se rappelle la grossièreté des hommes encore impolicés?

> Nec commune bonum poterant spectare, neque ullis
> Moribus inter se scibant, nec legibus uti (4).

Ce n'est pas qu'à l'époque où nous examinons les Rétous, ils fussent encore à cet état primitif auquel fait allusion le poète latin. Mais ce fait de ne rencontrer parmi eux que des femmes, comme spécimen d'une race étrangère, nous paraît, à l'aide de ces rapprochements, comme la simple continuation d'une ancienne habitude. La présence d'un tel cas constaté en signes palpables sur les monuments de l'antique Égypte, confirme donc positivement ma thèse, à savoir que les anciens Égyptiens étaient de race noire.

---

(1) *Les origines de la civilisation.*
(2) *La civilisation primitive.*
(3) *Principes de sociologie.*
(4) Lucrèce, *De natura rerum*, liv. V, vers 955 et 956.

En effet, c'était le peuple supérieur en force et en civilisation qui ravissait les femmes du peuple moins puissant et les gardait. Il sera peut-être intéressant de s'arrêter un moment devant une gravure que j'ai tirée de l'*Égypte* d'Ebers et qui représente deux statues peintes du temps de la Ve ou de la VIe dynastie. Elles ont été découvertes à Meïdoum et sont déposées au musée de Boulaq.



Statues peintes découvertes à Meïdoum et déposées au musée de Boulaq, d'après l'*Egypte* d'Ebers.

Le mari, franchement noir, s'appelait Râ-hotpou; sa femme, du nom de Nofri-t, est claire et se rapproche évi-

demment du type syrien. Dans l'homme, on distingue, au premier coup d'œil, un ton de grande fierté : ce n'est pas cette fierté farouche qui caractérise le Peau-Rouge, mais celle un peu vantarde de l'Africain. Il regarde devant lui avec un air superbe ; et l'artiste y a mis toute la somme de vie dont une œuvre d'art est susceptible. Le regard de la femme décèle plutôt la timidité. On sent qu'elle est humble et soumise ; on la dirait tremblante sous l'influence du respect qu'impose la présence de son seigneur et maître !

Pour terminer notre course à travers les monuments égyptiens, nous renverrons le lecteur à l'ouvrage de François Lenormant. Il y trouvera une gravure reproduisant les traits de la reine Nofri-t-ari, laquelle est toujours représentée avec la chair peinte en noir. C'est une Éthiopienne, mais quelles belles formes ! Une autre gravure non moins intéressante est celle d'un bas-relief de Medinet-Abou ; elle représente Râ-mes-sou III, rentrant vainqueur de sa dernière guerre contre les Lybiens. Quoique moins foncé que Nofri-t-ari, le Pharaon est encore peint en nuance noire et tous les détails de son profil sont rendus avec la plus vive expression. Ce bas-relief est un véritable chef-d'œuvre.

En somme, on ne visite jamais un musée égyptien, on ne parcourt jamais un recueil de monuments de l'antique Égypte, sans en sortir avec la conviction invincible qu'on s'est trouvé en face d'un peuple de race noire. Il faut toute l'obstination du parti pris ou toute la puissance de l'illusion pour inspirer une idée contraire.

« L'Égypte est toute d'Afrique et non d'Asie. »

Ainsi s'est exprimé l'illustre Champollion, et il ne se trompait pas. Il aimait trop passionnément ce monde qu'il a révélé à la science moderne pour le mal regarder et ne pas y voir clair.

Partout, en effet, c'est la couleur noire, les teintes som-

bres qui dominent dans la physionomie générale de l'Égypte. On n'a pour s'en convaincre immédiatement qu'à se promener quelques instants dans la section égyptienne du musée du Louvre, après en avoir parcouru d'autres, telles que le musée des anciens Assyriens, par exemple.

Pour les Rétous, le Nil c'était toute l'Égypte. Ampère y fait la réflexion suivante qui est catégorique : « Presque tous les noms que le Nil a reçus à différentes époques expriment l'idée de noir ou de bleu, deux couleurs que, dans différentes langues on confond volontiers. Cette dénomination ne peut provenir de la teinte des eaux du fleuve, plutôt jaune que noir ou bleu. Je crois donc plutôt y voir une allusion à la couleur des habitants d'une partie de ses rives qui étaient noirs, ainsi qu'on nomme Niger un autre fleuve, parce qu'il coule à travers le pays des nègres (1). » Il faut rapprocher de cette observation les paroles suivantes. « Les Égyptiens, dit Bouillet, ont eu de tout temps pour le Nil un respect religieux; ils le regardaient comme un fleuve sacré. Dans l'antiquité, à l'époque où le Nil sortait de son lit, on célébrait en l'honneur de ce fleuve une fête pendant laquelle on lui immolait des *taureaux noirs*. Il y avait à Nilopolis un temple magnifique avec une statue en *marbre noir* qui le représentait sous la forme d'un dieu gigantesque couronné de lauriers et d'épis et s'appuyant sur un sphinx (2). »

Qu'on parle sincèrement ! Dans quelle autre partie du monde asiatique ou européen, ancien ou moderne, trouve-t-on l'adoption de la couleur noire si générale et si constante qu'en Égypte ? N'est-ce pas une preuve évidente que le peuple des Pharaons, loin d'être distinct du reste des

(1) J.-J. Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, p. 298–299.
(2) Bouillet, *Dictionn. d'histoire et de géograph.*, au mot *Nil*.

Nigritiens, représentait éminemment dans son aspect, comme dans ses conceptions artistiques, l'idéal du continent noir? Peut-on rationnellement continuer à isoler les anciens Égyptiens de la race de l'Éthiopie et de ses rameaux soudaniens? Si les égyptologues et les anthropologistes persévèrent dans leur doctrine systématique, des preuves tirées d'une autre source viendront encore les confondre. Car, pour étouffer la vérité, il faudrait éteindre toutes les lumières de l'érudition et effacer tous les vestiges de la littérature et de l'histoire anciennes. La tâche est au-dessus de la puissance de quelques hommes. Toutes les précautions resteront donc vaines et quand bien même personne ne voudrait dévoiler un secret si bien gardé, les roseaux même crieraient, en dénonçant les oreilles de Midas.

V.

MYTHE D'IO, LA SULAMITE, LES ROIS ÉTHIOPIENS, ET CONCLUSION.

Les preuves abondent pour la soutenance de notre thèse. Il y a dans la littérature ancienne un drame, le plus grandiose, le plus émouvant que le génie humain ait jamais pu concevoir. C'est le *Prométhée enchaîné*, bribe superbe de la grande trilogie d'Eschyle. Les égyptologues ne le citent jamais, en parlant de l'ethnographie des anciens habitants des bords du Nil; mais peut-être, avant Hérodote, avait-il déjà indiqué l'origine éthiopique du peuple des Pharaons.

Après tant et de si savants littérateurs qui ont analysé le drame d'Eschyle avec une érudition si large, une finesse si merveilleuse, au point de vue classique, je serais fort mal venu à recommencer cette tâche ingrate où l'on est

obligé de glaner péniblement, là où d'autres ont abondamment récolté. Qu'il me soit donc permis de ne point m'arrêter sur la grandeur sublime qui fait du mythe de Prométhée la légende la plus glorieuse de l'humanité et d'aller droit au passage qui nous intéresse plus particulièrement ici.

L'épisode qui frappe surtout notre imagination et inspire l'intérêt le plus vif dans le drame eschylien, c'est l'apparition d'Io sur la scène sauvage et magnifique où se déroule l'action poignante et superbe. Les malheurs d'Io, sa candeur, la persécution irritée de Junon, tout en fait un type qui réveille immédiatement notre sympathie. Je me figure les Athéniens, au goût délicat et fin, l'oreille tendue et l'œil anxieux, curieux d'apprendre le terme que le destin doit mettre aux courses fatales de la fille d'Inachus et le sort réservé à sa postérité. Io interroge le dieu, à la fois héros, martyre et prophète. Un long silence. Tout prend un air solennel et Prométhée commence à développer toute la trame de la destinée de la malheureuse Inachide. Après lui avoir rappelé les péripéties du passé, il lui indique les perspectives de l'avenir. Suivons ces péripéties.

Io, comme le Nil, sort des confins de l'Ethiopie, là où se trouvent les sources de la chaleur, dit le poète, et parcourt toutes les régions africaines qui sont décrites avec une complaisance remarquable. Mais c'est en Egypte que doit prendre fin sa course tragique. Voici comment M. Patin traduit les paroles de Prométhée :

« Aux bords de l'Egypte, près des bouches mêmes et des atterrissements du Nil, est la ville de Canope. C'est là que, te flattant d'une main caressante, Jupiter, par son seul toucher, te rendra la raison.

« De toi naîtra un fils dont le nom rappellera l'attouchement du dieu, *le noir Epaphus qui moissonnera dans tou-*

tes les plaines que baigne le Nil dans son long cours (1). »

Les savants ont longtemps discuté sur l'interprétation qu'il faut donner, tant à la longue course d'Io qu'à la prédiction de Prométhée. Chacun a expliqué le mythe et la conception du grand tragique selon le point de vue qui agrée le plus à son imagination ou à sa conviction. Pour moi, sans m'arroger nullement le droit de trancher une question où les Patin, les Welcker, les Guignault, les Schlegel, les Quinet et tant d'autres érudits n'ont pu se mettre d'accord, je ne puis voir dans cette partie, la meilleure et la plus sublimement touchante de la tragédie d'Eschyle, qu'une esquisse géographique de l'Ethiopie et de l'Egypte, telles que les connaissaient les anciens Grecs, avant Hérodote. Eschyle aura voulu surtout, dans cette longue course d'Io, décrire l'exode du peuple égyptien que la tradition hellénique fait généralement sortir du fond de l'Afrique équatoriale, pour atteindre les bouches du Nil où il devait jeter les premières assises de la civilisation antique.

Cette description est d'autant mieux placée ici, que l'on est parfaitement autorisé à voir dans le mythe de Prométhée une allégorie poétique, symbolisant les combats de la civilisation en lutte contre les entraves du passé représentées par les dieux de l'Olympe. Cela n'a rien qui fût une cause de scandale parmi les Athéniens et s'adapte très bien avec les idées de l'antiquité.

Le noir Epaphus personnifiant le peuple Egyptien est, dans la conception du poète, le canal par lequel la civilisa-

---

(1) Εστὶν πολις . . . . . .
Επώνυμον δὲ τῶν Διός γεννημάτων
τεξεις κελαινόν Ἔπαφον, ὅς καρπωσεται
ὅσην πλατύῤῥους Νεῖλος αρδεύει χθόνα.
(ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, v. 838-844.)

tion devait pénétrer dans toutes les branches de l'humanité. Par la légende des Danaïdes, il ramène l'intérêt de l'action dramatique aux origines mêmes de la nation grecque et donne à tout cet épisode un caractère hautement national et même religieux, dans la belle acception que les anciens donnaient à ce dernier mot. Ainsi, tout s'explique merveilleusement. L'idée principale du grand tragique devient claire, limpide, lumineuse; un nouveau cachet de grandeur semble reluire sur le génie immortel d'Eschyle. Car la partie qu'on serait tenté de croire inutile au déroulement de l'action dramatique est plutôt la plus grande preuve de l'unité de conception qui fait du *Prométhée enchaîné* la production la plus remarquable du théâtre grec : une légende historique, philosophique et poétique, unique en son genre !

Et remarquons-le bien. Le nom même d'*Io* signifie, en grec, *violet*, couleur sombre si approchante du noir. D'ailleurs, on trouve dans le glossaire grec ιολος, avec la signification de *noir*. « Io, dit Ampère, un des archéologues les plus considérables de ce siècle, Io fut probablement une forme grecque d'Isis. » — On peut aussi comparer ιολος à Iolof(1), nom des habitants du Haoussa, les plus noirs et les plus beaux de l'Afrique. En supposant qu'on ne trouve pas dans l'interprétation que je donne du *Prométhée enchaîné* la preuve catégorique de la couleur noire des anciens Égyptiens, représentés par le noir Epaphus destiné à moissonner dans toutes les plaines que baigne le Nil, nous pouvons découvrir dans un autre drame d'Eschyle un témoignage encore plus précis du fait que je soutiens avec une conviction inébranlable.

(1) La comparaison sera d'autant plus facile que la différence du σ et de la lettre *f*, se concilie par la lettre intermédiaire *h*, qui se change tantôt en *f*, tantôt en *s*. C. f. *Homo* et *fœmina;* le grec ἅλς, et le latin *sal*.

Ouvrons *Les Suppliantes*. En décrivant les marins égyptiens, voilà comment s'exprime l'immortel tragique :

« Apparaissent les matelots reconnaissables à leurs membres noirs qui ressortent de leurs vêtements blancs (1).

Nonobstant ces arguments nombreux et d'une valeur incontestable, deux autres faits, d'une importance capitale dans l'histoire de l'ancienne Egypte, prouvent encore que les Rétous, au lieu d'appartenir à la race blanche, comme on s'est obstiné à le répéter, par ignorance ou parti pris, étaient plutôt de la même origine que les Ethiopiens et tous les peuples autochthones de l'Afrique soudanienne. Le premier est le mouvement opéré par les Egyptiens du Delta lors de l'invasion des Hicsos. Ils refluèrent spontanément vers la haute Egypte, jusqu'aux limites de la Thébaïde où, ayant rencontré l'appui des Ethiopiens, leurs alliés naturels et au milieu desquels ils s'étaient retrempés pendant près de quatre cents ans, ils purent prendre l'offensive contre leurs envahisseurs, qui furent alors battus, expulsés de la terre des Pharaons ou réduits en esclavage. Depuis cette époque la civilisation éthiopienne était en pleine floraison; la princesse Nofri-t-ari, qui fut mariée à Ah-mès, afin de solenniser l'alliance faite avec le roi d'Ethiopie, en donne une suffisante idée.

A propos de ce mariage, il me vient encore à l'esprit un fait qu'on passe ordinairement sous silence dans les dissertations écourtées qu'on fait sur l'origine ethnique des anciens Egyptiens. Tout le monde sait que Salomon (le Sheloum des Arabes ou le Shelomoh des Hébreux) avait épousé une fille du roi d'Egypte P-siou-n-Kha II. Le *Cantique des cantiques*, composé par le royal époux, est un

(1) Πρέπουσι δ'ἄνδρες νήιοι μελαγχρίμοις
γυίοισι λευκῶν ἐκ πεπλωμάτων ἰδεῖν.
(Eschyle, *Les Suppliantes*, v. 719-720).

épithalame destiné à célébrer cet hyménée. C'est aujourd'hui l'opinion de tous les savants de France, de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne. Eh bien, comment s'exprime la Sulamite? *Sum nigra, sed formosa*, « Je suis noire, mais belle, dit-elle. » Et comme pour ne laisser aucun doute sur l'origine de la royale épouse, le poète lui fait dire encore : « O filles de Jérusalem..... ne considérez pas si je suis noire, car le soleil m'a brûlée..... (1). » Que veut-on avoir de plus positif pour qu'on se convainque de la couleur noire des anciens Egyptiens ?

Mais passons au deuxième fait historique. C'ést l'émigration en masse de deux cent quarante mille soldats de l'armée égyptienne qui défilèrent en groupes compactes vers l'Éthiopie, lorsque la politique de Psaméthik Ier, roi de la dynastie saïte, sembla donner un trop grand accès aux Grecs, peuple de race blanche, que l'incompatibilité d'humeur empêchait les Rétous d'admettre dans leur société nationale. Comment expliquer la direction des Égyptiens, sinon par l'identité de race entre ces émigrants, fuyant l'élément blanc, et le peuple sous le drapeau duquel ils sont allés se ranger d'eux-mêmes? L'esprit de race aura été plus fort ici que l'esprit de nationalité. Rien ne me paraît plus clair. Mais ne voulant pas être désabusé, on ne s'est jamais inquiété d'expliquer ce grand fait historique, sans précédent dans les annales des nations.

Plusieurs écrivains, afin de mieux établir l'infériorité radicale de la race noire qu'on prétend incapable de rien édifier par sa propre initiative, affirment que l'Éthiopie n'a été civilisée que par cette émigration égyptienne, préalablement supposée blanche. Mais ne se rappelle-t-on jamais que, plus de cent ans avant la restauration de la dynastie saïte, Pi-ânkhi-Meri-Amoun, roi éthiopien de

(1) *Cantique des Cantiques*, chap. I, v. 1, 3.

Napata, avait conquis tout le pays qui s'étend de Thèbes aux bouches du Nil? Et comment se conduit-il en Égypte? « Le roi éthiopien impose des tributs tant au profit de son trésor royal que pour enrichir les temples d'Amon thébain. Il fait procéder, à Memphis et à Héliopolis, à la célébration de tous les rites usités pour le couronnement des Pharaons, se comportant dans tout le détail, s'il faut en croire le récit de Barkal, *non comme un conquérant étranger* (1), mais comme un souverain légitime qui ménage ses sujets et se contente de châtier les rebelles (2). »

---

(1) Cela ne pourrait-il pas signifier que le monarque éthiopien considérait tout le pays comme appartenant à une seule famille de peuples? Le véritable nom du Nil est le nom même de l'Égypte. On a longtemps discuté, afin d'arriver à découvrir l'étymologie du mot grec Αἰγύπτος, *et adhuc sub judice lis est*. Je crois qu'il ne signifie pas autre chose que « fleuve de Nubie et de Ptah ». — Suivant la forme agglutinative qui domine dans la glottologie africaine, ce serait tout d'abord : « Hapi-Kub-Ptah ». — En égyptien *Hapi* signifie le *fleuve*; *Kub* (Kippik ou koub) est le nom de la Nubie; *Ptah* ou Phtah, est le nom indigène du Delta. De *Hapi*, l'orthographe grecque a vite fait *Api*; par une espèce de crase ou par corruption, on aura ensuite contracté *Api* en Aῖ, transformé finalement en la dipthongue Αἰ, soit : Αἰ *Kub Ptah*. Connaissant la permutation fréquente qui existe entre le κ et le γ, muettes de même ordre, c'est-à-dire deux gutturales, on explique facilement Αι-*γub-Ptah*. Cette dernière forme, pour être définitivement grecque, n'a besoin que d'obéir à la règle flexionnelle de l'attraction littérale, qui fait permuter le *b* de *γub* en π, par l'influence du π de Πtah; on éliminerait enfin l'un des π, à cause que trois muettes de même ordre ne peuvent se suivre dans un mot. Cette dernière transformation nous donne Αιγυπτ-ah. En changeant la terminaison égyptienne *ah*, qui ne se retrouve pas en grec, en la forme υς qui semble être plus ancienne que ος dans les noms propres de la deuxième déclinaison grecque, on a Αἰγύπτυς, mot où l'*esprit doux* et l'accent tonique viennent merveilleusement indiquer la contraction de *Api* en Αἰ et l'élimination du *b* permuté en π de *Kub*.

Cette transformation linguistique me semble très correcte. Elle ne paraît nullement forcée, quand on pense qu'il s'agit du passage d'un mot d'une langue agglutinante dans une langue infléchie. Mais alors le nom même de l'Égypte n'indiquerait-il pas la communauté des deux races de *Koub* et de *Ptah*, des Éthiopiens et des Rétous?

(2) *Progrès des études relatives à l'Égypte et à l'Orient*, p. 32. Paris, 1867.

Shabaka, en obtenant une victoire décisive sur Bokhoris, établit sans conteste la domination de l'Éthiopie sur l'Égypte soumise. « Rien n'indique, dit de Rougé, que Sabacon ait eu quelque combat à soutenir contre les Thébains pour monter sur le trône; mais l'histoire nous apprend qu'il emporta de haute lutte la souveraineté de Memphis et qu'il fit mourir Bokhoris, après l'avoir vaincu. Il ne faut pas conclure cependant de cette vengeance que les Éthiopiens eussent des mœurs féroces, *ou fussent alors moins civilisés que leurs nouveaux sujets*. Tous les détails de leurs monuments prouvent au contraire qu'ils voulaient justifier aux yeux des peuples leur prétention hautement proclamée de représenter le sacerdoce d'Amon (1). »

Il est temps que prenne fin la doctrine par laquelle on a voulu faire des anciens Éthiopiens un amas de barbares incapables de s'élever à la civilisation, rien que parce qu'ils étaient de la race noire. A la lumière de la science moderne, cette doctrine ne peut plus subsister. Noire comme les Éthiopiens était la population de l'Égypte, et civilisés comme les Égyptiens étaient les habitants de l'Éthiopie. La différence qui existe entre la renommée des deux peuples, l'éclat supérieur que semble avoir eu la splendide civilisation de l'Égypte, provient uniquement de la situation géographique des pays du Bas-Nil, naturellement en communication avec toutes les nations qui fréquentaient la mer intérieure, c'est-à-dire toutes les côtes de l'Europe méridionale, de l'Afrique septentrionale et toutes les parties de l'Asie antérieure.

Aussi peut-on affirmer que jusque dans les derniers temps du moyen âge, les hommes d'érudition croyaient

---

(1) De Rougé, *De quelques monuments du règne de Tahraka* (cité dans la *Notice somm. des monuments Égyptiens, etc.*, p. 23. Paris, 1879.

généralement à l'origine nigritique des Rétous (1). Malgré les assertions contraires de la plupart des écrivains modernes, dont pas un ne s'est donné la peine d'étudier profondément la question, ne semble-t-il pas que chaque progrès de l'archéologie égyptienne nous ramène invinciblement à la tradition grecque, la seule rationnelle? Il faut donc se résoudre à rompre avec les enseignements des anthropologistes prévenus et des savants fantaisistes qui ont si longtemps prêché l'erreur contre la vérité. Il faut cesser de répéter avec tant d'illogique complaisance que les anciens fils du soleil, les adorateurs d'Amon, étaient des blancs, quand tous les faits historiques, et toutes les données ethnologiques nous indiquent l'absurdité d'une telle opinion. On devra plutôt admettre avec le docteur Samuel Birch, le plus savant égyptologue que l'Angleterre ait eu, que « le peuple égyptien est issu d'une race africaine qui s'est développée par des circonstances inconnues pour atteindre au plus haut degré auquel soit jamais parvenue la civilisation de l'ancien monde (2). »

Mais pour résumer cette longue dissertation sur l'origine des anciens Égyptiens et leur communauté de race avec les autres peuples de l'Afrique, je ne puis mieux faire que de citer les belles et éloquentes paroles de M. Élisée Reclus.

« L'orgueil de race, duquel les historiens ne se défient pas assez, dit l'éminent géographe, a donné naissance à ce préjugé très répandu, que les Africains n'ont eu, pour ainsi dire, aucune part dans l'œuvre générale de la civilisation.

---

(1) Eustathius de Constantinople, dans ses *Commentaires* sur l'Odyssée, et à propos de ces mots : και Αἰγυπτίους επαλητέις (Δ, vers 83), assure qu'on employait la locution αἰγυπτιάσαι τὴν χροάν, pour signifier *être brûlé par le soleil*, « c'est-à-dire devenir noir, brunir. »

(2) Voir : *Compte-rendu du Congrès international des Orientalistes*, 1re session. Paris, 1873, tome II, p. 61.

Le premier exemple qui se présente à l'esprit est celui du roi de Dahomey célébrant la « grande coutume » par un égorgement en masse et le remplissage d'un lac de sang ; ou bien on voit apparaître l'image de ces hordes armées de Monbouttou qui se précipitent à la bataille en grinçant des dents et en criant : « Viande ! viande ! » Mais ces tableaux affreux ne résument pas l'histoire de l'Afrique. Bien au contraire, l'étude de nos propres progrès ne nous ramène-t-elle pas forcément vers le bassin du Nil, sur la terre africaine ? En regardant la longue perspective du passé, bien au-delà des temps héroïques de la Grèce où naquit notre culture spécialement européenne, nous remontons de siècle en siècle, jusqu'aux âges où s'élevèrent les pyramides, jusqu'à ceux où la première charrue laboura les terres grasses délaissées par le Nil. C'est en Égypte que nous retrouvons les plus anciens documents de l'histoire précise. Les droits des riverains du grand fleuve à la primauté comme civilisateurs étaient si bien établis que les Hellènes eux-mêmes voyaient dans la terre nilotique le berceau commun des hommes. Quelle que soit la part des éléments qui ont formé le peuple auquel nous faisons remonter nos origines intellectuelles, il est certain que la civilisation est bien d'origine africaine ; elle est née dans l'étroite et féconde vallée du Nil, entre l'aride rocher et le sable plus aride encore...

« Même pour l'industrie, l'Afrique a contribué pour une certaine part à l'avoir commun de l'humanité. Les monuments de l'Egypte, ses routes, ses travaux de canalisation et d'endiguement, ses riches étoffes, ses meubles et ses bijoux, ses bois et ses métaux ouvrés, les mille objets qu'on a trouvés dans sa nécropole ne sont pas l'œuvre des seuls Rétous, ces Africains civilisés, voisins des Sémites ; dans les produits de l'antique industrie égyptienne, on reconnaît aussi fréquemment des formes que

l'on retrouve en Nubie, en Abyssinie, et jusque dans le Soudan (1). »

A ces constatations affirmées par le plus savant des géographes contemporains je pourrais ajouter bien des faits de nature à consolider encore ma thèse. Ainsi, l'existence de certaines cérémonies, de certains insignes conservés parmi les Africains, ne peuvent s'expliquer que par les traditions ou les réminiscences de l'Égypte ancienne. Munsa, roi des Monbouttous (2) est représenté, d'après Schweinfurth, assis sur son trône, tenant le *harpé* qui était un signe de la royauté et même de la puissance divine parmi les anciens Égyptiens, et c'est ainsi que sont représentés souvent les plus grands Pharaons; il a de plus une coiffure qui imite passablement le *pschent*, sans omettre une pièce ornementale qui ressemblerait bien à l'urœus, si elle n'avait pas deux têtes en forme de cornes. Kitété (3), chef des Mpungus, est aussi représenté, d'après Stanley, avec une impériale démesurément longue, soigneusement tressée et simulant parfaitement la *barbe des rois*, si bien connue des égyptologues. Sont-ce là des coïncidences involontaires? N'est-ce pas plutôt la preuve incontestable des relations anciennes de ces peuples avec les Rétous? Mais à quoi bon toutes ces questions? La vérité brille maintenant avec tant d'évidence; les dernières paroles que j'ai citées de M. Élisée Reclus, et qui sont aussi les derniers mots de la science, portent dans l'esprit une conviction si profonde, qu'elles me dispensent d'une plus longue insistance.

---

(1) Élisée Reclus, *loco citato*, p. 32 et 34.

(2) Voir Hartmann, *loco citato*, p. 42.

(3) Hartm., *loco citato*, p. 43. — Le nom de Kitété semble être un surnom destiné à indiquer qu'il était un orateur ou un guerrier de sa tribu; car en cafre *ku-teta* signifie *parler* et en suahili, *se battre*. (Kraff, *Von der Afrikanischen Ostkuste, in Zeitsch. der deutch. morg. Gesellschaft*, t. III, p. 317.

Quoi qu'on veuille dire encore, le coup mortel est porté à l'école de Morton, à la doctrine de M. Maspéro, aux théories des anthropologistes systématiques. L'Égypte était un pays de Nigritiens, de noirs africains. La race noire a été l'aînée de toutes les autres races dans la carrière de la civilisation; c'est à elle qu'on doit le premier éclair de la pensée, le premier éveil de l'intelligence dans l'espèce humaine. Désormais quand on parlera aux noirs de leur infériorité, aux Saxons comme aux Celtes, aux Ligures comme aux Ibériens, ils pourront simplement répondre : « Ingrats ! » Cette laconique réponse suffira. Car les vieux monuments de la flamboyante et chaude Égypte, depuis Memphis jusqu'à Méroë, parleront. Les Hellènes viendront leur rendre hommage, les Romains rendront hommage aux Hellènes et toute l'Europe saluera !

CHAPITRE X.

Les Hindous et l'Arya.

Hérodote croyait avoir reconnu des rapports de figure et de couleur entre les Colchidiens et les Egyptiens; mais il est probable que ces *Colchidiens noirs* dont il parle étaient une colonie indienne attirée par le commerce anciennement établi entre l'Inde et l'Europe, par l'Oxus, la mer Caspienne et le Phase. (CUVIER).

I.

LES BRAHMANES.

Nous avons vu que les anciens Égyptiens n'appartenaient point à la race blanche, mais à la race noire de l'Afrique; de cette démonstration il résulte que la première civilisation connue n'a pas été l'œuvre du groupe caucasique. On peut, de plus, affirmer que la part d'action des hommes blancs dans la civilisation hindoue, la plus ancienne après celle de l'Égypte, est sinon négative mais fort peu considérable. C'est ce que je vais essayer d'établir.

A propos des essais de classification linguistique qu'on a vainement tentés, dans l'espoir de grouper plus facilement les types variés qui composent l'humanité, le lecteur se rappelle sans doute avec quel enthousiasme la légende d'une race aryenne fut adoptée en Europe. Tous les anciens Goths de l'ouest et de l'est, les Angles et les Celtes, les Cimbres et les Ibères, et même quelques descendants des Peaux-Rouges de l'Amérique, se réclamaient de la généalogie des Aryas. Une confusion générale fut ainsi jetée tant dans la linguistique que dans l'ethnologie. Le cadre de la classification indo-européenne devint un lit de

Procuste, où il fallait coûte que coûte faire entrer les nations et les langues : on coupait la tête à celles-ci ou une préfixe à celles-là; on y ajoutait de faux pieds ou des suffixes. Tout cela était estropié en diable, allait clopin-clopant, mais semblait souverainement glorieux.

A l'admiration qui saisit l'esprit des Européens, étudiant pour la première fois les hymnes védiques et les épopées bizarres mais attrayantes, telles que le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana;* à la lecture de *Sakountala* aux couleurs idylliques, des Pourânas dont l'esprit enchevêtré, ondoyant et quelque peu germanique, dut paraître d'une profondeur respectable aux savants du temps, on perdit complètement la tête. Ce fut un bonheur inouï pour les arrière-neveux de Romulus, d'Arminius, de Vercingétorix et de tout le reste de la grande et noble famille caucasique, de trouver enfin le trait d'union qui les unissait et dont ils ne s'étaient jamais douté depuis des siècles. On se précipita les uns dans les bras des autres, avec effusion, au nom de l'*Arya*.

Cela entrait merveilleusement, d'ailleurs, dans le courant d'idées qui régnait de 1830 à 1848, époque à laquelle une alliance solennelle semblait devoir sortir des aspirations communes de toutes les nations de l'Europe, par une protestation spontanée contre l'existence réelle ou supposée de la ligue des rois. La fraternité démocratique moussait contre la *Sainte-Alliance*.

Quel était cependant ce trait d'union, ce peuple dont le sang régénérateur avait infusé dans les veines de tous les hommes de l'Europe ces belles qualités qui font l'orgueil de la race blanche? Sans doute une race blanche aussi ?

Mais, non. En choisissant le terme d'*indo-européen* dont bien des gens se servent encore pour dénommer les hommes du type caucasique, on n'avait fait qu'accoupler ensemble des noms désignant deux races fort distinctes,

deux groupes humains dont rien n'indique la communauté ethnologique. « Même en présence des recherches insuffisantes qu'on a faites sur les tribus et les générations humaines, nous sommes cependant fondé, dit M. Lindenschmidt à considérer comme absolument certain que si une origine commune des peuplades de l'Occident avec celle de l'Orient (les Aryas) qui parlent des langues congénères est établie, cette origine commune fait également supposer un type commun ; *ce type n'est pas à chercher chez les Hindous, Fadjeks, Bokhariotes, Beloudchis, Parsis et Ossètes* (1). » On ne saurait contester l'assertion de l'éminent archéologue; car elle est basée sur l'étude la plus consciencieuse et la plus précise de l'ethnographie des divers peuples de l'Asie qu'on a voulu confondre avec les races européennes. Les hommes d'une science profonde et qui n'ont point à caresser les erreurs classiques, afin de se faire accepter parmi les corporations savantes à l'esprit systématique, peuvent-ils se résoudre à fermer les yeux à la vérité, quand elle brille avec la meilleure évidence? Cela ne se voit jamais. Aussi leur indépendance donne-t-elle l'espoir à ceux qui ont des idées justes de les voir tôt ou tard adopter. De défections en défections, les théories conventionnelles se désagrègent et le nombre des esprits indépendants s'accroît. Le progrès s'effectue lentement ; mais la minorité qui porte en son sein le flambeau du vrai, grossit continuellement, sans cesse : à l'heure sonnée, elle devient majorité et règne. Ainsi se passent les choses dans la vie active de la politique, ainsi elles se passent encore dans l'évolution des doctrines scientifiques. Espérons donc qu'avant la fin de ce siècle, on ne parlera de race indo-européenne que pour démontrer toutes les faiblesses propres à l'esprit de système !

---

(1) Lindenschmidt, *Handbuch der deutschen Alterthumskunde*, 1880.

Sans doute, on rencontre dans l'Inde une langue d'une perfection admirable, au dire de tous les philologues qui ont étudié à fond le sanscrit. La littérature indienne, sans avoir produit des œuvres où se trouve l'idéal du beau littéraire que nous offrent souvent les auteurs grecs et latins, a pourtant toute une série de créations fort attrayantes; elle a des poésies qui manquent peut-être de sobriété, mais dont la fraîcheur, la simplicité et la jeunesse d'esprit ont un charme pénétrant, plus doux que la poésie même d'Homère. D'autre part, les idées spéculatives y avaient régné avec un tel éclat qu'aucune nation européenne, sans même excepter l'Allemagne, n'en donne une idée. Si l'Égypte, par son architecture, sa sculpture et son industrie, a conservé les traces ineffaçables de son antique civilisation, en ne laissant au monde caucasique que la tâche d'en perfectionner une partie sans pouvoir imiter le reste, l'Inde pour n'avoir eu ni architecture ni sculpture très remarquables, a édifié des monuments tout aussi impérissables dans ses conceptions philosophiques et son esprit de réglementation porté si loin, dans le *Manava-Dharma-Sastra* codifié par Manou. Aussi comprend-on bien l'inclination des premiers savants indianistes à rattacher à la race blanche le peuple qui a pu parvenir, depuis tant de siècles, à un si grand développement intellectuel!

Ce qui a été le plus admiré dans la conception brahmanique, ce fut surtout cette création des castes, où tout semblait tourner en des cercles fermés, promettant une harmonie éternelle, un ordre symétrique dans lequel la confusion du sang et du rang ne se signalât jamais. Belle conception, vraiment, que celle où les distinctions sociales ne reposaient que sur la caste, c'est-à-dire sur la couleur (varna)! On ne douta pas que le blanc ne fût le couronnement naturel de cet échaffaudage hiérarchique, sous lequel

devait plier le soudra dravidien, comme Atlas sous le poids du monde.

Mais le charme ne fut pas de longue durée. Aussitôt que des relations faciles eurent permis aux voyageurs européens de visiter l'Inde, de parcourir l'Hindoustan si célèbre par la grande renommée de Bénarès et de Chandernagor, noms poétiques qui éveillent dans l'âme je ne sais quelle attrayante harmonie, on vit, hélas ! que cette race brahmanique qu'on avait rêvée blanche ne l'était pas du tout. La déception était complète et l'on ne pouvait plus s'abuser ; on continua cependant à la classer dans la race blanche, comme on l'a fait pour les anciens Égyptiens et même pour les Éthiopiens. Le savant d'Omalius d'Halloy semble être le premier qui ait eu le courage de se déclarer ouvertement contre cette hérésie ethnographique. Tout en acceptant la classification de Cuvier, il ajoute en note : « L'illustre auteur du *Règne animal* distingue dans la race blanche trois rameaux qu'il énumère dans l'ordre suivant : le *rameau araméen*; le *rameau indien, germain et pélasgique;* le *rameau scythe et tartare.* Quoique cette division se rattache à des considérations linguistiques et historiques, plutôt qu'à des rapprochements naturels, j'ai cru devoir la prendre pour base de mon travail, parce qu'elle est la plus généralement adoptée. Mais en réunissant dans un même rameau tous les peuples parlant des langues considérées comme ayant des rapports avec le sanscrit, *on range un peuple presque noir, comme les Hindous dans le même rameau que les peuples les plus blancs* (1). »

Malgré cette observation si judicieuse, on persista, dans tous les traités d'ethnographie, à faire figurer les Hindous

(1) D'Omalius d'Halloy, *Des races humaines.* Paris, 1845, p. 21, note 1.

comme des hommes appartenant à la race blanche. Seulement, pour ne pas laisser percer définitivement l'inconséquence déjà visible de cette classification, on glissa très habilement à la place du terme de *race blanche,* celui de *race aryenne* qui ne signifie rien; car il n'indique ni un rapport d'organisation naturelle, ni un rapport géographique.

L'intelligent et consciencieux Hollard continue à placer les Hindous à côté des Grecs et des Germains, dans sa *Famille ariane;* mais il en fait une description par laquelle on peut voir que Germains et Hindous n'ont rien de commun, ni par la couleur, ni par les formes corporelles. Voici comment l'abbé Dubois cité par Hollard dépeint ces derniers. « Les hommes qui se livrent à l'agriculture et qui restent toujours exposés au soleil n'ont la peau guère moins noire que celle des habitants de la Cafrerie ou de la Guinée; mais la teinte de la plupart des brahmes ou des personnes qui, par état, travaillent à l'abri du soleil ou mènent une vie sédentaire, n'est pas à beaucoup près si foncée. La couleur des brahmes est celle du cuivre jaune ou plutôt une infusion claire de café; c'est la plus estimée et les jeunes femmes au *teint de pain d'épices* sont celles qui attirent le plus les regards (1). »

Il est vrai que l'auteur annonce l'existence de tribus himalayennes beaucoup plus blanches et même blondes; mais doit-on en faire des hommes de même race que les Hindous, quand rien ne les assimile sauf certains rapprochements linguistiques? En tout cas, les types ne sont pas semblables et au lieu de nous arrêter sur des considérations historiques ou philologiques, plus ou moins arbitraires, nous recherchons plutôt le caractère ethnologique

(1) Voir Hollard, *De l'homme et des races humaines.* Paris, 1853, p. 125.

du peuple dont la civilisation et les monuments intellectuels ont pu émerveiller l'Europe et captiver si bien son admiration enthousiaste. D'ailleurs, il est fort contestable que toutes ces tribus himalayennes aient jamais été comprises dans la nation hindoue qui a habité l'*Aryâvarta.* «Les limites les plus étendues de cette terre de prédilection, dit M. Beauregard, n'ont jamais dépassé, à l'est, la mer orientale, c'est-à-dire le golfe du Bengale; au midi, les monts Vindhya; à l'ouest, la mer arabique ou golfe d'Oman; au nord, les crêtes de l'Himalaya (1). » Et faut-il remarquer que les Aryas blancs, les Cachemiriens, sont absolument inférieurs comparativement aux Hindous foncés ou noirs! Ils ne s'en rapprochent ni par l'intelligence, ni par la civilisation.

Mais le fait capital, pour nous, c'est que cette caste de brahmanes, la première dans la hiérarchie, celle dont on a voulu faire une caste blanche, n'est pas même aussi claire que le mulâtre issu du noir et du blanc. D'autre part, les brahmanes ne sont pas les seuls qui aient la couleur de *pain d'épice* : presque toutes les personnes qui ne travaillent pas au soleil ont le même teint. Des expressions de l'abbé Dubois, il résulte encore qu'il y a des brahmanes noirs; car il dit : *la plupart des brahmanes* et non : *les brahmanes,* en parlant de ceux dont la teinte fait exception à cette couleur noire qui semble être celle de la majorité des Hindous. A leurs traits et à leur chevelure, ils se distinguent d'ailleurs de la race noire d'Afrique. « Sbrabon, dit Bory de Saint-Vincent, avait aussi remarqué que les Hindous ressemblent au reste des hommes par leur figure et leurs cheveux, tandis qu'ils ressemblaient aux Ethiopiens par la couleur. »

M. Louis Figuier, partageant entièrement les idées de

(1) Ollivier Beauregard, *Cachemir et Thibet.*

d'Omalius d'Halloy, place les populations de l'Hindoustan parmi les hommes de la race brune. « Les Hindous sont bien faits, dit-il, mais leurs membres sont peu robustes. Leurs mains et leurs pieds sont petits, leur front est élevé, leurs yeux sont noirs, leurs sourcils bien arqués, leurs cheveux fins et d'un noir vif. Leur peau est plus ou moins brune et quelquefois noire, surtout dans le midi et les classes inférieures de la population (1). »

Il est donc parfaitement permis de considérer, comme un fait admis en ethnographie, que les Hindous ne font point partie de la race blanche. Mais ici vient se poser une nouvelle question. Est-il vrai que l'on doive rapporter à la seule invasion d'un peuple blanc la civilisation qui a fleuri sur les bords du Gange? Est-on sûr que cette invasion, imaginée pour concilier les faits existants avec la doctrine de l'inégalité des races, s'est effectuée dans les conditions supposées, c'est-à-dire que les peuples d'origine blanche, déjà supérieurs par une certaine culture, arriveraient en dominateurs dans l'*Aryâvarta?* On ne peut nier l'existence dans l'Inde de deux races de différentes origines. Elles se sont probablement mises en contact à une époque fort reculée de l'histoire, pour donner naissance à la civilisation hindoue, même dans sa première forme védique. Rien ne le prouve mieux que la diversité de nuances qu'on rencontre dans l'Inde. Cependant il n'existe aucune preuve historique qui fasse supposer que la constitution brahmanique ait été élaborée dès les premiers temps de cette rencontre. Tout semble plutôt indiquer que l'institution des castes n'a été fondée que beaucoup plus tard, lorsque les deux races étaient déjà parvenues à un haut degré de fusion. Sans quoi, comment s'expliquerait-on que la race blanche, encore intacte et réunie en groupe

(1) Louis Figuier, *Les races humaines*. Paris, 1880.

distinct, protégée contre tout mélange ethnologique par les codes de Manou, ait pu disparaître de l'Hindoustan au point de n'y être compté, depuis bien longtemps, que pour une portion insignifiante parmi les populations indigènes du pays? Il faut donc opter dans l'alternative suivante : ou la séparation et l'isolement des castes ne furent pas observés aussi rigidement qu'on pourrait le croire en étudiant les règles (1) qui s'y rapportent; ou l'état de choses qui s'est perpétué et peut-être renforcé, dans le sens de l'absorption des blancs par les noirs, avait commencé d'exister avant toute délimitation entre les différentes castes.

Je crois que nous avons la vérité dans l'un et l'autre cas. Non-seulement les deux races hypothétiquement admises dans la formation primitive de la nation hindoue semblent avoir été déjà très mélangées, lors de la promulgation du *Manava-Dharma Sastra*, mais il est encore prouvé que les castes n'étaient pas toujours fermées. En dehors de la naissance légitime dans une classe à laquelle appartiennent les deux parents, consacrés à temps par l'investiture cérémoniale, on pouvait y entrer à l'aide de

---

(1) *Manava-Dharma Śastra*. Chap. X, § 5 : « In all classes they, and they only, who are born, in a direct order, of wives equal in classes and virgens at the time of marriage, are to be considered as the same in classe with their fathers. »

Ibidem, chap. II, § 37 : « Should a brahman, or his father for him, be desirous of his advancement in sacred knowledge ; a cshatriya, of extending his power ; or a vaisya of engaging in mercantile business ; the investiture may be made in the fifth, sixth or eighth year respectively ».

Ibidem, chap. II, § 38 : « The ceremony of the investiture hallowed by the gayatri must not be delayed, in the case of a priest, beyond the sixteenth year, nor in that of a soldier, beyond the twenty second ; nor in that of a merchant, beyond the twenty fourth.»— § 39 : « After that, all youths of the three classes, who have not been invested at the proper time, become *vratyas*, or outcasts, degraded from the gayatri, and contemned by the virtuous. » (Traduct. de Haugton. Londres, 1825).

moyens non prévus par le code de Manou. Lomapada, roi des Angas, aborigènes du sud-est de l'*Aryâvarta*, homme d'origine dravidienne ou noire, s'étant converti au brahmanisme, obtint la main de la fille d'Ayodhya, souverain de race aryenne. Les enfants nés de cette union eurent pourtant le rang de fils de brahmines et de kchattrya (1). Dans le *Ramâyana*, l'épisode de Visvamitra ne prouve-t-il pas qu'un kchattrya, par la science, la componction et l'aumône, pouvait s'élever à la dignité de brahmane (2)?

Et puis, le degré de blancheur de la peau ne paraît pas avoir eu l'importance qu'on a voulu systématiquement lui donner dans la hiérarchie brahmanique. D'après Henri Martin, « la loi de Manou fait allusion à des blonds qui « existaient au moins *exceptionnellement* parmi les Aryas « hindous et *auxquels les hommes de haute caste ne de-* « *vaient point s'allier* (3). » N'est-ce pas à faire supposer que c'est plutôt à la race blanche que la société brahmanique était particulièrement fermée? On serait bien tenté de le croire, en voyant la complète disparition des hommes à peau blanche du monde gangétique. Cependant, quoique hors de l'Hindoustan, il est resté des blancs de la caste brahmanique; mais ils sont tous dégénérés, tombés fort au-dessous des hommes de nuances foncées ou franchement noires. « Quant aux Pandits (Cachemyriens), tous brahmines de caste, ils sont d'une ignorance grossière, et il n'y a pas un de nos serviteurs hindous qui ne se regarde comme de meilleure caste qu'eux. Ils mangent de tout, excepté du bœuf, et boivent de l'arak; il n'y a dans l'Inde que les gens des castes infâmes qui le

(1) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 559.
(2) Voir Burnouf, *Introduction à l'histoire du boudhisme indien*, t. I, p. 891.
(3) *Congrès intern. des sciences ethn.*, note de la p. 112.

fassent (1). » Ainsi s'exprimait Jacquemont, un des voyageurs les plus intelligents. Vraiment, n'est-ce pas une dérision que de tant parler de la superexcellence de la race blanche aryenne, quand en réalité les blancs aryens valent si peu? Les Anglais qui dominent sur l'Inde, peuvent-ils considérer bien haut ces Pandits plus bandits que tous les *varatyas*, encore qu'ils aient comme les Saxons la peau blanche et les cheveux blonds? Pourquoi élève-t-on si haut sur les bords de la Seine et de la Tamise ce qu'on regarde si bas dans les parages du Gange? Je serais bien tenté de croire que la science se prête servilement ici aux compromissions de la politique. Mais là n'est pas son rôle. Un tel soupçon suffirait pour l'avilir : aussi, pour l'honneur de la conscience humaine, admettons-nous plutôt que la plupart des savants se sont trompés, parce qu'ils n'ont considéré les choses que sous une seule face.

Dans l'un ou dans l'autre cas, on ne peut plus rationnellement attribuer à la race blanche le mérite exclusif de la civilisation indienne, avant d'avoir fait la preuve que toutes les grandes conceptions philosophiques ou poétiques de l'Inde proviennent d'individus dont le caractère d'hommes blancs est historiquement affirmé.

Kâlidâsa, Jayadêva et Valmiki étaient-ils blancs ou de la couleur de *pain d'épices*, ou même noirs? Personne n'a jamais dit de quelle nuance ils étaient. On se contente d'admirer le *Meghadûta* dont la touche fine et délicate enchante l'esprit ou de goûter la fraîcheur de sentiment qu'il y a dans *Sakountala;* on aime à suivre les aventures amoureuses de Krushna dans le mystique *Gita-Govindo,* le *Cantique des cantiques* de la littérature indienne ; on sent que le *Râmâyana,* épopée magnifique où les légendes religieuses et philosophiques de l'Inde tiennent lieu d'une

(1) Corresp. de V. Jacquemont. Paris, 1834 (lettre du 22 avril 1831).

histoire jamais écrite, est un monument littéraire qu'on ne peut contempler avec assez d'enthousiasme. Mais voilà tout. Quant à Vyasa, le prétendu auteur du *Mahâbhârata*, son existence même est contestée et son nom, qui signifie *compilateur*, ne prête que trop à cette contestation. Il suffit pourtant que ces œuvres aient été remarquées pour que l'Europe se complaise à croire que leurs auteurs étaient des blancs. Toujours la fantasmagorie des Aryens ! Mais à ne s'étayer que sur les faits existants, a-t-on bien le droit de considérer tous ces grands poètes hindous comme des hommes de la race blanche ? Est-il vrai que toutes les grandes doctrines philosophiques, toutes les belles conceptions poétiques qui viennent des bords du Gange n'ont jamais eu pour auteurs les hommes foncés et presque noirs qui forment pourtant la meilleure partie des populations hindoues ? C'est une question que je voudrais étudier, afin de m'éclairer et d'édifier le lecteur : même un seul exemple aurait pour nous la plus saisissante signification.

II.

BOUDHA.

Les premiers indianistes, qui s'occupaient fort peu d'ethnologie ou d'anthropologie, ne s'avisèrent que rarement d'aborder la question des races dans leurs attrayantes études. Tout fait croire que la majeure partie d'entre eux croyaient, avec une sincère sécurité, que les Aryens étaient une caste blanche ayant la tête au-dessus de tout, couronnait l'édifice social de l'Inde. Comme cette caste, composée des brahmines, aurait seule le privilège des occupations intellectuelles, il était naturel de conclure que toutes les productions poétiques et tous les mouvements philosophiques, sortaient toujours de la race blanche aryenne.

Mais cette douce illusion dut prendre fin à la lumière de la critique contemporaine.

Quand on aborda l'étude sérieuse du boudhisme et qu'il fallut s'occuper de la personnalité même de Sakia-Mouni, on fut obligé de regarder les choses en face. Ce fut alors une grande surprise pour les savants que d'apprendre que le Boudha, d'après toutes les statues qui lui ont été élevées par ses sectateurs, était représenté comme un véritable nègre; il était un peu rougeâtre, mais assez laid de visage, et portait des cheveux crépus. Les partisans de la légende indo-européenne, en furent d'autant plus scandalisés qu'ils avaient été les premiers à déclarer que Sakia-Mouni n'appartenait pas à la caste des *soudras*, ni même à celle des *vaycias*, mais était de la plus illustre origine, étant fils de Çuddhôdana, roi de Kapilavastu. L'agitation scientifique, pour être peu bruyante, ne fut pas moins grande. On essaya de tout réparer par une théorie ingénieuse, mais la vérité une fois lancée souffre-t-elle qu'on la farde ?...

D'ailleurs, dès le commencemeut de ce siècle, à peine une quarantaine d'années, après que la constance et le courageux dévouement d'Anquetil Duperron avaient tourné l'esprit de l'Europe vers les études sanscritiques, un savant modeste et consciencieux, Langlès, auteur des *Monuments anciens et modernes de l'Hindoustan*, avait déjà remarqué la vérité sur l'origine ethnique du Boudha et l'avait soutenue de toute son érudition. Mais qui voulut entendre de cette oreille ? De toutes parts, on protesta avec véhémence contre un fait dont la seule supposition parut une grande insulte à la race blanche. L'opposition ne vécut pas longtemps et l'intelligent Langlès passa sans doute pour un ignorant.

« Une hypothèse étrange, dit Ampère, avait prétendu faire de Boudha un nègre, arguant d'une disposition bizarre de la chevelure que présentent fréquemment les sta-

tues du Boudha, comme si la race nègre avait jamais donné quelque chose à une race supérieure. Le détail de coiffure pour lequel *on renversait aussi lestement et contre toute analogie, l'ordre des familles humaines*, a été expliqué par un usage singulier de certains boudhistes... L'imagination minutieusement descriptive de ses sectaires a fait de lui un signalement fantastique, il est vrai, mais où la tradition a conservé les traits dominants de la race à laquelle appartenait le promulgateur du boudhisme. Il est dit positivement que le Boudha avait les cheveux bouclés, et point crépus, les lèvres roses, le nez proéminent ; en un mot, s'il y a eu un Boudha, il était beau comme l'ont été tous les fondateurs de religion ; il n'était pas plus nègre que la vierge Marie n'était une négresse, quoiqu'elle soit représentée noire comme une africaine (1) dans les anciens tableaux dont les auteurs la confondaient avec sainte Marie l'Egyptienne ; il appartenait à la race à laquelle appartiennent les brahmes, race que la conformité de sa langue et de ses traits rapproche des populations grecques et germaniques, ainsi que des autres branches de cette grande famille de peuples à laquelle nous tenons, qu'on appelle caucasique et qu'on pourrait appeler, Himalayenne (2). »

Indignatio facit versum : Junéval avait raison. Quand on lit ces phrases où les mots semblent se précipiter sous la plume du savant littérateur, on sent à quel point il était touché dans sa dignité de Caucasien. Belle indignation, en vérité ! Mais dans la réalité, les plus magnifiques

---

(1) Cf. « On a trouvé dans le cimetière de Saint-Pontien un *portrait noir* de Marie. Quelques-uns ont cru que Salomon faisait allusion à la mère de Dieu, dans ces mots du *Cantique des cantiques ?* « *Sum nigra, sed formosa* ». Cette couleur noire donnée à Marie a été l'objet de longues dissertations. » (de Lagrèze, *Pompeï, les Catacombes et l'Allaambra*).

(2) J.-J. Ampère, *La science et les lettres en Orient*, p. 131-132.

tirades n'empêchent point que les faits soient ce qu'ils sont; car ils ont une ténacité proverbiale. Aujourd'hui que la science ethnographique a fait d'immenses progrès, on ne peut plus douter de la différence ethnique qui existe entre l'illustre Boudha et les peuples d'origine germanique ou même celtique.

En étudiant les populations de l'Asie méridionale, on y rencontre beaucoup de peuples noirs à cheveux crépus, semblables à de vrais Africains. Nous en avons fait la remarque dans le cours de cet ouvrage. Il n'y a donc rien d'impossible que Sakia-Mouni fût de cette race. A l'inverse de l'argumentation d'Ampère, on doit plutôt dire que toutes les analogies historiques et philosophiques nous induisent à croire que le promulgateur du boudhisme n'était pas de la race brahmanique blanche et surtout n'avait aucunement subi l'influence intellectuelle et morale du brahmanisme. En acceptant même que le célèbre Boudha ne fût pas un nègre proprement caractérisé, il faudrait au moins le classer parmi les Dravidiens, noirs à cheveux lisses de l'Inde méridionale, que tous les ethnographes placent dans la catégorie des races les plus arriérées. L'orgueil de la race caucasique n'aurait rien gagné au change.

Pour ce qui s'agit des lèvres roses et des cheveux bouclés que la tradition attribue au Boudha, il y a eu, sans nul doute, une certaine confusion dans l'esprit du savant Ampère entre la personne de Sakia-Mouni et la description vraiment fantaisiste que l'on faisait des enfants prédestinés à la dignité de boudha. Ces enfants devraient avoir le teint clair, la peau de couleur d'or; leur tête aurait la forme d'un parasol; leurs bras seraient démesurément longs, leur front large, leurs sourcils réunis et leur nez proéminent (1). Mais tous les indianistes savent aujour-

(1) Burnouf, *loco citato*, II, 237 et 314.

d'hui qu'il faut distinguer entre l'individualité de Sakia et cette description dont l'idéal, plus ou moins fantastique, ne fait que déterminer les signes auxquels se reconnaît le *boudha*, de même que l'islamisme donne les signes auxquels on doit reconnaître le *madhi* et le judaïsme, le *messie*.

On convient généralement, parmi les érudits les plus compétents, que la ville où Sakia-Mouni prit naissance portait le nom de *Kapila-vâstu*. *Kapila*, en sanscrit, signifie « basané » et *vâstu* « habitation ». Personne ne sait au juste dans quelle partie de l'Hindoustan était située cette ville. Il est rapporté qu'en l'an 400 de l'ère chrétienne, *Fa-hieu*, chinois célèbre, l'a visitée; au VIIe siècle, un moine boudhiste, également chinois, s'y serait aussi rendu en pèlerinage. Ces vagues notions ne donnent pas une indication précise sur sa vraie place; mais l'étymologie même de *Kapila-vâstu*, ne semble-t-elle pas déclarer que c'était le *pays des hommes basanés*? Si on se rapporte à la tradition qui fait naître Sakya-Mouni dans le Dekkan, il faudra même le classer dans la population noire de l'Inde, loin de toute origine aryenne; car les Aryas, quels qu'ils fussent, n'avaient presque pas de colonie dans cette partie de l'Inde (1).

Concluons donc en affirmant que la civilisation hindoue, qu'on l'appelle aryenne ou non, n'est pas l'œuvre exclusive de la race caucasique, si tant est qu'elle y ait une part notable. La grande personnalité de Sakya-Mouni est un argument des plus considérables. Emergeant du monde indien, dès le septième siècle avant l'ère chrétienne (2), c'est-à-dire à une époque contemporaine de celle où la

(1) Lassen, *loco citato*, t. I, p. 391.

(2) L'époque de l'existence de Sakya-Mouni est aussi controversée que son lieu de naissance. J'ai adopté l'opinion de Burnouf qui est à peu près la moyenne entre les autres.

Grèce ancienne était à peine entrée dans sa période de civilisation positive, l'immortel Boudha prouve par son existence que, depuis un temps immémorial, les hommes d'extraction noire étaient parvenus à un développement supérieur de l'esprit et influaient directement sur la marche de la civilisation dans l'Inde.

Considérant l'étymologie comme une vraie source de lumière dans l'obscurité qui règne sur tout le passé des pays gangétiques, pays sans histoire écrite et où l'on est fort embarrassé, toutes les fois qu'il faut étudier cette question des castes tellement difficile et délicate, n'est-il pas permis de croire que le chef de la fameuse école philosophique connue sous le nom de *Sânkhya* (pensée discursive, examen) était lui-même de couleur foncée? Il portait, en effet, le nom de *Kapila*, lequel nous l'avons vu plus haut, signifie « basané ». Ce serait donc à la race noire d'Asie, à peine mitigée par le sang blanc, qu'il faut attribuer les premières lueurs du rationalisme manifestées dans le monde oriental !

Plus on étudiera le passé, plus la vérité aura été dégagée de toutes les fausses couleurs sous lesquelles une science de parti pris l'a continuellement montrée, mieux on sera disposé à convenir de la réalité de ce fait éclatant : l'humanité n'est pas composée de races supérieures et de races inférieures ; tous les peuples peuvent, à la faveur des mêmes circonstances et à certain moment de leur évolution sociale, accomplir des actes héroïques ou des œuvres admirables qui leur assurent la gloire dans le présent et l'immortalité dans l'avenir.

Telle n'est pas, assurément, l'opinion de bien des gens. D'après ceux-là, certaines races humaines sont frappées d'une déchéance radicale, irrémédiable. Ayant le front trop étroit et le cerveau incomplet ; n'ayant de réellement développés que les organes de la vie végétative, ces races, dont

le visage aux mâchoires monstrueuses et aux lèvres boursoufflées est un masque repoussant et hideux, ne sont répandues sur différents points de la terre que pour prouver le trait d'union qui existe entre la bête et l'homme caucasique. Pas de rémission. Informes et laides elles ont paru pour la première fois à l'Européen saisi d'horreur, informes et laides elles resteront ; ignorantes et stupides elles se sont montrées dès le premier jour, ignorantes et stupides elles vivront, jusqu'au jour où la loi darwinienne les aura condamnées à disparaître de la terre ! Terrible *ananké*, feras-tu grâce aux reprouvés ? N'auras-tu jamais pour eux une main moins pesante et moins rude ?

Nous allons voir jusqu'à quel point la science actuelle autorise une conclusion si orgueilleuse et absolue, jusqu'à quel point elle confirme cette voix fatidique qui semble barrer la voie du progrès à toute une partie de l'humanité, et qui, en imitation du Dieu d'Israël apostrophant l'abîme des mers, semble lui répéter : « Tu n'iras pas plus loin ! »

CHAPITRE XI.

Perfectibilité générale des races humaines.

Sanabiles fecit omnes nationes terræ.
(*De Sapientiâ*, ch. I, v. 14).

I.

LE DARWINISME ET L'ÉGALITÉ DES RACES.

Cinquante ans après que Lamarck, dans sa *Philosophie zoologique*, eut formulé le premier doute sur la théorie de la fixité des espèces et proposé une conception nouvelle de l'ordre sériaire à établir dans leur classification, un des naturalistes les plus remarquables de ce siècle, Darwin, distingué tant par la hardiesse de ses idées, par l'élévation de son intelligence, que par son esprit d'observation, publia un livre sur l'*Origine des espèces* qui ouvrit une ère nouvelle dans toutes les études biologiques. Il ne fit que reprendre l'idée de Lamarck, quelque peu oubliée, malgré la gloire éclatante qu'elle a eue d'avoir à son service l'illustre Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire. Mais soit que l'esprit européen n'ait pu parvenir à une parfaite compréhension des nouvelles théories que dans la deuxième moitié de ce siècle; soit que l'exposition de Darwin, appuyée par une grande masse de faits et par une méthode plus scientifique, attirât mieux les intelligences, le transformisme ne fut considéré comme une doctrine sérieuse que depuis sa seconde apparition sur le terrain de la science. On en conteste encore la plupart des conclusions, mais on compte avec elles. C'est que le transformisme s'est aujourd'hui développé avec tout un corps de principes, où des savants tels que Hœckel, Huxley, Carl

Vogt, Lanessan, Jacoby, Herbert Spencer, Mme Clémence Royer et foule d'autres dont les noms sont inscrits à l'avant-garde du mouvement intellectuel de notre époque, sont venus apporter à la théorie de Darwin et de Wallace un appoint considérable, s'élançant dans toutes les voies et adaptant leur méthode de démonstration à tous les genres de vérité. Une idée soutenue par tant et de si remarquables champions ne reste jamais dédaignée. Leur seul acquiescement, conditionnel ou absolu, équivaut à la meilleure présomption en faveur de sa justesse et de son efficacité scientifique.

Darwin, en expliquant les lois de transformation des êtres organisés, a eu particulièrement en vue d'étudier les questions relatives à l'origine des espèces, point capital, par lequel sa théorie a eu le plus de retentissement et qui lui a mérité aussi les plus énergiques protestations des naturalistes de l'école classique. Je n'ai pourtant pas l'intention de m'en occuper ici. J'ai déjà exprimé mon opinion sur l'origine des espèces. Je la rattache aux transformations successives que la terre a subies, depuis l'apparition de la vie dans l'évolution géologique jusqu'à la genèse de l'espèce humaine qui est le couronnement de la faune sublunaire. D'ailleurs, l'apparition successive des espèces avec les transformations de chaque habitat, — transformations qui se manifestent toujours d'une façon lente, suivant la théorie des causes actuelles, mais qui, à certains moments, sont subitement produites, — ne détruit absolument rien de ce qu'il y a d'essentiellement vrai dans la théorie darwinienne. Il est très possible qu'un phénomène cosmogonique, parmi les nombreux exemples qui ont dû se répéter dans l'histoire des évolutions du globe, ait eu la vertu d'imposer de telles conditions d'existence à une espèce simienne, qu'elle fût obligée d'évoluer vers la forme humaine, afin de se mieux adapter aux nouveaux accidents du milieu. Cette

première transformation étant subie, rien ne s'oppose à ce que l'être humain, d'abord partout semblable en ses rares spécimens et partout inférieur à tout ce que nous pouvons nous figurer d'après les hommes actuels, ait continué à évoluer insensiblement, sous l'empire de conditions plus ou moins favorables à son développement spécifique, réalisant alors la distinction des races, distinction de nature absolument secondaire.

C'est à ce dernier degré que je voudrais reprendre la question. Là, elle est vraiment intéressante, au point de vue de mon argumentation. Darwin, tout en formulant les lois scientifiques à l'aide desquelles on peut y faire la lumière, ne l'a point abordée d'une manière directe et positive. Son ouvrage sur la *Descendance de l'homme* prouve qu'il s'en est préoccupé ; mais il semble que son esprit fût plus attiré vers les développements généraux de sa doctrine que vers une étude spéciale et approfondie des principes de l'ethnologie. Aussi dans cet ouvrage où il étudie surtout la *sélection sexuelle* dans toute la série animale, le sous-titre l'a-t-il emporté sur le titre principal. Cependant, dès sa première publication sur l'*Origine des espèces*, il voyait admirablement toute la lumière que sa doctrine pouvait apporter à l'étude philosophique du développement des races humaines. « Je vois dans l'avenir, disait-il, des champs ouverts devant des recherches bien plus importantes. La psychologie reposera sur une nouvelle base, déjà établie par M. Herbert Spencer, c'est-à-dire sur l'acquisition nécessairement graduelle de chaque faculté mentale. Une vive lumière éclairera alors l'origine de l'homme et son histoire (1). »

M. Herbert Spencer, sans s'y être appesanti d'une façon

(1) Darwin, *De l'origine des espèces*, traduct. de Mme Clémence Royer, 4e édit., p. 504.

particulière, croit ou paraît croire à l'inégalité des races humaines. Un des écrivains qui a le plus contribué à faire connaître l'œuvre de Darwin en France, Mme Clémence Royer y croit positivement. « Enfin, dit-elle, la théorie de M. Darwin, en nous donnant quelques notions un peu claires sur notre véritable origine, ne fait-elle pas, par cela même justice de tant de doctrines philosophiques, morales ou religieuses, de systèmes et d'utopies politiques dont la tendance, généreuse peut-être, mais assurément fausse, serait de réaliser une égalité impossible, nuisible et contre nature entre tous les hommes? Rien n'est plus évident que les inégalités des diverses races humaines; rien encore de mieux marqué que ces inégalités entre les divers individus de la même race. Les données de la théorie de sélection naturelle ne peuvent plus nous laisser douter que les races supérieures ne se soient produites successivement; et que, par conséquent, en vertu de la loi du progrès, elles ne soient destinées à supplanter les races inférieures, en progressant encore, et non à se mélanger et à se confondre avec elles, au risque de s'absorber en elles par des croisements qui feraient baisser le niveau moyen de l'espèce. En un mot, les races humaines ne sont pas des espèces distinctes, mais ce sont des variétés bien tranchées et fort inégales; et il faudrait réfléchir à deux fois avant de proclamer l'égalité politique et civile chez un peuple composé d'une minorité d'Indo-Européens et d'une majorité de Mongols ou de Nègres (1). »

Mme Clémence Royer est une femme savante, mais une femme. Il y a des problèmes dont le caractère complexe ne saurait être bien étudié que par des hommes; car eux

(1) Préface de la traduction de l'*Origine des espèces*, 4me édit., p. XXXVIII.

seuls peuvent les envisager sous toutes les faces, tant par leur éducation particulière que par leur tempérament de mâles. Bien que mon honorable collègue de la *Société d'Anthropologie* ait solennellement déclaré qu'elle « croit au progrès », on sait positivement que la femme a une tendance naturelle à perpétuer les idées reçues et courantes. Or, malgré la haute valeur intellectuelle que je reconnais tout le premier au traducteur de Darwin, on ne peut empêcher qu'elle ne soit de son sexe. C'est un beau privilège, d'ailleurs, puisqu'elle peut impunément ignorer les nécessités impérieuses qui obligent les Européens à proclamer l'égalité politique et civile entre eux et les Mongols ou les Nègres. En effet, il lui est bien permis d'oublier que lorsque l'on n'accorde pas spontanément cette égalité politique et civile, qui est l'égalité juridique, il y a alors des Nègres qui savent la prendre de force.

Mme Clémence Royer prétend que le croisement des races dites supérieures et de celles considérées comme inférieures ferait baisser le niveau moyen de l'espèce, et elle admet pourtant la doctrine unitaire! C'est une mathématicienne de première force ; elle peut sans doute expliquer comment la moyenne de deux quantités est susceptible de varier, quand toutes les valeurs perdues par le plus grand nombre passent au plus petit. On me répondra peut-être qu'il ne s'agit pas ici d'une relation mathématique établie entre les géniteurs; mais d'un fait d'ordre physiologique ou d'ordre moral, qu'il faut contrôler par une tout autre méthode que celle des sciences exactes. Je demanderai alors par suite de quelle expérience ou de quelle démonstration on est parvenu à s'assurer de la réalité de ce fait, au point de le citer absolument comme une vérité universelle. Rien de plus confus que ces calculs arbitraires des aptitudes ethniques. A trop s'en occuper, on y perdrait son barême. Mais est-ce la théorie du transformisme qui au-

torise ces conclusions si affirmatives sur l'inégalité des races humaines?

Plusieurs savants ont avancé cette assertion. Je crois cependant, qu'en étudiant sérieusement la théorie darwinienne, on peut constater qu'au lieu de sanctionner la doctrine de l'inégalité elle prouve plutôt que les races humaines sont constitutionnellement douées d'aptitudes égales; que des influences accessoires de milieu ou d'hérédité expliquent seules la différence de développement dont chaque groupe ethnique fait preuve dans la carrière relativement courte, déjà parcourue par l'espèce entière, dans son évolution historique. Cela pourrait être vrai à l'encontre même de l'opinion personnelle de l'éminent naturaliste anglais. En effet, le plus beau titre des vérités scientifiques, c'est qu'elles sont la manifestation de lois immuables et éternelles, ne se prêtant pas avec plus de complaisance aux savants qui les ont découvertes qu'au plus chétif des mortels. Newton a le premier énoncé la loi de l'attraction universelle; mais il eût été dans l'incapacité absolue d'en tirer une conclusion contraire à la règle des choses, sans qu'on pût le contredire par la loi même qu'il avait formulée. Haüy fut le premier à observer le phénomène du clivage et à formuler la *loi de symétrie* par laquelle les formes cristallines secondaires se déduisent des formes principales. On peut le considérer comme le créateur de la cristallographie; cependant il ne pourrait jamais, avec une structure cristalline donnée, obtenir un clivage autre que celui du système cristallin faisant l'objet de l'observation. Ainsi se présentent les choses dans le cas qui nous occupe. Je suis persuadé que toutes les fois qu'on voudra étudier consciencieusement les lois de la sélection, on verra qu'elles ne sont nullement favorables à la théorie qui admet une inégalité native et originelle entre les races humaines.

Dans la réunion de l'*Association scientifique des savants allemands* tenue à Magdebourg, le 23 septembre de l'année dernière, le docteur Kirchoff, de Halle, a fait une conférence remarquable sur le darwinisme et l'évolution des races. Toutes ces considérations confirment pleinement ma manière de voir. Voici comment en parle la « *Revue scientifique* » :

« D'après l'auteur, le développement physique des peuples dépend entièrement des conditions de milieu. Chez les habitants du nord, les poumons sont plus développés que chez les peuples des pays chauds. En revanche, chez ces derniers, les fonctions du foie sont beaucoup plus actives. L'adaptation au milieu n'est pas une question d'harmonie providentielle. C'est un fait de sélection naturelle; l'évolution du nègre, ce type parfait de l'homme tropical est là pour le prouver. Les exigences de la vie entraînent chez un peuple des particularités organiques spéciales. Les peuples pasteurs, les tribus de chasseurs, ont l'odorat, la vue et l'ouïe extrêmement développés. Ils peuvent supporter la faim, la soif et autres privations à un degré qui nous semble étonnant. La sélection sexuelle joue son rôle dans le caractère du corps, dans l'habillement et jusque dans le caractère du peuple : l'homme sauvage est courageux et cruel ; au contraire, chez l'homme civilisé on trouve l'économie et les vertus domestiques. Mais, en dehors de ces considérations, le principe de la sélection domine encore dans les caractères moraux d'un peuple. A l'habitant des régions glacées du pôle, il faut un caractère flegmatique qui lui permette de supporter la triste vie d'un hiver perpétuel. Aussi l'Esquimau a-t-il un caractère enjoué et pacifique, qui lui permet de vivre en communauté, seul régime possible dans un pays où le combustible est inconnu.

« L'excès de la population de la Chine a fait des habi-

tants de ce pays les plus sobres et les plus industrieux des hommes. Ils émigrent à l'étranger et s'établissent chez des nations plus indolentes ou plus exigeantes (1). »

Ces idées très peu développées ne sont pas absolument neuves; mais elles sont méthodiquement tirées de la théorie de Darwin et suffisent pour établir la justesse de mon opinion. En effet, si la simple adaptation au milieu, qui est un fait de sélection naturelle, peut expliquer la production dans une race de certaines aptitudes organiques entraînées par les exigences de la vie, n'y a-t-il pas lieu d'affirmer qu'aucune race n'est supérieure à une autre race et que les circonstances ambiantes ont seules amené les différences qu'on remarque parmi les divers groupes humains? Avant donc de proclamer l'inégalité des races, il faudrait préalablement étudier les milieux dans lesquels elles se sont respectivement développées, ainsi que les difficultés plus ou moins grandes qu'elles ont eu à surmonter pour s'y adapter et déployer ensuite toute leur énergie naturelle, en évoluant vers une conformation supérieure du corps et de l'esprit. Mais jusqu'ici, peu d'études positives ont été faites en ce genre.

Plusieurs savants ont néanmoins senti l'importance d'un tel facteur dans la question. Carus, par exemple, affirme l'inégalité d'aptitudes des diverses races humaines au développement supérieur de l'esprit, mais il attribue à l'influence des milieux un rôle considérable dans la production des résultats, tels qu'il a cru devoir les interpréter. Il admet que des influences favorables, tels qu'un climat tempéré, la proximité d'un grand fleuve ou de la mer, les vallées propres à la culture et les grandes routes entraînent infailliblement la civilisation chez tous les peuples qui

(1) *Revue scientifique* du 1er nov. 1884, nº 18, 3e série, 2e semestre.

sont à même d'en profiter (1). Cette idée est d'ailleurs beaucoup plus vieille qu'on ne pense. « La doctrine de l'influence générale exercée par le sol et le climat sur les dispositions intellectuelles et sur la moralité des races humaines, dit Humboldt, est propre à l'école alexandrine d'Ammonius Saccas et fut surtout représentée par Longin (2). » On n'a pas oublié les paroles de M. Georges Ville. Le savant professeur a démontré d'une manière positive que l'on peut changer non-seulement le physique des races, mais encore leurs aptitudes morales et intellectuelles, en rendant le milieu qu'elles habitent plus propice et favorable à leur développement. Un savant anglais qui occupe une place éminente parmi les psychologues contemporains, Galton, a fait les observations suivantes sur la démographie sociologique de l'Afrique.

« La différence qui sépare, dit-il, sous le rapport du moral et du physique, les tribus de l'Afrique australe, est en rapport intime avec l'aspect, le sol et la végétation des divers pays qu'elles habitent. Les plateaux arides de l'intérieur, couverts uniquement d'épaisses broussailles et d'arbustes, sont occupés par les Boschimans à la taille de nains et au corps nerveux; dans les contrées ouvertes, montagneuses, présentant des ondulations, résident les Damaras, peuple de pâtres indépendants, où chaque famille exerce l'indépendance dans son petit cercle ; les riches pays de la couronne, dans le nord, sont habités par la tribu des Ovampo, la plus civilisée de toutes et de beaucoup la plus avancée (3). »

Ces faits rigoureusement constatés nous amènent à re-

---

(1) Carus, *Ueber die ungleiche Befähigung der verschiedenen Menschheitstæmme für hætere geistige Entwickelung.*

(2) Alex. de Humboldt, *Kosmos.*

(3) Galton, in *London Journ. of the Royal Geograph. Society*, vol. XXII.

connaître que toutes les races d'hommes, en fuyant les causes de dégénération qui les condamnent à l'abâtardissement ou les empêchent de se développer progressivement, peuvent et doivent arriver aux mêmes résultats que celles qui ont pu évoluer, se perfectionner au point de tenir une place supérieure dans le cercle des nations. On peut se soustraire de différentes manières aux influences défavorables du milieu : soit en abandonnant une terre reconnue ingrate et où l'inclémence de la nature rend l'existence tellement précaire que toutes les facultés de l'homme s'épuisent dans les difficultés de l'adaptation; soit en transformant par l'industrie humaine les conditions naturelles que l'on rend plus supportables, et qu'on tourne même en accidents avantageux pour le développement moral et matériel de la communauté. La première forme d'action est la plus commune pour toutes les nations qui n'ont pas encore franchi les premières étapes de la civilisation : c'est ainsi que s'expliquent toutes les grandes migrations de peuples dont l'histoire est, pour ainsi dire, parsemée. La seconde ne se manifeste que parmi les peuples déjà avancés en civilisation et complètement constitués : les immenses travaux de canalisation, d'assainissement, de reboisement ou d'amendement des terrains en sont les meilleurs exemples.

Il est impossible de rencontrer un peuple, quelle que soit la race à laquelle il appartienne, ayant développé des aptitudes supérieures de civilisation en des conditions nuisibles et défavorables à toute culture humaine. D'autre part, il semble nettement établi par l'histoire sociologique, que toutes les fois qu'un peuple a pu jouir de certains avantages naturels, provenant du milieu ambiant, il a toujours évolué spontanément vers un état de choses de plus en plus élevé. Là, les acquisitions matérielles concourent merveilleusement à son développement intellec-

tuel et moral. Il s'approprie de nouvelles forces chaque jour grandissantes et en faveur desquelles l'homme modifie non-seulement le monde extérieur, mais encore son propre être, par les réactions admirables du moral sur le physique et du physique sur le moral.

On peut bien objecter ici que bien des nations se sont trouvées dans les meilleures conditions d'évolution et sont restées dans un état patent d'infériorité, tandis que d'autres, moins bien favorisées par les circonstances, ont pu marcher de conquête en conquête, jusqu'à atteindre les plus hauts sommets de la civilisation. Ce sera le lieu de répondre que dans tout système il se présente toujours des faits en contradiction avec la loi générale qui régit la marche des choses, sans que ces exceptions nuisent jamais à l'excellence de la règle. Il faudrait de plus vérifier exactement si les conditions que l'on considère souvent comme nuisibles, ne constitueraient pas, à certain moment, un avantage capital dans la lutte pour l'existence. Car on doit se rappeler que dans ce rude combat, les qualités négatives peuvent, suivant un ensemble de circonstances, concourir plus efficacement que les qualités positives au bien de la communauté.

N'est-ce pas ainsi que la hardiesse, l'esprit d'initiative, le désir du changement, qui sont dans toute agglomération sociale les plus sûrs stimulants du progrès, deviennent parfois moins utiles à un peuple que la prudence, l'esprit de conservation et l'amour du repos? La nation que les circonstances extérieures obligeraient d'adopter un tempérament quelque peu inerte, juste au moment psychologique où l'activité serait pour elle un danger, n'en tirerait-elle pas le plus grand bien? En ce dernier cas, le hasard qui entre toujours pour une grande part dans le déroulement de toutes les choses humaines, expliquerait, à lui seul, les faits qui paraissent contradic-

toires ou plutôt nous dispenserait de toute explication.

Nous devons donc conclure, en admettant comme fondées les théories du transformisme qui dominent si généralement les spéculations scientifiques de notre époque, que toutes les races humaines non paralysées par la nocuité des influences extérieures sont essentiellement aptes à commencer l'évolution vers leur propre perfectionnement. Elles peuvent y persévérer et atteindre le plus beau résultat, à moins que des causes morales déprimantes et indépendantes de leur constitution ethnique ne viennent y opérer une réversion inopportune et enrayer périodiquement leur marche en avant. Mais la force virtuelle du progrès, beaucoup plus résistante qu'on ne croit, les ramène toujours dans la bonne voie, comme l'influx physiologique, *vis medicatrix naturæ*, tend à ramener la santé, partout où l'organisme n'est pas complètement empoisonné. C'est le premier pas qui coûte. Et que faut-il pour que cette transformation progressive se manifeste ? Il suffit d'un ébranlement quelconque, accomplissant une différenciation avantageuse en quelques individus et même dans un seul. « La cause d'évolution que nous avons dit devoir être illimitée est celle-ci, dit M. Delbœuf, qu'entre tous les enfants d'une même famille, il y ait des différences intellectuelles et que l'un l'emporte nécessairement sur ses parents. Voilà le premier ferment. L'impulsion est donnée (1). »

II.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION HUMAINE.

Mais les anthropologistes protestent. Pour tous ceux qui entendent la science dans le sens étroit qu'on lui donne et

(1) J. Delbœuf, *Une loi mathématique applicable au transformisme*, in *Revue scientifique* du 11 août 1877.

comme on la définit, si les races humaines pouvaient, au point de vue esthétique, évoluer d'une forme inférieure à une forme supérieure ; si elles pouvaient passer d'un état d'ignorance profonde à un degré d'instruction qui ne reconnaît pas de bornes, l'anthropologie n'aurait plus rien à faire. En effet, les cent-cinquante mesures que Broca avait imaginées et qu'il réussissait à prendre sur le crâne et l'encéphale, deviendraient inutiles et sans aucune portée taxiologique, en présence d'une transformation progressive de toutes les races humaines, évoluant corrélativement à la civilisation. Les angles faciaux et tout ce qui s'y rapporte, rentreraient dans la destination modeste qui leur fut primitivement attribuée par Camper. Aussi, toutes les fois qu'on parle aux anthropologistes du transformisme et de l'application qu'on pourrait faire de ses théories dans les études anthropologiques, n'acceptent-ils ces idées que sous bénéfice d'inventaire !

Ils ne nient rien et n'approuvent rien. La théorie anthropogénique d'Hœckel n'est pas ce qui les effraie le plus. L'homme pourrait bien venir d'une famille de singes, pourvu que le *Satyrus* quelconque dont la déviation sélective a commencé l'évolution vers le type humain, eût donné naissance à des progénitures dissemblables, dont les unes feraient souche à la race blanche, les autres à la race mongolique, etc. Cependant qu'on veuille pousser le raisonnement jusqu'au bout ; qu'on veuille leur expliquer que, toutes choses égales, on doit supposer à chaque groupe particulier une puissance évolutive de même qualité que les autres groupes environnants, à moins que, sous le coup d'une fatalité incompréhensible, les unes n'aient eu une tendance innée à rétrograder ou stationner et les autres une propension naturelle à progresser ! Ils refusent alors d'entendre raison. Pour toute réponse, ils se contenteront de présenter des crânes soigneusement

numérotés, tantôt montés sur le reste du squelette humain, tantôt alignés sur une table poussiéreuse, triste nécropole où notre vanité grimace en chœur. Voici l'Ethiopien au masque hideux : mâchoire prognathe, front déprimé, arcade dentaire oblique, indice nasal platyrrhinien, indice céphalique tombant jusqu'à 69 degrés ! Voilà le Caucasien au front proéminent, à la face orthognate, profil superbe, indice nasal leptorrhinien, indice céphalique mesurant 80 degrés, type représentant seul (1) la beauté humaine, par l'harmonie des lignes et l'élégance des formes ! La race jaune mongolique sera comme elle pourra, à travers Chinois et Tongouses, et les autres à l'avenant.

Cette manière d'argumenter semble être d'une dialectique irrésistible aux yeux de ces dignes savants. Mais les formes craniennes si délicatement mesurées et dans lesquelles on croit voir les signes indélébiles de la race, ne subissent-elles pas aussi l'influence de l'évolution ? Ne varient-elles pas constamment dans la même race, d'une époque à l'autre, selon la marche ascendante ou rétrograde de la civilisation ? C'est ce que nous pouvons facilement étudier. Chose curieuse, les anthropologistes qui sont obligés de compter avec la physiologie et les progrès qu'elle réalise, connaissent tous le phénomène de la variation des types ethniques, mais leur esprit est comme muré dans un système. Il leur faut diviser les races en brachycéphales, en dolichocéphales ou en d'autres catégories que nous avons déjà vues, sans pouvoir jamais comprendre une vérité que tout le monde constate autour d'eux. Cette vérité, c'est que les races humaines, sorties toutes d'un état

(1) Meiners, dans son *Précis de l'histoire de l'humanité* (*Grundriss der Geschiothe der Menschheit*), partage les races humaines en deux catégories : la *belle* composée seulement de la race blanche, la *laide* qui comprend toutes les autres.

inférieur, évoluent ou doivent évoluer toutes vers les formes supérieures, dans le perpétuel *devenir* qui est la condition normale de toute nature organisée et surtout des organisations supérieures.

Cette obstination à ne point reconnaître un fait qui se déduit logiquement de tous les principes scientifiques servant de gouverne aux investigations modernes, ne peut provenir que d'un tempérament empirique, regardant les choses par leurs petits côtés et s'y crampronnant, sans même s'occuper des lois générales qui les régissent. La science vraiment expérimentale, procède-t-elle ainsi? Si les physiologistes, les chimistes et les physiciens ne parviennent jamais à dévoiler le pourquoi des choses que tout vrai savant, d'après Newton, doit écarter de ses recherches, ne tâchent-ils pas chaque jour d'en mieux découvrir le déterminisme et de resserrer de plus en plus les liens de concordance qui font de toutes les notions scientifiques un ensemble de vérités harmoniques? Sans demander à l'anthropologie cette rigueur de méthode, que l'on ne saurait exiger que dans les sciences opérant *in anima vili*, on a droit d'y rechercher cette hauteur de vue, cette analyse délicate et patiente des phénomènes qui aide à les interpréter et les ramener à des principes généraux, par une coordination synthétique de tous les éléments qui ont concouru à leur formation. Mais pour atteindre un tel but il faudrait que la science anthropologique s'émancipât de l'esprit fermé et du sentier étroit où l'ont dirigée les premiers maîtres et où elle se voit obligée de tourner sur elle-même, piétinant sur place, répétant les mêmes essais anthropométriques, qu'on ne saurait décorer du nom d'observation, accumulant toujours les résultats, sans pouvoir en tirer aucune déduction solide. Malheureusement les théories et les méthodes dont elle s'inspire actuellement, loin de conduire à des résultats scientifiques dignes d'être

notés, semblent plutôt s'écarter systématiquement de la vraie interprétation des faits. C'est à ce point que cette science dont le titre seul promettait tant d'éclat commence déjà à perdre tout intérêt sérieux. Je crois qu'il est grand temps de réagir contre cette force d'inertie, en se dégageant de toutes les entraves auxquelles un respect exagéré de la tradition a, pour ainsi dire, rivé l'esprit des anthropologistes. Voyons donc comment l'évolution physiologique amène lentement l'amélioration et l'embellissement des formes dans toutes les races de l'espèce humaine, dont la perfectibilité incalculable est peut-être le meilleur signe de distinction que l'on doive reconnaître entre l'homme et es autres animaux de la création.

Qu'on prenne un peuple quelconque, dans les premières époques de son existence, on rencontre toujours en lui la grande majorité des individus avec des traits repoussants, une physionomie barbare, fidèle reflet de l'intelligence inculte, de la pensée nourrie de toutes les fausses conceptions. Les uns peuvent bien soutenir que l'homme est foncièrement bon; les autres pourront soutenir avec plus de véhémence que c'est plutôt un être pervers, que la civilisation seule l'améliore et le perfectionne : le fait indéniable, c'est qu'on n'a jamais découvert une peuplade à l'état sauvage où toutes les vertus qui sont admirées dans nos sociétés policées soient connues et cultivées. Ces vertus, fruits de la maturité, résultat d'une longue existence sociale, ne se manifestent que lorsque le développement intellectuel permet à chacun de se dédoubler, en quelque sorte, en étendant progressivement la puissance d'expansion que prennent les sentiments avec une grande habitude d'abstraire. Or, tout le temps que les conquêtes matérielles n'ont pas encore pris une importance décisive, ce qui préoccupe l'homme par dessus tout, c'est la lutte brutale pour la vie, lutte intense, horrible, insatiable, où tous

les éléments de la nature inanimée ou vivante s'entrechoquent dans une étreinte insensée.

La roche brute lutte contre les intempéries de l'air qui la désagrègent et l'émiettent; le lichen lutte contre la roche qui lui refuse son suc déjà si pauvre; l'arbre lutte contre le parasite qui l'étouffe, la plante lutte contre l'arbre qui lui vole sa part de lumière et contre l'insecte qui la dévore; l'insecte lutte contre les oiseaux, les reptiles ou d'autres insectes qui lui font la chasse; ceux-là continuent à lutter contre les carnassiers ou contre d'autres éléments du règne végétal ou animal. Continuellement, du faible au fort, du fort au faible, c'est un carnage insensé dans toute l'échelle biologique. M. Coutance (1) a décrit avec une ampleur et un talent saisissant ces rudes combats où tout dans la nature ne semble vivre qu'en répandant la mort et la ruine autour de soi.

Toute cette guerre d'extermination vient aboutir à l'homme contre lequel les organisations inférieures se coalisent, encore qu'elles continuent à se combattre. C'est un tableau terrifiant que celui de l'homme sauvage, désarmé et nu, en face de toutes ces attaques. Son existence est incertaine; chaque pas qu'il fait peut en être le dernier. Surpris à tout moment par les embûches que lui tend la nature, sa vie est une malédiction : la ronce lui perce le pied, les lianes le renversent, un insecte lui suce le sang, un autre le pique de son aiguillon; des animaux voraces l'attaquent et le poursuivent, effaré. N'est-ce pas un être condamné à disparaître de la terre avant qu'il ait pu s'apercevoir de la beauté de la nature et en jouir par la contemplation? Il a résisté pourtant. Mais c'était à la condition de devenir féroce, de développer en son esprit tous les mauvais instincts, tels que la ruse, la méfiance, l'égoïsme. Ce qui devra

(1) A. Coutance, *La lutte pour l'existence.*

devenir en cet être, le premier de tous en dignité, la source des plus pures affections, le stimulant de tous les sentiments chevaleresques, n'est en ce moment là que la source des passions les plus brutales, des appétits les plus grossiers.

> Quod cuique obtulerat prædе fortuna, ferebat,
> Sponte sua, sibi quisque valere et vivere doctus.
> Et Venus in sibis jungebat corpora amantum :
> Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,
> Vel violenta viri vis atque impensa libido,
> Vel pretium, glandes, atque arbuta, vel pira lecta (1).

Les vers de Lucrèce sont une peinture fidèle, mais encore idéalisée de la vie que l'homme des temps préhistoriques était condamné à mener ici-bas. Plié sous le poids de la fatalité qui semblait conjurer tous les éléments pour faire de lui un être purement sensitif et rivé pour jamais à une existence végétative, il a trouvé dans la puissance mystérieuse qui est en lui, la force nécessaire pour se débarrasser de toutes ces chaînes et marcher, de triomphe en triomphe, à la conquête du monde. C'est un résultat si beau, si extraordinaire que, jouissant paisiblement de tous les raffinements de la civilisation, sentant s'épanouir en lui tous les sentiments de délicatesse, vraies fleurs du cœur, toutes les notions scientifiques, vraies fleurs de l'esprit, le successeur de l'homme antédiluvien, aujourd'hui transfiguré, ne peut croire à la réalité d'une telle métamorphose. Plus il se compare à ce type inférieur, ignorant et

(1) « Chacun ravissait la proie que la fortune lui offrait, et, sans autre maître que son instinct, usait de ses forces et ne vivait que pour soi. Point d'autres unions que celles que Vénus ménageait dans les forêts entre les amoureux. La femme y était amenée ou par la réciprocité des désirs, ou par la violence de l'homme qui n'écoutait que sa passion, ou par quelque présent tel que des glands, des arbouses, ou des poires choisies. » — Lucrèce, *De natura rerum*, liv. V, vers 959-963. — Traduction de M. Crouslé.

laid, féroce et vicieux, moins il veut croire à la possibilité de son étrange filiation ; moins il comprend « comment en or si pur un vil plomb s'est changé ! »

C'est pourtant par le jeu naturel des choses, par une progression lente et se développant insensiblement à travers de longs siècles, que cette admirable transformation s'est produite. Mouvement et repos, action et réaction, tout a servi de force promotrice à l'organisme humain qui a commencé à se perfectionner dès le principe, qui marche encore et toujours vers un perfectionnement plus accentué.

L'intelligence et la beauté sont les deux qualités dont les hommes s'enorgueillissent le plus. En fait, la seconde de ces qualités, comme nous l'avons déjà remarqué, ne constitue aucunement un caractère de préexcellence ; mais elle acquiert un mérite réel dans le besoin inné de coquetterie qui fait le fond de la nature humaine et répond si bien à la soif d'idéal dont elle est dévorée. Aussi ne conteste-t-on pas beaucoup la possibilité qu'ont les races d'embellir avec des circonstances favorables à leur épanouissement. Ce qu'on refuse d'admettre, c'est qu'elles deviennent plus intelligentes, plus aptes qu'elles n'étaient à leurs premières phases évolutives. Mais il faut avouer qu'il n'y a rien de scientifique dans une telle négation.

La faculté intellective n'a jamais été refusée à aucune race humaine ; cela serait incompréhensible et souverainement illogique, puisque l'on reconnaît que tous les animaux en sont généralement doués, quoique à différents degrés. Les partisans de l'inégalité n'affirment donc, pour maintenir la distinction qu'ils ont établie et par laquelle ils divisent les races humaines en supérieures et inférieures, qu'une simple différence de degrés dans la somme d'intelligence où chaque race humaine est susceptible de parvenir. Mais j'ai déjà posé l'objection : comment mesurer les degrés de l'intellection, en l'absence d'une science

noologique qui en trace les différents modes de manifestation? C'est une difficulté de premier ordre, un obstacle infranchissable qui s'élève contre toute hiérarchisation intellectuelle entre les races humaines. Cependant nous ne pouvons pas nous contenter du silence de la science. Puisque, à tort ou à raison, on tend à considérer la matière cérébrale comme le *substractum* de l'intellect; puisque l'on croit pouvoir, en étudiant la dimension et le poids du cerveau, supputer le degré et l'énergie de l'intelligence, je vais avoir recours à la théorie transformiste qui servira, encore une fois, à nous éclairer sur les différences que l'on rencontre d'un cerveau à un autre, dans les diverses races humaines ou dans les individus d'une même race. D'ailleurs, le principe biologique qui explique le mode de transformation du cerveau, ainsi que les conformations variées que l'on constate dans les crânes humains, tout en concordant merveilleusement avec les données générales du transformisme, existe indépendamment de la doctrine de Darwin et la confirme d'autant mieux.

La fonction fait l'organe. C'est une loi physiologique qui n'a jamais été contredite : par elle, toutes les évolutions successives qui se réalisent dans l'économie organique d'un même individu, prennent un caractère rationnel qu'on ne concevrait jamais autrement. Tous les organes se transforment et augmentent de volume, en raison directe de l'exercice qu'on leur impose. Cette vérité découle de la grande loi de nutrition des tissus vivants, lesquels ne s'assimilent les matériaux dont ils ont besoin pour se fortifier qu'autant que le sang, riche en substances plastiques, vienne les baigner de son liquide réparateur et leur cède ces substances qu'il charrie constamment dans sa course circulatoire. L'afflux sanguin accomplit une double action sur les organes : par l'une, il leur fournit les matières assimilables; par l'autre, il excite et active l'énergie vitale de

leurs tissus. Or, l'exercice, occasionnant une dépense de forces que l'organisme à l'état de santé tend toujours à réparer, établit un courant complexe d'assimilation et de désassimilation où la fréquence de l'excitation locale influe mécaniquement sur le champ d'opération et finit par en élargir les limites. C'est ainsi que la main qui agit toujours acquiert non-seulement de la souplesse et de l'habileté, mais encore un plus fort volume. Personne n'ignore la différence qui existe, à cet égard, entre la main gauche et la main droïte chez tous les droitiers, qui forment la majorité des hommes.

Il en est ainsi pour tous les autres membres. La jambe du marcheur devient de plus en plus ferme et résistante : le tissu musculaire gagne en élasticité et en consistance ; ses fibres, riches de sang nourricier, se développent harmonieusement et tout le membre s'améliore. Tel est aussi le cas du bras pour celui qui s'exerce au pugilat. Nonobstant les membres, les organes de la vie végétative ou de la vie de relation subissent la même loi. L'estomac du gourmand augmente continuellement de capacité. Le chasseur qui s'exerce continuellement à discerner le cri du gros gibier ou le chant des divers oiseaux, ainsi que le bruit léger qui se produit à de longues distances, finit par acquérir une telle finesse de l'ouïe, qu'au milieu d'une foule de gens, lui seul distinguera mille sons qui n'éveillent chez les autres aucune sensation auditive. Chez lui, le nerf auditif, recevant du *sensorium commune* une tension continuelle sous l'influence d'une attention soutenue, excite constamment les organes de l'oreille interne. Tout l'appareil otique reçoit par conséquent une circulation supérieure ; les effets de la nutrition ainsi accélérée y amènent une plasticité plus grande, et ce que l'organe ne peut gagner en volume, à cause de ses limites anatomiques, il le gagne en sensibilité. Le pavillon extérieur de l'oreille, non empri-

sonné dans les espaces restreints qu'ouvre le rocher, augmente parfois de grandeur et prend une disposition qui perfectionne assurément ses qualités acoustiques, en s'érigeant de manière à chasser dans le labyrinthe toutes les ondes sonores qui viennent s'y réfléchir.

On pourrait faire le même raisonnement sur l'acuité visuelle que présente l'œil du vigiste consommé, sur la délicatesse palatine du gourmet ou les aptitudes vocales que développe l'exercice du chant ; mais ce sont des vérités si généralement connues dans la physiologie, qu'il est parfaitement inutile de les rappeler ici.

Un fait général et incontestable se dégage de toutes ces constatations. C'est qu'un membre, un organe quelconque contient toujours en lui-même les éléments nécessaires à sa transformation ; cachés dans sa contexture intime, ils n'attendent que l'action du stimulus sanguin pour se manifester. Le sang lui-même n'agit qu'en vertu de l'impulsion que lui communique la force excito-motrice des nerfs encéphaliques dont l'excitation, une fois produite, continue à se développer dans tout le système vaso-moteur. Le courant circulatoire est ainsi porté vers chaque organe mis en mouvement, par le phénomène bien connu de l'innervation. Ne semble-t-il pas en résulter que la volonté seule de l'individu suffit pour changer son état organique dans une proportion notable? Quand bien même la volonté personnelle n'interviendrait pas toute seule, un concours de circonstances, amenant la répétition fréquente des mêmes exercices, ne pourrait-il pas réaliser le même résultat? Ce qui est toujours vrai pour tous les membres du corps, pour tous les organes, en général, comporterait-il une exception à l'égard du cerveau? L'organe encéphalique dérogerait-il à toutes les lois physiologiques que nous sommes habitués à considérer comme les régulatrices des forces intrinsèques de la vie? Cela est

positivement insoutenable, à moins qu'on ne cesse de voir dans le cerveau un organe soumis aux mêmes conditions que les autres organes dont il ne se distingue que par la spécialité de ses fonctions.

Un tel écart, contraire à tous les principes de corrélation que la science établit chaque jour d'une façon de plus en plus caractéristique, devrait s'appuyer d'une justification que nous ne trouvons nulle part. Pour l'accepter, il faudrait renverser toutes les acquisitions de la science expérimentale et revenir aux anciennes conceptions métaphysiques. Mais dans ce dernier cas, les anthropologistes se placeraient dans la plus flagrante contradiction, en ruinant leur propre doctrine. Car comment pourraient-ils jamais concilier le haut intérêt qu'ils mettent à rechercher le poids et le volume du cerveau avec une théorie qui serait la plus éclatante condamnation de ces mêmes recherches, devenues inutiles et même ridicules ?

Par bonheur, il n'est plus permis de douter que le cerveau ne soit un organe comme un autre. De même qu'un autre, il subit les effets de la loi physiologique qui veut que chaque partie du corps se développe et se transforme, selon l'usage qu'on en fait. Les plus grands maîtres de la science se sont prononcés. Ils ont généralement déclaré la parfaite similarité de conditions qui existe entre le cerveau et les autres organes, relativement à l'influence qu'y exerce la fonction. « Dans son développement anatomique, le cerveau suit la loi commune, dit Claude Bernard, c'est-à-dire qu'il devient plus volumineux quand les fonctions auxquelles il préside augmentent de puissance (1). » Depuis longtemps, Leuret et Gratiolet (2) avaient fait la

(1) Cl. Bernard, *La science expérimentale*, p. 373.

(2) Leuret et Gratiolet, *Anatom. comparée du système nerveux*. Paris 1839-1857.

même remarque ; et tous les physiologistes ou les anatomistes qui ont abordé ce sujet, de 1840 à nos jours, ont été unanimes à reconnaître l'exactitude de cette observation.

Un physiologiste d'outre-Rhin dont les travaux sont légitimement considérés comme réunissant la plus grande valeur, tant par son esprit indépendant et éclairé que par le nombre de ses recherches sur toutes les questions dont il s'occupe, Hermann Wagner, après avoir étudié spécialement et consciencieusement le sujet qui nous intéresse actuellement, a aussi conclu « que l'étendue du cerveau augmente avec le développement de l'intelligence (1). » Telle est encore l'opinion du professeur Vulpian (2). Non-seulement le cerveau croît avec l'intelligence, mais cette croissance, selon la remarque de l'éminent physiologiste, se vérifie particulièrement dans la partie antérieure où se trouvent les lobes cérébraux qui sont nos véritables centres de cérébration ou d'idéation. Enfin, suivant Abendroth, « l'abbé Frère, de Paris, a prouvé après un grand nombre d'expériences et de recherches, que les progrès de la civilisation ont eu pour résultat d'élever la partie antérieure du crâne et d'en aplatir la partie occipitale (3). »

Dans la grande discussion entre les monogénistes et les polygénistes dont j'ai longtemps entretenu le lecteur, on a entamé cette question si intéressante de la relation qui existe entre l'état psychologique et la conformation du cerveau. Les monogénistes qui n'eurent jamais une conviction scientifique bien profonde, mais qui se préoccupaient plutôt de l'orthodoxie religieuse et philosophique dont il fallait défendre à tout prix l'honneur et l'intégrité, se montrèrent mous et timides. Ils craignaient, en s'appesantissant trop

---

(1) Herm. Wagner, *Massbestimungen der Oberfläche der grossen Gehirns.*

(2) Vulpian, *Physiologie du système nerveux.*

(3) Abendroth, *Origen del hombre segun la theoria descendional.*

sur la vérité scientifique, d'aboutir à des principes matérialistes ; ils craignaient surtout de ravir à Dieu la gloire d'avoir tout prévu et tout réglé d'une façon indéfectible, en moulant les créatures humaines d'après des types circonscrits en chaque groupe, et en les marquant d'une empreinte éternelle. Ils avaient pourtant risqué l'argument de la transformation des types sous l'influence de la civilisation. Le savant Broca, en lutteur intrépide, entreprit de les réfuter sur ce point comme il avait essayé de le faire sur tant d'autres. Ce fut, pour lui, très malaisé. Embarrassé dans sa conscience de physiologiste éclairé, mais voulant porter ses adversaires au silence, le grand athlète de l'école polygéniste eut recours à une argumentation spécieuse et sophistique. « S'il était vrai, dit-il, que l'état du cerveau fût déterminé chez les hommes par leur état social, par l'usage qu'ils font de leurs facultés, par la direction qu'ils donnent à la vie cérébrale, il faudrait en conclure que l'habitude de faire fonctionner ou de laisser en repos tel ou tel organe encéphalique a pour conséquence de faire hypertrophier ou atrophier cet organe comme s'atrophie un muscle longtemps immobilisé, comme s'hypertrophie une glande qui fonctionne outre mesure ; et il en résulterait que le cerveau est à l'âme ce que le muscle est à la contractilité, ce que le rein est à la sécrétion urinaire. Conséquence inévitable, d'une doctrine qui a pu se croire orthodoxe ! Il n'y a pas de milieu. Il faut se séparer de cette doctrine ou prendre place parmi les matérialistes les plus radicaux (1). »

Il faut rendre hommage à l'habileté du célèbre anthropologiste, qui eut l'art de mettre en déroute tous ses contradicteurs, rien qu'en les menaçant de les considérer comme des matérialistes ; on conviendra néanmoins que

(1) Broca, *Mémoires d'anthropologie*, t. III, p. 406.

le procédé n'est pas du meilleur aloi dans une discussion scientifique. Mais disons bien vite que Broca ne resta pas toujours sourd à la vérité. Il abandonna bientôt cette inflexibilité doctrinale, cette pertinacité bien belle dans le caractère de l'homme privé ou public, dont elle prouve la fermeté d'esprit et la haute moralité, mais qui est une pierre d'achoppement pour le savant. Celui-ci, en effet, ne doit point montrer une opiniâtreté si grande à soutenir une doctrine, qu'il en vienne à détourner systématiquement ses yeux de tout ce qu'il y a de plus clair et de plus évident dans la science qu'il étudie. Aussi quinze ans plus tard, verrons-nous l'illustre physiologiste, avec l'esprit naturellement plus éclairé, dégagé surtout de tout parti pris, discuter avec une largeur de conception remarquable la théorie de la *sélection naturelle*. Sa conclusion mérite d'être citée. Elle est bien éloignée de l'opinion exprimée plus haut, mais ce changement opéré dans les idées de Broca, à travers l'espace d'une quinzaine d'années, est lui-même un argument précieux en faveur de l'évolution intellectuelle qui se manifeste dans toute organisation cérébrale, sans exception de races ni de conditions, puisque blancs ou noirs, illettrés ou savants, tous les hommes en donnent chaque jour l'exemple.

« La civilisation, dit-il, admet donc « au banquet de la vie (1) » une nombreuse catégorie d'individus que la nature brutale en aurait exclus. Dans ces conditions, on conçoit que la valeur moyenne de la race puisse être relevée de deux manières : ou bien par l'élimination des faibles, ou bien par leur perfectionnement. La nature suivrait le premier procédé, la civilisation suit le second. La baisse de la

(1) Ces mots ainsi guillemetés font sans doute allusion à la phrase célèbre de Malthus que Mme Clémence Royer semble prendre un peu trop à la lettre dans la préface de sa traduction de l'*Origine des espèces* de Darwin.

moyenne, cette décadence apparente qui n'est qu'un effet de la statistique, n'est que temporaire ; elle fait place à un mouvement ascensionnel ; la société continue son évolution progressive, et la civilisation, après avoir accordé aux faibles le bienfait de la vie, leur accorde un autre bienfait plus grand encore : elle les perfectionne à leur tour. C'est ainsi que la capacité moyenne du crâne des Parisiens s'est accru de 35 centimètres cubes depuis le douzième siècle ; et, chose remarquable, l'étude des mesures partielles prouve que cet accroissement a porté *exclusivement* sur la région frontale...

« Ces changements sont l'effet de l'éducation. Reprenant sur des bases plus étendues et plus naturelles les études déjà commencées par Parchappe, j'ai prouvé que les hommes de la classe éclairée ont la tête plus volumineuse que les illettrés et que cette différence est due au plus grand développement, absolu et relatif, de la région cranienne antérieure des premiers (1). »

Après Broca que tous les anthropologistes ont toujours regardé comme le maître de la science et qui est mort entouré de l'estime et de l'admiration générale, on peut encore citer M. Topinard dont l'opinion est d'une si haute valeur dans toutes les questions d'anthropologie pratique. « Les circonvolutions et le cerveau entier, dit-il, se perfectionnent, s'accroissent et se compliquent en proportion de l'activité que déploie l'organe. » Il répète plus loin : « Le cerveau s'accroît, toutes choses égales, en proportion de l'activité vasculaire dont il est le siège... Mais de tous les genres d'activité, celui qui est le plus conforme à la destination de l'organe a le plus d'efficacité. Telle est l'activité physiologique dont la résultante est l'intelligence.

---

(1) Broca, *loco citato*, t. III, p. 244-245.

Les pesées faites par Lelut, Parchappe, Wagner, le démontrent (1). »

En réfléchissant sur la portée philosophique et biologique d'un phénomène aussi bien reconnu, je comprends difficilement, je l'avoue, la persistance que mettent les anthropologistes à fixer pour chaque race une mesure et une conformation particulière de l'encéphale. Cet organe est celui qui varie le plus entre les hommes de toutes les races, parce que c'est par lui surtout que l'espèce humaine se distingue des autres êtres, parce que c'est celui qui agit le plus dans le développement de notre personnalité; mais ces variations sont plutôt individuelles que sériales. Ce qu'on peut distinguer dans les diverses races humaines, c'est une simple différence dans la proportion des types craniens plus ou moins bien conformés chez les unes que chez les autres. Le plus souvent, les écarts s'expliquent uniquement par le degré d'évolution que ces races ont respectivement atteint. Bien plus, en admettant la nature évolutive de l'organe encéphalique, il est incontestablement illogique de s'appuyer sur les conformations craniennes pour diviser les hommes en races supérieures et races inférieures. Car ces conformations, au lieu d'avoir un caractère fixe et positif, susceptible d'offrir une base de classification quelconque, ne sont alors que le résultat des phénomènes accidentels de la vie. Elles doivent être essentiellement transitoires dans chaque race; il suffit, en effet, qu'on veuille les changer par une application méthodique et constante de certaines règles, pour qu'elles varient dans un sens ou dans l'autre. Au lieu donc de conclure, comme font la plupart, en certifiant que l'Africain ne pourra jamais parvenir au grand développement intellectuel dont l'Européen a fourni des exemples célèbres,

(1) Topinard, *loco citato*, p. 106 et 123.

parce que la nature lui a donné un front étroit et déprimé, en exagérant la partie occipitale de sa tête, on doit renverser la proposition : il faut conclure que la forme du crâne nigritien est souvent dolichocéphale, parce qu'il n'a pas encore subi le degré d'évolution que doit y amener le développement intellectuel que l'Européen a déjà reçu et auquel il est redevable de cette brachycéphalie dont il est si fier.

En somme, il y a des nations sauvages et des nations civilisées. Naturellement, les premières sont inférieures et les secondes supérieures; mais la race n'y est pour rien, la civilisation y est pour tout. Ces races sauvages, malgré l'état de profond avilissement dans lequel on les croit plongées, n'ont aucunement perdu leur droit au patrimoine commun de l'humanité, c'est-à-dire au relèvement et au progrès. Elles peuvent commencer, si tard qu'il soit, l'ascension merveilleuse qui a conduit les peuples civilisés à leur degré de perfectionnement actuel. Elles n'ont qu'à trouver ou retrouver le secret qui a fait naître une si belle transformation dans la physionomie de ceux qui tiennent aujourd'hui la tête de l'humanité, parce qu'ils sont les gardiens de la civilisation. Ce secret n'est pas si difficile à découvrir. « L'éducation, l'éducation sous toutes ses formes, dit l'illustre Broca, voilà la force intelligente qui permet à la société d'améliorer la race, tout en luttant contre les sommaires procédés de la sélection naturelle. C'est certainement le plus efficace des moyens dont elle dispose. Joignez-y des institutions équitables permettant à chaque individu d'obtenir une position proportionnelle à son utilité et vous aurez plus fait pour la race que ne pourrait faire la sélection naturelle la plus impitoyable (1). »

(1) Broca, *loco citato*, p. 245.

Belles paroles ! en vérité. Je reconnais ici le grand savant, cette intelligence supérieure qui dominait tous ceux qui l'entouraient. Pour le coup, Broca franchit les limites étroites de l'anthropologie systématique ; il parle en vrai sociologue et laisse planer son esprit sur le plus beau côté des problèmes que doit soulever la véritable anthropologie. La contemplation de ces problèmes ne sera peut-être jamais autre chose qu'une aspiration vague et indécise vers un idéal de science et de bien-être dont la réalisation est très lointaine ; mais c'est la plus noble, la plus élevée, la plus digne des préocupations du génie !

III.

APPLICATION DU DARWINISME A L'ETHNOLOGIE DE L'ÉGYPTE, GRECS ANCIENS ET GRECS MODERNES.

Arrivé à ce point de ma démonstration, je suis obligé de revenir à l'étude consciencieusement faite sur l'ancienne race égyptienne que l'on a vainement essayé de séparer des autres races noires de l'Afrique.

Ce qui a paru autoriser la plupart des égyptologues qui ne s'occupent pas d'anthropologie et la grande majorité des anthropologistes qui se sont fort peu intéressés à l'archéologie égyptienne, à déclarer que les anciens riverains du Nil n'étaient pas de la race noire, c'est surtout une considération empirique. En comparant l'infériorité actuelle des Africains et la haute civilisation à laquelle avait pu atteindre la nation qui a construit les pyramides et le Rhamesséum, l'on s'est demandé comment une même race d'hommes serait capable d'exécuter de si grands travaux, à une époque si reculée, pour ne faire preuve aujourd'hui que de l'impuissance et de l'ignorance les plus accablantes. Sans aucune autre forme de procès, on a inféré de ce que l'on voit actuellement que la race blanche

seule aura pu faire de si grandes choses. Mais comment prouver l'existence d'une race blanche en Egypte, sous le sceptre des Pharaons? Egyptologues et anthropologistes se servirent mutuellement d'appui. Il fut admis que depuis sept mille ans, rien n'a changé dans la physionomie de l'Egyptien. Le Rétou antique ne serait autre que le *fellah* d'aujourd'hui, lequel appartiendrait à la race blanche. Non-seulement cette assertion est contredite par toutes les lois de l'évolution organique et sociale que les nations subissent dans leur existence, mais elle repose en outre sur un fait de pure fantaisie, en considérant le *fellah* comme étant toujours un homme de race blanche.

En réalité, les *fellahs* ne représentent pas une race dans l'Egypte moderne ; mais bien une condition sociale. Cette classe qui réunit les paysans ou laboureurs (1), la plus malheureuse de la nation, est composée d'Arabes, d'Ethiopiens et de mille autres éléments disparates, issus des croisements de la race antique et des peuples de différentes régions, mais tous de race blanche, qui ont envahi l'Egypte à diverses époques de l'histoire. Lors donc qu'on annonce que telle statue ressemble à un *fellah*, vivant dans telle partie de l'Egypte, il reste encore à dire quelle est la race à laquelle appartient ce fellah. Ces petits détails ethnographiques dont l'incorrection passe inaperçue jettent souvent la plus grande confusion dans la science. C'est ainsi que dans plusieurs traités d'ethnographie, on voit figurer les Albanais comme une sous-race, comprenant les populations de l'Albanie, tandis que le plus souvent ce nom n'indique qu'une condition sociale. Grecs, Slaves ou Turcs peuvent se nommer Albanais, suivant l'emploi qu'ils occupent dans l'organisation si confuse des gouvernements de l'Europe sud-orientale.

---

(1) Fellah, vient de l'arabe *falaha* qui signifie : *fendre la terre, labourer.*

Mais revenons à la question de l'évolution. Le fait qui a le plus influé sur le jugement des anthropologistes, c'est qu'en mesurant les crânes des anciens Égyptiens, qu'ils ont pu facilement rencontrer dans les nécropoles quarante fois séculaires où dorment les momies, ils ont cru constater que le caractère anthropométrique de ces crânes présentait des différences trop notables avec celui du crâne éthiopien moderne, pour qu'on puisse les confondre dans une même race. Ainsi, l'indice céphalique des anciens Égyptiens présente une moyenne de 75,58 (d'après Broca) tandis que le crâne du Nigritien ne doit offrir qu'une moyenne de 73, d'après le même anthropologiste. Encore que nous connaissions déjà le caractère illusoire des moyennes anthropométriques, qui varient si aisément au gré de l'expérimentateur, je veux bien accepter la justesse de ses résultats craniométriques. Envisagées, pourtant, à la lumière de la théorie évolutionniste, ces différences ne s'expliquent-elles pas sans effor. ? N'est-il pas naturel que la race noire de l'ancienne Égypte, cultivée et civilisée, présente une conformation cranienne supérieure à ce que nous voyons dans la même race replongée dans la barbarie, telle qu'on la rencontre dans une grande partie de l'Afrique? Ce qui a paru constituer le plus grand embarras pour concilier l'unité de race entre les Nigritiens et les anciens Rétous ne fait donc que sanctionner les principes de la science. En effet, si l'on ne conteste plus que l'éducation et la civilisation aient une influence directe sur la constitution organique des races humaines qu'elles améliorent et perfectionnent, ne serait-il pas étonnant et incompréhensible que les Noirs de l'ancienne Égypte, intelligents et civilisés, eussent une conformation absolument semblable aux Noirs encore incultes de l'Afrique contemporaine ?

Les anciens Égyptiens, quoique noirs, ont pu parvenir à un degré d'évolution notable. Aussi, le type nigritique

admirablement affiné en eux, sans rien perdre de son caractère fondamental, avait embelli d'une manière surprenante. Il a pu même atteindre aux belles formes qu'on admire dans Rhâmes-sou II ou Nofri-t-ari. Je joins intentionnellement ces deux types de l'ancienne race nilotique ou nigritique, parce qu'il n'est plus possible de nier aujourd'hui la communauté d'origine des anciens habitants de l'Égypte et de l'Ethiopie. Admirable harmonie de la science, où tout s'enchaîne et où chaque nouvelle vérité sert à rendre plus saisissante une vérité d'un autre ordre ! C'est ainsi que la théorie darwinienne, suffisamment étudiée, concourt à prouver l'origine purement africaine des Rétous. Cette même preuve, c'est-à-dire l'existence d'un peuple de race noire, ayant eu primitivement des formes grossières, mais ayant pu évoluer, avec la civilisation, vers des formes plus belles, confirme l'espérance de toutes les races arriérées. Elle leur montre un horizon bien vaste, où par la persévérance de la volonté, par la constance de leurs efforts, elles trouveront la voie qu'il leur faut pour suivre les sentiers du progrès et de la civilisation, et obtenir enfin leur régénération physiologique et morale.

Mais là ne s'arrêtent pas toutes les difficultés. On peut parfaitement formuler une autre objection : en admettant que l'ancienne race égyptienne était noire, comme tant de probabilités le font actuellement supposer, comment expliquer la dégénération dans laquelle sont tombées ses congénères ou ses descendants, au point de laisser disparaître entièrement la vieille civilisation qui florissait avec tant d'exubérance sur les bords du Nil ? Comment cette même race, dont les Coptes sont les représentants abâtardis par le mélange d'autres peuples et la décadence sociale, a-t-elle pu oublier sa gloire passée au point de n'offrir actuellement, dans les régions de l'Afrique, aucune trace des aptitudes merveilleuses de ses ancêtres ? Ne dirait-on pas que

les vrais successeurs des Rétous et, par conséquent, leurs seuls congénères soient les peuples blancs de l'Europe? En considérant l'état de profonde dégradation où se trouvent les hommes de l'Afrique, comparativement à l'Européen, cette objection paraît avoir une valeur sérieuse. Il semble tout d'abord que, d'après les principes mêmes de la théorie sélective que je complète toujours dans ma pensée par la théorie évolutionniste, un peuple parvenu à un certain degré de civilisation ne peut que monter et monter toujours dans l'échelle de perfectionnement qu'il a commencé de gravir. Mais il faut aussi se rappeler qu'à côté des influences qui entraînent une sélection progressive, il y en a d'autres qui mènent à des transformations régressives, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral. Alors, au lieu d'une évolution, il s'accomplit une révolution pénible; au lieu de marcher en avant, on rétrograde. Ce sont des faits qui s'observent, tant dans la sélection naturelle que dans la sélection sociale.

L'invasion des peuples moins avancés et d'une race étrangère ont enrayé et renversé la civilisation égyptienne, en contrariant l'essort du monde éthiopien vers un état de perfectionnement définitif. Dans la lutte pour l'existence, n'arrive-t-il pas aussi que des parasites ou bien des espèces étrangères, plus vivaces ou plus nombreuses, s'attaquent à une espèce ancienne, la dépriment, l'obligent à restreindre son développement organique, à revenir peu à peu aux formes antérieures, les moins accomplies, à subir enfin tous les effets d'une réversion inéluctable? La civilisation égyptienne est-elle seule dans ce cas? La race noire est-elle seule susceptible de cette dégradation intellectuelle et morale? On ne saurait soutenir une telle opinion.

On a vu les anciens Grecs, après avoir été tour à tour soumis par les Romains et envahis par les Barbares du

moyen âge, se laisser assujettir par les Turcs; nous ne faisons pas mention de la conquête macédonienne, puisque Philippe et Alexandre étaient aussi de la race hellénique, bien que les Athéniens les appelassent des barbares. Tombés dans une complète décadence, les petits-fils de Périclès, les descendants de la race qui a produit Homère et Eschyle, Phidias et Praxitèle, Protagoras, Socrate, Platon et Aristote, ont subi une dégénération si profonde, qu'un appréciateur peu philosophe pourrait bien se demander, vers le commencement de ce siècle, s'il restait en eux aucun sentiment généreux, aucune aspiration au relèvement. On peut même affirmer que, sans la chaude sympathie, excitée chez l'élite des grandes nations de l'Europe par le souvenir captivant de l'antique Hellade, cette Grèce mille fois célèbre par le génie immortel de ses poètes, de ses guerriers, de ses philosophes et de ses artistes incomparables, dormirait encore courbée sous les humiliations imposées par la grossièreté d'un pacha turc.

Sans doute, elle se montra héroïque et belle, au jour de la revendication; mais le souffle qui a propagé l'idée de l'émancipation nationale était parti des universités de France, d'Angleterre et d'Allemagne, où l'on apprend le culte de l'hellénisme en même temps que la littérature et l'histoire grecque, avec un zèle, une ardeur qui laisse souvent en arrière le patriotisme même. On ne peut nommer Botzaris sans nommer en même temps le chevaleresque Byron, poète capricieux qui n'a jamais eu qu'une seule idée positive, l'émancipation de l'antique patrie de Pindare et d'Euripide. On ne peut penser à la constance admirable, à la foi intrépide de Kanaris, sans penser immédiatement aux sociétés *philhellènes* dont les propagandes et les quêtes ont si positivement contribué à l'affranchissement de la Grèce; sans penser aux éloquentes harangues de Villemain, au dévouement de Chateaubriand dont

la voix précieuse était alors si sympathique, si écoutée parmi la génération brillante et généreuse qui venait d'éclore avec la floraison printanière des idées de 1789. Capo d'Istria, grec d'origine et de cœur, était russe par sa position officielle et européen par ses relations générales. Avec de tels éléments, en face de la Turquie, dont le croissant commençait à pâlir depuis la paix de Passarowitz, en 1718, pour perdre enfin son dernier éclat à la paix de Bukharest, en 1812, la cause de l'indépendance de la Grèce ne pouvait que triompher.

On aurait juré qu'une fois dégagés de l'oppression ottomane, les Hellènes allaient reprendre leur ancien lustre et faire briller mille qualités nationales dont leur nom seul inspire l'idée. Mais ce serait bien à tort.

Malgré plus d'un demi-siècle d'indépendance ; malgré tous les beaux souvenirs de leur histoire et le continuel contact de l'élite de l'Europe qui va dans leur pays admirer les ruines de la civilisation antique, étudier les arts qui ont fleuri avec une élégance incomparable sous le ciel clair et bleu de l'Attique, les Grecs restent encore, pour la meilleure partie, entièrement indifférents aux choses de l'esprit. Parmi eux le sentiment esthétique reste absolument en sommeil, sauf d'honorables, mais de fort rares exceptions. Archéologues et artistes des contrées civilisées de l'Europe s'attristent de voir jusqu'à quel point une coupable négligence laisse se détériorer les plus beaux produits de l'art, lorsque l'étroitesse de l'esprit national traduite en décision légale empêche que la science n'en profite. Les petits-fils des anciens Athéniens sont gourmandés par les arrière-neveux des anciens Celtes et en sont traités avec mépris. « *Quod non fecere Barbari, fecere Græculi* (1). »

---

(1) Voir Salomon Reinach, *Le vandalisme en Orient*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1883.

N'est-ce pas un fait curieux que cette oblitération profonde de toute aspiration élevée dans l'esprit du Grec moderne, quand ses ancêtres ont toujours mérité la réputation incontestable d'avoir été les premiers artistes et les premiers penseurs du monde entier? Ce fait est d'autant plus remarquable que la Grèce restaurée a été l'objet de l'encouragement continuel de toutes les puissances civilisées de l'Europe. Partout, elle a constamment rencontré des sympathies agissantes qui l'accompagnent et lui facilitent la voie. L'état actuel de l'esprit national dans la patrie de Démosthène prouve donc une vérité de premier ordre. C'est que le sentiment de l'art, le culte du beau, la production des plus belles œuvres littéraires, toutes ces qualités superbes qui florissaient chez les anciens Hellènes ne sont nullement un caractère distinctif de race. Elles constituent plutôt la fleur de l'esprit humain qui ne s'épanouit que là où la civilisation a fait pousser l'arbre de science qu'elles couronnent et embellissent. Cet état de choses démontre encore que toutes les races sont susceptibles de civilisation, mais que toutes sont aussi susceptibles de la plus profonde décadence. Pour se relever, quand elles sont tombées dans une voie de dégénération parcourue dans une longue mesure, il faut une somme de temps et des circonstances favorables, agissant lentement, mais constamment; car c'est toujours paresseusement, avec des oscillations de vive ardeur et d'étonnante langueur qu'elles recommencent l'évolution. Certainement, la Grèce régénérée brillera dans l'avenir d'un lustre qui surpassera peut-être sa gloire antique, suivant la conception plus large que nous avons aujourd'hui du progrès. Une race humaine quelconque ne tombe jamais dans un état d'éternelle stérilité; elle reprend tôt ou tard l'ascension magnifique qui conduit aux hauteurs de la civilisation. Mais si cette vérité indiscutable s'applique à toutes les branches de l'humanité,

il n'est pas moins vrai que des causes accidentelles puissent survenir qui la mettent en évidence ou l'éclipsent pour un long espace de temps.

Les Grecs, de race blanche, à la faveur de circonstances heureuses, ont pu reprendre le fil du progrès qu'ils avaient perdu avec leur autonomie, durant plus de vingt siècles. Tel n'est pas le cas des noirs Égyptiens, créateurs de la civilisation nilotique. Devant l'envahissement de l'élément blanc, les uns se sont refoulés dans la Nubie, avec l'émigration des deux cent quarante mille soldats qui se dirigèrent vers les cataractes du Haut-Nil, sous le règne de Psaméthik; les autres, continuellement croisés avec des peuples d'origine blanche qui ont fait irruption en Egypte à différentes époques de l'histoire, ont presque disparu par suite de ces croisements vingt fois séculaires. Il a fallu d'immenses recherches et de nombreux travaux d'érudition pour qu'on pût en recomposer la généalogie ethnique. C'est ainsi que les paléontologistes, à l'aide des pièces éparses et des inductions scientifiques, sont parvenus à reconstituer ces curieux animaux qui vivaient sur la terre à des époques lointaines et démesurément reculées, mais ont complètement disparu de la faune actuelle.

Cependant les noirs congénères de l'ancienne population égyptienne ne peuvent-ils pas tout aussi bien que les Grecs, remonter l'échelle lumineuse qui va de la sauvagerie à la civilisation, c'est-à-dire de la dégradation au perfectionnement de la race? Rien n'indique que l'Ethiopie où s'est concentrée la force vive de la race noire, irradiant vers l'Afrique occidentale, ne reprendra pas dans l'avenir la suite des grandes traditions interrompues et déviées par plus de vingt-quatre siècles de rétrogradation. Le sang brûlé de l'Abyssin on du Yolof ne lui inflige aucune incapacité naturelle, insurmontable et dont la perennité soit une cause de désespérance pour

tous ceux qui croient à la possibilité du relèvement et de la rédemption morale et civilisatrice de toutes les races humaines.

Sans écouter la voix des savants qui prêchent une fausse doctrine, en affirmant l'inégalité native des races, la science, la vraie science proteste par chacune de ses acquisitions contre ces théories désolantes qui semblent condamner à l'abjection, et sans appel, toute une partie de l'humanité aussi fière de son titre que tous les autres hommes et aussi digne de le porter que quiconque. La conviction profonde de l'égalité que la nature a mise dans le cœur de chacun sera un éternel démenti à toutes les doctrines qui tâchent de diviser les hommes, en mettant les uns au-dessus des autres. Cette voix de la conscience n'a pu être oblitérée que par un calcul étroit, que par de fausses conceptions.

C'est en vain qu'on a essayé de les légitimer, en y édifiant un système sans base, incapable de résister à la moindre analyse. L'erreur ne peut durer éternellement. Du fond de la plus épaisse obscurité sort souvent une lumière, d'abord confuse; mais elle croît graduellement, brille soudain et éclaire enfin les choses qn'on a pris le plus de peine à dissimuler. La vérité éclate alors dans toute sa splendeur. Les moyens même dont on s'était servi pour la voiler et l'empêcher de se manifester, concourent mystérieusement à cette manifestation, espoir suprême de ceux qui y croient et l'attendent, impassibles! C'est ainsi que de la race noire plongée dans la plus profonde dégradation, contaminée et flétrie par les chaînes de l'esclavage, courbée et brisée sous le bâton du contre-maître, démoralisée et abêtie par un travail excessif, considérée, en un mot, comme une race de brutes, devait jaillir le rayon intellectuel qui grandira, s'étendra, pour briller comme un astre et éclairer les faits, en prouvant l'égale aptitude

de tous les hommes à la civilisation et aux conquêtes supérieures de l'esprit.

Pour constater la réalité du phénomène que j'indique, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur l'évolution qu'ont accomplie les hommes de la race noire tirés de l'Afrique et transportés comme esclaves dans les deux Amériques.

CHAPITRE XII.

L'évolution intellectuelle de la race noire en Haïti.

Ex fructibus eorum cognoscetis eos;
(SAINT-MATHIEU, ch. VII, v. 20).

Merses profundo, pulchrior evenit.
(HORACE).

Comme je veux donner à la démonstration de la vérité scientifique que je défends ici tout le poids d'une méthode rigoureuse, je me renfermerai toujours en Haïti pour tirer les exemples qui doivent corroborer et justifier les différentes propositions ci-dessus établies. De cette manière, cette seule petite République haïtienne, placée comme une épave brillante dans l'archipel des Antilles, aura suffi pour résoudre la question de l'égalité des races dans toutes ses principales ramifications. On y verra le mulâtre, le griffe, c'est-à-dire les différents types du métissage qui s'effectuent du noir au blanc, enfin le noir lui-même, faire preuve de toutes les aptitudes intellectuelles et morales que les Européens ont toujours attribuées, par une exclusion orgueilleuse et téméraire, aux seuls hommes de la race caucasique. Par là prendra fin une théorie qui n'a subsisté si longtemps dans la science, que faute d'être contredite d'une façon positive. En effet, la réfutation pour être valable devait surtout sortir de ceux mêmes qui réclament cette égalité instituée par la nature et revendiquée par la conscience ! Sans doute, l'abbé Grégoire, Schœlcher, Blumenbach, Humboldt, Bory de Saint-Vincent, suivis par un petit nombre d'Européens consciencieux, ont mis leur haute intelligence, ainsi que leur grandeur d'âme au ser-

vice de la vérité et se sont admirablement évertués à convaincre leurs congénères de la réalité des faits.

Ils ont héroïquement travaillé à rabattre la prétention de l'homme blanc à une supériorité native sur l'homme noir, prétention injustifiable, mais passée à l'état de dogme chez le plus grand nombre des Européens et dirigeant leur conduite générale dans toutes leurs relations avec les fils de l'Afrique. Cependant la raison pure n'a pu, à elle seule, dominer sur les esprits encroûtés, de telle sorte qu'ils revinssent de leurs préjugés sans autre forme de discussion. Aux judicieuses observations de Blumenbach et de l'abbé Grégoire, il fut continuellement fait cette objection rétorsive : les noirs instruits ou d'une intelligence supérieure qu'on cite ça et là ne prouvent aucunement l'aptitude positive de la race éthiopienne au développement supérieur de l'esprit ; ils constituent plutôt des cas exceptionnels dont l'existence confirme d'autant moins les qualités ethniques de leurs congénères, qu'ils ne se manifestent qu'à l'état d'isolement, éparses dans le temps et les lieux, véritables éclairs qui ne rayonnent dans la nuit sombre de l'ignorance nigritique, que pour y faire mieux sentir la profondeur de l'obscurité (1).

Que n'a-t-on pas dit !

Je ne m'occuperai pas de cet argument inepte par lequel on avance que les hommes de la race noire qui ont montré des aptitudes supérieures n'ont pu y parvenir que sous l'influence des blancs, dont le contact serait indispensable à leur développement mental. C'est là un pur paralogisme, à l'aide duquel on érige en règle spéciale un fait d'ordre général. La vérité est que les peuples arriérés ont besoin du contact des peuples avancés pour se développer et progresser ; mais il n'y a nullement lieu de considérer en

(1) Voyez Carus, *Ueber die ungleiche Befæhigung, u. s. w.*, p. 24-25.

cela leur qualité ethnique. Les termes pourraient être renversés, c'est-à-dire le peuple arriéré serait de race caucasienne et le peuple avancé aurait une origine éthiopienne, que la vérité générale resterait encore intacte. Pour preuve, les anciens Grecs allaient puiser la science aux sources égyptiennes, sans qu'on ait jamais songé à leur en faire un titre d'infériorité naturelle vis-à-vis des noirs prêtres de Thèbes qui leur servaient d'instituteurs. C'est donc toujours le point de vue des faits actuels qui domine l'esprit des Européens, quand ils déduisent des règles aussi étranges de certains faits existants. Mais avant de procéder à une généralisation quelconque, la logique la plus élémentaire ne nous impose-t-elle pas l'obligation de passer en revue tous les cas particuliers qui ont pu se constater dans la manifestation d'un phénomène, à travers les temps et les lieux ? Sans plus nous attarder à ces subtilités, passons à l'étude qui fait le principal objet de ce chapitre.

Je veux bien accepter toutes les objections qu'on s'est ingénié à formuler contre les réclamations pourtant si justes de la philanthropie. Mais si, dans une petite nation qui n'a jamais eu la protection d'aucune puissance civilisée ; qui, au contraire, a toujours marché en butte à toutes sortes de difficultés intérieures et extérieures, on voit se manifester l'intelligence de l'homme noir avec tout l'éclat imaginable, s'attaquant à tous les genres et à tous les ordres de connaissances, ne faudra-t-il pas que l'on convienne du fait patent de l'égalité morale et intellectuelle de toutes les races humaines ? La validité d'un tel exemple souffre-t-elle aucune négation ? Nous allons donc voir ce qu'ont pu faire dans les hautes régions de l'esprit les arrière petits-fils des Africains tirés de la Côte-d'Or, du Dahomey, du pays des Aradas, des Mandingues, des Ibos et des Congos, pour être jetés en Haïti couverts de chaînes et maudissant leur destinée ! Peut-être, en constatant les

faits, bien des esprits reviendront-ils à une meilleure appréciation de la vérité.

C'est, d'ailleurs, une revue intéressante à faire.

Pour la littérature, citons tout d'abord le nom de Ducas-Hippolyte. Ce jeune écrivain noir, enlevé trop tôt aux lettres haïtiennes, avait fait la meilleure partie de ses études à Paris, comme la plupart de ses compatriotes qui viennent en France compléter les connaissances qu'ils ont déjà acquises en Haïti. De retour dans sa patrie, il fut accueilli par l'admiration et la sympathie générales. C'est qu'il avait les qualités les plus brillantes et remarquables : un esprit ouvert, cultivé et fin; un charme de diction et une vivacité intellectuelle fort rares, le tout réuni à une exquise urbanité qui en rehaussait l'éclat. Il écrivait correctement, élégamment, tant en prose qu'en vers. Son style facile, mais d'une touche à la fois délicate et savante, saisit, captive l'attention et répand dans toutes ses compositions un je ne sais quoi de fin, de léger, qu'on serait tenté d'approcher de l'atticisme.

Malheureusement, il n'a pas assez vécu pour avoir eu le temps de composer une œuvre de longue haleine; toutes ses productions consistent en des pièces éparses où il a déployé un talent prodigieux, mais avec la liberté capricieuse du poète qui n'a pas encore mêlé l'ambition de la gloire au culte de la muse adorée. Brillants essais qui ne font que rendre plus amère la disparition prématurée d'une si belle intelligence!

Ducas-Hippolyte, que l'on peut proposer comme un modèle aux jeunes noirs d'Haïti, n'avait pas seulement des qualités intellectuelles; il y réunissait, avec l'amour de la liberté, un cœur bien fait, des aspirations élevées et généreuses dont l'ensemble seul forme un esprit vraiment supérieur. Que le lecteur me permette de répéter ici les paroles que j'ai écrites, lors de l'apparition de l'ouvrage

publié par M. Frédéric Marcelin dans le but de consacrer la mémoire de l'infortuné poète. M. Frédéric Marcelin est aussi un Haïtien : quarteron de sang, il appartient encore pour un quart à la race noire qu'il a toujours défendue et aimée, comme tous les hommes de sang mêlé que les passions politiques ou un sot orgueil n'ont point aveuglés, en les transformant en faux Yankees.

« Le nom de Ducas-Hippolyte éveille dans tous les esprits des sympathies et des regrets. Ce jeune homme dont l'intelligence précoce ne laissait personne sans admiration, mort plein d'une sève bien riche, a eu ce rare bonheur de ne rencontrer que des éloges dans le cours de sa courte carrière. Cet applaudissement unanime qu'il méritait bien ne s'est pas anéanti devant sa tombe trop tôt ouverte. Enlevé à l'existence dans la fleur de l'âge, n'ayant eu que le temps de jeter quelques essais qui font présager d'un avenir brillant, Ducas-Hippolyte a pourtant laissé un nom immortel; c'est que chacun de ces essais était un chef-d'œuvre : malgré sa jeunesse, il était déjà un virtuose de la plume. Son style léger, facile, élégant, coloré, savait passer d'un ton à l'autre avec une finesse, une délicatesse de touche d'autant plus admirable que l'art ne s'y laisse jamais voir de prime abord. Ce qui plaît surtout dans les créations de Ducas-Hippolyte, c'est que tout y semble si naturel que le lecteur ne devine rien de tout le précieux travail qu'il a fallu pour ciseler ainsi ces contours gracieux, ces formes capricieuses répandues avec une proportion qui fait soupçonner la main d'un maître..

« Ces qualités du jeune poète expliquent l'enthousiasme que réveille ordinairement son nom digne de passer à la postérité avec l'expression admirative de ses contemporains. Sa carrière, pour être courte, n'a pas été moins bien remplie; et on peut, pour en parler, se servir de ces expres-

sions du poète latin : *Multis ille bonis flebilis occidit* (1).

« Voilà les raisons qui justifient l'utilité ou l'à-propos de l'ouvrage de M. F. Marcelin. Ami de Ducas-Hippolyte, ayant vécu avec lui de cette vie de poésie et de dévouement qu'il esquisse si bien dans son livre, M. Marcelin était mieux placé que personne pour vivifier à grands traits la mémoire de celui qui a tant de titres à la sympathie de la jeunesse haïtienne.

« Nous n'entrons pas dans les détails de l'ouvrage de M. Marcelin ; une critique rigoureuse pourrait bien y trouver quelques défauts qui en déparent l'ensemble, quelques faiblesses qui jettent sur le cadre général un décousu regrettable. L'art des transitions n'y est pas toujours ménagé ; les contours et les reliefs en perdent ainsi les teintes variées si nécessaires à une bonne perspective. Cependant des qualités visibles compensent ces défauts qu'on évite peu dans les œuvres humaines. M. Marcelin est jeune ; il ne fait que s'élancer dans la carrière et on peut bien espérer que son talent, mûri par le temps et la réflexion, lui apportera cette habileté et ce faire délicat qui sont les attributs d'un art avancé.

« Dans la première partie de l'ouvrage où il est question de « l'époque » de Ducas-Hippolyte, l'auteur trace le récit de tous les faits intéressants de la politique de Soulouque et de Geffrard. C'est de l'histoire contemporaine, écrite avec le feu d'un écrivain qui a tout vu, qui a participé aux émotions diverses de ces temps, souffrant de l'indignation ou jouissant de la joie qu'amenaient les péripéties des affaires d'alors. Cependant les souvenirs sont trop brûlants sous la plume de notre concitoyen. Il n'a ni l'impartialité ni le recueillement de l'historien qui domine une époque pour la mieux juger. Aussi préférons-nous la

(1) Horace, liv. I, ode XXIV, v. 9.

deuxième partie où il s'agit des « œuvres » de Ducas-Hippolyte ! Là, M. Marcelin, bien inspiré par son sujet, a eu des touches heureuses ; bien souvent le lecteur, se transformant par la magie de l'écrivain, croit avoir vécu, lui aussi, dans l'intimité de ce jeune poète qui avait à un si haut point le don de se faire non-seulement admirer, mais aimer d'un attachement que n'a pu vaincre la mort, après un intervalle de dix ans.

« Devenu le critique de son ami qui n'est plus, M. Marcelin, animé par le désir d'immortaliser un nom cher à son cœur, a déployé un tact, une adresse admirable pour mettre en relief les qualités indiscutables dont était doué le jeune barde haïtien. Ici, le dévouement a servi l'art et l'a rehaussé de tout l'éclat que le sentiment donne à la pensée. A ce point de vue, M. Marcelin a plus que réussi, et c'était pour lui l'essentiel ; car quoi qu'on dise des caprices de l'art, l'écrivain a un but vers lequel il tend par-dessus tout ; tous ses efforts ne se réunissent que pour produire certains effets arrêtés dans son esprit. Il s'agissait ici de faire partager son admiration et personne, après avoir lu son volume, ne peut rester indifférent au souvenir de Ducas-Hippolyte. Nous n'avons donc qu'à l'applaudir.

« Néanmoins, en ce moment où la lutte, si ardente dans le pays, semble ne s'effectuer que dans le monde des idées, il n'est pas inutile que l'on cherche à voir quelles étaient les inclinations politiques de Ducas-Hippolyte. Cela est d'autant plus exigible que M. Marcelin présente le poète comme un type achevé de patriote éclairé, sincère et dévoué, voyant au-dessus des plus chères affections l'avancement du pays pour lequel il était prêt à toutes sortes de sacrifices.

« Ducas-Hippolyte, à la fin du règne de Geffrard est un libéral convaincu ; dans son enthousiasme pour la liberté et le progrès, il était arrivé à vouer un culte à tous les

hommes qui, dans le temps, s'en faisaient les interprètes. Il voit tomber Geffrard et entonne un hymne où il glorifie la révolution du 8 mars. Le poète chante le réveil, il chante l'espérance. Mais arrive le général Salnave à Port-au-Prince! arrive la fin tragique du général Montas! et son âme s'assombrit; de sa lyre muette il ne s'échappe plus d'accent. A la place de l'ardeur vient une prostration, un découragement concentré qui le mine insensiblement et le mène au tombeau, en proie à une fièvre ardente où la désillusion et la défaillance réduisent à l'impuissance l'art des plus habiles médecins...

« Quelle leçon pour la génération présente! En effet, si les idées libérales ont eu une influence si malheureuse sur la destinée de ce jeune homme intelligent, à l'esprit si précoce, au cœur si vivace, c'est qu'il avait mal compris le libéralisme. Dans son élan de poétique patriotisme, il a trop attendu de certains hommes; et quand il fut trompé dans sa confiance, au lieu d'abandonner ses anciennes idoles pour ne s'attacher qu'aux idées qu'il croyait sincères en elles, il aima mieux douter de tout.

« Fatal attachement! La politique, quoi qu'on en dise, n'est pas une affaire de cœur et de sympathie personnelle, mais de raisonnement. Ce qu'on doit aimer dans un homme politique, ce n'est pas sa personne, mais bien ses idées; cet amour des idées doit être entretenu avec un tel esprit de contrôle que l'on soit toujours prêt à condamner l'homme pour le salut des principes qu'on aime. Si Ducas-Hippolyte pensait ainsi, l'affaire Montas, au lieu de porter une atteinte funeste à son patriotisme blessé, l'eût encouragé dans la lutte; il eût pu mépriser les parjures sans être assujetti par cet orgueil malheureux dont parle M. Marcelin, lequel nous empêche de brûler au besoin le dieu que nous avons adoré, quand nous en reconnaissons la fausseté et la trahison. Mais ne condamnons pas le poète. A

l'époque où il s'occupait de politique, les choses étaient couvertes d'une ombre qui ne permettait guère à l'esprit novice de bien distinguer la vraie route à suivre. Il a fallu mille leçons sanglantes et terribles pour faire germer la moralité des hommes aux prises avec l'action, en face des idées que l'on préconise.

« Autre est maintenant notre situation. Personne n'est sans expérience. Comme dit l'immortel Gœthe :

« Wer gestern und heut 'in diesen Tagen gelebt hat,
Hat schon Jahre gelebt : so drangen sich alle Geschichten.

« Oui, celui qui dans les temps actuels a vécu hier et aujourd'hui, a vécu des siècles, tant les évènements se pressent.

« Il nous a été donné de tout voir, de tout comparer. Si jamais Ducas-Hippolyte, avec sa grande âme, avait résisté à cette affection morale qui l'a ravi au pays, à l'époque où il promettait tant de gloire à sa patrie, il pourrait devenir aujourd'hui un vrai libéral, c'est-à-dire il mettrait sa conviction non dans la loyauté ou l'infaillibilité d'un homme, mais dans la vérité même, dans l'immortalité des principes que proclame le libéralisme (1). »

Dans cette citation un peu longue, ayant peut-être le caractère d'une digression, mais que j'ai préféré faire dans la crainte de me répéter inutilement, on trouve tous les détails propres à faire juger du caractère de Ducas-Hippolyte. Pour moi, j'admire jusqu'à quel point cette nature de l'homme noir qu'on dit complètement abrutie, a pu s'affiner, se transformer et devenir cette belle personnalité intellectuelle et morale, dont l'immortel jeune homme offrait l'exemple. La race capable de produire une telle organisation si fine et délicate, si bien adaptée aux nobles

(1) *Le Messager du Nord*, nº 39, 16 novembre 1878.

aspirations et aux grandes pensées, a bien le droit d'en être fière. Elle a bien le droit de se croire l'égale de toutes les autres, sans aucune fausse modestie et sans vanterie aucune. Dans ces temps-ci, où l'on voit tant de gens buvant à longs traits la honte et l'humiliation, sans une indignation virile, sans nul souci de la dignité humaine, il est bon de reposer ses regards sur cette belle conscience sereine, dévorée plus tard par la tristesse déprimante, engloutie dans le désespoir, mais planant toujours sur les hauteurs de l'idéal !

Un jeune noir qui est en ce moment à Paris, M. Emmanuel Édouard, écrit admirablement. Maniant la langue française avec un rare talent, tout ce qu'il produit est empreint d'un cachet d'originalité, de finesse et de facile élégance. Aussi peut-on le compter parmi les écrivains du plus bel avenir. Encore qu'il n'ait atteint que sa vingt-sixième année et ne soit venu en France qu'assez tard, il a déjà écrit plusieurs opuscules du plus vif intérêt. Les journaux les plus difficiles de Paris lui ouvrent leurs colonnes. Le *Figaro* dont la rédaction se compose d'une pépinière d'écrivains d'élite donne la meilleure preuve de l'estime qu'il fait des articles de M. Édouard, en leur accordant parfois l'honneur du premier Paris. Le fait est d'autant plus notable que le journal de M. Francis Magnard, ayant perdu quelque peu de son ancienne importance politique, est devenu, par contre, le plus littéraire des organes de la presse quotidienne de France.

Ce n'est pas seulement en prose que la plume du jeune écrivain s'exerce. Il a également essayé la lyre du poète et, là aussi, il a deviné tous les secrets de l'instrument merveilleux qui est le vers français. Toutes les pensées les plus élevées ou les plus tendres, toutes les émotions les plus délicates du cœur, joie ou tristesse, enthousiasme

ou défaillance, y trouvent un accent qui les traduit et les idéalise. Sans doute, on ne découvre dans les poésies de M. Edouard aucune de ces inspirations purement nationales, qui reflétent les images du pays natal ou les premières impressions qui ont agité l'âme du poète. Dans toutes ses compositions il reste toujours européen ; cela est si vrai qu'en le lisant, on ne se rappelle plus qu'on a entre les mains l'œuvre d'un petit-fils d'Africain.

Malgré le charme d'hilarité que l'étranger éprouverait à le voir imiter en ses vers le son du bamboula et décrire l'agilité de la fringante créole, dont « la croupe se recourbe en replis gracieux », le poète noir n'a pas cherché ce genre de succès. Peut-être y aurait-il trouvé des notes admirables de fraîcheur et de coloris, où son talent poétique se montrerait en plein relief ; mais il n'a pas voulu. Est-ce pudeur ou plutôt est-ce oubli ? Personne ne prononcera. Si toutes les libertés sont respectables, celle du poète est surtout sacrée. La pensée doit être libre comme l'air. *Spiritus flat ubi vult.*

M. Léo Quesnel, qui soutient d'une manière spéciale et personnelle la thèse de l'inégalité des races humaines, tout en reconnaissant le mérite de notre jeune poète, lui reproche cette absence de couleur locale que notre critique confond avec le manque d'originalité. En citant une phrase où l'un des Haïtiens les plus intelligents, Geoffrin Lopez, critiquait avec exagération le peu de goût que montrent ses compatriotes pour les études sérieuses, l'écrivain de la *Revue politique* ajoute en note : « A tout il y a des exceptions. Un jeune Haïtien, M. Emmanuel Edouard, vient de publier chez Dentu les *Rimes haïtiennes* qui sont empreintes d'une sensibilité profonde ; la facture est harmonieuse. On n'y trouve pas la saveur d'originalité qu'on aurait pu désirer ; mais on le sait, il ne faut pas demander cette qualité aux nègres. M. Emmanuel Edouard n'en a

pas moins un talent véritable, fait de tristesse et de facilité (1). »

Je ne sais jusqu'à quel point on peut rencontrer de l'originalité dans les productions variées de M. Quesnel; mais il est certainement un original. Aussi, sans faire de son suffrage plus de cas qu'il ne faut, je remarque simplement l'hommage qu'il a été forcé de rendre au talent du poète haïtien. Au surplus, cette *saveur d'originalité* qu'aurait pu désirer le lecteur français n'est nullement absente du recueil de poésie publié par M. Edouard. Sans le céder en rien pour la facture savante et harmonieuse du vers français qu'il sait tourner merveilleusement, le poète ne se laisse jamais prendre en flagrante imitation d'un maître quelconque de l'art, pas plus Théodore de Banville que Coppée ou Victor Hugo. Ses petites poésies fugitives, où la muse insouciante et légère joue à la désillusion et à l'ennui précoce de la vie, tout en ayant un vague reflet de Musset ou de Byron, sont plutôt faites à la manière spirituelle et délicate des odes d'Horace. Courtes, gentiment ciselées, d'une accortise parfaite dans leur allure, elles font bien l'effet de ces petites compositions poétiques, au mètre varié, que burinait de son fin stylet l'amant de l'inconstante Néère ou de la pétulante Lydie.

Le poète se plaint de l'infidélité de ses maîtresses et dépeint son désespoir avec des accents qu'on dirait sortis d'un cœur à jamais brisé. Tout cela se colore en teinte sombre et prend tous les dehors d'une profonde tristesse. Mais qu'on ne s'y trompe pas! Ce n'est pas cette tristesse accablante et maladive que l'on trouve dans les poésies de Gilbert, ou même de Millevoye et d'Hégésippe Moreau. Il chante ses douleurs pour se distraire; sa souffrance parfois vibrante et sincère est le plus souvent un jeu d'artiste.

(1) *Revue politique et littéraire*, n° 3, 21 janvier 1882, p. 86.

Il la caresse délicatement, en jouissant de ses propres émotions; il le dit bien :

«.... Toutes les souffrances
Que j'éprouve en voyant crouler mes espérances,
Je sais les transformer en vers mélodieux. »

Choisissons plutôt dans la corbeille poétique de M. Emmanuel Edouard quelques bouquets qui feront mieux apprécier son talent que la meilleure analyse.

Il faut prendre, par exemple, la gentille pièce intitulée *Etrennes* et adressée à Félicie. Elle n'est pas bien longue: douze vers seulement; mais la touche en est si légère, la facture si élégante qu'elle suffirait seule pour faire pressentir le talent du jeune poète :

ÉTRENNES.

A FÉLICIE.

« Rossignol, je voudrais, à l'heure où tout sommeille,
D'accords mélodieux réjouir ton oreille;
Cygne, au lieu de chanter aux seuls bords du tombeau,
Je charmerais tes jours de mon chant le plus beau;

Abeille, on me verrait, sur ta bouche mi-close,
Déposer triomphant les parfums de la rose;
Luciole, j'irais, d'un vol capricieux,
M'offrir comme flambeau, la nuit, à tes beaux yeux;

Roi, pour te voir sourire, ô ma trop belle idole,
J'arroserais tes pieds des flots d'or du Pactole;
Dieu, pour te disputer au sombre esprit du mal,
Oh! je prodiguerais mon tonnerre fatal!

Notre jeune compatriote excelle dans ce genre où il reste toujours poète. Il ne prend jamais le ton du barde inspiré, ton qui a sans doute sa grandeur, mais qu'il est si difficile de soutenir avec quelque originalité, à côté des superbes et magnifiques coups d'aile d'Hugo. Plus humble, il

ne fait que s'amuser dans ces riens adorables qui ont un charme profond et pénétrant, quand l'imagination sait si bien les transformer en mille fantaisies brillantes.

Voici la poésie qui ferme le petit volume de M. Edouard. C'est une postface si élégamment tournée qu'elle donne l'envie de recommencer la lecture du précieux ouvrage que l'on a déjà parcouru sans fatigue, d'un bout à l'autre.

FEMMES ET POÈTES.

AU LECTEUR.

Les femmes ou brunes ou blondes,
Savent, en tout pays, presque sans nul effort,
De certaines mines profondes
Tirer le diamant et l'or.

Chaque fois qu'à ces jeux, experte, incomparable,
Une d'elles se livre, on voit, suivant ses pas,
Quelque poète misérable
Ensorcelé par ses appas.

Tout en la contemplant, le poète ramasse
Le métal précieux que sa petite main
Ne peut pas contenir, et tout ce qu'elle casse
Et jette, pour jouer, tout le long du chemin.

Quand le jour arrive où la mine
Ne produit plus grand'chose, elle court, en riant,
Chercher une autre mine ou lointaine ou voisine.
Rien ne vaut à ses yeux ce manège charmant.

Le poète alors seul admire les richesses
Qu'il se fit, en suivant les vierges sans soucis,
Fatales, dont il faut redouter les tendresses;
Il les cache ou, tout fier, les montre à ses amis.

Toutes ces mines que les femmes
Vont ruinant, pour s'amuser,
Ce sont nos cœurs, ce sont nos âmes!
O femme! de quel prix payons-nous ton baiser!

Ces vers qu'avec amour je regarde et caresse,

De mon cœur, tout vidé, c'est ce qui m'est resté :
Ce livre qu'au hasard vous avez feuilleté
Peut-être avec ennui, lecteur, c'est ma jeunesse.

A part Ducas-Hippolyte et Emmanuel Edouard, on compte en Haïti toute une pléiade de jeunes poètes dont le front noir est tout aussi gracieusement caressé par la muse que le front blanc du chantre caucasien. Mais ils se croient si peu des Victor Hugo que, le plus souvent, ils sont incapables de surmonter la timidité que l'on éprouve à affronter la rude épreuve de la publicité. La plupart ont pourtant un talent reel et on ne s'aventure aucunement en affirmant que, s'ils avaient le courage d'oser, le plus grand succès couronnerait parfois leurs essais.

Citons, entre autres, M. Tertulien Guilbaud : c'est un esprit distingué, une organisation d'élite.

Ce jeune noir dont le goût littéraire s'est développé dans la meilleure proportion, réunit à une grande pureté de diction des pensées délicates, une expression à la fois claire, précise et gracieuse. Aussi son style est-il un vrai modèle. Ces qualités sont tellement saillantes dans tout ce qu'écrit M. Guilbaud, que tous ses émules, anciens condisciples ou amis de jeunesse, ont toujours fait de lui leur Aristarque écouté.

Jusqu'ici, notre sympathique compatriote ne connaît point l'Europe (1). Il a fait toutes ses études en Haïti, mais il les a faites complètement, consciencieusement. Un trait distinctif en lui, c'est le besoin de perfection qui ne le laisse jamais tranquille. Il s'en occupe à ce point qu'il travaille constamment, étudiant les maîtres de la langue dans leurs procédés les plus intimes, s'ingéniant toujours à sur-

(1) M. Guilbaud est arrivé à Paris ces jours-ci. Cet ouvrage était déjà sous presse et nous ne pouvons que nous féliciter ici de voir notre intéressant compatriote au sein de la grande cité, centre des sciences et des arts.

prendre leurs secrets, afin de s'assimiler tous les moyens à l'aide desquels ils produisent ces effets de style magnifiques qui portent le comble à notre admiration et semblent défier toute imitation. Par cette étude persévérante, soutenue, M. Guilbaud est parvenu à se rendre familiers les tours les plus difficiles et les plus délicats de la phraséologie française qu'il manie avec une parfaite aisance. Il a été le rédacteur en chef d'un journal paraissant à Port de Paix, sa ville natale. Encore bien que cette publication n'ait pas eu une longue durée, elle a suffi pour mettre en évidence toutes les aptitudes du jeune écrivain. Du premier coup, il avait montré avec quelle adresse il sait tenir une plume et quelle ressource il sait en tirer. Merveilleuse, en effet, était la forme de tous ses articles. Tous ceux qui savent apprécier l'art de bien dire, art si précieux et rare, eurent l'attention tournée vers cette nouvelle intelligence qui venait de se manifester avec une exubérance harmonieusement tempérée par le travail et l'étude.

Depuis, M. Guilbaud a beaucoup écrit : ce sont des discours ou d'autres compositions littéraires où brille toujours sa plume si élégante; mais il n'y a jusqu'ici que ses intimes qui aient le bonheur de jouir du charme exquis de ces diverses productions.

Je l'avoue volontiers, j'ai toujours vu avec un vrai sentiment d'orgueil ce jeune écrivain dont les talents incontestables, l'esprit charmant et fin sont une protestation si éloquente contre la doctrine de l'inégalité des races humaines. Pour qu'une doctrine tellement ridicule, même comme simple opinion, ait pu se perpétuer au milieu de tant d'hommes décorés du titre de savants, il faut bien qu'ils n'aient jamais eu en présence de tels exemples. Aussi fais-je le vœu que se réalise la décision qui a été prise par les Chambres d'Haïti d'envoyer en Europe M. Guilbaud et M. Magloire, un autre jeune noir dont

j'aurai l'occasion de parler (1). Sans doute, tous ces échantillons de la race noire d'Haïti, dont les apparitions successives et multipliées sont un signe visible de la régénération du sang africain, viendront se perdre dans les flots de l'immense population parisienne où tout le monde s'agite, remue la matière et les idées dans un labeur sans fin. Mais qui sait quelle révolution ne s'accomplirait pas dans l'esprit du monde européen si, de temps à autre, on rencontrait des Noirs tels que ceux-là, si bien faits pour détruire les prétentions que la race caucasique affiche au monopole de l'intelligence et de toutes les aptitudes supérieures ?

On assure, dans les journaux d'Haïti, que M. Guilbaud va publier prochainement un volume de poésies et d'autres travaux littéraires en prose (2). Qu'il le fasse donc ! En agissant ainsi, il trouvera le meilleur moyen de juger de ses forces et d'apprécier le résultat obtenu dans le travail solitaire du cabinet. La publicité est une grande épreuve; mais c'est aussi une grande école. Lorsqu'on a les qualités solides que fait briller l'esprit de notre jeune écrivain, on gagne certainement à affronter ces passes difficiles où les faibles succombent, mais d'où sortent les forts avec la palme du triomphe et de la gloire.

Je serais particulièrement heureux d'avoir sous les yeux le recueil de poésies ou les compositions en prose de M. Guilbaud. Ne pouvant choisir, je suis obligé de me contenter de ce qui me tombe sous la main. Ce sont des vers écrits en 1883 et adressés à M. J.-J. Chancy, un autre jeune

---

(1) Voir la note précédente. M. Guilbaud est venu en Europe par ses propres efforts. Mais, maintenant qu'il est à Paris, le Gouvernement d'Haïti peut-il reculer devant l'obligation de l'y maintenir pendant quelques années, en lui accordant une bourse? Il serait malheureux de pouvoir même en douter.

(2) C'est pour mettre ce dessein à exécution que M. Guilbaud est maintenant à Paris.

Haïtien des plus intelligents. Encore que cette poésie ne soit pas très brillante par la facture et donnerait une idée fort insuffisante du talent de M. Guilbaud, dont le faire est vraiment merveilleux dans toutes les pièces où il veut se montrer artiste, le fond me plaît infiniment. Ce sont les paroles prononcées par Toussaint-Louverture, en 1802, à l'aspect de la flotte française, transportant en Haïti l'expédition Leclerc. Sa qualité supérieure consiste dans la précision et la couleur historique qu'y a répandues le jeune poète. Aucun historien ne présenterait autrement cette grande figure de Toussaint-Louverture, dominant l'Océan, dévorant dans son cœur les angoisses du patriotisme. C'est un tableau saisissant qu'un de nos peintres d'avenir aura un jour à fixer en traits superbes sur sa toile d'artiste.

TOUSSAINT-LOUVERTURE

A l'aspect de la flotte française (1802).

A MON AMI J.-J. CHANCY.

« Pleurer lorsque tout rit, pleurer lorsque tout chante;
Comprimer dans son cœur les grands, les fiers élans,
Sentir toujours du fouet la morsure à ses flancs,
Sous la main du bourreau si froidement méchante!

« Pleurer en étouffant jusqu'au moindre sanglot,
— Car du maître la joie en fut empoisonnée, —
De l'esclave africain telle est la destinée
Et, je m'en souviens bien, tel fut aussi mon lot!

« Alors que tout redit la chanson de la vie,
Lui, chante à demi-voix le refrain de la mort;
Être dégradé, rien, ni vertu ni remord,
N'élève plus la voix dans son âme asservie.

« Qu'est-ce pour lui mourir, lui qui meurt tant de fois
En un jour?... Dans sa femme aux durs labeurs rivée,
Dont le sein fécondé, sous la rude corvée
Voit tomber son doux fruit non mûri par les mois;

« Dans sa fille qu'il voit, sous ses yeux avilie,
Perdre aux baisers impurs sa native couleur,
Son sourire divin, comme une exquise fleur,
Sous le souffle brutal chiffonnée et pâlie !

« Jamais la douce voix de la fraternité
Ne vient d'un mot d'espoir consoler sa tristesse ;
Pour lui n'existe point cette suave ivresse,
Ces longs ravissements de la paternité !...
. . . . . .

« Le seigneur me tira, comme autrefois Moïse,
De ces bas-fonds impurs où l'esclave croupit ;
Et j'ai pour mission, dans son cœur assoupi,
D'éveiller ces vertus dont la flamme électrise.

« J'ai déjà vu finir les injustes tourments ;
Déjà j'ai vu les miens redresser haut la tête :
Déjà la liberté, leur sublime conquête,
Trouble leur sein ravi de longs frémissements...

« Et quel tyran, frappé d'une étrange démence,
Pense encor retrouver des êtres tout tremblants
Dans un peuple grandi jusqu'au niveau des blancs,
Rêvant un destin grand comme le ciel immense?...

« Ah! ce n'est que trop vrai, ces vaisseaux que je vois,
Ces vaisseaux dans leurs flancs ramènent l'Esclavage...
Se peut-il qu'en nos champs du commandeur sauvage
Vienne encore tonner l'épouvantable voix?

« Se peut-il que du bruit des chaînes que l'on rive
Résonne encor l'écho de nos vallons en fleurs?
Se peut-il que devant un destin gros de pleurs
Mon esprit flotte, ainsi qu'un navire en dérive?

« Oh! non, je combattrai. Les despotes m'ont dit :
— « Sur votre front pleuvront les faveurs de la France »...
Mais des Noirs dans ma main je tiens la délivrance :
Si je trahis leur droit, je veux être maudit !

« Rangez-vous sous mon bras, nobles fils de l'Afrique!
Dites si vous voyez pâlir notre flambeau :
— « Non, ce n'est qu'une éclipse, il renaîtra plus beau! »...
Oh! je sais que grande est leur force numérique,

« Grande aussi leur valeur! Ces farouches guerriers
Qui savent à les suivre obliger la victoire,
Sans doute, en s'éloignant des rives de la Loire,
A leur patrie ont dit : — « Tressez-nous des lauriers! »

« Pourtant je ne crains pas, en leur livrant bataille,
De hâter pour les Noirs l'heure du talion,
D'opposer ma poitrine à ces cœurs de lion,
A ces soldats géants de mesurer ma taille!

« J'ai foi dans mon étoile, et je serai vainqueur.
Quand le péril lui jette un défi gros d'orages,
L'homme dont le cœur passe en hauteur les outrages,
Voit sa taille grandir au niveau de son cœur...

« Malheur à qui s'avance en nos gorges profondes!
Dans nos vastes projets, j'ai pour complice... Dieu!
Et je sens bouillonner dans mes veines en feu
Ce pouvoir créateur qui fait surgir des mondes! »

Plusieurs jeunes noirs tels que Turenne Leconte, Jean Simon, du Cap-Haïtien, Dantès Dujour, Innocent, M. Pierre fils, du Port-au-Prince, et tant d'autres dont le nom m'échappe, ont publié des essais où se découvre le germe de bien des talents destinés à se développer dans l'avenir; mais il leur manque encore cette maturité ou bien cette entière floraison de l'esprit qui donne les signes certains auxquels se devinent les qualités de l'arbre; aussi n'en fais-je mention ici que pour les engager à travailler et à répandre autour d'eux cette émulation généreuse qui pousse aux efforts et développe le mérite. Que chacun d'eux se rappelle qu'une race ne monte, ne grandit que par la vertu, les talents et la science de ceux qui en sont les représentants!

A part la littérature, les noirs d'Haïti se sont exercés dans presque tous les genres de travaux intellectuels; aussi dans une dizaine d'années, y rencontrera-t-on des spécialistes distingués dans chaque branche de la science. Je passerais volontiers des littérateurs aux jurisconsultes, mais il faut avouer que, pour le droit, on ne peut citer beaucoup de noirs haïtiens ayant une vocation sérieuse. Cependant M. Emmanuel Edouard, le jeune et sympathique poète que le lecteur connaît déjà, est un

étudiant en droit de la Faculté de Paris, où il prépare actuellement son examen de licence. Cette rareté des noirs haïtiens à l'École de droit est infiniment regrettable; mais elle ne prouve nullement que l'étude des lois soit inaccessible à leur intelligence. C'est une simple question de circonstances. La plupart des familles noires qui auraient pu envoyer leurs enfants en France, dans le but d'en faire des avocats ou des juristes, n'ont pas jusqu'ici pensé à l'excellence d'une telle carrière.

C'est ainsi que plusieurs noirs qui ont achevé leurs études classiques à Paris, ayant pu obtenir le diplôme de bachelier ès-lettres, en sont restés là, encore que toutes leurs aspirations dussent les amener à cultiver la science du droit, où ils remporteraient certainement les mêmes palmes déjà cueillies dans les champs de l'enseignement secondaire. Citons, entre autres, MM. Guillaume Manigat et François Manigat, bacheliers ès-lettres, dont l'intelligence a reçu tout le développement qu'il est logique d'attendre des connaissances classiques. Ils se sont malheureusement arrêtés à cette première étape, sans penser à aborder les études de l'enseignement supérieur. Il est pourtant certain, que leur esprit déjà ouvert à toutes les conceptions, par les études philosophiques qui ferment le programme des lycées, n'éprouverait aucune difficulté à s'assimiler les connaissances nécessaires pour se présenter aux examens de l'Ecole de droit.

Je souhaite que mes compatriotes de la race noire d'Haïti tournent leur activité intellectuelle vers cette branche des connaissances humaines qui est, pour ainsi dire, le couronnement de toutes les autres. La chose est d'autant plus digne de leur ambition, que pour bien posséder la science du droit et en tirer tous les fruits possibles, il faut avoir parcouru toutes les autres sphères de la connaissance, ainsi que l'illustre Lachaud en a pu fournir l'étonnant et

magnifique exemple. C'est ce qui découle, d'ailleurs, de la hiérarchisation positive des embranchements scientifiques où la sociologie vient au-dessus de toutes les autres sciences. Or, le droit domine la sociologie elle-même, en lui imprimant une direction constante et générale.

C'est surtout à ceux qui ambitionnent la gloire de conduire les peuples à la réalisation de leur destinée que l'étude du droit est indispensable. Elle seule forme l'éducation de l'esprit, telle qu'on l'attend des vrais hommes d'État; car elle apprend naturellement, sans qu'on y pense, le respect de la personnalité humaine, la valeur de la liberté individuelle et la nécessité d'un ordre de choses où règne la légalité, base sans laquelle il n'y a aucune sécurité ni pour les personnes, ni pour les intérêts. C'est à l'ombre des ces principes de justice éternelle que les peuples édifient une civilisation solide et accomplissent leur régénération. En leur absence, c'est l'arbitraire qui règne; et l'arbitraire n'a jamais créé rien qui fût capable de survivre à la force brutale qui l'avait imposé!

Haïti est, selon l'expression un peu forte du docteur Janvier, « un champ d'expérimentation sociologique ». C'est donc là que l'on doit essentiellement se préoccuper de tous les moyens qui concourent au développement intellectuel, moral et physique d'une race. Parmi ces moyens, y en a-t-il de plus salutaires que les mœurs légales, la pratique régulière de la justice distributive qui fait traiter chacun selon son mérite? Y en a-t-il de meilleurs qu'un régime de liberté pondérée qui laisse aux caractères indépendants toute la faculté de s'affirmer, sans qu'un despotisme inconscient vienne leur imposer un moule commun qui est la négation de toute individualité, l'effacement de toute responsabilité morale et, par conséquent, la mutilation de tout organisme social? On ne peut concevoir une évolution naturelle, sans que l'énergie orga-

nique qui y préside soit dégagée de tout obstacle extérieur ; on ne conçoit pas davantage une évolution sociale sans la liberté. Évoluer, c'est se différencier ; c'est passer d'un état inférieur à un autre plus élevé, par l'action d'une force interne, inhérente à la nature de tout être animé. Dans l'homme qui évolue socialement, cette force interne n'est autre chose que la volonté.

Comment cette volonté persévérante et autonome pourrait-elle jamais se concilier avec la compression systématique qui brise et annule toute activité morale ?... Haïti est « un champ d'expérimentation sociologique » : peut-être vaudrait-il mieux dire *observation!* Car en sociologie, les choses ne se passent pas comme dans les sciences naturelles et biologiques, où l'expérimentateur est un autre que l'expérimenté et opère sur des êtres inférieurs. L'erreur sur les termes, déterminant l'erreur sur les méthodes, est parfois de la plus malheureuse influence sur la logique de l'esprit. Si on veut expérimenter en politique, au lieu d'observer, on tombe immédiatement dans les aberrations phalanstériennes où le niveau égalitaire ne remplace la liberté absente que par les caprices tyranniques de l'organisateur. Qu'il soit un Fourrier ou un Bonaparte, peu importe. En un mot, la méthode biologique, transportée dans le régime politique et administratif d'une société humaine, serait destructive de toute spontanéité, de tout progrès et hautement nuisible à ce besoin d'expansion et de transformation que tout peuple jeune ressent invinciblement à certaine heure de son développement national. Je crois fermement que la race noire d'Haïti est destinée à s'améliorer, à grandir sans cesse en beauté et en intelligence. Tout effort qui tend à son relèvement est pour moi deux fois sacré, parce qu'il répond à mes convictions scientifiques, à mes aspirations politiques et patriotiques. Mais qu'on se le

rappelle donc ! Il n'y a de relèvement réel que celui qui s'opère par l'affranchissement de la pensée et la libre manifestation des grands caractères.

« On n'élève pas les âmes sans les affranchir », dit Guizot. Voilà des paroles sur lesquelles je demande qu'on réfléchisse en Haïti, et je le dis avec toute la droiture de mon esprit et toute la sincérité de mon cœur. Or, c'est par l'étude du droit, c'est à l'aide des principes supérieurs qu'elle développe dans l'intelligence avide de lumières, qu'on arrive à se familiariser avec ces idées vraiment civilisatrices.

Le cœur éclate parfois ; alors on se laisse aller à des mouvements irrésistibles. Mais en m'appesantissant sur ce point, je n'ai nullement l'intention de sortir de l'esprit dans lequel cet ouvrage a été conçu, pour faire une course insolite dans un domaine étranger à l'objet de ma thèse. Il faut que les Noirs d'Haïti sachent que ceux qui argumentent contre l'égalité des races ne nient pas seulement l'aptitude de l'Ethiopien à s'occuper des sciences transcendantes ; mais aussi et surtout, ils lui reprochent une incapacité organique de s'élever aux idées du juste et de l'injuste, incapacité qui se traduirait en mépris habituel du droit et des conventions, dans les relations civiles et internationales, et en despotisme systématique, dans les relations politiques. Cette prévention enracinée dans l'esprit des Européens explique bien des procédés sommaires qu'ils emploient au lieu des mesures diplomatiques, toutes les fois qu'ils se trouvent en face d'un peuple qu'ils considèrent comme d'une race inférieure. Aussi leurs historiens ou leurs publicistes manquent-ils rarement de présenter l'argument de l'inégalité des races comme justifiant la conduite irrégulière qu'ils tiennent en pareil cas. Sans doute y a-t-il là une logique fausse, abusive et dont l'inconséquence saute aux yeux ; mais aussi n'est-ce pas une rai-

son pour qu'un tout jeune peuple fasse disparaître complètement de ses mœurs politiques les coutumes qui ne sont souvent que la tare d'une malheureuse hérédité (1).

Certainement, tout le temps que le monde existera et que les opinions pourront s'exprimer librement, la vieille controverse de la liberté et de l'autorité continuera à défrayer les discussions spéculatives ou politiques, sans que l'un des deux principes soit complètement annulé par l'autre. C'est là une antinomie nécessaire et dont résulte la plus grande harmonie sociale ; car les tendances divergentes finissent toujours par se faire équilibre. Mais la philosophie de l'histoire prouve que c'est vers la liberté que penche la balance, à mesure que l'on grandit en civilisation; aussi bien, chaque fois qu'un recul vers l'autori-

---

(1) Les représentations extérieures, les vaines parades ne manquent jamais de produire sur lui (le noir) une profonde impression. Celui-là le soumet aisément qui sait en imposer sous ce rapport. Par contre, avec ses semblables ou ses inférieurs, il est plein de vantardise. « Chaque nègre croit avoir le droit de se faire servir par les autres... » (Fr. Muller, *Allegemeine Ethnographie.*)

— C'est une organisation également despotique qui règne dans la vie sociale. Le gouvernement est patriarcal, dans certaines régions du Nil, mais en d'autres contrées, par exemple dans l'Afrique centrale et le Dahomey, domine la tyrannie la plus odieuse. La puissance des rois ne connaît point de limite; ils ont tous les droits et usent avec le plein assentiment de leurs sujets, de l'arbitraire le plus complet. C'est le patriarcat poussé à sa dernière limite : point d'autre droit que la volonté du despote. (Abel Hovelacque, *Les races humaines*).

— L'impression la plus saillante que je rapporte de mon voyage et, dans le cours de mon récit, je suis revenu là-dessus, c'est l'état de misère extrême dans lequel vit l'indigène du centre de l'Afrique, misère provenant et de son apathie naturelle et aussi, il faut le dire, de la stérilité du sol. — Il habite de préférence un petit hameau d'une centaine de huttes au maximum : dans un grand village, il lui faudrait obéir à l'autorité tyrannique d'un chef. Son isolement ne lui permet pas à vrai dire, de se défendre contre ses voisins; mais, pour lui, le grand chef dont il serait l'ESCLAVE est cent fois plus redoutable que ses voisins qui se contenteront de piller ses cultures. (V. Giraud, *Deux ans aux lacs de l'Afrique australe*, dans la *Revue scientifique*, nº 15, 11 avril 1885).

tarisme despotique se manifeste au sein d'une société grandissante, il s'ensuit fatalement une dépression pénible de l'organisme social qui est comme brisé et endolori.

Que l'on se passionne donc pour le droit, et qu'on s'en occupe plus soucieusement, en l'étudiant avec autant de soin, autant d'assiduité que les autres branches des connaissances humaines ! Je le répète, ce n'est pas le sens juridique qui manque au noir. Comme l'homme de toutes les autres races, il conçoit le juste et l'injuste; et son esprit est capable de s'ouvrir à toutes les distinctions délicates qui peuvent lui être présentées dans les controverses les plus ardues de la jurisprudence. C'est plutôt la culture, la vulgarisation des notions juridiques qui manquent à ces têtes brûlées, lesquelles voudraient tout ajuster à leurs conceptions ou à leurs volontés, sans se rappeler les tempéraments qu'il faut avoir en face de conceptions ou de volontés tout aussi respectables, étant la manifestation de la personnalité humaine !

Pour preuve, on n'a qu'à nommer les noirs de la République haïtienne qui, sans être venus s'initier aux savantes leçons des Facultés de droit de l'Europe, sont parvenus à une compétence supérieure dans la science qui nous intéresse actuellement.

Je citerai M. Boco, né en Afrique, élevé en Angleterre et naturalisé haïtien depuis une cinquantaine d'années. Il est un exemple frappant de l'aptitude merveilleuse de l'homme noir à s'assimiler des connaissances spéciales dans toutes les sphères intellectuelles. Ayant parcouru tous les degrés de la carrière judiciaire, il est arrivé à présider le tribunal de cassation de la République, poussé par les seuls titres de son savoir qui grandissait avec ses différentes positions.

On pourrait placer tout près de lui un magistrat qui

était aussi capable que modeste : c'est feu Desravines, ancien juge au tribunal de cassation de la République, dont la vie s'est éteinte dans le silence, après une carrière des mieux remplies.

Je connais personnellement un magistrat noir du plus beau caractère, c'est M. Delord Étienne, président du tribunal civil du Cap-Haïtien. Avocat au barreau de cette dernière ville, où j'ai exercé pendant plus de cinq ans, j'ai pu apprécier, d'une façon directe et positive, la haute intelligence que ce juge déploie dans la solution de toutes les difficultés doctrinales ou jurisprudentielles qui peuvent se présenter dans les débats qu'il préside.

M. Delord Etienne ne se contente pas de ces connaissances pratiques qui suffisent au juge pour s'orienter à travers les controverses et les argumentations des parties. Il travaille à l'égal des avocats eux-mêmes, remuant les principes de droit et discutant les théories avec une aisance étonnante, quand on pense qu'il n'a jamais eu de maître et qu'il a dû, en travaillant dans la sphère de la philosophie du droit, se heurter à chaque instant contre des notions de métaphysique qu'il faut élucider avant de continuer. Mais aussi est-il constamment à la tâche, sans fatigue ni dégoût, faisant dix fois plus qu'on ne pourrait lui demander, afin d'être sûr de tenir haut et respecté son caractère de magistrat. C'est peut-être une affaire de vocation ; mais elle est fièrement belle, ainsi agissante et fructueuse. Il m'est bien doux de citer ici, comme exemple, cet homme honorable et intelligent, dont les pareils font à eux seuls la gloire et l'espérance de la race à laquelle ils appartiennent. Puissent ces paroles lui arriver comme une faible compensation de tant d'efforts et de noble constance consacrés à une carrière épineuse, où toutes les joies et toutes les satisfactions se concentrent dans le seul témoignage de la conscience !

On ne peut citer qu'un seul essai tenté par un noir d'Haïti dans le genre historique. C'est la *Vie de Pétion* écrite par Saladin Lamour. Cette biographie est bien loin d'avoir la perfection de style et la savante disposition qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Saint-Rémy, homme de couleur dont j'ai déjà fait mention. Le biographe noir n'avait d'ailleurs pas reçu une instruction classique bien étendue ni bien soignée. Recruté pour le service militaire à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il n'a été mis à même de cultiver et développer son esprit qu'avec la protection de Pétion qui, ayant remarqué sa vive intelligence, le détacha de l'armée et fit soigner son éducation. Or, en ces temps-là, le pays n'avait que rarement des maîtres d'une capacité supérieure. Mais si l'on ne peut citer l'œuvre de Saladin Lamour comme un modèle remarquable au point de vue du talent, on doit la mentionner comme un bel exemple de la reconnaissance qu'un écrivain spirituel a nommée une « vertu noire ». Il avait aussi parcouru la carrière de la magistrature et fut un homme politique d'une tenue irréprochable.

Il faut ajouter, pour les sciences historiques, le nom de M. Dantès Fortunat, jeune noir écrivant parfaitement bien, mais s'occupant exclusivement des études géographiques. C'est une branche du savoir humain qui réclame la réunion de nombreuses connaissances, acquises tant dans les écoles que dans les voyages; mais quand on a l'âge de M. Fortunat et que l'on se sent une vocation décidée, ce ne sont pas les difficultés qui attirent le moins.

A Port-au-Prince, on rencontre plusieurs noirs docteurs en médecine de la Faculté de Paris. M. Coicou, noir aussi, a étudié dans les écoles supérieures de pharmacie de Paris, d'où il est sorti pharmacien de première classe.

Il faut faire une mention particulière de M. Tacite La-

mothe. Ce médecin noir, d'une intelligence fort remarquable, est aussi bon clinicien qu'il est entendu dans toutes les questions théoriques, sans lesquelles on tombe forcément dans l'empirisme et procède à l'aveuglette dans une profession où la science ne peut jamais s'élever trop haut. Abonné à toutes les publications médicales de la France, il suit avec attention les progrès de sa science et ne néglige aucun fait digne d'être étudié. Ajoutant à ce travail consciencieux l'habitude de revenir tous les deux ans à Paris, après y avoir couronné ses études, il se tient facilement au courant des nouvelles applications soit de la thérapeutique, soit de la chirurgie.

Tous les émules du docteur Baron, également noir et médecin de la Faculté de Paris, se réunissent à certifier ses belles aptitudes; mais n'ayant pas l'honneur de le connaître plus particulièrement, je n'en puis faire une appréciation positive. Combien d'autres n'en offrent pas le même exemple! Mais il est impossible de les nommer tous.

Quant à M. Janvier, il suffirait, à lui seul, pour prouver à quel point l'intelligence de l'homme noir peut s'élever dans les hautes régions de l'esprit.

Envoyé à Paris par le gouvernement haïtien pour continuer les études médicales commencées dans son pays, il a fait preuve d'une application et d'une vivacité de conception qui étonnèrent ses maîtres, dès sa première année scolaire. Sans avoir manqué un seul de ses examens, il fut reçu docteur en médecine de la Faculté de Paris, en 1881. Dans la soutenance de sa thèse, qui se déroule sur la prophilaxie de la phtisie pulmonaire, il déploya une telle érudition et fit preuve d'une si parfaite intelligence du sujet, que la Faculté dut lui décerner une mention honorable.

M. Janvier ne quitta les amphithéâtres de l'École de médecine que pour aller se mettre sur les bancs de l'*École libre des sciences politiques*, où il obtint les mêmes succès

que dans les sciences médicales. Aux époques réglementaires, il s'est présenté aux examens et en est sorti avec un diplôme qui justifie de ses aptitudes dans les sciences administratives. Je crois qu'il suit en ce moment les cours de la section de diplomatie où il aura sûrement les mêmes résultats.

M. Janvier a ce caractère particulier : il semble qu'il voudrait rester toute sa vie à l'école; pourtant, dans ses écrits, il ne respire que l'action. D'aucuns peuvent y voir la manie des diplômes poussée à une certaine exagération; mais c'est à un autre point de vue que je considère sa conduite. Il a sans doute pour objectif de prouver, par son exemple, la grande élasticité qu'a le cerveau de l'homme noir et la facilité qu'a son esprit de se plier à tous les genres de connaissances, sans aucune fatigue. Comme telle, son expérience a une haute et incontestable valeur ; et son pays n'a pas à regretter les dépenses faites pour l'entretenir à l'étranger. Au contraire, je voudrais voir le gouvernement d'Haïti appliquer la même mesure en faveur de quantité de jeunes gens noirs qui n'ont pas les moyens suffisants pour se rendre en Europe, mais qui, avantagés comme notre remarquable compatriote, offriraient certainement un résultat notable, en élargissant le champ de l'observation! Ce vœu est un hommage rendu à l'activité intellectuelle de M. Janvier. Je ne doute nullement qu'il ne fût heureux d'avoir beaucoup plus d'émules noirs dans la carrière studieuse qu'il parcourt si brillamment; car personne, mieux que lui, ne donne un démenti formel à toutes les doctrines qui tendent à établir une hiérarchie basée sur la différence intellectuelle des races humaines.

A part sa thèse doctorale, M. Janvier a écrit plusieurs ouvrages où il fait toujours preuve de connaissances variées et d'une érudition peu commune.

Il a collaboré, en 1882, à la rédaction d'un petit volume

remarquable, précieux et qui doit faire époque. Je veux parler des « Détracteurs de la race noire ». Ce livre qui est une improvisation écrite avec le feu du patriotisme et la confiance imposante qu'inspire la conviction du droit et de la raison, est par-dessus tout une œuvre méritoire; il fait infiniment d'honneur à tous ceux qui y ont concouru. C'est, avec M. Janvier, MM. Justin Devost, Jules Auguste, Clément Denis et Arthur Bowler, pléiade d'intelligences, où Haïti trouvera les meilleurs ouvriers pour l'œuvre de progrès et de civilisation qu'elle doit réaliser dans l'archipel antillien. Hélas! Clément Denis ne devait pas vivre longtemps, lui, dont l'esprit pétulant électrisait toute la fière milice dans ce bon combat qu'elle a combattu au nom de la vérité et de la justice!

Plus tard, vers la fin de la même année, M. Janvier a publié, seul, un volume de plus de six cents pages in-8°, *Haïti et ses visiteurs*, dont plusieurs journaux parisiens ont parlé en termes fort élogieux. Là, profitant de quelques articles maladroits de M. Cochinat, il entreprit de justifier son pays de toutes les calomnies dont il a été l'objet et dont le principal mobile est ce sot préjugé par lequel on prétend qu'un peuple noir est incapable de se civiliser à l'état indépendant, vu l'infériorité morale et intellectuelle de la race africaine. La leçon fut rude, excessive; mais la fibre patriotique, mise en branle, montra en M. Janvier un lutteur habile et terrible, se servant de toutes les armes, frappant sans pitié ni mesure l'adversaire éreinté.

Après ce volume, notre intelligent champion a écrit de nombreux articles tant politiques que littéraires dans les divers organes de la presse parisienne. Il a publié une suite de petites brochures d'un style acéré et souvent acerbe, en forme de pamphlet, où il développe des théories que je n'ai pas à analyser ici. Quelle que soit l'opinion que l'on ait de ses idées, il faut admettre qu'il sait les

défendre avec adresse et met à leur service autant de talent que d'activité.

M. Janvier n'a que trente ans et c'est déjà un des Haïtiens qui ont le plus écrit. Il ne perd pas une ligne de ses productions et met un soin particulier à les faire rééditer. C'est ainsi qu'il a collectionné tous ses articles publiés dans les différents journaux de Paris, lors de la dernière insurrection haïtienne, en faisant une brochure assez volumineuse intitulée : *Les affaires d'Haïti* !.... Je cite tous ces faits pour mieux mettre en saillie le caractère de mon intéressant compatriote et congénère. C'est qu'il ne travaille pas à la légère, mais vise surtout à conquérir une situation à laquelle ses capacités lui donnent d'ailleurs droit d'aspirer. Quelle que soit l'appréciation qu'on puisse en faire, j'y trouve la manifestation d'un caractère absolument européen, sachant bien tirer parti de tout : de la réclame comme du travail réel et sérieux. Au point de vue où je me place, il était nécessaire de le faire remarquer. Cet égoïsme intelligent, si je puis ainsi dire, en parlant du tempérament moral de M. Janvier, n'est-il pas purement anglo-saxon? L'exemple est magnifique; il prouve que les hommes de toutes les races se ressemblent étonnamment, quand ils se trouvent dans les mêmes conditions de développement intellectuel et agissent dans un but semblable.

Disons, pour terminer, que M. Janvier est membre de plusieurs sociétés savantes de Paris; *Société d'anthropologie, Société de législation comparée, Société littéraire internationale*, etc. En m'arrêtant à sa brillante personnalité je pourrais facilement me reposer sur la suffisance de mes preuves. Mais il y a toute une pépinière d'hommes noirs d'Haïti qui, sans avoir jamais quitté l'île, n'offrent pas moins un exemple frappant de la riche intelligence de la race éthiopienne, à laquelle un préjugé trop longtemps entretenu refuse toute aptitude supérieure. Il

est nécessaire à notre thèse, qu'il en soit fait mention.

Désilius Lamour, d'une intelligence de premier ordre, d'une capacité incontestable, était noir. Cet homme dont la modestie rare faisait ressortir d'autant mieux le grand mérite, ayant travaillé presque seul, avait pu parvenir à la plus haute culture de l'esprit, sans quitter sa ville natale, la vaillante cité de Jacmel.

Versé dans toutes les questions de droit public et d'économie politique, d'une humeur toujours calme et modérée, il a été l'un de nos parlementaires les plus corrects, ne prenant la parole que pour élucider les questions ou les ramener aux principes de droit constitutionnel qui aident à les bien embrasser. C'était un noble et beau caractère, un vrai modèle de courage civique, incapable de trahir aucun devoir, mais inaccessible aux passions politiques d'un courant quelconque! En effet, avec son tempérament bien équilibré, cette clairvoyance supérieure qui était en lui le fruit de fortes études consciencieusement dirigées et contrôlées par le bon sens, il a été en Haïti le meilleur échantillon du politique éclairé, sachant se dévouer pour toutes les idées justes et progressives sans y mettre aucun regrettable excès. Calme et digne durant toute sa belle carrière publique, à son bureau de journaliste, au banc du ministère comme à la tribune du Sénat, calme et digne il est tombé, accomplissant héroïquement mais paisiblement son devoir de parlementaire. On ne saurait imaginer une plus belle figure d'homme public. La génération grandissante aura intérêt à l'étudier, lorsqu'après avoir vainement essayé des moyens arbitraires et empiriques, on se sera convaincu que la science et le droit sont les seuls instruments infaillibles pour la réalisation du progrès et de la vraie civilisation.

En nommant Désilius Lamour, si digne de vivre dans la mémoire de tous les Haïtiens, on ne peut oublier le nom

de M. Dulciné Jean-Louis, noir aussi, son collaborateur et son émule respectueux. M. Jean-Louis, dans la rédaction du journal « *L'Indépendance* », a fait preuve du plus grand mérite; mais son plus beau titre est la production d'une œuvre dont l'utilité est infiniment considérable pour son pays. *La Bibliothèque de l'agriculteur haïtien,* écrite en plusieurs volumes in-12, est un traité d'agronomie pratique où tous ceux qui s'occupent du travail agricole, en Haïti, trouveront les renseignements techniques les plus profitables. Le style en est clair, correct et précis. En se rappelant combien peu les hommes qui se dédient à la politique pensent à ces questions spéciales, encore qu'elles soient d'une importance capitale, on ne peut assez admirer la belle et consciencieuse publication de M. Jean-Louis.

Mais combien d'autres noirs ne pourrait-on pas nommer, si cette revue ne s'allongeait pas outre mesure! Il faudrait encore citer MM. Augustin Guillaume et Arteaud, deux hommes d'une instruction solide et d'un esprit fort bien cultivé. Ils sont au nombre de ces pionniers de l'avenir qui doivent montrer la voie du progrès à la génération qui grandit. Ceux qui, comme eux, ont des talents remarquables et des facultés intellectuelles supérieurement développées, ne seront jamais trop nombreux parmi la jeunesse haïtienne.

Aussi, combien ne faut-il pas regretter la mort de Berthaud, avocat intelligent, tribun éloquent, tombé si jeune dans nos discordes civiles, gouffre où disparaissent tant d'Haïtiens, tous pleins d'avenir ! Berthaud, esprit ouvert, amant passionné du juste et du beau, promettait de devenir une des gloires de la race noire, si, échappant à une cruelle destinée, il ne se fût pas éteint, hélas ! comme Brutus à Philippe, dans l'horreur du doute et du désespoir.

Mais pourquoi émettre ces notes douloureuses dans le cours d'une démonstration où il faut tout le calme et toute la sérénité de l'esprit ?

Parlons plutôt de l'un des plus intéressants parmi nos jeunes noirs d'Haïti, de M. Magloire. Intelligence d'élite, égalant tous ceux que l'on connaît déjà, par la vivacité de compréhension qui est spéciale à la race éthiopique, M. Magloire est surtout remarquable par sa grande aptitude pour les sciences mathématiques qu'il mène de front avec l'étude des lettres, des sciences philosophiques et historiques. Ayant achevé ses humanités et fait sa philosophie au lycée de Port-au-Prince, il a continué à travailler sans relâche et complète chaque jour les notions acquises par les travaux de l'école.

M. Robelin, un Français, licencié ès-sciences et professeur de mathématiques au lycée du Cap-Haïtien, m'a constamment parlé des aptitudes supérieures de M. Magloire, qui travaille souvent avec lui et fait preuve d'une vivacité d'esprit peu ordinaire. A cette occasion, M. Robelin dont la science solide et le caractère indépendant sont un titre excellent, m'a communiqué l'observation qu'il a faite bien des fois, soit au Cap-Haïtien, soit à Port-au-Prince, de la grande facilité de conception que montrent la plupart des jeunes lycéens noirs dans les mathématiques, où ils ne semblent jamais rencontrer de difficultés insurmontables. La confidence ne m'a nullement étonné ; car M. Roulier, Français et licencié ès-sciences aussi, mon ancien professeur de mathématiques, n'avait jamais qu'à se louer des dispositions heureuses de la majeure partie des élèves qui composaient les classes supérieures du lycée du Cap-Haïtien, à l'époque où j'en suivais les cours.

M. Magloire, qui est encore bien jeune, poursuivra, sans nul doute, ses études de mathématiques et augmentera ses aptitudes dans cette sphère intellectuelle. Ce sera une

action méritoire en faveur de sa race ; elle aidera particulièrement à affirmer que les noirs sont aussi aptes à s'occuper des mathématiques (1) que des lettres, de la philosophie, ou des sciences biologiques. Nous avons déjà montré, appuyé sur la grande autorité d'Auguste Comte, que c'est une conception fausse que celle qui considère les mathématiques comme l'application la plus élevée de l'intelligence, établissant en leur faveur une espèce de prévalence sur d'autres sciences autrement difficiles et complexes. En supposant même qu'on fût autorisé à voir dans l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie et la mécanique analytique, les connaissances où se développe le plus haut degré de l'intelligence, la parfaite aptitude des noirs à l'étude de ces différentes sciences viendrait encore une fois, infirmer la théorie de l'inégalité des races.

Je voudrais m'arrêter ici ; mais il m'est impossible de fermer ce chapitre sans citer un Haïtien des plus remarquables. C'est M. Légitime. En lui, nous avons en présence non-seulement une intelligence, mais encore un tempérament moral profondément intéressant à étudier.

M. Légitime, né d'un ouvrier, comme il en est le plus souvent de nous tous, noirs d'Haïti, avait fait des études fort incomplètes dans sa première jeunesse. Il dut quitter les classes plus tôt qu'il ne faudrait. Enrôlé dans un des régiments du pays, il commença la carrière militaire avec l'expansion printannière du cœur et de l'esprit, en se

(1) Si on voulait sortir d'Haïti, on trouverait beaucoup de noirs, soit des États-Unis, soit des colonies européennes, qui sont des mathématiciens fort distingués. Sans avoir besoin de rappeler l'exemple de Lislet-Geoffroy, on compte en ce moment plusieurs polytechniciens noirs, à Paris. M. Xavier Latortue, jeune noir haïtien, se prépare pour l'École polytechnique où il se présentera bientôt, si l'accès lui en reste ouvert, encore qu'étranger. Son aîné, M. Léon Latortue, est un élève de l'École des mines dont il suit les cours avec succès,

passionnant quelque peu pour le métier des armes.

Sous le gouvernement de Geffrard, où l'on était souvent soldat et employé, à la fois, il fut remarqué par sa bonne tenue et placé à la douane de Port-au-Prince, sans cesser son service militaire. Mais à mesure que son âge augmentait, s'augmentait aussi en lui la soif ardente du savoir. Tandis que beaucoup d'autres, à sa place, Européens ou Africains, se seraient contentés de cette demi-éducation avec laquelle on s'acquitte rondement de ses devoirs d'homme du monde, ce noir affamé de lumière se mit à travailler, à piocher, vivant comme un philosophe, méprisant tous les plaisirs faciles de la jeunesse, pour ne s'occuper que de compléter ses connaissances et combler les lacunes de son esprit. C'est ainsi qu'il est parvenu à se frayer le chemin, en surmontant tous les obstacles, et à percer enfin comme une des intelligences les plus cultivées du pays !

J'ai connu M. Légitime en 1872. Je l'ai revu, en 1873, déjà bien changé; mais quand je l'ai rencontré en 1876, c'était encore un autre homme. Son horizon intellectuel s'ouvrait sans cesse, dans une progression continuelle. Impossible de s'imaginer ce labeur quotidien, assidu, conduit de front avec tous les devoirs d'une famille à entretenir! Aussi a-t-il fini par maîtriser toutes les difficultés tant de la langue que des notions abstraites de toutes les études qu'il a eu le courage d'embrasser. Aujourd'hui, il fait preuve d'un style élégant et chatié, avec un fond de connaissances solides et variées.

M. Légitime avait déjà publié plusieurs opuscules d'un intérêt restreint ou général ; mais c'est en écrivant, en 1878, sa brochure l'*Armée haïtienne, sa nécessité, son rôle*, qu'il a pris place parmi nos meilleurs écrivains, tout en montrant une largeur de conception dont n'approche aucun de ceux qui, avant lui, avaient abordé le même sujet,

en Haïti. D'une part, tous ceux qui défendaient l'institution de l'armée, le faisaient avec une aigreur mal déguisée contre le régime parlementaire et les doctrines libérales ; d'autre part, les partisans des principes libéraux voyaient dans l'armée un continuel danger pour les libertés publiques. Il faut avoir suivi toute l'histoire du développement national de la République haïtienne, pour pouvoir se faire une juste idée de l'importante sociologique d'une telle controverse. Il s'agit de deux attractions, entraînant les esprits en sens contraire. Ceux qui veulent suivre les progrès du siècle et se mettre sur la voie des peuples complètement civilisés, tirent d'un côté ; de l'autre, résistent ceux qui veulent retenir le char national dans les ornières du passé, poussant le conservatisme jusqu'à l'outrance. En pareil cas, il n'y a rien de meilleur que les transactions opportunes, à l'aide desquelles on tourne les difficultés et mine les obstacles, sans les heurter de front.

L'intelligent écrivain avec un talent et une hauteur de vue qui planent sur les petites considérations, a fait voir que des deux côtés on a donné dans une erreur d'appréciation, qui ne s'explique que par l'esprit d'exclusion avec lequel on a respectivement traité la question. En une centaine de pages d'un style tantôt soutenu, tantôt léger, mais toujours tempéré par une élégante clarté, la matière est étudiée en maître. Tous les détails techniques sur les différentes armes de l'armée sont examinés avec une compétence indiscutable. Non-seulement il faut avoir été soldat comme M. Légitime, pour s'y entendre à ce point, mais il faut en outre avoir rudement étudié pour en parler avec cette précision et cette aisance.

M. Légitime, se passionnant beaucoup pour les questions qui se rapportent aux sciences politiques et administratives, a publié, depuis cette dernière brochure, plusieurs autres qui traitent des finances, du commerce ou de l'in-

dustrie nationale. On annonce la prochaine apparition de deux de ses ouvrages, l'un déjà imprimé concernant sa gestion ministérielle, comme secrétaire d'Etat de l'Intérieur l'autre beaucoup plus important, intitulé : *La politique haïtienne.*

N'est-ce pas là un homme digne de la plus haute attention et d'une estime méritée, que celui dont la constance au travail, la force de volonté et la vigueur intellectuelle excellent à ce point? Je puis m'arrêter à M. Légitime, dans la série de citations que j'ai voulu faire pour montrer que, malgré toutes les théories contraires, les Noirs d'Haïti fournissent la preuve la plus convaincante de l'égalité des races humaines. C'est un fils de ses œuvres, un *self made man*, comme disent les Américains qui, sous ce rapport, ressemblent plus aux Haïtiens qu'aux Européens. Eh bien, réunissant aux travaux intellectuels tous les détails secondaires pouvant mettre l'intelligence en relief, dans le même temps qu'il étudiait les sciences d'une acquisition plus difficile, il a appris la musique ou y a perfectionné ses connaissances ; il a fait de l'escrime et du dessin, avec des professeurs spéciaux : en sorte qu'on peut encore trouver en lui un homme du monde aux manières les plus distinguées, s'imposant autant par sa tenue correcte que par son savoir laborieusement acquis !

Peut-être, en revenant sur la question de l'évolution des races, aurai-je à citer d'autres noms dignes de figurer dans la liste des noirs les plus remarquablement doués; cependant, sauf un seul qui plane au-dessus de tout et brille d'un éclat immortel, aucun d'eux n'aura à mes yeux une signification d'aussi haute valeur que celui de M. Légitime. Ce que j'admire en lui, ce n'est pas seulement sa capacité intellectuelle qui, pour sûr, pourrait s'éclipser devant bien d'autres, sans même quitter Haïti;

mais c'est encore sa haute moralité, se traduisant en une persévérance énergique et vraiment rare, le portant à recommencer, âgé de plus de vingt-cinq ans, des travaux qui n'ont d'attrait que dans la première jeunesse. Aussi, son mérite est-il sans égal, et surpasse-t-il même celui du docteur Janvier. Ce dernier, pour développer sa vaste intelligence, a travaillé sous la direction de maîtres éclairés et a fait toutes ses classes : il a continué à Paris, dans un milieu spécialement favorable, son épanouissement intellectuel. M. Légitime, livré à lui-même, n'a jamais quitté Haïti : le secret de ses brillants succès est donc dans sa propre organisation intellectuelle et morale.

Sans doute, ai-je oublié ou négligé bien des noms tout aussi dignes d'être remarqués ; cependant le nombre des noirs éclairés et cultivés que j'ai offert à l'édification du lecteur suffit amplement, je pense, pour fournir à ma thèse le plus irrésistible argument. Cette considération, réunie à tout ce qui a été précédemment démontré, y porte un tel appui qu'il semble inutile de continuer.

Comment, devant de tels exemples, peut-on soutenir encore que les races humaines sont inégales ? Est-il un seul homme, sain d'esprit et de conscience, capable d'admettre une doctrine si absurde et illogique, en considérant la réalité de tous ces faits d'une éclatante certitude ? On pourrait bien se le demander, et ceux qui ne s'occupent pas assez de ces questions, pour savoir tout ce qu'on a écrit et répété sur l'infériorité native et irrémédiable des noirs, dans les ouvrages les plus importants, dans les revues les plus autorisées, comme dans les discussions des sociétés les plus savantes de l'Europe, pourraient facilement croire que nous nous donnons une peine inutile, en insistant, par tant d'arguments divers, sur la preuve d'un fait dont l'évidence n'a jamais été niée par aucun esprit éclairé et sérieux. Pour avoir le droit

de continuer la discussion, pourrai-je jamais mieux faire que de mettre sous les yeux du lecteur les sentences ou les opinions émises sur le fait de l'inégalité des races, par un grand nombre d'hommes regardés généralement comme les grandes voix de la science ou de la philosophie ?

CHAPITRE XIII.

Préjugés et vanités.

הֲבֶל הֲבָלִים
Vanitas vanitatum.
(L'Ecclésiaste).

Das Herz, in kalter, stolzer Ruh,
Schliesst endlich sich der Liebe zu.
(Schiller).

« Les Nègres d'Afrique n'ont reçu de la nature aucun sentiment qui s'élève au-dessus de l'insignifiant. Hume défie qui que ce soit de lui citer un seul exemple d'un nègre qui ait montré des talents et il soutient que parmi les milliers de noirs qu'on transporte loin de leurs pays et dont un grand nombre ont été mis en liberté, il ne s'en est jamais rencontré un seul qui ait produit quelque chose de grand dans l'art ou dans la science, ou dans quelque noble occupation, tandis qu'on voit à chaque instant des blancs s'élever des rangs du peuple et acquérir de la considération dans le monde par des talents éminents. Tant est grande la différence qui sépare ces deux races d'hommes aussi éloignées l'une de l'autre par les qualités morales que par la couleur. » (Kant, *Critique du jugement*).

« Il est à remarquer que dès que l'on étudie avec plus de soin les peuples noirs qui se sont fait une réputation par leurs conquêtes ou par une certaine aptitude à la civilisation, on est tenté de la retirer du groupe des Nègres proprement dits. » (D'Omalius d'Halloy, *Les Races humaines*).

« Qui ne connaît l'infériorité intellectuelle innée des

noirs? Qui ne sait que ce sont des enfants en comparaison des blancs et, qu'*il en sera toujours ainsi?* Le cerveau du nègre est plus petit, plus fortement empreint du caractère de l'animalité, moins riche en circonvolutions que celui de l'Européen. » (L. Büchner, *Kraft und Stoff*).

D'après M. de Gobineau, Francklin définissait ainsi le Nègre : « C'est un animal qui mange le plus possible et travaille le moins possible. (*De l'inégalité des races humaines*).

« La vie du Nègre se passe dans des contrastes perpétuels et les sentiments les plus opposés trouvent place dans son cœur. La gaîté la plus folle et la plus insensée fait place au désespoir amer, l'espérance sans bornes à l'extrême terreur, la prodigalité inconsidérée à la sordiderie.

« Les dispositions intellectuelles vont de pair avec ce tempérament tout d'impression ; le Nègre excelle à imiter, mais il est dans un état complet d'infériorité, s'il doit faire appel à son initiative intellectuelle. » (F. Müller, *Allgemeine Ethnographie*).

« Le goût et l'odorat sont chez le Nègre, aussi puissants qu'informes. Il mange tout, et les odeurs les plus répugnantes, à notre avis, lui sont agréables. » (Pruner, *der Neger, eine aphoristische Skizze*).

« L'infériorité intellectuelle du Nègre se lit sur sa physionomie sans expression ni mobilité...

« Les peuples de race nègre qui existent à l'état de liberté à l'intérieur de l'Afrique, nous montrent par leur habitude et l'état de leur esprit qu'ils ne peuvent pas dépasser le niveau de la vie de tribu. D'un autre côté, on a tant de

peine, dans beaucoup de colonies, à tirer bon parti des Nègres, la tutelle des Européens leur est tellement indispensable pour maintenir chez eux les bienfaits de la civilisation, que l'infériorité de leur intelligence comparée à celle du reste des hommes est un fait incontestable.

« Sans doute, on pourrait citer beaucoup de Nègres qui ont dépassé les Européens par la portée de leur esprit. Les généraux Toussaint-Louverture, Christophe et Dessalines, n'étaient pas des hommes ordinaires, et Blumenbach, nous a conservé les noms de beaucoup de Nègres illustres, parmi lesquels il cite Jacob Captain, dont les sermons, les écrits théologiques, en latin et en hollandais sont vraiment remarquables. Il ne faut pas cependant juger ici par des cas individuels, mais par l'ensemble. Or, l'expérience a prouvé que les Nègres sont inférieurs en intelligence à tous les peuples connus, même aux peuples sauvages de l'Amérique et des îles de l'Océanie. » (Louis Figuier, *Les Races humaines*).

« Il est certain que la race nègre, en *intelligence* comme en activité est *inférieure* (1) à ses deux sœurs; mais il suffit de lire les récits des voyageurs, pour être non moins sûr qu'elle les surpasse en capacité affective. » (Pierre Lafitte, *Conférence sur Toussaint-Louverture*).

---

(1) Je dois avouer que je ne crois pas que le savant continuateur d'Auguste Comte ait voulu abaisser la race noire, dont il fait un si bel éloge dans la personne de Toussaint-Louverture. C'est ici l'effet d'un système toujours forcé, par lequel on veut distinguer certaines qualités morales et intellectuelles des races humaines, distinction qui n'existe nullement dans la nature. Comme la majeure partie des savants nient catégoriquement les aptitudes intellectuelles de la race noire, M. Pierre Lafitte a suivi le torrent, en lui accordant en compensation la supériorité des aptitudes affectives. Voilà tout. Il faut ajouter qu'aucun des principes de la philosophie positive n'autorise une telle généralisation, en dehors des bases scientifiques qui y font entièrement défaut.

« La variété mélanienne est la plus humble, et gît au bas de l'échelle. Le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée, dès l'instant de la conception. Elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. » (DE GOBINEAU, *De l'inégalité des races humaines*).

« Par là que le Nègre appartient au genre humain, l'esclavage est irrationnel et illégitime. Mais il ne suit nullement de là que la race nègre soit égale à la race blanche et que, comme telle, doive être admise avec elle au partage des mêmes droits et à l'exercice des mêmes fonctions, ou qu'elle ait la même importance et puisse jouer le même rôle dans l'histoire. » (Dr VERA, note de la *Philosophie de l'esprit* de Hegel).

« L'ensemble des conditions qui a fait les races a eu pour résultat d'établir entre elles une inégalité *actuelle* qu'il est impossible de nier. Telle est pourtant l'exagération dans laquelle sont tombés les *négrophiles* de profession, lorsqu'ils ont soutenu que le Nègre *dans le passé et tel qu'il est* est l'égal du blanc...

« Or, tant qu'il existera des pôles et un équateur, des continents et des îles, des montagnes et des plaines, il subsistera des races distinguées par des caractères de toute nature, des races supérieures et des races inférieures au point de vue intellectuel et moral. En dépit des croisements, la variété, l'inégalité persisteront sur la terre. » (DE QUATREFAGES, *L'espèce humaine*).

« Les hommes ne sont pas égaux, les races ne sont pas égales. Le Nègre, par exemple, est fait pour *servir* aux grandes choses voulues et conçues par le blanc. » (Ernest RENAN, *Dialogues philosophiques*).

On pourrait citer une foule d'autres auteurs d'une importance de premier ordre, philosophes ou savants, ayant la même opinion sur l'infériorité native de la race noire et la profonde différence morale et intellectuelle qui la sépare, pour ainsi dire, de l'humanité blanche. Cette opinion se complète par une conviction non moins catégorique de la médiocrité de la race jaune et de la supériorité incontestable de la race caucasique. Mais comme les noirs et les blancs occupent les deux extrémités de l'échelle ethnologique, ce sont ceux-là qui font constamment l'objet des comparaisons anthropologiques.

En mettant de côté toute considération secondaire, il y a à se poser les questions suivantes : Comment tant d'hommes éminents, d'une indépendance d'esprit indiscutable, savants aux théories hardies ou philosophes libres-penseurs, ont-ils pu adopter cette idée étrange de l'infériorité naturelle des noirs. Cette idée n'est-elle pas reçue à l'égal d'un dogme, lorsque, au lieu de l'étayer d'une démonstration sérieuse, on se contente de l'affirmer comme s'il s'agissait d'une vérité justifiée par le sens commun et la croyance universelle? Dans un siècle où toutes les questions scientifiques sont étudiées, soit par la méthode expérimentale, soit par l'observation, le jugement par lequel on établit que la race noire est inférieure à toutes les autres resterait-il sans aucune autre base que la foi des auteurs qui l'avancent, pareil à ces propositions apodictiques si bien démontrées qu'elles ne souffrent point de contradiction ? C'est une chose impossible. Aucun ordre de vérité ne peut échapper aux lois de la logique ; et toutes les fois qu'on se trouve en face de ces opinions qui circulent dans le monde et obsurcissent l'intelligence, sans avoir d'autre prestige que leur vulgarisation, on doit leur refuser toute confiance comme toute importance sérieuse.

Or, malgré tous les faits considérés jusqu'ici, malgré

tous les arguments qui lui sont contraires, le préjugé de l'inégalité des races est tellement ancré dans l'esprit des hommes les plus éclairés de l'Europe qu'ils semblent ne pas pouvoir s'en départir. Il faut donc croire à l'existence de certaines causes extrinsèques, étrangères à la question scientifique, mais dont l'empire est tel qu'elles tiennent les plus belles intelligences subjuguées et paralysées par leur prestigieuse influence. Afin de faire une lumière définitive sur le fait de l'égalité des races humaines, — quelque tortueuse et difficile que soit la voie, — il faut aller à la recherche de ces influences assez puissantes pour donner à l'erreur une consécration capable de la maintenir avec tant d'opiniâtreté, en face de l'évidence même.

CHAPITRE XIV.

Les comparaisons.

Pour l'Européen primitif, comme pour beaucoup de sauvages de nos jours, manger et ne pas être mangé fut longtemps la principale affaire.
(LYELL).

Partout, dans l'Humanité, il paraît avoir existé une période d'anthropophagie suivie d'une période d'esclavage, suivie elle-même d'une période de servage. (CLAVEL).

I.

PREMIÈRES CAUSES D'ERREUR.

Toute science subit invinciblement l'influence du temps et du milieu dans lesquels elle a été constituée : non que la vérité scientifique dépende d'un accident ou des circonstances contingentes; mais parce que les sciences s'édifient toujours sur un ensemble de faits préalablement étudiés et desquels on tire les premiers éléments de généralisation transformés plus tard en lois, quand on a suffisamment constaté les rapports nécessaires qui en dérivent. Ces faits peuvent avoir été mal étudiés, les éléments de généralisation peuvent avoir été insuffisants ou les rapports mal appréciés; alors la science s'établit sur des bases instables, invraies, donnant à l'erreur une telle force dans la croyance universelle, qu'elle devient pour longtemps un obstacle positif à la manifestation de la vérité. Celle-ci n'éclate enfin qu'au prix de mille travaux et exige même des dévouements qui aillent jusqu'au martyre ! On peut citer l'exemple des premières généralisations absolument hâtives, auxquelles se buta la science astronomique dans sa première période, et dont l'erreur sur le mouvement diurne a écarté pour

longtemps toutes les inductions de la mécanique céleste devenues les belles lois de Kepler et de Newton. Ce n'est pas que Ptolémée, pour formuler son système, ait eu l'esprit moins vif, l'intelligence moins claire que ceux qui ont, dans la suite, révolutionné la science, en revenant sur les idées de Pythagore qu'ils ont consolidées par une démonstration qui leur manquait; cependant la connaissance insuffisante qu'on avait du monde en son temps et l'absence des procédés analytiques, employés beaucoup plus tard, le mirent dans l'incapacité absolue d'atteindre à la vérité si solidement établie par Copernic, si solennellement éprouvée dans la personne de Galilée.

Les mêmes causes d'erreur qui ont influencé l'esprit du célèbre continuateur d'Hipparque, ont grandement influé sur les premiers essais de classification anthropologique et sur les idées erronées qui leur servent de corollaires. Pour en bien comprendre la nature, il faut se figurer l'époque où l'anthropologie a pris naissance et l'état respectif des races humaines qu'il fallait alors étudier, chacune dans ses qualités physiques, intellectuelles et morales.

Lorsque Blumenbach commença de s'occuper de l'étude de l'homme au point de vue des sciences naturelles et qu'il dut considérer les divers groupes ethniques qui forment l'humanité, — suivant leurs aptitudes spéciales, — la race blanche, après un travail persévérant et soutenu, avait déjà atteint un degré supérieur de développement. L'histoire industrielle, scientifique et littéraire des peuples européens était remplie des plus beaux faits. Une civilisation raffinée avait si bien transformé la plus grande partie des nations d'origine caucasique que, là où l'on voyait naguère des Celtes, des Cimbres, des Goths, des Vandales ou des Suèves, c'étaient déjà les Français, les Allemands, les Anglais, etc., qui s'exhibaient aux yeux du monde, ayant

produit les plus grands savants et les plus brillants artistes dont une race peut s'enorgueillir.

D'autre part, la race noire, après des siècles d'une décadence profonde, était tombée dans un état de complet abâtardissement. Au lieu de cette évolution progressive qui a conduit la race blanche à de si belles formes physiques et à une si grande puissance intellectuelle, il semblait que l'Ethiopien fût travaillé par une force toute contraire, l'attirant vers les formes primitives de l'espèce. Il faut avouer qu'un tel état de choses n'était pas fait pour donner les meilleurs éléments d'appréciation.

La race noire était, de plus, fort mal connue en Europe. Il est vrai que les grands voyages autour du monde, qui ont de mieux en mieux complété les notions géographiques, étaient en majeure partie exécutés. Mais on tombait, sans aucune préparation d'esprit, au milieu de peuples étrangers, différant des Européens tant par la coloration, par les traits du visage que par leurs mœurs sauvages; on ignorait leurs langues et leurs habitudes. Tout fut donc un obstacle pour qu'on arrivât à les étudier rationnellement. Cette étude était d'autant plus impossible que les voyageurs, sans être des ignorants, étaient le plus souvent dénués de toutes les connaissances spéciales qu'il faudrait réunir pour la bien faire. Les savants qui étaient à même de voir des hommes noirs et de les étudier personnellement, ne les rencontraient que dans les colonies européennes, à l'état d'esclaves. Pouvait-on imaginer de plus mauvaises conditions? Qu'on prenne la plus intelligente des nations de l'Europe moderne; si, par un concours de circonstances difficiles à réaliser, on se la figure réduite en esclavage, avilie par un long régime de dégradation morale, éreintée, abrutie par un travail excessif, maltraitée à l'égal de bêtes de somme, croit-on qu'elle paraisse encore douée des aptitudes supérieures qui distinguent les hommes libres et

instruits de la même race? Assurément, non. Mais alors a-t-on pensé aux effets déprimants qu'a dû produire l'esclavage sur les hommes qu'on examinait dans le but de fixer une mesure à l'intelligence des noirs?

Je ne veux pas m'abandonner à une sentimentalité exagérée, en renouvelant toutes les complaintes qui ont été faites sur le sort déplorable de l'esclave noir, si inhumainement traité par la cruauté et la rapacité des Européens. « *La case de l'oncle Tom* » a suffisamment dramatisé ces scènes horribles de la servitude, pour qu'on se contente d'y renvoyer le lecteur, sans disputer à Miss Beecher Stowe le succès consolant qu'elle a eu dans ce genre de littérature qui est un vrai sacerdoce. Mais veut-on avoir une idée plus saisissante de l'influence dépressive de l'esclavage sur l'esprit et le cœur de l'homme? Qu'on lise alors le livre amèrement sombre mais plein de faits, que Fréderik Douglass a intitulé : *Mes années d'esclavage et de liberté!* L'auteur est un homme de couleur d'une intelligence considérable. Si, au lieu de naître esclave, il avait été, dès son enfance, élevé dans les universités de Wespoint ou d'Oxford, il eût sans nul doute obtenu toutes les palmes qui font la réputation des plus savants. Aussi, ses maîtres ayant remarqué en lui ces aptitudes et ces aspirations qui sont des crimes quand elles se montrent dans un esclave, résolurent-ils d'éteindre en son âme l'étincelle sacrée, d'en effacer toute énergie morale, pour ne laisser vivre que la brute, la machine passive dont seule ils avaient besoin. Il y avait des blancs spécialement organisés pour cet éreintement et qui jouaient supérieurement leur rôle de bourreaux. Ils se nommaient les *rompeurs de nègres*. Douglass fut remis à l'un de ceux-là, portant le nom de Covey. La première correction qu'il en reçut fut sanglante; quoique tout jeune et faible, il voulut résister, mais c'était déchaîner la fureur du monstre.

« Covey bondit, raconte Douglass, arrache mes vêtements ; les coups pleuvent, ma chair lacérée saigne à flots ! Il fallut des semaines pour sécher les plaies, sans cesse ranimées par la rude chemise qui les frottait jour et nuit....

« Les mauvais traitements, pas plus que le fouet, ne firent défaut pendant que me *rompait* messire Covey. Mais comptant plus, pour arriver à son but, sur l'excès de travail, il me surmenait sans pitié.

« Le point du jour nous trouvait aux champs ; minuit nous y retrouvait en certaines saisons. Pour stimulants, nous avions la courbache ; pour cordiaux, les volées de bois vert. Covey, surveillant jadis, s'entendait au métier. Il avait le secret de la toute présence. Eloigné ou proche, nous le sentions là. Arriver franchement ? Non. Il se cachait, il se dérobait, il se glissait, il rampait, et tout à coup émergeait. Tantôt, enfourchant son cheval, il partait à grand fracas pour Saint-Michel ; et trente minutes après, vous pouviez voir le cheval attaché dans la forêt, Covey aplati dans un fossé ou derrière un buisson. guettant ses esclaves.... Astuce, malice empoisonnée, il avait tout du serpent.....

« Brutalités, dégradations, travail aidant, les plus longs jours étaient trop courts à son gré, les plus courtes nuits trop longues, le dompteur accomplissait son œuvre. Rompu, je l'étais. Ame, esprit, corps, élasticité, jets d'intelligence : tout brisé, tout écrasé ! Mes yeux avaient perdu leur flamme, la soif d'apprendre s'était évanouie, l'homme avait péri ; restait la brute. Et si quelque éclair de l'ancienne énergie, quelque lueur d'espoir se rallumait soudain, c'était pour me laisser plus dévasté (1). »

Cette peinture horrible que *l'honorable Marshal de Colombie* fait avec tant de simplicité, presque sans colère,

(1) **Fred. Douglass**, *loco citato*, p. 85, 87.

des misères de l'esclavage, c'est l'histoire de tous les jaunes et les noirs, grandis sous le fouet et dans le cabanon de l'esclave; c'est l'histoire de la perversité diabolique du commandeur, partout où l'on puisse le rencontrer. Les Européens qui ont le courage de reprocher à l'esclave noir son infériorité intellectuelle ne se rappellent-ils donc pas d'avoir employé tous les artifices pour empêcher que l'intelligence ne se développât jamais en lui. Après avoir brisé tous les ressorts de la volonté, toute énergie morale, toute élasticité de l'esprit, ne laissant que la brute là où l'homme menaçait de s'affirmer, ne savait-on pas, sans l'ombre d'un doute, qu'il ne restait plus rien d'élevé dans cet être méthodiquement dégradé? C'est pourtant en s'adressant à lui, le prenant comme terme de comparaison qu'on a établi les bases du jugement par lequel on déclare que les races ne sont pas égales, que les Nigritiens sont au-dessous de l'échelle et les Caucasiens au-dessus! Une science qui s'est édifiée au milieu d'un tel renversement de la nature et qui y a cherché ses règles d'appréciation et de raisonnement ne pouvait offrir rien de sérieux, rien de solide.

Quelques hommes consciencieux ont voulu réagir contre la tendance générale et protester au nom de la vérité et de la justice; mais leur voix fut impuissante. Aussi bien, il ne saurait y avoir de doute pour aucun esprit sensé: toutes les doctrines anthropologiques et les déductions pseudo-philosophiques qu'on en a tirées n'ont eu pour base qu'un vulgaire empirisme. Les faits qui seront dans l'avenir un motif de honte et de regret pour la race blanche, prouvant à l'excès son égoïsme et son immoralité, ont été tacitement acceptés comme réguliers; mais devait-on en considérer les résultats comme la manifestation naturelle des choses? C'est pourtant ce qui est arrivé.

En général, les savants conclurent, sans aucun examen

préalable, de ce qu'ils voyaient ou de ce qu'on leur disait à ce qui doit être, selon la nature. Cette conclusion aprioristique, contraire à tous les principes scientifiques, suivant lesquels on ne doit se prononcer qu'après des investigations méthodiques et controlées, fut répétée et propagée par tous ceux qui avaient intérêt à se servir des noirs comme des machines. Dans cette pénible occurrence, la science, par une lâche complaisance ou par insuffisance d'observation, s'est rendue complice du plus sot des préjugés et du plus inique des systèmes.

D'ailleurs, dans les premiers jours voulût-on sincèrement essayer une classification rationnelle des races humaines, établissant par surcroît une hiérarchie intellectuelle et morale entre elles, qu'il serait impossible de réaliser une pareille tentative, dans l'ignorance où l'on était de toutes les données nécessaires pour parvenir à une telle systématisation. En effet, pour affirmer qu'une race est supérieure ou inférieure à une autre, il ne suffit point de les étudier à un moment isolé de leur histoire et de conclure précipitamment, en appuyant son raisonnement sur l'ordre des faits actuels. Beaucoup plus complexe est le problème. Il faut de plus étudier l'histoire complète de chacune d'elles ; les suivre depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque où l'on se trouve ; noter leur progrès comme leur recul, leur crise de croissance ou de défaillance, les difficultés naturelles ou morales qu'elles ont eu respectivement à surmonter, de même que la durée de leur évolution ascendante et continue. Ces différentes notions font l'objet de plusieurs sciences dont la création est absolument récente, telles que la sociologie, l'histoire comparée, la préhistoire, la mythologie comparée, et foule d'autres connaissances qui nous aident à nous rendre compte des origines de la civilisation et de son développement. Ce genre d'études, si intéressant et instructif, n'a commencé

d'attirer sérieusement l'attention qu'avec la deuxième moitié de ce siècle.

Privée de tous ces auxiliaires puissants, capables de l'éclairer dans l'interprétation des faits, l'anthropologie se vit condamnée à marcher dans la plus grande obscurité. Si les anthropologistes, qui se sont occupés de l'étude difficile des aptitudes diverses des races humaines, avaient procédé consciencieusement, afin d'arriver à une conclusion rigoureuse, comme les chimistes qui s'occupent d'analyser les propriétés diverses des substances organiques ou inorganiques, ou bien les physiologistes qui étudient le mode de fonctionnement de chaque organe, suivant les processus de la vie, il n'est nullement douteux que la science ne fût revêtue de plus de prestige et les faits autrement jugés. Mais n'ayant aucun principe général, aucune méthode supérieure, ils n'ont pu aboutir qu'à des résultats empiriques, conformément à l'esprit de système, aux préjugés invétérés qui leur servaient de guide dans leurs investigations.

C'est ainsi que l'esclavage des noirs, au lieu de modifier l'opinion de ceux qui croient à l'infériorité de la race éthiopienne, n'a fait que servir de prétexte à leur système. A ceux qui leur en parlent, ils répondent avec suffisance : — Si le noir n'était pas un être inférieur, il ne supporterait pas si bien le joug de l'esclavage, dont l'idée seule fait horreur aux hommes les moins intelligents de la race européenne.

Mais les hommes d'origine nigritique ont-ils seuls vécu dans l'esclavage ? Non. Le coup d'œil le plus rapide et le moins attentif sur l'histoire nous prouve que l'esclavage a été un fait universel, ayant existé dans tous les pays et dans toutes les races. Il n'y a pas un seul peuple européen auquel l'état de servitude soit resté inconnu dans le cours de son évolution nationale. Fruit de l'instinct

égoïste qui prédominait chez l'homme dans les époques de barbarie, l'esclavage a succédé à un état de choses pire : l'immolation sans pitié des vaincus. Avant même que les peuples de races différentes se fussent rencontrés en compétition sanglante, les voisins les plus proches avaient commencé à guerroyer les uns contre les autres. Aussi la pratique de l'esclavage a-t-elle pris naissance entre les hommes de la même origine ethnique. En remontant au temps de la civilisation patriarcale, on trouve toute la famille constituée comme une troupe d'esclaves dont le père disposait à son gré, ayant sur tous les membres le droit d'user et d'abuser : droit de vente, droit de vie ou de mort.

L'esclavage se perpétuant, malgré le développement de l'organisme social dont la principale tendance est de donner à chacun une plus grande somme de liberté, est devenu peu à peu une institution intolérable et justement réprouvée. Cependant les peuples de la race blanche l'ont subi dans toute sa rigueur, avec une résignation qui dénoterait l'absence de tout sentiment de liberté et de dignité humaine, si la suite des temps n'avait pas amené un changement radical dans leur sort. Les Hilotes si maltraités et si méprisés par les Lacédémoniens n'étaient-ils pas de race blanche ? Toutes les catégories d'esclaves qui servaient de marchepied au citoyen romain, n'étaient-ils pas de la race caucasique ? Les fils d'Israël, le peuple élu de Dieu, n'ont-il pas constamment vécu sous le joug de l'esclavage? Il faut aussi remarquer que l'Israëlite est assujetti tantôt par les uns, tantôt par les autres. « Le peuple hébreu, dit M. Pompeyo Gener, est le peuple esclave par excellence. Opprimé aujourd'hui par un Pharaon, il le sera demain par un Nabuchodonosor. En Égypte, c'est sous le fouet d'un Éthiopien qu'il édifie les pyramides(1)...»

(1) Pompeyo Gener, *La mort et le diable*, p. 72.

Le vocable même par lequel on désigne l'*esclave* prouve que les peuples noirs ne furent pas les seuls ni les premiers à subir le joug avilissant de l'esclavage. Esclave vient du mot *slave* et fait rappeler l'état de servitude de la plus notable partie de la race blanche. Dans tout l'Orient, on rencontre des esclaves noirs, mais des esclaves blancs aussi. La couleur n'y fait rien.

Dans l'Europe occidentale, l'institution de l'esclavage que les Barbares avaient héritée de la civilisation romaine resta consacrée par les lois et se perpétua fort longtemps dans les mœurs. Bristol, Londres, Lyon et Rome eurent leurs marchés à esclaves où les blancs achetaient leurs semblables et les soumettaient au même régime qui fut appliqué plus tard, avec un plus grand raffinement de cruauté, aux Africains enlevés de leur terre natale pour passer de l'ignorance à l'abrutissement le plus complet.

La religion même du Christ, qui a contribué, dans sa première époque de prosélytisme et de sublime dévouement, à soulager tant de misères, à fermer tant de plaies vives, n'a jamais rien tenté contre l'esclavage. Quand les pères de l'Église en parlaient, ce n'était que pour en demander l'adoucissement, sans oser s'attaquer au principe que ni les évangiles, ni les apôtres ne condamnent. Voici comment en parle Bossuet, l'un des plus savants évêques de France, à la fois profond théologien, fin politique et historien brillant : « L'esclave ne peut rien contre personne qu'autant qu'il plaît à son maître ; les lois disent qu'il n'a point de tête, *caput non habet*, c'est-à-dire que ce n'est pas une personne dans l'État. Aucun bien, aucun droit ne peut s'attacher à lui. Il n'a ni voix au jugement, ni action, ni force qu'autant que son maître le permet ; à plus forte raison n'en a-t-il point contre son maître. De condamner cet état (l'esclavage) ce serait non seulement condamner le droit des gens où la servitude est admise, comme il paraît

par toutes les lois; mais ce serait condamner le Saint-Esprit qui ordonne aux esclaves par la bouche de Saint-Paul de demeurer en leur état, et n'oblige point les maîtres à les affranchir. » (I. Cor. VII, 24, Ephés. VI, 7, etc.) (1).

Ces principes qui nous étonnent profondément, étant si contraires à nos convictions, sont soutenus par l'immortel évêque de Meaux avec une telle fermeté, une telle assurance, que l'on ne saurait douter de la sincérité de ses expressions. C'est le canoniste qui parle par sa voix ; c'est au nom du droit des gens et du Saint-Esprit qu'il déclare inattaquable l'institution de l'esclavage ! Et notez qu'il ne fait aucune exception. Il est vrai qu'au moment où il écrivait, le mot d'esclave n'était cité dans la législation française que pour désigner les noirs transportés dans les colonies d'Amérique et en règlement de la condition desquels Louis XIV venait de promulguer le fameux *Code noir*. Mais un théologien n'admet pas de principes de circonstance : pour lui, celà seul est vrai qui est reconnu généralement, en tout lieu et en tout temps, *quod ab omnibus, quod ubique, quod semper confessum est.*

En réalité, si l'esclavage n'existait plus en France avec sa dénomination moderne, il n'était pas moins conservé sous le nom de *servage*, dont l'étymologie plus savante n'y avait rien changé au fond, sauf les améliorations amenées avec le temps dans le système social, par le développement de la civilisation et l'adoucissement des mœurs. Les *serfs de la glèbe* étaient tout aussi bien la chose du propriétaire que l'esclave fut la chose de son maître. Le changement de condition légale ne consistait qu'en une simple distinction de droit civil; au lieu d'être considérés comme des biens meubles, pouvant être vendus partout,

(1) Bossuet, 5e avertiss. sur les lettres de M. Jurieu (édit. Didot, 1841, t. IV, p. 404).

à n'importe quelle valeur, selon le bon plaisir du propriétaire, ils étaient devenus des immeubles par destination ; l'on ne pouvait les déplacer de la terre à laquelle ils étaient attachés pour les transporter ou les vendre ailleurs. Sans doute était-ce une amélioration à leur sort ; mais ils étaient encore souverainement misérables, abreuvés de toutes les humiliations. Tous ceux qui ont quelques notions de l'histoire européenne savent combien exorbitants étaient les droits du seigneur sur la gent *mainmortable, taillable et corvéable à merci*.

Ce n'est que la Révolution de 1789 qui est venue mettre fin à cet état de choses écœurant. En feuilletant les compilations savantes de M. Taine sur « l'ancien et le nouveau régime », on peut voir jusqu'à quel point le peuple français contenait de gens abrutis, misérables et affamés, à côté de toute cette noblesse flamboyante, aimable et délicate qui représentait la France aux yeux de l'étranger et la montrait au faîte de la plus belle et de la plus brillante civilisation !

Qu'on ne reproche donc pas à la race éthiopienne son existence dans la servitude, comme si un tel fait pouvait jamais constituer la preuve de son infériorité ! Il est inutile de réveiller dans certains cœurs des colères endormies et de contrarier par de tristes souvenirs le mouvement de sympathique attrait que les fils des anciens esclaves éprouvent pour les fils des anciens maîtres ; mais faut-il, au moins, que ceux-ci ne s'autorisent point de ces souvenirs, interprétés à leur façon, pour se prétendre supérieurs à ceux-là !

« Les détails de la traite, n'appartenant pas à l'histoire de l'humanité, dit Bory de Saint-Vincent, nous aurons garde d'en attrister nos pages, mais que les oppresseurs se souviennent que la pesanteur du joug n'a point écrasé les Africains martyrisés dans Haïti ; ils se sont redressés, ils se sont fait une patrie, ils y ont prouvé que pour être

des Noirs, ils n'en étaient pas moins des hommes; ils ont vengé l'espèce africaine de la réputation d'invalidité qu'on lui avait établie; ils ont, au tribunal de la raison, protesté contre cette prétention de supériorité qu'affectait sur eux des maîtres qui ne les valaient pas; puisqu'ils étaient sans humanité et qu'ils continuent à les calomnier (1). »

Oui, on doit le répéter, de toutes les races humaines la race noire est la seule qui ait donné l'exemple d'une multitude d'hommes plongés dans la plus cruelle servitude et conservant dans leurs âmes l'énergie nécessaire pour briser leurs chaînes et les transformer en autant d'armes vengeresses du droit et de la liberté. On oublie tout cela, et systématiquement. Mais que n'oublie-t-on pas, quand l'orgueil et l'intérêt sont coalisés pour étouffer la vérité? Pourtant il faut que cette vérité triomphe; car elle est plus forte que les savants, plus forte que tous les préjugés.

Je crois qu'il est bien établi que le mode de comparaison qu'on a choisi pour étudier les aptitudes respectives de la race blanche et de la race noire est positivement défectueux. En effet, d'une part, on a pris les Européens dans le plus grand épanouissement de la personnalité humaine; de l'autre, on a choisi les Ethiopiens dans la plus profonde dépression morale. Malgré tout, la race noire a prouvé que la défaveur de la situation ne l'a pas empêchée de couper le câble qui la rivait à une existence d'abjection et d'opprobre.

Néanmoins on avance encore que les noirs sont incapables d'aucune civilisation, qu'ils manquent de conception, de jugement et de la moralité la plus élémentaire; tandis que l'homme blanc, exempt de superstition, a l'esprit élevé, le cœur à la hauteur de son intelligence suréminente! Comment établir ce parallèle des races? Les pren-

(1) Bory de Saint-Vincent, *loco citato*, tome II, p. 61-62.

dra-t-on dans un moment de leur histoire, où elles montraient respectivement un degré assimilable d'évolution sociale? Non; on compare des peuples encore barbares à des peuples longtemps civilisés, sans considérer le passé certain des uns ni l'avenir probable des autres. Il semble qu'on ne se rappelle plus les anciennes mœurs et les croyances ancestrales de ces mêmes Européens qui se croient sortis de terre tout armés de la civilisation, comme sortit Minerve de la tête de Jupiter. Mais tout ce qu'on reproche aux Nigritiens, ne peut-on pas aussi le reprocher à ceux qui furent les pères de leurs accusateurs? Pour nous en convaincre, il est bon d'étudier quelques faits historiques.

II.

SUPERSTITIONS ET RELIGIONS.

Tout d'abord, on s'est servi d'un argument qui semblait capital dans la preuve à établir de l'infériorité des Noirs. Suivant une certaine école anthropologico-philosophique, ce qui distingue l'homme du reste des animaux, ce n'est pas l'intelligence, mais la moralité et la religiosité. En étudiant attentivement certaines espèces animales, telles que l'abeille, la fourmi, le castor, on est arrivé à se persuader qu'elles ont une somme d'intelligence supérieure et qu'on ne saurait confondre avec le simple instinct. Cette révolution philosophique et scientifique, qui a renversé de fond en comble l'ancienne théorie cartésienne sur l'automatisme des animaux, a, pour ainsi dire, jeté un pont sur l'abîme qui séparait l'homme des autres créatures animées, en démontrant d'une façon positive ce que le bon Lafontaine avait indiqué en riant. Il y eut des incrédules. Isidore Geoffroy persista toujours à n'accorder aux animaux que l'instinct; d'autres naturalistes, quoique parti-

sans comme lui du *règne humain*, convinrent de l'intelligence des animaux, mais en signalant entre eux et l'homme une différence psychologique de première importance, à savoir la religiosité. M. de Quatrefages, le plus remarquable de son école, a formulé cette théorie avec une précision admirable.

La théorie une fois établie, on conçoit immédiatement que ceux qui cherchaient à prouver l'inégalité des races aient pensé à comparer les pratiques et les croyances religieuses de chaque groupe ethnique, afin de pouvoir juger de leurs aptitudes par l'élévation plus ou moins grande des idées que chacun d'eux y attachait. Cependant ici encore se présentait une difficulté de premier ordre. Comment distinguer les actes religieux des actes ordinaires ou même des superstitions vulgaires? Quelles sont les formes supérieures de la religion ? N'y a-t-il pas des peuples, des races entières qui n'ont aucune idée religieuse ? Autant de questions qui mirent les théoriciens dans le plus grand embarras; mais ce ne fut pas pour une bien longue durée. La science des religions, qui n'avait jamais été embrassée dans un ensemble de connaissances positives, fut enfin constituée par les travaux de Max Müller et de ses émules. On se mit donc à étudier les traditions mythologiques de tous les peuples; et leurs usages les plus bizarres parurent pleins d'intérêt à l'analyse des savants. A la grande surprise de bien des esprits, on s'aperçut bientôt que tous les peuples avaient conservé certaines coutumes qui dénotent la croyance au surnaturel, c'est-à-dire à l'existence d'un ou de plusieurs êtres supérieurs et invisibles, avec lesquels les hommes sont dans une relation mystérieuse. L'idée religieuse, ainsi réduite à sa plus simple manifestation, fut reconnue comme un apanage général de l'espèce, un caractère commun à toutes les races humaines. En effet, la religion entendue de cette façon est une simple

expression de la nature émotionnelle de l'homme et de la faculté d'abstraire qui est une des qualités inhérentes à l'esprit humain. Il n'était donc plus possible d'en supposer la complète absence chez aucune créature humaine.

On ne s'arrêta pas à cette première constatation! Par une méthode minutieuse, on se mit à chercher par quelle voie les idées religieuses se développent, se transforment et passent des pratiques superstitieuses à une conception plus élevée de la divinité, considérée comme puissance unique, à la fois créatrice et conservatrice du monde, source de tout bien et de toute justice, placée en face de l'homme comme un archétype dont la perfection défie ses efforts, mais lui inspire le désir inextinguible de monter sans cesse, de monter toujours dans l'échelle des perfections!

Dans cet ordre d'idées, on trouva de nouveaux moyens pour établir des catégories hiérarchiques dans les races humaines, en étudiant leurs conceptions religieuses et en les comparant les unes aux autres. C'est ainsi qu'on est parvenu à admettre que les Africains ont, comme les autres membres de l'espèce humaine, une vague notion de la divinité; mais qu'ils ne l'adorent que sous une forme grossière ne décelant que la plus vile superstition. En un mot, ayant divisé les croyances religieuses en fétichisme, totémisme, polythéisme et monothéisme, on assure que la race noire est incapable de s'élever au-dessus du fétichisme et du totémisme, c'est-à-dire de l'adoration des animaux, des pierres brutes ou taillées et de la croyance aux grigris accompagnée de rites plus ou moins répugnants et sanguinaires. Quant à la race blanche, dès les premiers temps de son histoire, elle aura pu s'élever à une conception supérieure de la divinité à laquelle elle a toujours rendu un culte épuré, exempt de toute pratique superstitieuse!

Mais quelle confiance doit-on accorder à une telle doc-

trine ? Aucune. Il nous sera facile de constater que ces pratiques grossières qu'on signale chez la plupart des peuplades de la race nigritique, se retrouvent actuellement au milieu de plusieurs nations arriérées des autres races et se rencontraient, jusqu'à une époque fort avancée, au milieu des peuples qui figurent aujourd'hui parmi les plus hauts et les plus dignes représentants de la civilisation moderne.

Sans excepter le peuple hébreu, qui est parvenu le premier à la conception du monothéisme, tous les peuples de la race blanche ont eu dans leur existence une période où ils pratiquaient le fétichisme comme manifestation publique et privée du culte extérieur. Quand, durant son voyage dans le désert, après la captivité d'Egypte, Moïse voulut porter le peuple de Dieu à rompre avec l'idolâtrie, il eut à surmonter toutes sortes de difficultés. Les Hébreux avaient peut-être oublié le culte des pierres sacrées qu'ils adoraient sous le nom de *Bethel* ou « demeure de Dieu » ; mais ils avaient gardé le souvenir du culte égyptien avec assez d'obstination pour tenter de revenir à la religion du bœuf Apis, en sacrifiant au veau d'or si connu dans le récit de l'Exode.

Ce culte fétichique a été connu de toutes les races humaines; car elles ont toutes accompli leur première évolution morale et religieuse sous l'influence de la crainte que l'état sauvage inspire devant toutes les forces aveugles et cachées de la nature, dont on ignore encore les plus simples lois. Or les habitudes religieuses sont les dernières à s'effacer dans la vie sociale. Longtemps après la disparition des causes morales qui ont inspiré les pratiques du fétichisme, on continua à les exercer. Aussi les exemples s'offrent-ils avec profusion pour nous signaler dans la vie des peuples blancs mille traces précises du fait que nous étudions. « Les Arabes, dit Sir John Lubbock, adoraient

une pierre noire jusqu'au temps de Mahomet. Les Phéniciens adoraient aussi une divinité sous forme d'une pierre taillée. — Le dieu d'Héliogabale était simplement une pierre noire de forme conique. — Les Grecs et les Romains adoraient les pierres levées sous le nom d'Hermès ou de Mercure. Les Thespiens possédaient une pierre grossière qu'ils regardaient comme un dieu et les Béotiens adoraient Hercule sous la même forme. Les Lapons avaient aussi des montagnes et des rochers sacrés (1). »

Non-seulement ces supertitions ont eu cours dans toute l'antiquité, sans excepter les Grecs et les Romains, les deux nations les plus intelligentes qui aient figuré dans l'histoire ancienne; non-seulement elles ont longtemps duré en Orient, puisque jusqu'à l'ère de l'*hégire*, c'est-à-dire au septième siècle après Jésus-Christ, les Arabes les pratiquaient encore, mais l'Europe occidentale n'a pas échappé à la règle. Malgré la propagation active de la foi chrétienne, les esprits ne s'empressèrent nullement d'abandonner des croyances consacrées par une durée immémoriale. « Dans l'Europe occidentale, dit encore Sir John Lubbock, pendant le moyen âge, le culte des pierres est souvent condamné, ce qui prouve combien il était répandu. Ainsi, Théodoric, archevêque de Cantorbéry, condamne le culte des pierres au VIIe siècle; le même culte se trouve au nombre des actes du paganisme défendus par le roi Edgard, au Xe siècle, et par Canut, au XIe. — Un concile tenu à Tours, en 567, ordonna aux prêtres de refuser l'entrée des églises à toutes les personnes adorant les pierres levées. Mahé constate que les registres des séances d'un concile tenu à Nantes, au VIIe siècle, parlent du culte des pierres chez les Armoricains (2). »

---

(1) John Lubbock, *On the origin of civilisation and primitif condition of man.*

(2) John Lubboch, *ibidem.*

C'est donc une vérité incontestable que le fétichisme n'est pas un produit spécial à l'esprit de l'Africain. Mais j'irai plus loin. Si, en étudiant les choses sous un point de vue vraiment philosophique, nous voulons considérer la valeur intellectuelle de chaque race, en prenant le fond de ses idées religieuses comme base de comparaison, nous ne tarderons pas à nous apercevoir que les Nigritiens, tout en s'arrêtant à l'état fétichique, font preuve d'une tournure d'esprit des plus saisissants.

Un fait qu'on ne saurait dissimuler, c'est l'indifférence sereine que tous les hommes d'une haute intelligence, dans tous les temps et dans toutes les civilisations, ont toujours témoignée à l'égard des pratiques religieuses. Cette indifférence ne pouvait s'avouer sans danger dans les époques d'intolérance, où les intérêts de la foi semblaient tellement liés aux intérêts de l'État, que le glaive de la loi se vengeait non-seulement de l'irrévérence de l'athée, mais encore de l'insuffisance de la grâce qui le rendait incapable de comprendre les vérités suréminentes de la religion. Depuis que le progrès des idées et les luttes de la conscience ont réduit au silence la voix accusatrice des inquisiteurs et fermé à jamais le martyrologe des auto-da-fé, chaque jour constate une nouvelle défection à la foi antique. Les cathédrales se vident peu à peu. La désertion des fidèles, qui abandonnent le temple du Seigneur et l'autel des saints sacrifices, pour recourir après les attrayantes lumières d'une science purement humaine, contriste et endolorit tous les cœurs pieux, en lesquels vit encore la semence de la foi. Jamais crise n'a été plus longue et n'a fait plus de ravage parmi le troupeau béni de Dieu. Tout ne semble-t-il pas annoncer la venue des jours suprêmes où les cieux seront ébranlés à l'approche du Saint des Saints? Ne sent-on pas souffler sur le monde l'abomination de la désolation ?

Je déplore cette crise émouvante de la religion et compatis au deuil de la chrétienté aux abois. Il faut néanmoins le reconnaître, la foi se meurt. Sans doute, il ne s'agit pas d'une rupture brutale et absolue de tout lien idéal entre l'homme et Dieu. M. Caro pense avec infiniment de raison qu'il y aura, de longtemps et peut-être toujours, des âmes aux aspirations ambitieuses, qui auront besoin de croire à quelque chose au-delà de cette terre, où la matière paraît si vide et chétive en face de l'esprit. Dans cet *au-delà*, il y aura certainement une place, un point, auguste sanctuaire ! où le Dieu de nos pères pourra résider tranquille et serein, dans la plénitude de l'être. Mais il sera comme un souverain constitutionnel, acceptant enfin la science pour ministre et la laissant faire à sa responsabilité. De ce jour, sa divinité deviendra inattaquable et il règnera sans effort; car n'ayant rien à faire, il n'aura à répondre de rien. Qu'on proteste contre ce courant de l'esprit humain ou qu'on se laisse entraîner, il faut bien convenir de son existence et de son intensité. En vérité, il fait de tels ravages et se précipite avec tant d'impétuosité que ses flots semblent devoir s'étendre au loin, après avoir tout renversé sur leur passage.

Eh bien, cette révolution si douloureuse que commencent actuellement les races européennes, dans ce qu'elles ont de plus élevé comme intelligence, et qui rallie à sa cause beaucoup plus d'adhésions qu'on ne suppose, sera faite sans déchirement ni commotion pour la race noire. N'ayant jamais conçu le fanatisme religieux et l'esprit dogmatique, dans les entraves desquels se débat péniblement la race caucasienne, les Noirs se trouvent tout prêts à évoluer vers des conceptions rationnelles et positives, conformes au système de l'univers et de l'ordre moral qui en découle. Dans leur intelligence, il n'y a nullement besoin qu'on détruise des influences héréditaires, réfractaires à tout esprit vrai-

ment philosophique; on n'a qu'à semer les idées justes. Cependant cette indifférence même touchant les pratiques extérieures du culte religieux a été citée comme une preuve de l'infériorité des Africains. Il a fallu qu'ils fussent longtemps étudiés par des voyageurs intelligents et instruits, pour qu'on pût voir combien on s'était trompé, en ne leur reconnaissant que les simples conceptions des idées fétichiques. Suivant ces voyageurs, au-dessus et à côté du fétiche dont le culte provient d'anciens rites et d'habitudes ancestrales perpétuées par la tradition, la religion de la plupart des peuples de l'Afrique est une sorte de rationalisme pratique, comme on oserait l'appeler, s'il était question d'une conception européenne. « Les Nègres mêmes qui conçoivent une divinité supérieure, dit Bosman, ne la prient jamais et ne lui offrent jamais de sacrifices, cela pour les raisons suivantes : « Dieu, disent-ils, est trop « au-dessus de nous, et est trop grand pour condescendre « à s'inquiéter de l'espèce humaine ou même pour y pen- « ser (1). »

Assurément, des hommes dénués de toute éducation philosophique et qui, sur la simple exposition faite par un missionnaire des qualités ou attributs qui distinguent l'être suprême, arrivent à une conclusion si logique, ne sont nullement des cerveaux ineptes. Park, cité par Sir John Lubbock, répète que la même réflexion a été faite par les Mandingues sur l'efficacité de la prière. « Les Mandingues, dit-il, pensent que Dieu est si loin, que sa nature est tellement supérieure à celle des hommes, qu'il est ridicule de s'imaginer que les faibles supplications des malheureux mortels puissent changer les décrets ou le but de la sagesse infaillible (2). »

---

(1) Bosman, *Pinkerton Voyages*, p. 493.
(2) Park, *Travels*, vol. I, p. 267.

Chose curieuse ! Cette façon de concevoir Dieu est justement celle des anciens philosophes qui vivaient au milieu des superstitions du paganisme. Cicéron (1) cite deux vers d'Ennius qui en sont une interprétation expresse :

Ego Deûm genus esse semper duxi et dico cœlitum,
Sed eos non curare opinor quid egat hominum genus.

Quoi qu'on ait voulu dire de l'infériorité intellectuelle et morale de l'Éthiopien, au point de vue des conceptions religieuses, il est impossible de ne pas convenir aujourd'hui que l'état mental où se trouvent les hommes de cette race, qui n'ont pas encore subi l'influence du fanatisme musulman, est hautement préférable à la disposition spirituelle de l'immense majorité des Européens. Une fausse éducation religieuse a invinciblement attaché ces derniers à la défense et au maintien des plus graves erreurs ; elle constitue ainsi l'obstacle le plus sérieux au progrès, à la vulgarisation scientifique et à l'émancipation de la raison. Peut-être est-ce en réfléchissant sur ce cas digne de remarque, que l'illustre Auguste Comte a déclaré que l'état fétichique est plus favorable que l'état théologique, et même métaphysique, au développement de la philosophie positive. Cette nouvelle philosophie est destinée à raffermir et à fortifier la raison humaine, en ne lui reconnaissant d'autre gouverne que la science, dont les résultats compétemment obtenus sont les seules vérités infaillibles, auxquelles on doive conformer sa conduite. Une confirmation éloquente des prévisions du grand positiviste, c'est l'exemple important que donne l'évolution spirituelle des noirs d'Haïti. N'ayant eu aucune de ces croyances héréditaires qui entravent l'esprit et l'empêchent d'évoluer spontanément vers des horizons scientifiques plus larges que ceux entrevus dans le passé, ils adoptent généralement, sans

(1) Cicéron, *De divinatione*, II, 56.

aucun effort pénible, les idées les plus avancées de la science moderne, ainsi que les conceptions positives qui en découlent.

En choisissant donc la manifestation des idées religieuses comme moyen de comparaison pour établir une division hiérarchique entre les divers groupes de l'humanité, on est loin d'avoir trouvé un argument favorable à la thèse de l'inégalité des races. Car ici, la conclusion à laquelle on visait pourrait être renversée du tout au tout. Je suis pourtant loin d'épuiser la série d'accusations que l'on porte contre la race noire et dont on semble s'autoriser pour proclamer son infériorité intellectuelle et morale. Outre qu'on en fait un être stupide, à entendre la plupart des savants, jamais race n'aurait fait preuve de plus de cynisme et d'une absence plus marquée des sentiments de la pudeur. Il s'agit d'étudier la véracité de telles assertions et de voir si les noirs seuls en ont donné l'exemple.

III.

LA MORALITÉ DANS LES RACES HUMAINES.

Avant d'entamer aucune recherche sur les mœurs des peuples de race blanche ou de race noire, parmi les anciens et les modernes, il est bon de se demander si la pudeur est plus naturelle à certaines races qu'à certaines autres, ou bien si les circonstances spéciales du milieu n'ont pas plutôt une influence capitale sur le développement de cette belle et délicate vertu. On ne saurait hésiter à reconnaître le déterminisme extérieur qui agit ici sur la conduite humaine. A tous ceux qui ne sont pas aveuglés par des idées préconçues ou qui ne tendent pas à profiter de l'absence des contradictions pour débiter à l'aise les fantaisies de leur imagination, il paraîtra souverainement illogique de

soutenir que la race blanche, vivant sous les parallèles les plus voisins des régions polaires, se soit trouvée dans les mêmes conditions psychologiques que la race noire, placée sous les rayons brûlants du soleil tropical, à l'égard de la première idée qu'on dût avoir de se vêtir.

Pour les uns, exposés la plus grande partie de l'année aux rigueurs d'un froid impitoyable, ce fut une question d'impérieuse nécessité que de s'abriter sous des couvertures protectrices, afin de pouvoir résister à l'engourdissement et à la mort. Avant qu'ils aient pu inventer les tissus, ils ont eu à lutter contre les animaux les plus farouches, au prix des plus grands périls; mais dans ces luttes fabuleuses, le désir de la chair fraîche qui leur servait de nourriture ne fut pas plus intense que le besoin de ces fourrures qui les protégaient contre la neige et les pluies de l'hiver. C'est donc poussés par l'aiguillon de la misère et par l'instinct de la conservation qu'ils ont adopté l'habitude de se couvrir. Ils ne pensaient aucunement au devoir de cacher leurs nudités!

Pour les autres, non-seulement le besoin de se vêtir n'a jamais existé, mais toutes les influences naturelles en éloignaient même le désir. Vivant dans une atmosphère qui brûle son sang à chaque fois qu'il respire, l'Africain a besoin que de tous les points de son corps l'exhalation cutanée puisse s'effectuer librement, afin de rafraîchir sa peau littéralement brûlée par les ardeurs du soleil. Le vêtement qu'il essaye d'ajuster est, en un instant, transformé en une fournaise dont la chaleur concentrée le dévore, lui fait perdre haleine et l'anéantit par le bouillonnement de tout son sang. Combien ne sera-t-il pas mieux à son aise, libre et nu, cherchant le frais sous les branches à large envergure des arbres tropicaux! Le corps brisé, tel qu'un malade en supination, après un accès de fièvre ardente, combien ne se trouvera-t-il pas heureux, étendu à

l'ombre, sentant la vie lui revenir et ses membres reprendre leur élasticité, tandis que sa peau halitueuse, caressée par une brise légère, recouvre peu à peu de la tonicité, que tout son organisme se remonte enfin, en secouant sa torpeur!

Autant il paraît drôle de concevoir le Sibérien sauvage ou même les ancêtres préhistoriques de l'Européen méridional, se complaisant à une complète nudité ou se costumant légèrement, au milieu des frimas ou des neiges éternelles, autant il serait curieux de rencontrer l'Africain inculte, s'imposant des vêtements sous le ciel brûlant de la ligne équinoxiale, sans qu'une longue excitation morale soit déjà venue le contraindre à cette gêne évidente. Partout donc où l'on trouve des Nigritiens habillés, quelque primitif que puisse être leur costume, on peut certifier qu'ils ont accompli une certaine évolution morale, poussés par le désir de plaire ou d'être décents. Pourrait-on en dire autant des Européens? Certainement non. Partout on les rencontre couverts; aux époques les plus reculées et parmi les plus sauvages de leurs ancêtres. Ce qui est chez l'Africain la recherche d'une satisfaction immatérielle, n'est chez ces derniers qu'une nécessité, qu'un besoin matériel.

Aussi, en comparant le développement des sentiments de la pudeur dans les diverses races humaines, doit-on soigneusement écarter ces amplifications stupides où l'on montre les noirs comme des êtres inférieurs, parce qu'ils vivent nus, au milieu de leurs forêts vierges, sans s'occuper de cacher ce que le blanc éprouverait une honte indicible à laisser voir! Mais ce n'est pas le seul reproche qu'on adresse à ceux qu'on veut classer comme les membres d'une race inférieure. Ils n'ont, dit-on, aucun souci des spectateurs dans l'accomplissement des actes les plus impudiques et démontrent, par là, un degré d'avilissement

tel que les animaux en donnent seuls l'exemple. On s'en scandalise et on se récrie. Comme si l'impudicité n'était pas le fait le plus vulgaire dans l'existence et dans l'histoire de tous les peuples de race blanche, avant que l'institution de la police et la propagation de l'instruction publique fussent venues les corriger de ces inclinations purement animales!...

Dans l'antiquité grecque et romaine, la prostitution était si bien reçue; l'impudeur des hétères de la classe inférieure était si dégoûtante, qu'avec nos idées modernes il est impossible de comprendre comment de telles institutions ont pu coexister avec les raffinements des civilisations qui les toléraient. Pour se rendre compte de ces faits, il faut savoir que, dans toute l'antiquité, les cultes phalliques ont toujours été en grand honneur et que la majeure partie des divinités qu'on adorait chez les peuples civilisés étaient d'origine chthonienne. En étudiant l'intéressant ouvrage de M. Jules Baissac, que j'ai déjà cité, on peut voir se dérouler cette longue histoire de l'impudicité passée à l'état de religion, honorée partout, parmi les Israëlites, comme parmi les Grecs; les *cadeschot* et les *hétères* également estimées, également sacrées aux yeux de la société. Bachofen (1) a aussi étudié ce sujet avec une science profonde, montrant que l'hétérisme a dominé une des phases les plus remarquables du développement de la civilisation. Mais il faut citer quelques exemples que je prends çà et là, dans la race blanche, et qui prouvent à quel degré les Européens abusent de la science et de l'histoire, quand ils parlent de l'immoralité des noirs d'Afrique comme d'un signe d'infériorité de race.

Les Mossinèques cherchaient à avoir commerce publiquement avec les courtisanes que les Grecs menaient à

(1) Bachofen, *Das Mutterrecht*.

leur suite, lors de la campagne de Cyrus. Pourtant ils étaient des blancs et Xénophon a eu soin de le faire remarquer (1).

Chez les Massagètes (2), peuple de race tartare ou scythique, lorsqu'un homme désirait une femme, il n'avait qu'à pendre son carquois au chariot de celle-ci; il cohabitait publiquement avec elle, parfois sur la grande route, sans que personne en fût scandalisé.

On connaît l'histoire de la prostituée juive, Thamar, qui vendait ses faveurs pour un chevreau, à l'embranchement d'une grande route. A certains jours de l'année, plusieurs villes de la Grèce, pour célébrer le rite religieux du culte qu'elles rendaient à Vénus, laissaient voir dans les rues, à la tombée de la nuit, les scènes les plus scandaleuses.

Et qu'a-t-on besoin de remonter si haut? C'est un fait que, dans certains recoins des grandes villes européennes, il se passe en plein air des actes d'une révoltante immoralité. N'était la présence d'une police active, toujours prête à y mettre bon ordre, je ne sais à quelle exhibition malsaine on ne se livrerait pas en pleine lumière du jour et dans les rues mêmes de Paris! Jamais on ne pourra s'imaginer toute l'impudeur dont est capable la fille européenne dont la robe de soie frôle le passant sur les grands boulevards. La prostitution, pour être devenue plus circonspecte, n'est pas moins cynique dans l'Europe contemporaine que dans l'Europe des anciens Grecs et des anciens Romains. Il faut s'armer d'un rude courage pour lire seulement tout ce qu'en dit M. Léo Taxil, en historien exact et véridique. « En Angleterre, des ouvrages très sérieux

---

(1) Ἐζήτουν δὲ καὶ ταῖς ἑταίραις αἷς ἦχον οἱ Ἕλληνες, εμφανῶς ξυγγίγεσθαι· νόμος γάρ ἦν οὗτος σφίσι. Λευκοί δε παντες ὁι ἄνδρες καί γυναῖκες.
(XÉNOPHON, *Anabase*, liv. V, ch. IV).

(2) Hérodote, I, 203; — Strabon, XI, 513.

ont été publiés sur cette question. On a supposé à la prostitution une très noble origine : on a prétendu que la prostituée, c'était la citoyenne, tandis que l'épouse, c'était la femme conquise et esclave (1). » Le dernier roman de M. Zola, *Germinal*, offre de la prostitution de certaines classes ouvrières un tableau poignant, vertigineux, mais absolument peint au vif. Dans la fine analyse qu'il en a faite, M. Jules Lemaître (2), exprime ainsi ses impressions. « Souffrance et désespoir en haut et en bas ! Mais au moins ces misérables ont pour se consoler la Vénus animale. Ils « s'aiment » comme des chiens, pêle-mêle, partout, à toute heure. Il y a un chapitre où on ne peut faire un pas sans marcher sur des couples. » Qu'il y ait une certaine exagération dans les descriptions du romancier naturaliste, c'est possible ; mais en réduisant à la moitié la réalité de ce qu'il en dit, le tableau reste encore horriblement chargé !

Il est donc faux d'avancer que la race blanche est douée d'une plus grande moralité que la race noire, au point de vue de la pudeur. Si on voulait étudier froidement les faits, c'est plutôt à la race noire qu'il faudrait donner la palme, sous ce rapport ; car jamais elle ne pourra égaler sa noble rivale dans le genre d'aptitudes nerveuses dont une Messaline a pu offrir l'exemple nullement isolé dans le passé et le présent des nations européennes. *Et lassata viris, necdum satiata, recessit*, dit Juvénal, dont le vers fume comme un fer chaud sur la chair libidineuse de la femme des Césars ?...

On a encore prétendu que jamais race humaine n'a montré plus de penchant à la malpropreté et ne s'y com-

---

(1) Mme Clémence Royer, *Congrès int. des scien. ethnog.*, etc. p. 375.
(2) *Revue politique et littéraire*, nº 11, 1er sem., 3e série, p. 329.

plaît mieux que les Noirs. Nous avons déjà vu le témoignage de Moreau de Saint-Méry, dépeignant la propreté remarquable des femmes noires transportées comme esclaves en Haïti. Mais supposons qu'à l'intérieur de l'Afrique les Nigritiens se montrent peu soucieux de la toilette et ne sont nullement affectés des émanations les plus dégoûtantes, sont-ils les seuls à faire preuve de cette perversion du sens de l'odorat ?

Voici ce que dit M. Louis Figuier d'un peuple qu'on place parmi les nations de race mongolique, parce qu'elle est dans un état qui touche à la barbarie, mais dont la couleur, sinon les traits, est bien celle de la race blanche, dans laquelle on admet si complaisamment les Guanches et les Kabyles bronzés. « Madame Eve Félinska, exilée en Sibérie, a visité, autant que cela se pouvait, les huttes des Ostiaks. Notre voyageuse ne put, malgré l'intérêt de la curiosité, rester plus d'une minute dans ces habitations, tant elles exhalaient des miasmes putrides. — Les Ostiaks ont pour premier vêtement une couche de graisse rance qui recouvre leur peau, et par-dessus une peau de renne. Ils mangent tout au poisson et au gibier ; c'est leur nourriture ordinaire. Mais de temps à autre, ils viennent à Berezer avec de grands seaux d'écorce d'arbre pour recueillir le rebut des cuisines dont ils font leurs délices (1). »

D'après M. Büchner, ils pousseraient la malpropreté jusqu'à l'idéal. « L'Ostiaque, dit-il, barbouille ses idoles de sang et de graisse et leur bourre le nez de tabac (2). »

Hérodote rapporte que les Boudini, tribu slave, étaient des mangeurs de vermine (φθειροτραγέοντες). En effet, on n'a qu'à lire les écrits de ceux qui ont voyagé en Russie pour se faire une idée de l'abjection dans laquelle se trouvait, il

---

(1) Louis Figuier, *Les races humaines.*
(2) L. Büchner, *Krafft und stoff.*

y a un demi siècle, le savoska ou paysan russe. Jusqu'ici, malgré l'adoucissement du régime féodal établi dans le pays aux steppes désertes et stériles, le sort de ces misérables n'a guère changé.

Strabon dit que les Celtes conservaient leur urine et la laissaient se corrompre dans des réservoirs spéciaux, puis s'en servaient après pour se laver le corps et se nettoyer les dents (1) !

En lisant dans le *Lévitique* (ch. XV) la sévérité de la peine établie contre ceux qui n'auraient pas obtempéré aux prescriptions d'hygiène que le Seigneur daigna imposer à son peuple de prédilection, on peut se faire une juste idée de la saleté qui dut prédominer dans les coutumes des anciens Hébreux. Aussi doit-on peu s'étonner que la *piscine brobatique* ait vu s'opérer tant de miracles !

Je n'en finirais pas, s'il fallait fouiller toutes les sources d'érudition, afin d'étaler au grand jour les preuves des habitudes de malpropreté invétérées dans diverses nations de race blanche. Elles n'abandonnent que lentement ces coutumes. Encore est-ce l'effet d'un effort inspiré par les idées civilisatrices qui germent actuellement en leurs cerveaux.

La vérité point, de plus en plus, éclatante et belle. Partout où nous pouvons porter nos regards, pour découvrir dans la race noire des défauts ou des vices qui ne se rencontrent jamais dans la race blanche, les faits viennent nous démontrer d'une façon indéniable que les fils de l'Ethiopien n'ont jamais rien pratiqué qui n'ait été pratiqué aussi par le superbe Caucasien, dans toutes les ramifications de sa grande lignée. Comment soutenir le contraire ? C'est en vain que ceux qui soutiennent la thèse de l'inégalité des races humaines s'ingénient à cacher les plus grandes

(1) Strabon, libr. III, p. 164.

vérités de l'histoire sous un amas de sophismes, afin d'établir leur paradoxe sur des preuves non contredites. L'érudition dont ils abusent ne refuse point ses armes à celui qui les réclame pour la défense du droit et de la justice éternelle. Qu'on le veuille ou non, il est écrit que le XIXe siècle ne s'écoulera pas tout entier, sans que le fait de l'égalité des races humaines devienne une vérité consacrée par la science et rendue aussi sûre, aussi inattaquable que toutes les grandes vérités d'ordre moral et matériel qui font de notre époque la plus brillante phase que l'humanité ait traversée dans sa course progressive. C'est en moi une conviction profonde. Chaque jour, chaque événement nouveau ne font que la confirmer. Aussi continuerai-je, sans jamais me fatiguer, cette réfutation où je défends ce qu'il y a de plus sacré pour l'homme, c'est-à-dire l'honneur et la réputation d'une race à laquelle il appartient.

Je sais que la race noire n'est pas seulement accusée d'immoralité et de superstition. On en a encore fait une race cruelle et sanguinaire, par tempérament; on parle de son cannibalisme, comme un des caractères qui la distingue des hommes blancs. Sans nier l'existence de plusieurs faits, souvent exagérés par des ignorants ou des gens de mauvaise foi, il est nécessaire de savoir si les noirs sont tellement cruels et féroces qu'on ne puisse rien trouver parmi les autres races humaines qui égale leur prétendue scélératesse.

La tâche ne sera pas difficile.

L'histoire est là pour répéter la vérité à ceux qui l'oublient ou l'ignorent. Ce que les hommes blancs ont imaginé de tortures pour martyriser leurs congénères, pendant les époques de fanatisme politique ou religieux, est un sujet d'épouvante pour l'esprit. Rien qu'en y pensant, on se sent pris d'horreur. Les pages de l'Inquisition offrent des

souvenirs si noirs et de tels raffinements de cruauté, qu'ils restent dans notre cerveau comme un pénible cauchemar. Dans la seule guerre contre les Albigeois, il y eut plus de férocité qu'on ne pourra jamais en rencontrer dans les annales d'aucun peuple noir. Il n'y a personne à ignorer la perversité et le tempérament froidement sanguinaire d'un Simon de Montfort ou d'un Torquemada; eh bien, les gens de leur espèce ne furent nullement des exceptions, à l'époque où ils ont vécu.

Pour ce qui s'agit des relations des Européens avec les hommes d'une autre race, avec les noirs surtout, il n'y a rien de plus affreux, rien de plus barbare. Toute l'histoire de la traite est maculée de pages sanglantes, où les crimes de toutes sortes s'échelonnent avec tant de fréquence qu'on dirait les possesseurs d'esclaves en proie à une cruelle folie. Quelquefois c'est gratuitement, pour le plaisir de tuer que les Européens assassinent d'autres hommes qu'ils appellent des sauvages. « A Florida, dit M. de Quatrefages, une des îles Salomon, un brick vint s'arrêter à quelque distance de la côte. Un canot chargé de naturels s'en étant approché, une manœuvre en apparence accidentelle, le fit chavirer. Les chaloupes furent immédiatement mises à la mer comme pour porter secours aux naufragés. Mais les spectateurs placés sur les récifs ou sur d'autres canots, virent les matelots européens saisir ces malheureux, leur couper la tête avec un long couteau sur le plat-bord des chaloupes. L'œuvre accomplie, celles-ci retournèrent au brick qui prit immédiatement le large (1). »

J'avoue que je n'ai jamais pu lire ce passage sans éprouver un profond sentiment d'horreur. En effet, devant de tels forfaits, il semble que l'esprit humain s'égare. On voudrait ne pas croire à la véracité de l'écrivain, on sent

(1) De Quatrefages, *L'espèce humaine.*

le besoin de protester tout haut; mais la parole reste étouffée dans notre poitrine oppressée...

Qu'après cela on vienne me parler de la cruauté des noirs, je ne répondrai point; mais ce ne sera pas faute d'argument. Cependant ce n'est pas encore tout. La grande accusation qu'on soulève contre la moralité de l'Éthiopien sauvage, ce n'est pas cette cruauté où l'on tue les hommes pour abandonner leurs membres pantelants à la voracité des carnassiers aquatiques ou terrestres, c'est surtout le fait horrible de tuer son semblable pour se faire un régal de sa chair.

A entendre tous les concerts de malédiction qui s'élèvent contre la sauvagerie de l'Africain et proclament sa déchéance irrémédiable, toutes les fois que l'on raconte un acte d'anthropophagie accompli par les Nigritiens du Loango ou par quelques-uns de leurs descendants de la deuxième génération, on pourrait bien s'imaginer que les peuples de race blanche n'ont jamais traversé une époque où ils fussent également anthropophages; mais combien profonde serait l'erreur! En souhaitant pour l'honneur de l'humanité que les dernières traces de l'anthropophagie disparaissent bientôt de toute la surface du globe, à l'aide de la propagation des principes de moralité et des lumières intellectuelles dans les plus petits recoins de la terre, il faut tout aussi bien reconnaître que cette affreuse coutume, — preuve de la nature animale et de l'instinct carnassier de l'homme primitif, — a été la pratique générale de toutes les races qui composent l'espèce humaine. Ce n'est que par la civilisation développant en chacun, avec le bien-être et la sécurité, des instincts supérieurs à ceux de la brute, qu'on a pu graduellement abandonner ces appétits sanguinaires.

Plus la science réalise de progrès, plus nos recherches s'étendent, mieux on se convainc aussi que l'homme

n'est pas sorti tout achevé des mains du créateur. « L'histoire, dit M. Clavel, montre l'homme primitif de tous les temps et de tous les lieux, soit qu'il appartienne à la sauvagerie passée, soit qu'il appartienne à la sauvagerie présente, livré à un égoïsme dominateur, tandis que l'altruisme grandit nécessairement avec le progrès social. Mieux on connaît les mœurs des Européens de l'âge de pierre, et plus on les trouve conformes aux mœurs de certains Polynésiens ou Australiens actuels. Partout, dans l'humanité, il paraît avoir existé une période d'anthropophagie, suivie d'une période d'esclavage, suivie elle-même d'une période de servage (1). »

Ces vérités sont bonnes à méditer pour donner à l'intelligence toute l'ampleur qu'elle doit avoir dans l'étude de l'évolution sociale. Mais pour qu'elles produisent tous leurs fruits, il faut les répandre dans toute leur extension; il ne faut pas les concentrer sur un seul point, ni les envisager sous une seule face, dans le but de s'en servir pour le besoin d'un système ou d'une doctrine. Voyons donc quelle part l'anthropophagie a eue dans l'histoire de l'humanité et surtout parmi les nations de la race caucasique.

« Pour l'Européen primitif, comme pour beaucoup de sauvages de nos jours, dit Lyell, manger et ne pas être mangé fut longtemps la principale affaire (2). » Mais aujourd'hui qu'une vingtaine de siècles de civilisation ont complètement transformé le caractère et les appétits de l'Européen, sa répugnance est au plus haut point excitée, rien qu'à entendre parler d'un tel fait si repoussant et si abominable. Quand on constate ces sentiments de répulsion, ne semblerait-il pas que les blancs n'ont jamais eu les penchants qu'ils condamnent si légitimement? Ne croi-

(1) Clavel, *La morale positive.*

(2) Lyell, Article *homme* dans le Dict. de médecine de Littré et Charles Robin.

rait-on pas que les conjectures scientifiques et l'histoire positive aient fait fausse route, en attribuant aux ancêtres des peuples civilisés un tempérament si sauvage? Il a fallu de bien longues années avant qu'on en soit venu à proclamer tout haut la vérité toute nue. Bien des résistances, bien des dénégations accueillirent les premières affirmations des savants indépendants et consciencieux; mais ils n'en furent pas influencés. Plus les incrédules s'obstinaient dans leur doute, plus la science mettait de persévérance à s'éclairer. On procéda si bien que la vérité se manifesta aux esprits les plus rebelles. Toute une suite de travaux et de patientes recherches établissent aujourd'hui, d'une façon indiscutable, le fait de l'anthropophagie généralement pratiquée dans toutes les populations de l'Europe, au commencement et dans le cours de leur évolution sociale.

« L'anthropophagie, a existé à l'état d'institution chez presque tous les peuples, dit le Dr Saffray : dans l'Inde, dans l'Afrique, l'Australie, les deux Amériques, la Polynésie. Les anciens historiens la dénoncent chez les Scythes, les Scandinaves, les Germains, les Celtes, les Bretons. Au temps de César, les Vascons mangeaient encore de la chair humaine. Nos ancêtres n'ont pas échappé à cette coutume déplorable, car dans plusieurs stations de l'époque du renne, notamment à Saint-Marc, près d'Aix, on découvre des restes d'ossements humains entaillés et fendus comme ceux des animaux, pour en manger la moelle. On a même retrouvé l'ustensile spécial destiné à extraire ce mets favori : c'est une longue et étroite cuiller en bois de renne, très bien adaptée à sa destination. Les fouilles pratiquées en Écosse, en Belgique, en Italie, ne laissent aucun doute sur les habitudes anthropophages des hommes de l'âge de la pierre (1). »

(1) Saffray, *Histoire de l'homme*, Paris, 1881, p. 111.

Il est certain que l'anthropophagie subsista dans les mœurs européennes beaucoup plus longtemps qu'on ne semble le croire. Longtemps après que les principales contrées de l'Europe furent entrées dans les phases décisives de la civilisation, des cas isolés se montraient çà et là, dénonçant que les appétits anthropophages n'avaient pas complètement disparu des habitudes des peuples blancs.

Cela s'explique d'autant mieux que, jusqu'à une époque fort avancée de l'histoire européenne, l'institution de la police, quoique connue et pratiquée depuis Charlemagne, ne fut jamais appliquée d'une manière méthodique et sérieuse. Ce n'est qu'à partir de la consolidation du pouvoir royal, en France, après l'abaissement de la féodalité si persévéramment poursuivi, de Louis XI à Louis XIV, que cette institution prend un caractère régulier. Et la plus ancienne organisation de police, en Europe, est celle de la police française. Or, quand une habitude s'est enracinée, conservée durant une longue période dans une race ou dans une nation, il n'y a qu'une seule chose qui soit capable de la refréner et de modifier les mœurs qu'elle entraîne, en dehors de l'éducation intellectuelle et morale, c'est la vigilance de la police.

Sans police, sans instruction, n'ayant pour tout moyen de moralisation que les principes du christianisme, infiniment trop élevés pour agir pratiquement sur l'esprit du vulgaire, on comprend aisément que les penchants héréditaires aient persisté d'une manière occulte et durant des siècles, chez ces populations négligées, ignorantes et misérables qui formaient l'immense majorité des pays de l'Europe. Pour n'en avoir aucun doute, on n'a qu'à se rappeler la croyance aux *loups-garous*, anciennement répandue dans l'Europe entière et conservée traditionnellement jusqu'à ces temps-ci, chez la plupart des paysans, notamment ceux de la Saintonge, de la Bretagne, du Limou-

sin et de l'Auvergne, en France. On aura beau attribuer à une maladie mentale, à la *lycanthropie*, la production de ces phénomènes anormaux dont l'histoire du moyen âge est pleine; il suffit de connaître les antécédents sociologiques des populations où ils se sont manifestés, pour n'y voir que des aberrations du sens moral, résultant naturellement des impulsions ataviques, encore agissantes sur le tempérament moral de l'Européen incomplètement civilisé.

D'ailleurs, l'étude expérimentale des maladies mentales tend à cette conclusion : ceux qu'on appelle des fous ne seraient autre chose que les victimes d'une lésion organique de l'encéphale. Ces cerveaux, comme frappés d'un arrêt de développement ou d'une perturbation des centres de cérébration, seraient incapables de s'adapter au mode d'existence généralement admis autour d'eux. Dans l'abîme insondable que présentent encore à la science la nature et les lois de développement des centres nerveux encéphaliques, rien n'empêche que les aberrations les plus curieuses soient la fidèle représentation d'un état psychique antérieurement normal, commun, adaptable à d'autres temps et à d'autres mœurs que les nôtres. L'hypothèse paraîtra d'autant plus probable que tous ceux qui s'occupent de l'histoire des névroses savent, d'une manière certaine, que l'on constate beaucoup moins de genres de folie dans un groupe d'hommes lorsqu'il est plus proche de l'état sauvage. C'est à mesure que l'évolution sociale franchit les étapes variées de la civilisation et qu'il se produit des différenciations morales de plus en plus saillantes et distinctes, que nous voyons aussi les maladies mentales se multiplier, se diversifier à l'excès. N'est-il pas raisonnable d'en inférer que la science de l'avenir parviendra à créer une classification des névroses, basée sur les évolutions sociologiques et morales de l'espèce humaine, en étudiant les caractères ataviques, dont la folie n'est souvent que la reproduction

anormale? Les choses étant ainsi interprétées, que les *loups-garous* aient été des maniaques ou non, leurs cas ne présenteraient pas moins les formes aberrantes de l'anthropophagie de l'âge de la pierre. La cause de l'horreur et de la crainte que leur nom seul inspirait, c'est que, suivant la tradition qu'en a conservée la croyance populaire, ils enlevaient les enfants et les dévoraient, comme de vrais loups.

Il est certain que, jusqu'au XVe siècle, les tribunaux continuaient à condamner au feu et on brûlait des gens accusés de cette sorcellerie sanglante. Une réunion de théologiens consultés sur le cas, pendant le règne de Sigismond, empereur d'Allemagne, roi de Hongrie et de Bohême, affirma la réalité des loups-garous.

Ce qui cause l'incrédulité de la plupart des historiens quand il s'agit de se prononcer sur l'existence des loups-garous, tels que la légende populaire les dépeint, c'est-à-dire comme de vrais anthropophages, c'est qu'il leur répugne souverainement d'avouer que, plus de quatorze cents ans après la fondation de la religion chrétienne et près de mille ans après qu'elle fut répandue dans les principaux pays de l'Europe, il pouvait y avoir, parmi leurs ancêtres, des hommes capables de porter à leur bouche un morceau de chair humaine, sans éprouver cette sainte horreur que nous inspire le sacrilège. Je comprends parfaitement la délicatesse de cette incrédulité. Mais les faits, si déplaisants qu'ils soient, ne perdent jamais leur droit à l'observation; et quelque contrariété que nous ayons à les considérer, on est forcé d'y recourir toutes les fois qu'il faut se faire une conviction sérieuse dans une branche quelconque de la science. Rien n'empêchera donc de croire à la permanence de mœurs anthropophages en Europe, jusqu'au déclin du moyen âge, si on peut se convaincre que vers la fin du XIIe siècle, des hommes d'un rang infi-

niment élevé n'éprouvaient aucune répugnance à se régaler de la chair humaine. C'est pourtant ce qui peut être facilement établi. On va voir, sur le fait, non un vilain, un malotru ou un mécréant, mais un roi, un guerrier, défenseur éminent de la foi chrétienne!

Il ne s'agit pas d'un autre moindre que Richard-Cœur-de-Lion, le plus grand héros des Croisades.

D'après un article fort savant, publié dernièrement par M. de Nadaillac dans la *Revue des Deux-Mondes,* ce monarque guerrier, relevant d'une fièvre ardente qu'il eut à Saint-Jean d'Acre, désirait, avec l'insistance d'un convalescent et le goût capricieux d'un roi, qu'on lui servît de la chair de porc. Malgré les plus minutieuses perquisitions, il fut impossible d'en trouver; car les porcs, étant regardés comme impurs, étaient bannis de ce pays. Comme il fallait à l'appétit royal autre chose que les mets ordinaires, on remplaça la chair de porc par une tête de Sarrasin bien assaisonnée, que Richard-Cœur-de-Lion mangea avec délice!

Non-seulement la chronique des Croisades rapporte clairement le fait, mais M. de Nadaillac (1) cite encore les vers suivants, écrits en vieux anglais, qui en perpétuent le souvenir :

King Richard shall warrant
There is no flesch so nourrissant
Unto an English man,
Partridge, plover, heron ne swan
Cow no ox, sheep ne swine,
As the head of a Sarazine.

« Le roi Richard garantira
Qu'il n'y a pas de chair aussi succulente,
Pour un Anglais,
— Perdrix, pluvier, héron ni cygne,
Vache ni bœuf, mouton ni porc, —
Que la tête d'un Sarrasin. »

(1) De Nadaillac, *L'anthropophagie et les sacrifices humains,* in *Revue des Deux-Mondes,* nº du 15 nov. 1884.

Cet acte d'anthropophagie, commis par un des rois les plus remarquables du temps, suffira sans doute pour assurer aux plus incrédules que leurs ancêtres, relativement civilisés, continuèrent fort longtemps à trouver un plaisir délicieux dans la chair de leurs semblables (1). Là même où l'anthropophagie ne se montrait pas d'une façon évidente, chez les Européens, on rencontrait cependant la coutume barbare des sacrifices humains, qui en est le corollaire habituel. Cette pratique épouvantable de sacrifier des êtres humains dans les cérémonies religieuses ou ailleurs, s'observe d'ailleurs dans l'histoire de tous les peuples de race blanche, avec la même fréquence que dans les races prétendues inférieures.

Les sacrifices humains paraissent avoir été d'un usage régulier chez les Hébreux. L'histoire d'Abraham, résolu à sacrifier son fils Isaac pour plaire aux caprices de Jéhovah, et l'immolation de la fille de Jephté en sont des indices positifs. En Grèce, la fille d'Aristodème, roi des Messéniens, fût sacrifiée par ordre de l'oracle, pour décider les dieux en faveur de son peuple. L'histoire d'Iphigénie est encore plus célèbre. Selon quelques érudits, elle allait être immolée en deux circonstances, une fois à Aulis et l'autre en Tauride, quand la protection de Diane, d'abord, et l'apparition inopinée d'Oreste, ensuite, la sauvèrent d'une mort certaine. Suivant la version de Lucrèce, elle a été égorgée sur l'autel de Diane par l'élite des guerriers grecs :

Aulide quo pacto Triviai virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum delicti, prima virorum (2).

---

(1) M. Spencer St-John, anglais de sang et de cœur, y aura-t-il réfléchi avant de jeter la pierre à ceux qu'il accuse d'infériorité, en excipant des cas sporadiques et exceptionnellement rares de cannibalisme qu'on peut leur reprocher?

(2) Lucrèce, *De naturâ rerum*, liv. I, v. 78-80.

Le poète attribue à la superstition seule cette coutume horrible et pétrifiante; mais il est plus que probable qu'avant de consacrer aux dieux ces victimes humaines auxquelles on accordait ensuite les honneurs de la sépulture, on en faisait une vraie *hostie* que les assistants se partageaient et dévoraient, croyant accomplir une œuvre méritoire, d'autant plus que la victime était le plus souvent un prisonnier de guerre, un ennemi (*hostis*).

Sir John Lubbock rapporte des cas nombreux où les sacrifices humains furent pratiqués dans les époques les plus avancées de la civilisation romaine. « En l'année 46, avant J.-C., dit-il, César sacrifie deux soldats sur un autel élevé dans le Champ-de-Mars. Auguste sacrifie une jeune fille nommée Grégoria. Trajan lui-même, quand fût rebâtie la ville d'Antioche, sacrifie Calliope et place sa statue dans le théâtre. Sous Commode, Caracalla, Héliogabale et quelques autres empereurs, les sacrifices humains semblent avoir été assez communs (1). » En passant du peuple Romain aux barbares du moyen-âge, on rencontre toujours les mêmes pratiques dans la race blanche. « Dans l'Europe septentrionale, dit le même auteur, les sacrifices humains étaient très-communs. Le yarl des Orkneys sacrifia, dit-on, le fils du roi de Norwège en l'honneur d'Odin, en l'an 873. — En 993, Hakon, yarl, offrit son propre fils en sacrifice aux dieux. Donald, roi de Suède, est offert en sacrifice à Odin et brûlé par son peuple, à la suite d'une terrible famine. A Upsala se trouvait un temple célèbre, et un témoin oculaire assura à Adam de Brême y avoir vu les cadavres de soixante-douze victimes. »

Pourquoi négliger systématiquement des faits d'une si éloquente signification, lorsqu'on veut bien parler des instincts superstitieux et sanguinaires des races qui n'ont

(1) John Lubbock, *loco citato*, p. 364.

pas encore rompu avec les coutumes sauvages, coutumes que les hommes cultivés ont tant de motifs d'abhorrer? Ne serait-il pas plus loyal et plus correct de considérer les choses d'une manière générale? Ne faudrait-il pas les dominer par un esprit vraiment philosophique, qui ne blâme, ne réprouve les infériorités et les vices des nations incultes, qu'en reconnaissant que les plus avancées ont traversé les mêmes étapes, ont été fatalement féroces et vicieuses, avant d'évoluer vers une existence meilleure, plus noble et plus décente? Combien plus logique ne serait pas cette façon d'envisager les faits ! Elle est assurément pleine de consolation, pleine de salutaire espérance pour ceux qui sont encore aux échelons inférieurs de la civilisation; elle est, de plus, une leçon qui leur indique la voie à suivre. Cette leçon leur fait voir que toutes les races, — blanches, noires ou jaunes, — ont longtemps pataugé dans les ornières du crime et de la superstition, avant d'atteindre un degré supérieur de développement social. Les races humaines, qu'elles soient blanches ou noires sont donc égales entre elles. Aucune d'elle n'a reçu de la nature un organisme supérieur ou des dons spéciaux qui n'aient pas été accordés aux autres. Toutes les différences qu'il est possible d'observer entre leur physionomie respective, au point de vue intellectuel et moral, sont des différences accidentelles et non constitutionnelles, passagères et non permanentes. Le devoir de celles qui sont encore àrriérées est donc de s'efforcer d'atteindre leurs devancières dans les progrès que celles-ci ont déjà effectués, sans hésitation ni découragement. Les mêmes lois en faveur desquelles les peuples civilisés ont marché vers la lumière et la perfection, sont celles qui conduiront les peuples attardés dans la route de la civilisation à la réalisation de leurs rêves de gloire et d'agrandissement.

Mais, demande-t-on, comment faire la preuve que la

race noire, de même que la race blanche, atteindra un jour ces sommets de l'esprit et de la puissance matérielle, d'où l'on voit rayonner aujourd'hui le génie européen avec un tel éclat, que nul rêve n'a pu le concevoir ni plus grand ni plus beau? Personne ne peut répondre de l'avenir avec une autorité infaillible. La nature a voulu que notre intelligence restât comme désorientée, toutes les fois que nous nous efforçons de décacheter le secret des choses futures. Il est permis, pourtant, de s'approcher bien près de la vérité, en étudiant les lois sous l'influence desquelles fonctionnent toutes les activités individuelles et sociales; en s'étayant surtout des principes de la méthode inductive, méthode si puissante et si efficace dans la recherche de toutes les vérités d'un ordre élevé!

Avant de pouvoir répondre à la question posée plus haut, il faudrait, d'abord, avoir résolu celle-ci: les aptitudes évolutives de la race noire sont-elles comparables à celles de la race blanche? — En effet, tout en prouvant que les hommes du type caucasique ont tous passé par les étapes inférieures où nous voyons maintenant la plus grande partie des autres races, on ne saurait nier qu'ils n'aient enfin produit les plus beaux échantillons de l'espèce humaine; qu'ils n'aient fait preuve d'aptitudes éminentes tant dans les arts que dans les sciences et constitué, pour ainsi dire, une morale supérieure à tout ce que l'histoire des autres types ethniques nous a fourni d'exemple. Ces résultats considérables placent actuellement la race blanche sur un piédestal grandiose, à la tête de toutes les autres races humaines. Ce n'est pas qu'il y ait en elle une vertu particulière; mais, par un épanouissement régulier de ses aptitudes naturelles, elle a pu réaliser un degré de développement que ses émules n'ont jamais connu. Elle a évolué activement et merveilleusement; elle a franchi de longs espaces dans la voie que doivent suivre tous les groupes

humains, allant du mal au bien et du bien au mieux. Cependant il suffit qu'on suppose à une aucune autre race la même énergie évolutive, pour s'imaginer, sans effort, que cette dernière parviendra aussi à ces brillants résultats que nous ne saurions trop admirer. Cela est d'autant plus rationnel que l'ordre hiérarchique où nous voyons les diverses races humaines, au point de vue de leur développement social, n'a pas toujours existé tel qu'il est aujourd'hui. Il y eut un temps où les Noirs de l'ancienne Egypte traitaient en sauvages les blancs *Tahamou,* grossiers représentants de la race européenne actuelle. Les derniers ont pourtant pris le dessus; ils ont poussé beaucoup plus avant le char de la civilisation. Mais toute l'humanité marche! Les races se développent éternellement. Tout fait augurer que celles qui sont tombées de fatigue, ou sont paralysées par un obstacle passager, se relèveront et réagiront, pour recommencer la course ardente qui est la réalisation du progrès. Tels l'on voit des coursiers s'élancer dans le cirque : les uns sont vifs et partent comme l'éclair, les autrès avec moins d'entrain les suivent à distance; cependant les premiers se lassent parfois et les retardataires, sous une influence subite, accélèrent leurs pas. Il arrive un moment où tous vont leur train sur une seule et même ligne, se dépassent, se rejoignent encore, mais dans une noble émulation!

Pour nous rendre compte de l'avenir de la race noire et des hautes destinées qui lui sont réservées dans la carrière de la civilisation, nous tâcherons donc d'étudier la promptitude avec laquelle s'accomplit l'évolution progressive du Nigritien, toutes les fois qu'il trouve un terrain propre à son développement matériel, intellectuel et moral.

CHAPITRE XV.

Rapidité de l'évolution dans la race noire.

Aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.
(CORNEILLE).

Ainsi, en résumé, quand l'esclave de l'habitation Bréda eut brandi le casque et groupé autour de lui tous les nègres épars qui venaient de briser leurs chaînes, il personnifiait la première épopée militaire de la vieille Saint-Domingue, et de ce jour notre nation datait.

A cette nation il fallait un but.

Ce fut celui de prouver l'aptitude de toute la race noire à la civilisation qui fut posé. — But puissant, gigantesque, capable de dévorer des générations, toutefois, digne de contenir et d'exercer notre activité!
(EDMOND PAUL).

I.

LES THÉORIES ET LES FAITS.

Toutes les pages qui précèdent ont eu principalement pour but de mettre en évidence une vérité indéniable, à savoir que les hommes, quelle que soit la race à laquelle ils appartiennent, sont sortis de la nature, faibles, laids, ignorants et vils. L'état de nature si éloquemment préconisée par Rousseau, comme l'âge de toutes les vertus, est reconnu aujourd'hui comme l'opposé de toutes les utopies que l'on s'était plu à y bâtir. La société du XVIIIe siècle, fatiguée d'une existence de sèche politesse où tous les ressorts de l'activité humaine étaient réduits en purs jeux de mécanique, tant les manières conventionnelles et une étiquette guindée prévalaient dans toutes les relations, trouva un charme profond à ces tableaux enchanteurs où l'homme sauvage était représenté comme le type de la

loyauté. On était persuadé qu'il avait conservé intact en son cœur le rayon de la bonté naturelle reçue du Créateur avec le souffle même de la vie. C'est l'histoire de toutes les décrépitudes, à la veille des grandes rénovations sociales et morales. Ainsi, la société usée à Rome, après une longue période d'énervement, a dû éprouver un plaisir délicat à savourer la lecture des *Bucoliques* de Virgile. Elle dut trouver dans la description des mœurs primitives je ne sais quelle fraîcheur d'esprit et quelle ingénuité, bien faite pour tempérer l'excès de corruption morale où elle était plongée !

Mais il y a bien longtemps qu'on s'est détaché de ces vains rêves. Au lieu de placer l'âge d'or dans le passé, la sagacité moderne le place dans l'avenir. C'est qu'il arrive une époque où, de même que l'individu, l'humanité devenue majeure a besoin de toucher à la réalité, sans se laisser fasciner par le prestige de l'imagination. C'est alors à la science, à l'observation qu'on s'adresse pour étudier chaque phénomène. Cette rigidité de méthode est le résultat d'une longue éducation intellectuelle qui a gagné insensiblement les esprits et les conduit aujourd'hui à ne reconnaître pour vrai que ce dont la preuve peut être administrée d'une façon rationnelle. Elle offre une garantie positive à la majorité de ceux qui sont obligés de se rapporter à l'autorité des savants, ne pouvant poursuivre eux-mêmes les investigations qui mènent à la vérité. Appliquée à l'anthropologie, cette méthode ne peut qu'y projeter une éclatante lumière, aussi est-ce pourquoi nous y reviendrons, à chaque fois qu'il s'agira d'éclaircir les faits dont la fausse interprétation accréditerait éternellement les plus désolantes erreurs, si on n'y prenait garde.

Quand on considère bien l'histoire de l'évolution sociale, on voit immédiatement que la réalisation du progrès est attachée à deux conditions essentielles : l'aptitude native

de l'homme et les influences du milieu. Pour établir un jugement sûr et impartial à l'égard des qualités morales et intellectuelles de chaque groupe humain, il est essentiel d'examiner les milieux où elles se manifestent, en tenant compte des difficultés comme des avantages que ces milieux offrent à l'évolution. Sans cette première opération, le résultat de la comparaison sera évidemment faux.

Ce motif m'empêche de comparer les races noires de l'Afrique avec les races blanches de l'Europe, telles qu'elles sont placées actuellement, dans l'étude à faire de leur faculté de développement intellectuel et moral. L'évolution géologique de notre globe a certainement amené des avantages marqués dans la température moyenne de la majeure partie du climat européen ; tandis que les conditions climatologiques de l'Afrique sont aujourd'hui une cause visible de retardement pour ceux qui voudraient s'y élancer, tout seuls, dans la route du progrès. Toutes les fois que l'on aura à envisager la lenteur que mettent les Africains à sortir de leur état d'infériorité actuelle, il faut donc se garder de croire que cette longue incapacité est le signe d'une infériorité organique et fatale. Il suffira de se rappeler que si les hommes de la race européenne, — livrés à leurs propres efforts, privés de la longue expérience d'une civilisation vieille d'années et surtout de la culture héréditaire d'une longue suite de générations, — étaient condamnés à vivre sous les influences dépressives du climat tropical, ils ne pourraient jamais surmonter les difficultés contre lesquelles ont à lutter les noirs Africains. « L'infériorité intellectuelle du nègre et son défaut d'initiative sont des faits relatifs, vrais à différents degrés, mais ni plus vrais, ni plus frappants que l'infériorité intellectuelle et le défaut d'initiative de tout peuple ou de toute classe qui vivent encore sous la pression des premiers besoins de la vie animale, surtout quand la nature, plus puissante en-

core que l'homme, le domine et, tenant en éveil ses appétits, endort ses plus nobles facultés; c'est là ce qui a lieu sous les feux des tropiques (1). »

Par conséquent, c'est lorsqu'ils se trouvent dans un milieu, sinon aussi favorable que celui de l'Europe, mais exerçant une influence beaucoup moins nuisible sur leurs facultés supérieures, que les Noirs doivent être étudiés, si l'on tient à se faire une juste idée de leurs aptitudes. Aussi les choisirai-je tels qu'ils se sont montrés dans l'île d'Haïti devenue, depuis environ quatre-vingts ans, le plus beau champ d'observation qui ait été donné pour étudier cette fameuse question de l'égalité des races humaines.

Après la découverte de l'Amérique par l'immortel Colomb, les Espagnols avides de l'or qu'ils rencontraient en abondance dans les riches filons de la terre antilléenne, n'épargnèrent aucune cruauté pour forcer les indigènes à leur extraire le prestigieux métal. C'était au prix des travaux les plus abrutissants qu'il fallait y parvenir. Les Caraïbes, comme tous les peuples de la race américaine, étaient certainement des hommes énergiques; mais ils furent impuissants à lutter contre la force que la civilisation avait mise entre les mains de leurs oppresseurs. Malgré mille tentatives de secouer leur joug, ils furent obligés de se soumettre, terrassés par les armes européennes. C'étaient des gens capables de résister contre un choc, mais incapables de supporter longtemps le régime d'épuisement qu'on leur imposait. Surmenés, harassés, rompus dans une corvée sans trève, plongés dans les mines, faisant à eux seuls l'office et des machines et des bêtes de somme, ces pauvres êtres furent bien vite décimés. Naturellement anémiques, cet excès de travail usait en peu de temps leurs corps, après avoir brisé le ressort de leurs âmes.

---

(1) Hollard, *loco citato*, p. 164.

Il devint indispensable de pourvoir au repeuplement de l'île, rendue chaque jour plus déserte et veuve de ses premiers habitants. C'est alors que l'on pensa à utiliser l'exemple que les Portugais avaient donné, en allant, sur les côtes d'Arguin, s'emparer des Maures récemment chassés de l'Espagne pour les amener comme esclaves à Lisbonne. C'était au milieu du XVIe siècle. Déjà les souverains de l'Espagne s'étaient laissés persuader de l'utilité de l'esclavage des Nègres. On leur avait facilement fait comprendre que c'était le seul moyen de retirer les Africains des pratiques de l'idolâtrie et de leur inculquer les principes de la vraie religion, en leur enseignant les vérités de la foi chrétienne. Sous les mêmes prétextes, la reine Élisabeth, en Angleterre, et Louis XIII, en France, permirent aussi l'usage de la traite à leurs sujets respectifs.

Pour opérer le salut de leurs âmes, on prenait ces hommes ; on les séparait de leurs pénates sauvages, de leurs affections de famille, sans aucun souci de leurs souffrances matérielles et morales, et on les jetait dans un navire approprié à l'infâme trafic! Bâtiment spécial, le négrier était un cachot horrible. « L'entrepont était dégagé, afin qu'on pût y entasser les esclaves ; le pont qui recouvrait l'emplacement qu'ils occupaient, était percé de meurtrières pour tirer sur ces malheureux en cas de révolte. »

Et qu'on ne croie pas que la vie de ces hommes, en qui l'on voulait infuser les lumières de la foi, fût considérée assez précieuse pour qu'on usât de tempérament, avant de l'éteindre, au risque de voler à Dieu ces âmes destinées à proclamer sa gloire! Il suffisait que les négriers y vissent briller le moindre éclair de la liberté, pour que les meurtrières fussent immédiatement utilisées. Des faits d'une date récente font voir avec quelle constance la cruauté européenne se perpétue dans l'exercice du métier où l'on trafique de la chair humaine. Reproduisons surtout un

récit émouvant que l'on rencontre dans le remarquable ouvrage de M. de Quatrefages, *L'espèce humaine*.

« *Le Carl* quitta Melbourne, en 1871, dans le but avoué d'aller engager des travailleurs noirs. Il amenait à titre de passager un certain docteur James Patrick Murray, intéressé dans l'entreprise et qui semble y avoir joué le rôle de chef. Arrivé aux Nouvelles-Hébrides, les *Kidnappers* paraissent avoir tenté d'abord inutilement de se procurer des travailleurs par des moyens licites. Ils eurent bientôt recours à d'autres procédés. A l'île Palmer, l'un d'eux s'habilla en missionnaire, espérant attirer ainsi à bord les insulaires qui éventèrent le piège. Dès ce moment, les négriers n'eurent recours qu'à la violence. Leur procédé consistait à approcher des canots montés par les Papous, à les briser ou à les faire chavirer, en y lançant quelques-uns de ces gros saumons de fonte qui servent de lest. On capturait ensuite aisément les équipages.

« *Quatre-vingts* noirs avaient été ainsi réunis. Pendant le jour, on les laissait monter sur le pont, les soirs, on les entassait dans la cale. Dans la nuit du 17 septembre, les prisonniers firent quelques bruits, on les fit taire en tirant un coup de pistolet au-dessus de leurs têtes. La nuit suivante, le bruit recommença et on essaya de l'arrêter par le même moyen. Mais les noirs s'étaient mis à briser les lits de camp et, ainsi armés, ils attaquèrent l'écoutille. L'équipage entier, matelots et passagers, se mit à tirer dans le tas. Le feu dura huit heures. On le suspendait par moment, mais il recommençait au moindre bruit.

« Le jour venu et tout paraissant tranquille, les écoutilles furent largement ouvertes et l'on invita à sortir ceux qui pourraient le faire. Il en vint *cinq* : tout le reste était mort ou blessé. On se hâta de jeter à la mer les cadavres et l'on y jeta en même temps *seize individus vivants* qui avaient été gravement atteints. »

Cette sombre et horrible histoire est celle de toute la traite. Le plus souvent les esclaves transportés aux Antilles furent aussi témoins de ces sanglantes exécutions. Ils n'arrivèrent sous le nouveau ciel, où les avait transportés la rapacité sanguinaire des négriers, qu'avec une terreur qui avait réduit à moins que rien leurs aspirations vers la liberté perdue. Par le tableau saisissant qu'a fait Frédérick Douglass de la vie de l'esclave, en qui l'on devine le moindre indice d'intelligence, nous savons déjà que cette crainte profonde inspirée par le maître est entrenue par un traitement infernal, inouï. Lorsque, par un effort d'imagination, on se figure l'esclave jeté comme une marchandise avilie sur des rives étrangères et lointaines; abruti et terrasé avant qu'il ait touché à cette terre où tout lui est inconnu; battu et plié sous le faix, mal nourri et travaillant sans relâche, on se demande involontairement comment un être aussi abaissé, aussi dégradé peut conserver la moindre étincelle d'esprit, la moindre idée de liberté, le moindre sentiment de cette fierté naturelle qui nous fait sentir, chacun au fond de sa conscience, que nous sommes faits pour dominer le reste de la création!

Pour moi, j'avoue bien franchement que je ne puis m'empêcher d'être fier de mes pères, quand je me reporte par la pensée à cette époque de misère où, rivés à une existence infernale, ayant le corps brisé par le fouet, la fatigue et les chaînes, ils gémissaient en silence, mais conservaient dans leur poitrine haletante le feu sacré qui devait produire l'explosion superbe de la liberté et de l'indépendance! Mais il y a bien plus. A peine deux générations après la proclamation de la liberté des noirs, en Haïti, une transformation complète s'était opérée dans la nature de ces hommes. C'est en vain que tout semblait les condamner à vivre éternellement dans l'état d'infériorité auquel ils étaient réduits et qu'on empirait chaque jour.

Dans les premiers temps de l'indépendance, les noirs haïtiens, n'ayant aucune culture intellectuelle, n'ont pu manifester des aptitudes supérieures dans les travaux de l'esprit. Jusque vers l'année 1840, toutes les grandes intelligences de la jeune République se trouvaient concentrées parmi les hommes de couleur, beaucoup mieux favorisés par les circonstances. Mais dès cette époque, on vit paraître des hommes noirs d'un esprit fort distingué. On peut citer le général Salomon qui, presque seul, est parvenu, à force de travail, à développer un rare talent d'écrivain. Jean-Baptiste Francisque, victime du régime impérial de 1849 qu'il avait accepté de servir, sans pouvoir s'en accomoder, était aussi d'une intelligence remarquable. Forme correcte, esprit délicat, il a été un des produits hâtifs de la race noire d'Haïti, évoluant vers les belles facultés intellectuelles et morales qui sont la gloire de l'humanité.

Malheureusement, dans cette première floraison de l'intelligence des Noirs, on ne s'occupa que de la littérature. On aima mieux cultiver la forme dans laquelle les idées doivent se présenter que d'étudier le fond même de ces idées. Beaucoup de brillant littéraire et presque pas de science. Louis-Philippe disait de Villemain qu'il faisait ses phrases tout d'abord et cherchait ensuite l'idée qu'on pouvait y mettre. C'est une saillie qui contient plus de finesse que de vérité ; mais il n'est pas moins vrai que les hommes de 1830, en France, sacrifiaient souvent trop à la forme. Imitant donc l'éloquence fleurie avec laquelle les doctrinaires français parlaient de la liberté et des principes, les Haïtiens se mirent à parler admirablement du droit, sans y croire aucunement, sans même s'occuper de ce qui le constitue, ni dans quelles limites il doit s'exercer, ni à quel point il est respectable.

Mais un homme beaucoup mieux organisé, sous ce rap-

port, fut un autre noir que j'ai particulièrement connu, M. Saint-Ilmont Blot. Comme tous ces congénères d'alors, il avait étudié presque seul. A lui ne suffirent point les qualités de littérateur ou d'écrivain qu'il possédait aussi bien que les autres célébrités de l'époque. Il y ajouta diverses sciences qu'il aima et cultiva avec passion. Il s'était adonné à l'étude du droit comme à celle des sciences naturelles et des sciences mathématiques. Toujours au travail, sans aucune autre ambition que celle d'étendre son horizon intellectuel qu'il poussait de plus en plus loin, cet homme offrait un admirable exemple d'application aux choses de l'esprit.

Il est certain qu'il se trouve dans ses papiers des manuscrits qui verront un jour la lumière de la publicité. Toute cette activité de l'intelligence n'a pas dû s'épuiser chez lui dans un pur dilettantisme, sans laisser aucune trace.

M. Blot était surtout passionné pour les études astronomiques. Passion curieuse, quand on pense qu'en Haïti on n'a encore aucun monument public, aucun établissement destiné à l'observation des phénomènes célestes ! Mais, ami de tous les étrangers, qui prenaient toujours plaisir à jouir de son agréable commerce, il profitait de ses relations pour se mettre en possession de plusieurs petits instruments propres à l'aider dans les observations faciles. Aussi son cabinet de travail était-il rempli de divers modèles de ces instruments de modeste dimension, tels que thédolithes, cercles muraux, globes célestes mobiles et cartes astronomiques de différents systèmes. Réunis à mille autres curiosités qu'il collectionnait avec soin, ces objets formaient un petit musée propret, caractéristique, où l'on n'avait jamais à s'ennuyer. J'en ai gardé un souvenir persistant ; et je me rappellerai toujours avec quel bonheur je pénétrais dans ce sanctuaire de l'étude, combien j'ai profité

des conversations sérieuses et modestement savantes qu'on y trouvait avec l'urbanité incomparable de feu M. Blot. Sans doute, dans les derniers temps il ne montrait plus le même enthousiasme pour la science et semblait tout prendre en dégoût. Des chagrins avaient envahi son cœur et assombri son esprit; pourtant il suffisait de l'entraîner sur le terrain qu'il aimait, pour faire revivre toute son ardeur intellectuelle!

Le nom de cet homme de bien et de travail n'a pas disparu avec lui. Il a laissé des fils qui s'efforceront certainement de le maintenir et d'en augmenter même le prestige. Là où les fils ne valent pas mieux que leurs pères, il n'y a pas de progrès. Ce n'est pas l'intelligence qui leur manque, d'ailleurs : M. Saint-Cap Blot s'est lancé dans la politique et aime la vie orageuse de la tribune où il se fait remarquer avec avantage parmi ceux qui l'entourent; M. Saint-Firmin Blot occupe une chaire supérieure dans le lycée de sa ville; M. Saint-Amand Blot a choisi le journalisme où il fait ses premières armes de manière à autoriser les plus légitimes espérances. Ils n'ont qu'à persévérer.

Il faut citer encore, parmi cette première génération de noirs, le nom d'Hippolyte Gelin, homme d'une valeur positive, ayant autant de distinction que d'intelligence. Il avait été élevé en France avec les Granville, les Télémaque et plusieurs autres Haïtiens remarquables qui furent envoyés en Europe, pendant la domination française, afin de recevoir une éducation soignée et une instruction solide. Cet essai qui s'effectua sous l'inspiration généreuse des idées de 1793 avait admirablement réussi. Hippolyte Gelin était un esprit éclairé, mais calme et rempli de bon sens. Toute sa personne inspirait ce respect et cette déférence involontaire qu'on éprouve toujours devant une nature d'élite, unissant la dignité au calme et à la sérénité des manières. C'est un trait de famille qui a passé à tous ses fils.

Le général Prophète, sans avoir l'instruction de ces derniers, avait un caractère si bien fait, un esprit si ouvert, qu'il a pu figurer dans les meilleurs milieux, sans jamais paraître au-dessous de ceux qui l'entouraient. Ayant reçu dans sa première jeunesse cette légère culture, absolument élémentaire, dont se contentaient pour leurs fils la majeure partie des familles haïtiennes d'alors, il eut assez d'amour-propre pour ne pas rester stationnaire. Aussi s'efforçait-il chaque jour à augmenter ses facultés. Exilé en France, après avoir été ministre dans son pays, il prit passion pour tout ce qui est beau et grand dans la civilisation. Cet homme qui avait vécu cinquante et quelques années, sans songer à l'existence des universités, se mit à suivre avec assiduité les conférences et les cours publics, tirant deci, de-là, tout ce qui pouvait être saisi par son intelligence.

Je n'ai connu intimement le général Prophète qu'en 1875. Je fus surpris de remarquer qu'il ramenait constamment nos conversations sur des controverses de critique littéraire, qu'il ébauchait avec peine, sans doute, mais où il citait des bribes d'un assez grand à-propos. Je lui fis part de mon étonnement. C'est alors qu'il me conta qu'étant à Paris, il allait écouter régulièrement les leçons du collège de France !...

Je cite tous ces petits faits avec une certaine complaisance, peut-être. C'est qu'ils décèlent une vérité constante et positive : la soif du savoir et le goût de l'instruction qui est caractéristique chez le noir. Le général Prophète qui s'exprimait avec difficulté, mais écrivait assez bien, n'était certainement pas une très forte tête ; cependant rien ne m'ôtera de l'esprit que si, dans sa première jeunesse, il avait travaillé comme il le faut, il ne fût devenu une des plus brillantes intelligences que l'on puisse rencontrer. Il avait toutes les meilleures dispositions naturelles. En écrivant ces derniers mots, je me rappelle en-

core qu'il aimait à citer ces vers de La Fontaine qui revenaient toujours sur ses lèvres :

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

Il les mettait bien en pratique. En effet, à l'époque dont je parle, il venait d'être nommé commissaire du Gouvernement d'Haïti, pour la délimitation des frontières dominicano-haïtiennes. Je l'ai vu s'exténuer à la peine, feuilletant Vattel et Martens, Calvo et de Garden, avec une ardeur qui s'augmentait en raison même des difficultés qu'il éprouvait. Il était, à toute heure, dissertant, discutant sur les différents points de sa mission. Il fit si bien qu'à la fin il se mit au courant de tout ce qu'il avait à faire, au point de vue pratique ; ayant des armes pour les objections, comme pour la défense des intérêts qu'il était chargé de défendre !

II.

LES ACTEURS DE L'INDÉPENDANCE D'HAÏTI.

Mais pourquoi ai-je attendu jusqu'à 1840 pour signaler cette évolution progressive qui a commencé de s'opérer dans la race noire d'Afrique transportée en Amérique? Les mérites de l'homme consistent-ils seulement à faire preuve d'une grande culture intellectuelle, sans que l'on compte pour rien toutes les vertus morales, telles que la bravoure, la volonté énergique, la constance dans la lutte, toutes ces forces actives qui font dominer les hommes supérieurs? Non, certainement. On pourrait, en descendant même dans les cabanons de l'esclave, retrouver les traces de ce travail de transformation qui s'affirma bien vite dans le tempérament de l'Africain, une fois soustrait aux influences délétères d'un climat malfaisant.

Tout d'abord, c'est la transformation physique qui

s'opère. « Les négrillons nés dans notre colonie, qui ont la même éducation physique et les mêmes aliments qu'en Afrique, dit Moreau de Saint-Méry, ont en général le nez moins épaté, les lèvres moins grosses et les traits plus réguliers que les nègres africains. Le nez s'allonge, les traits s'adoucissent, la teinte jaune des yeux s'affaiblit, à mesure que les générations s'éloignent de leur source primitive, et ces nuances d'altération sont très sensibles. J'ai vu des nègres avec un nez aquilin et fort long, et ces traits passer à tous les individus de la même famille. »

Ce changement étonnant qui est cause qu'aujourd'hui on ne saurait reconnaître un noir haïtien dans le tableau fantaisiste qu'on fait du nègre au nez épaté et au visage prognathe, a été déjà noté dans cet ouvrage, quand il s'est agi d'étudier les races humaines sous le rapport de la beauté. Mais ce ne fut pas seulement dans le facies de l'homme noir qu'il s'opéra. Tout son être avait reçu une vie nouvelle, vie résistante et d'une force admirable, quand on pense à quelle épreuve elle fut mise, sans perdre l'élasticité qui en fait le ressort particulier. La nature fut plus forte que les hommes. Malgré toutes les précautions du maître, toujours en éveil pour empêcher que le souffle divin de la liberté ne trouvât jamais dans la tête du Nigritien un rayon d'intelligence, seule ressource qui nous met à même de triompher de la force, le miracle s'opéra juste au moment où l'on pouvait le moins s'y attendre. Au branle magique que communiqua au monde la Révolution française, on vit bientôt les Africains asservis se transformer en héros et relever la tête vers la lumière.

D'autres ont tracé à grandes lignes les faits glorieux par lesquels nos pères ont signalé à l'univers entier leur courage et leur héroïque résolution, en effaçant à jamais sur la terre d'Haïti, jusqu'aux derniers vestiges de l'esclavage. Pour buriner en caractères indébiles les fastes de la liberté,

ils ont trouvé dans leurs cœurs toutes les sublimes inspirations que transmettent à l'esprit de l'homme les grandes actions sur lesquelles il médite. Aussi est-il inutile de remémorer ces scènes magnifiques, imposantes, où d'une masse d'esclaves courbés sous la plus odieuse oppression sortit, comme les légions de Pompée, une armée compacte et solide, composée d'hommes infatigables, de lutteurs invincibles, toujours prêts à voler à la victoire! Jamais dans une foule ainsi humiliée on n'avait trouvé d'aussi beaux élans. L'histoire de l'indépendance d'Haïti, la plus émouvante, la plus dramatique que l'on connaisse, est pleine de faits de toutes sortes, prouvant jusqu'à l'évidence que la race noire a reçu de la nature les meilleures et les plus belles dispositions. Il a fallu aux fils de l'Afrique une perspicacité, une adresse inimaginables, pour tirer de leur situation précaire tant de merveilleuses ressources. Leurs combinaisons toujours efficaces changeaient avec les circonstances, suivant les péripéties de la lutte, et s'y adaptaient si bien que tous les accidents tournaient à leur avantage. Prompts à s'assimiler toutes les connaissances, toutes les aptitudes pratiques, on les a vus déployer, tant dans les batailles rangées que dans les combats de siège, à l'attaque ou à la défense, toutes les qualités que peuvent joindre à la science stratégique l'art de la castramétation et le génie militaire le mieux cultivé! Ils savaient profiter des retranchements naturels, comme au besoin ils retranchaient leurs camps avec une habileté consommée.

La seule défense de la Crête-à-Pierrot par Dessalines, suivie de la belle retraite de Lamartinière, suffirait pour immortaliser une armée.

L'histoire conservera surtout la mémoire immortelle du vaillant capitaine qui se distingua si brillamment dans les superbes attaques de Verdières et de Belair, à l'entrée de de la ville du Cap. Oui, Capoix, le brave Capoix, était

digne de figurer parmi les plus remarquables de ces jeunes généraux qui parcouraient l'Europe, enchaînant la victoire à la hampe du drapeau tricolore. Hoche, Marceau, Moreau, transfigurés par le rayonnement des grandes idées que projetait au loin la Révolution, foulaient les champs de bataille avec l'éclat des demi-dieux; non moins rayonnante était la figure du noir héros illuminée par l'idée sainte de la liberté ! Luttant contre une armée instruite, disciplinée et retranchée dans les meilleures fortifications du pays, il sut montrer dans ses assauts irrésistibles, une intelligence, une énergie, une intrépidité qui portèrent le plus orgueilleux des adversaires à rendre hommage à son mérite et à son courage. Rochambeau, dont le cruauté et le mépris contre les noirs sont légendaires en Haïti, étonné de la vigueur et des savantes dispositions stratégiques que Capoix avaient mises en œuvre pour le culbuter des hauteurs du Cap, ne put s'empêcher de lui envoyer des félicitations. Mais laissons la place aux expressions ardentes et admiratives du magnanime Schœlcher.

Voici comment l'illustre négrophile dépeint le fait d'armes fameux auquel je fais allusion. Capoix avait livré trois assauts sans pouvoir s'emparer des positions fortifiées de ses terribles adversaires. Ses soldats, foudroyés par la mitraille, jonchaient le sol de leurs cadavres. — « Il frémit, il les exhorte, les presse, et les entraîne une quatrième fois, dit Schœlcher. Un boulet tue son cheval, il tombe; mais bientôt dégagé des cadavres abattus avec lui, il court se replacer à la tête des noirs. « En avant! en avant ! » répète-t-il, avec enthousiasme. Au même instant, son chapeau tout garni de plumes est enlevé par la mitraille. Il répond à l'insulte en mettant le sabre au poing, et se jette encore à l'assaut. « En avant ! en avant ! »

« Alors partirent du haut des remparts de la ville de grandes acclamations : Bravo ! bravo ! vivat ! vivat ! crient

Rochambeau et sa garde d'honneur qui considéraient cette belle attaque. Un roulement se fait entendre, le feu de Verdières se tait, un officier sort des murs du Cap, s'avance au galop jusqu'au front des indigènes surpris, et dit en saluant : « Le capitaine-général Rochambeau et l'armée fran-« çaise envoient leur admiration à l'officier général qui « vient de se couvrir de tant de gloire. » L'heureux cavalier chargé de ce magnifique message, tourne bride, calme son cheval, rentre au pas, et l'assaut recommence... Rochambeau, malgré sa férocité était un homme de grand courage. Le lendemain, un écuyer amena au quartier-général des indigènes un cheval richement caparaçonné que le capitaine-général offrait en signe d'admiration à l'Achille nègre « pour remplacer celui que l'armée française regret-« tait de lui avoir tué (1). »

La preuve de l'égalité des races pourra-t-elle jamais être mieux faite, ni plus éloquemment démontrée que dans cet hommage solennel rendu par l'armée française à la valeur guerrière des noirs haïtiens ? Cependant, tout ce déploiement d'habileté militaire dans les choses de la guerre, soutenu par la plus émouvante bravoure, n'est absolument rien en comparaison de la forte dose de moralité qu'il fallait à ces hommes pour continuer cette lutte acharnée, d'où devait sortir pour eux la plus glorieuse des conquêtes, celle de la liberté et d'une patrie !

On a souvent fait l'éloge des armées révolutionnaires de la France de 1793, lesquelles soutinrent les plus grands chocs et obtinrent les plus brillantes victoires dont puisse s'enorgueillir une nation, privées de tout, n'ayant parfois ni chaussures ni manteaux. Sans doute, il faut rendre un tribut d'admiration à ces braves légions tirées du peuple

(1) Victor Schœlcher, cité par Emm. Edouard, dans « *Le Panthéon haïtien.* »

français en travail de rénovation sociale. Elles en étaient incomparablement dignes, dans leur héroïque valeur comme dans leur stoïque constance. Mais que doit-on penser de ces hommes qui, privés aussi de tout, même des armes de combat, n'ayant ni arsenal, ni magasin, ni ambulance, faisant des trentaines de kilomètres par jour, sans ration, le plus souvent déguenillés, disputant aux ronces les lambeaux de leur chair, trouvèrent pourtant en leurs âmes la force de persévérer dans leur noble entreprise, de résister aux meilleures troupes de l'Europe et de les chasser enfin du sol haïtien lavé pour jamais de la souillure de l'esclavage ! En considérant le côté moral de leur conduite, il me semble que devant l'histoire et la philosophie, ces Africains ont grandi au-dessus de tout éloge. Aucun hommage ne peut égaler leur magnanimité.

Dès leur apparition sur le théâtre de l'histoire, les Noirs avaient donc fait preuve d'une évolution admirable. Cette évolution, qui s'est d'abord manifestée par leur bravoure sur les champs de bataille et leur constance dans la lutte, devait continuer sa marche ascendante jusqu'à nos jours, produisant des effets de plus en plus remarquables.

Christophe pourrait être nommé à côté de Capoix, comme courage et aptitude militaire, et il lui a été de beaucoup supérieur par son intelligence et son esprit d'organisation. Cet homme, à peine sorti de l'esclavage, a développé un génie d'administration qui étonne encore ses congénères mêmes. Conception vive, volonté inébranlable, il réunissait tout ce qu'il faut pour le commandement. Il a laissé les traces de son règne mémorable dans les ruines grandioses de ses palais et surtout de cette forteresse de Sans-souci, jetée comme un nid d'aigle sur un des pics les plus élevés des montagnes d'Haïti, dominant plus de trente kilomètres à la ronde ! Pouvait-on imaginer un meilleur centre de

résistance, dans le cas possible d'une nouvelle invasion française ?

Néanmoins, avant Christophe, il faudrait nommer Dessalines, complètement illétré, il est vrai, mais doué d'une énergie, d'un talent militaire dont aucun de ses antagonistes, aucun de ses adversaires les plus décidés n'a contesté le mérite. Cet homme à qui fut confiée la tâche aussi difficile que glorieuse de diriger souverainement le mouvement révolutionnaire dont est sorti l'indépendance haïtienne, a conduit son œuvre avec un tact merveilleux, sans jamais se montrer au-dessous de la confiance des siens. Tout, en lui, répondait aux nécessités de la situation. Là où la plupart auraient molli et donné l'exemple d'une sentimentalité positivement déplacée, avec un ennemi qui ne voyait pas des hommes comme lui dans les légions africaines, il resta ferme et inflexible, rendant outrage pour outrage, procédé pour procédé ! Que d'autres y voient de la férocité, considérant pour rien les crimes atroces commis par ses adversaires et qui transformaient les siens en simples représailles, ce sera faire preuve d'une partialité qui fausse la voix de l'histoire et voile sa majesté. Pour nous, fils de ceux qui ont souffert les humiliations et le martyre de l'esclavage, nous ne pouvons y voir que la première manifestation du sentiment de l'égalité des races, sentiment dont Dessalines est resté la personnification symbolique en Haïti.

Il faut bien honorer la mémoire de cet homme de fer qui unissait à une bravoure sans égale le tempérament du justicier et l'héroïsme du libérateur. Dans le culte patriotique des Haïtiens, culte que toutes les nations doivent aux grands hommes qui leur ont procuré une gloire ou un bienfait inappréciable, son nom doit briller au-dessus de tous ses compagnons de gloire, car son rôle historique a été démesurément plus grand, puisqu'il fut au premier

poste dans les moments les plus critiques. Il a été le premier à la peine, il doit être le premier à l'honneur. Mais au-dessus de tous, de Dessalines lui-même, il y a un autre nom plus grand, plus vénérable, à jamais glorieux et illustre, dans les annales de l'île d'Haïti qu'il a couverte de ses lauriers; cependant plus glorieux et plus illustre encore, pour avoir fourni la preuve la plus éloquente, la plus évidente de la supériorité native de la race noire. Je veux nommer Toussaint-Louverture.

III.

TOUSSAINT-LOUVERTURE.

En ce Noir dont la grande personnalité doit rester comme un modèle impérissable, destiné à vivre éternellement dans le souvenir et l'admiration de sa race entière, on rencontre le plus merveilleux exemple de l'étonnante et prompte évolution qu'avaient subie les Africains-transportés en Haïti. Né esclave, partageant l'existence misérable de tous les hommes de sa couleur que le sort avait jetés sur les côtes de Saint-Domingue, il trouva en son âme seule les aspirations supérieures qu'on verra se développer en lui avec tant d'éclat. Dévoré de la soif du savoir, mais dépourvu de moyens; désirant déployer la plus grande somme d'activité et de vigueur corporelles, mais accablé d'une complexion débile, il a tenté sur lui-même un travail titanique. Il a mené de front deux grandes entreprises des plus difficiles : il voulut corriger et les imperfections de son esprit et les vices de conformation de son corps. Comment a-t-il pu parfaire cette tâche si délicate et si pénible pour ceux-là même qui jouissent de la liberté et qui ont hérité des dispositions heureuses de vingt générations déjà transformées par une longue culture?

Tout en montrant dans l'exécution de ses travaux d'es-

clave une ponctualité qui obligeait ses maîtres à tenir compte de ses efforts, il s'exerçait, par la gymnastique de la course et de la lutte, à assouplir ses membres, à raffermir son tempérament. Ce fut si bien conduit qu'il parvint enfin à se transformer complètement. Au lieu de l'enfant rabougri et souffreteux, il devint le jeune homme le plus dispos et ensuite l'homme le mieux fait pour résister à toutes les fatigues corporelles, aux exercices les plus rudes.

Non content de cette force physique qui lui était nécessaire au premier chef, dans le rôle qu'il eût à remplir en faveur de sa race, rôle qu'il a dû avoir constamment en vue, comme le prouve sa longue, patiente et savante préparation à s'en bien acquitter, il voulut encore s'éclairer. Son génie lui fit deviner que sans les lumières de l'esprit, la meilleure volonté ne suffit pas pour conduire à bonne fin une œuvre délicate et importante. Agé de plus de vingt ans, il commença à apprendre les premières lettres de l'alphabet ! Pour un autre, le succès serait impossible, tant difficile était l'entreprise ; mais pour lui, ce fut un jeu. Enseigné par un vieux noir du nom de Baptiste, il fit des progrès si hâtifs qu'il acquit, en peu de temps, toutes les connaissances de son maître beaucoup plus dévoué que savant. Mais il ne s'arrêta pas là. Tous les ouvrages qu'il rencontrait lui étaient une bonne aubaine dont il profitait. Il travaillait sans méthode, sans principe général, il est vrai ; mais les moindres notions devenaient une semence qui germait dans son intelligence et y fructifiait. « Ses livres préférés, dit Wendell Phillips, étaient *Épictète, Raynal,* les *Mémoires militaires, Plutarque.* Il avait appris à connaître dans les bois les vertus de certaines plantes et était devenu médecin de campagne (1). »

---

(1) Wendell Phillips, *Discours sur Toussaint-Louverture,* trad. du Dr Bétancès.

Plus heureux que Douglass et d'autres esclaves, il eut un maître qui ne fit rien pour contrarier ses progrès. Le colon français de Saint-Domingne était d'ailleurs un homme aimant le luxe et la distinction. Celui dont Toussaint-Louverture était l'esclave ne fut donc pas peu flatté d'avoir un tel nègre : il en fit un cocher, dont l'habileté et les manières étaient une cause de légitime orgueil pour son maître.

Ce fut à cinquante ans que notre héros commença sa carrière active, en qualité de médecin, dans les colonnes de Jean-François et de Biassou. Déjà toute la partie septentrionale de Saint-Domingue était à feu et à sang. Les Noirs, répondant partout au cri de la révolte, s'étaient insurgés, décidés à disparaître en même temps que l'île, plutôt que de continuer à vivre sous le joug ignominieux de l'esclavage. Ils brûlaient tout devant eux. Terrible, mais nécessaire dévastation! Ils avaient compris que l'amour des colons n'était pas positivement pour une terre dont les sites pittoresques et enchanteurs sont une captivante jouissance pour les yeux et pour l'âme ; mais bien plus pour les immenses richesses, habitations somptueuses, vastes plantations, tous les raffinements du luxe entretenus par la sueur et les tortures de l'esclave! Tous ceux dont la froide cruauté et la brutalité cynique avaient fait germer dans le cœur du noir la haine amère et la soif inextinguible de la vengeance, durent fuir, épouvantés, ces lieux où se prélassait naguère leur orgueilleuse paresse. Tel dont les pieds ne foulaient que les tapis moelleux, dont les lèvres n'abordaient que les coupes d'or payées par le sang et les larmes de l'Africain flagellé, surpris en plein sommeil par la flamme sinistre et crépitante de l'incendie vorace, courait, nu et désespéré, se jeter dans une embarcation fugitive, trop heureux de trouver une écuelle qui le dispensât de boire dans le creux de sa main! Partout, l'horizon était

rouge et flambait avec des lueurs infernales. Affreuse avait été l'inhumanité des maîtres, terrible était la vengeance de l'esclave. Heureux, alors, mille fois heureux était celui dont la conduite n'avait pas brisé dans l'homme noir courbé sous sa domination jusqu'à la dernière fibre du cœur, pour n'y cultiver que le farouche instinct du mal ! Ce fût le cas de Baillon de Libertas, l'ancien maître de Toussaint-Louverture. Quand l'heure était sonnée et qu'il fallait se joindre aux siens, afin de coopérer à l'œuvre sainte de la liberté, il ne voulut rien faire sans s'acquitter auparavant d'une dette de gratitude. « Avant de partir, il fit embarquer son maître et sa maîtresse, chargea le navire de sucre et de café et l'envoya à Baltimore (1). » Digne action tout aussi remarquable que les plus hauts faits du grand capitaine, mais qui ne fut nullement isolée parmi ces Noirs dont la reconnaissance est une vertu spéciale !

Une fois lancé dans la nouvelle carrière où il devait cueillir tant de lauriers, pour le plus grand honneur de sa race et la plus belle des causes, il sut déployer une aptitude rare à profiter de tous les événements pour grandir et augmenter son prestige, sans se laisser briser ou diminuer par aucun. Un autre moins habile, moins intelligent, se croirait tout d'abord appelé, par sa supériorité, à réclamer la première place parmi ces hommes dont pas un seul ne le valait; cependant il se renferma plutôt dans son rôle de médecin, étendant peu à peu son influence, agissant de telle sorte qu'il devint insensiblement, mais sûrement, la voix la plus écoutée. A la fin aucune décision importante ne pouvait être prise sans lui.

Nous ne faisons pas ici de l'histoire. Il est donc inutile de rapporter tous les faits dont l'ensemble montre dans Toussaint-Louverture l'organisation la plus heureuse dont

(1) Wendell Phillips, *loco citato*.

la nature a pu douer un mortel. D'autres se sont acquittés de cette tâche avec une science et un talent qui ne laissent rien à faire après eux (1). Pour devenir le premier des Noirs par sa vertu, par son intelligence, par ses talents et sa bravoure, il avait grandi si bien, à mesure que sa carrière se développait en importance et en grandeur, qu'en lisant sa vie, on se rappelle difficilement sa modeste et humble extraction.

Cependant, il eut à lutter contre tous les éléments. Parmi les siens, il s'éleva contre lui le cancer de l'envie et de l'orgueil, envenimé par un malheureux dépit. Le général Rigaud, homme de couleur, furieux d'obéir à cet ancien esclave, parvenu au plus haut grade de l'armée de Saint-Domingue, après une suite d'actions éclatantes dont aucun autre n'avait offert pareil exemple, se laissa tromper par la duplicité d'Hédouville et ouvrit contre Toussaint-Louverture une rébellion fatale, qui fit couler le sang de milliers de frères, dans une guerre insensée. Action regrettable s'il en fût! Car Rigaud vaincu, le pays rentra dans l'ordre; mais le souvenir en est resté brûlant. C'est à peine si quatre-vingts ans écoulés l'ont effacé de certains esprits.

Contre les Européens, la lutte ne fut pas moins pressante, moins difficile à soutenir. Déployant sur le terrain de la diplomatie un tact, une habileté indéniable, il eut le talent de réduire à l'impuissance tous ceux qui, effrayés de

---

(1) Quantité d'ouvrages ont été écrits sur Toussaint-Louverture, à part les histoires d'Haïti où son nom joue un si grand rôle. Il faut citer la *Vie de Toussaint-Louverture* par M. Saint-Rémy et la conférence sur *Toussaint-Louverture* par M. Pierre Lafitte; mais au-dessus de tout, c'est dans l'œuvre de M. Gragnon-Lacoste, *Toussaint-Louverture*, que l'on doit étudier cette grande figure qu'il a mieux mise en relief qu'aucun de ses émules. C'est ici l'occasion d'exprimer à M. Gragnon-Lacoste le tribut de gratitude et d'admiration que lui doivent tous les hommes de la race noire.

son prestige, tâchaient de l'atténuer en diminuant son ascendant et son autorité sur l'armée et le peuple. Des hommes comme Sonthonax, Polvérel et plusieurs autres commissaires français furent expédiés à Saint-Domingue. La plupart avaient fait preuve de grande capacité parmi les plus éminents de leurs compatriotes, à l'époque de cette Révolution immortelle où la France, *magna virum*, semblait prodiguer sa plus riche sève ; mais arrivés en Haïti avec les instructions avouées ou déguisées d'affaiblir les pouvoirs de Toussaint-Louverture, par un contrôle méticuleux et des manœuvres habiles, ils furent complètement annulés. Au lieu de les enrayer, ils furent obligés de servir d'instruments aux desseins de ce Noir sur le front de qui brillait la vraie auréole du génie !

Quelques-uns, débarqués à Saint-Domingue avec des idées positivement hostiles contre lui, partirent de l'île fascinés et transformés en admirateurs enthousiastes de ses qualités. Tout lui réussissait, parce qu'en tout il montrait une intelligence supérieure, une entente extraordinaire des hommes et des choses, faculté qui est le secret du succès dans toutes les grandes affaires. Il grandit à ce point que, tout en restant Français, il était arrivé à ne plus rencontrer sur ses pas, à Saint-Domingue, un seul Français, noir, jaune ou blanc, capable de faire équilibre à sa haute et puissante personnalité. Son plus beau triomphe moral est la retraite du général Laveaux, gouverneur de l'île, qui, se sentant tellement et si naturellement annulé, lui céda le commandement en chef de la colonie et se retira en France, trop heureux d'avoir toujours pu compter sur son amitié et son appui !

Etonnante histoire, vraiment, que celle de ce Noir sorti de l'esclavage avec toute l'étoffe d'un grand homme d'Etat ! « La nature avait fait de cet homme, dit Wendell Phillips, un Metternich, un diplomate consommé. »

A ces qualités de politique habile, il réunissait le sens profond de l'homme destiné à gouverner ses semblables. Il s'y faisait remarquer par l'application raisonnée des institutions qui sont le mieux adaptées à leur état social. Il avait compris que ses frères, à peine sortis de l'esclavage; n'ayant pas, comme lui, cette lumière supérieure qui indique à l'homme ses premiers devoirs, auraient bien vite annulé les effets salutaires de la liberté par la pratique de la licence et du vagabondage, si on les abandonnait immédiatement à eux-mêmes. Il fit donc promulguer des institutions destinées à servir de transition entre leur ancien état d'esclaves et celui de citoyens appelés à contrôler les actes de l'Etat, parfaitement libres de diriger leurs propres activités. C'est que, comme tous les grands fondateurs de nations, il sentait que certaines conquêtes sociales ne se font que lentement et par une suite de transformations opportunes, indispensables. Ce ne fut pas la moindre de ses gloires. D'une main ferme, il dirigea vers le travail l'esprit de ces hommes qui venaient de conquérir la liberté sur ces mêmes terres où ils avaient horriblement peiné. Autrement, leur premier mouvement ne serait-il pas d'abandonner ces sillons qui leur rappelaient si amèrement le fouet du commandeur? Ne fallait-il pas qu'une intelligence supérieure, une volonté irrésistible vînt les y maintenir. A cette tâche ne faillit aucunement le génie de Toussaint-Louverture.

Quelques écrivains peut-être sincères, mais ne connaissant pas assez les règles de la critique historique, ont fait un crime au chef noir de ce qu'ils appellent son régime tyrannique ; d'autre part, des politiciens à courte vue s'autorisent parfois de son nom prestigieux pour essayer de justifier le plus injustifiable despotisme. Mais aux uns comme aux autres, il faut le rappeler. Un homme d'Etat de génie n'est si grand, si apprécié que parce que, dans sa

large conception, il applique à chaque situation la mesure qui y convient le mieux, au point de vue du bien-être et du développement moral de la communauté dont il dirige les destinées. C'est cette vérité de la plus haute philosophie politique que l'illustre Gambetta a traduite dans la célèbre formule de l'opportunisme. Si Toussaint-Louverture vivait à notre époque, avec sa grande intelligence, son tact réel, sa prévoyance de régénérateur social, il est certain que toutes ses actions tendraient plutôt à développer dans sa race cet esprit de liberté raisonnée et de légalité inflexible qui est le besoin actuel de l'évolution morale des Noirs en Haïti. Il aurait compris qu'après s'être constituée matériellement comme nation indépendante, il faut que la race dont il était un si noble et incomparable échantillon fasse preuve de la moralité la plus élevée, comme de la plus large intelligence. Or, pour faciliter cette dernière évolution, si délicate et si difficile dans l'espèce humaine, il est indispensable de favoriser le développement des caractères fermes et saillants, la manifestation des fières personnalités particulièrement trempées. Toutes ces choses ne se réalisent sincèrement et pleinement que là où se trouvent dignité et liberté. Les grandes âmes, comme les fleurs délicatement épanouies, se meurtrissent et se fanent inévitablement au contact brutal du despotisme. Non, Toussaint-Louverture n'eût jamais travaillé à rabaisser systématiquement le niveau moral des siens, pour la satisfaction éphémère et vaine de briller, isolé, dans le silence d'un pénible servilisme !

Dans toutes les grandes lignes de sa politique, il montrait, d'ailleurs, cette sagacité particulière aux hommes d'élite et qui les porte naturellement, spontanément, à la conception de toutes les idées justes et rationnelles, sans attendre que les spéculations philosophiques viennent les ériger en principes, après une longue suite de tâtonnements

et de dissertations. C'est ainsi que dans la constitution qu'il fit élaborer en 1800, — constitution dont le seul projet était d'une audace superbe, jetant le premier pont qui devait infailliblement conduire à l'indépendance de l'île, — les principes les plus élevés, et alors absents dans les institutions des plus grandes puissances de l'Europe civilisée, furent reconnus et consacrés comme les prescriptions du droit positif.

Si nous laissons le terrain de la législation, de la diplomatie et de l'administration, pour suivre Toussaint-Louverture sur les champs de bataille, nous le rencontrerons encore supérieur à tous ceux qui l'entourent, supérieur à tous ceux qui se trouvent en face de lui. Activité extraordinaire, sang-froid étonnant, conception vive des plans de guerre, fermeté d'exécution, courage, l'intrépidité chevaleresque unie à la prudence raisonnée, il avait toutes ces qualités qui font un grand capitaine. Aussi n'avait-il jamais entrepris une campagne sans parvenir au but désiré, sachant mener les choses de manière à ce que le dernier mot de la victoire lui restât toujours. Citons plutôt Wendell Phillips, cet Américain illustre, digne ami de Lincoln, mais surtout ami infatigable de la vérité, du droit et de la justice.

« Qu'a fait Toussaint ? dit-il. Il a repoussé l'Espagnol sur son territoire, l'y a attaqué, l'a vaincu et a fait flotter le pavillon français sur toutes les forteresses espagnoles de Santo-Domingo. Pour la première fois peut-être, l'île obéit à une seule loi. Il a remis le mulâtre sous le joug. Il a attaqué Maitland, l'a défait en bataille rangée et lui a permis de se retirer vers la Jamaïque, et lorsque l'armée française se souleva contre Laveaux, son général, et le chargea de chaînes, Toussaint réprima la révolte, fit sortir Laveaux de prison et le mit à la tête de ses propres troupes. Le Français reconnaissant le nomma général en chef. « *Cet*

homme fait l'ouverture partout, » dit quelqu'un. De là le nom de L'Ouverture, que lui donnèrent ses soldats. »

Après avoir admis le raisonnement qui a conduit Macaulay à déclarer que Cromwell était supérieur à Napoléon, au point de vue du génie militaire, en comparant leur éducation respective et les moyens dont chacun disposait, le grand orateur américain établit le parrallèle suivant entre Cromwell et Toussaint-Louverture.

« Cromwell, dit-il, n'avait jamais vu une armée avant l'âge de quarante ans ; Toussaint ne vit pas un soldat avant cinquante. Cromwell créa lui-même son armée, avec quoi ? Avec des Anglais, le meilleur sang de l'Europe, avec les classes moyennes de l'Angleterre, le meilleur sang de l'île. Et avec cela, qui parvint-t-il à vaincre ? des Anglais, ses égaux. Toussaint créa son armée, avec quoi ? Avec ce que vous appelez la race abjecte et méprisable des nègres, avilie par deux siècles d'esclavage. Cent mille d'entre eux avaient été importés dans l'île depuis quatre ans et parlaient des dialectes distincts; ils étaient à peine capables de s'entendre. Avec cette masse informe et dédaignée, comme vous dites, Toussaint forgea pourtant la foudre et la déchargea, sur qui? Sur la race la plus orgueilleuse de l'Europe, les Espagnols; et il les fit rentrer chez eux, humbles et soumis (*Applaudissements*); sur la race la plus guerrière de l'Europe, les Français, et il les terrassa à ses pieds; sur la race la plus audacieuse de l'Europe, les Anglais, et il les jeta à la mer, sur la Jamaïque (*Applaudissements*). Et maintenant je le dis; si Cromwell fut un grand capitaine, cet homme fut pour le moins un bon soldat.

« Le territoire sur lequel ces événements avaient lieu était étroit, je le sais ; il n'était pas vaste comme le continent ; mals il était aussi étendu que l'Attique qui, avec Athènes pour capitale, remplit la terre de sa renommée pendant

deux mille ans. Mesurons le génie non par la quantité mais par la qualité (1). »

Assurément, quand une race a produit une individualité aussi merveilleusement douée que l'était Toussaint-Louverture, il est impossible d'admettre qu'elle est inférieure à d'autres, sans démontrer un aveuglement ou une absence de logique inconcevable. Néanmoins, pour bien apprécier la grandeur de cet homme dont les actions mémorables ont excité l'admiration significative de ceux-là mêmes qu'il eut à combattre, il faut se rappeler les conditions où se sont développés ses talents et son intelligence.

Dénué de tous les moyens que l'Européen trouve à sa disposition, quand il est mu par les nobles aspirations de la gloire et de la renommée, il a fallu à ce fils de l'Afrique tirer tout de son propre fonds. Mais il y trouva une si riche étoffe, de telles aptitudes, qu'aucun autre n'a pu l'égaler en mérite, encore bien que la pénurie de ses premières ressources semblât le condamner à une irrémédiable impuissance. Plus on étudie cet homme, plus il grandit. Il y a des noms historiques que les années diminuent. Souvent ils n'ont été revêtus des premiers éclats qui conduisent à l'immortalité, que par la dévotion d'un parti qui exalte en eux des tendances, des inclinations politiques ou religieuses dont il adopte l'enseigne. Celui du chef noir brille de lui-même; et lorsque, dans un siècle, la race noire aura entièrement accompli son évolution intellectuelle, il reluira encore mieux dans le Panthéon de l'histoire, où les grands hommes immortalisés par l'admiration de la postérité, rayonnent comme autant de constellations dans le ciel de l'humanité !

Mais revenons à Wendell Phillips.

« Et maintenant, dit-il, Saxon aux yeux bleus, orgueil-

---

(1) Wendell Phillips, *loco citato*, p. 37-40.

leux de ta race, reviens avec moi sur tes pas vers le commencement du siècle et choisis le peuple qu'il te plaira. Prends-le en Amérique ou en Europe; cherche chez lui un homme au cerveau formé par les études de plus en plus élevées de six générations ; retire-le des écoles strictement façonnées aux règles de l'entraînement universitaire ; ajoute à ses qualités l'éducation la mieux entendue de la vie pratique; dépose sur son front la couronne argentée du septuagénaire, et alors montre-moi l'homme de race saxonne pour qui son plus ardent admirateur aura tressé des lauriers aussi glorieux que ceux dont les plus implacables ennemis de ce noir ont été forcés de lui couronner la tête. Habileté militaire rare, connaissance profonde du cœur humain, fermeté pour effacer les distinctions des partis et confier la patrie à la volonté de ses enfants, tout cela lui était familier. Il précéda de cinquante ans Robert Peel; il prit place auprès de Roger Williams, avant qu'aucun Anglais, qu'aucun Américain n'eussent conquis ce droit, et cela se trouve écrit dans l'histoire des États qui furent les rivaux de celui que fonda le noir inspiré de Santo-Domingo (*Applaudissements*). »

Ces paroles éloquentes et savantes à la fois, dites avec une conviction ardente, persuasive et émue, par un homme tel que le l'éminent Américain qui fut une des plus belles lumières des États-Unis, ces paroles, disons-le, sont le plus brillant éloge que l'on pourra faire non seulement de Toussaint-Louverture, mais encore de toute la race noire. A elles seules, elles la sauveraient de la sotte accusation d'infériorité qu'on s'est trop obstiné à lui infliger. Cependant Wendell Phillips, homme d'une logique inflexible et incapable de se laisser dominer par les préjugés vulgaires, est allé jusqu'au bout, dans cette grande protestation de la vérité placée plus haut que les conventions mesquines, plus haut que l'orgueil de race, plus haut enfin

qu'un patriotisme étroit qui voudrait fausser le verdict de l'histoire ! Sa voix fut aussi grande que celle de la conscience universelle. Entraîné par cette admiration enthousiaste à laquelle résistent difficilement les âmes généreuses, toutes les fois qu'elles se trouvent en présence d'un rare génie, il a mis Toussaint-Louverture à la place que les siècles futurs, de plus en plus éclairés, lui consacreront à jamais. Sans doute, le grand orateur s'illusionnait, quand il reculait, à cinqnante ans seulement de l'époque où il parlait, cette grande et définitive restauration de la vérité dont il a commencé l'œuvre en faveur de la mémoire du général noir; mais qu'il faille doubler ou tripler le délai, sa prédiction doit infailliblement se réaliser. Laissons-le parler.

« Vous me prendrez sans doute ce soir pour un fanatique, dit-il, parce que vous lisez l'histoire moins avec vos yeux qu'avec vos préjugés; mais dans cinquante ans, lorsque la vérité se fera entendre, la Muse de l'histoire choisira Phocion pour les Grecs, Brutus pour les Romains, Hampden pour l'Angleterre, Lafayette pour la France, elle prendra Washington comme la fleur la plus éclatante et la plus pure de notre civilisation naisssante et John Brown, comme le fruit parfait de notre maturité (*Tonnerre d'applaudissements*); et alors, plongeant sa plume dans les rayons du soleil, elle écrira sur le ciel clair et bleu, au dessus d'eux tous, le nom du soldat, de l'homme d'État, du martyr TOUSSAINT-LOUVERTURE! (*Applaudissements longtemps prolongés*). »

Après un quart de siècle, il me semble entendre ces applaudissements se prolonger encore. Ils retentissent dans mon cœur et réconfortent ma foi dans l'avenir de ma race, de la race noire dont la gloire incomparable, éternelle, est d'avoir produit un tel homme, là où tant d'autres races n'auraient offert qu'une brute à face humaine. Oui, ému

jusqu'aux larmes, je sens le besoin de m'incliner et de saluer cette grande et noble figure de Toussaint-Louverture. Elle est frappée au coin de l'histoire avec l'empreinte du génie et de l'immortalité! Lors même que toutes les universités européennes se réuniraient pour soutenir la théorie de l'inégalité des races, l'infériorité native et spéciale du Nigritien, je n'aurais qu'à détourner la tête. Pour tout argument, je chercherais dans le ciel bleu et clair, à travers les rayons du soleil, ce nom que la Muse de l'histoire y a buriné, suivant les poétiques expressions de Wendell Phillips et je leur opposerais l'exemple de ce soldat illustre. Cela suffirait.

Les faits parleront toujours plus haut que toutes les théories. Et qu'enseignent-ils? Ils nous ont montré ce noir abandonné à lui-même, courbé sous le joug de l'esclavage, n'ayant pour toutes ressources que ses qualités natives. Ne l'avons-nous pas vu pourtant lutter d'intelligence et d'énergie contre tous les éléments, hommes et choses; surmonter les imperfections de sa propre constitution, en les corrigeant à son avantage; triompher enfin de l'antagonisme des Européens formés par la meilleure éducation universitaire, en prouvant partout qu'il leur était supérieur?

En sortant de l'île d'Haïti, on pourrait encore rencontrer bien d'autres noirs illustres et qui, par leur personnalité remarquable, ont été ou sont encore une protestation éloquente contre la doctrine surannée et anti-scientifique de l'inégalité des races. Aux États-Unis comme à Libéria, dans maintes petites républiques de l'Amérique méridionale ou centrale, on peut remarquer des noirs dont la brillante intelligence est un signe irréfragable du sceau de l'égalité que la nature a imprimé sur le front de toutes les races humaines. Même à l'intérieur de l'Afrique, il surgit parfois des individualités puissantes, dignes de disputer la

palme à tous les individus de la race caucasique, sous le rapport de l'initiative intellectuelle, si on veut prendre en considération la différence des milieux et de l'éducation. Plus d'un exemple s'offrirait à ma plume et viendrait démontrer que partout où les noirs ont pu se constituer en société, quelque élémentaire que soit leur organisation politique et religieuse, ils manifestent le germe de toutes les grandes qualités qui, pour grandir et s'étendre, n'attendent qu'une transformation heureuse. Mais à quoi bon! Après la figure de Toussaint-Louverture, toutes les autres deviennent insignifiantes et s'éclipsent par l'éclat même qu'elle projette. Conservons *au premier des Noirs*, le titre qu'il a choisi comme le plus beau et le plus expressif. Sa gloire appartient à l'humanité noire entière. Elle suffit amplement pour enorgueillir et ennoblir tous les descendants de la race africaine, dont il a démontré à un si haut point les merveilleuses aptitudes!

Tous les faits qui viennent d'être cités nous permettent d'affirmer que lorsqu'on étudie impartialement la rapidité de l'évolution de la race noire, il est impossible de ne pas avouer qu'elle possède une spontanéité admirable pour la réalisation de toutes les conquêtes intellectuelles et morales. En recourant toujours — pour l'interprétation des phénomènes historiques — à la théorie de l'évolution, vraie dans la sociologie comme dans la biologie, il est donc permis de soutenir de la façon la plus catégorique et la plus légitime que cette race est l'égale de toutes les autres, et que de toutes les autres elle est la plus résistante contre les influences dépressives. N'est-ce pas assez pour chasser des esprits incrédules ou attardés l'étrange prétention par laquelle une foule d'hommes, ignorants ou savants, en sont venus à se persuader que leur peau plus ou moins blanche, une chevelure plus ou moins lisse, est la marque incontestable de leur supériorité native sur

tous ceux que la nature, dans son œuvre sublime, a décorés d'une couleur foncée et de cheveux crépus? Quelle autre preuve faudra-t-il pour donner un caractère plus assertoire au principe de l'égalité des races humaines, si la comparaison de l'état initial et du développement sociologique de chacune de ces races reste pour nous sans aucune signification philosophique et scientifique? Il me semble que la démonstration, ainsi faite de la vérité que je défends, ne souffre aucune objection. Aussi la doctrine de l'inégalité des races humaines, à ce point contredite par la science et l'histoire, aurait-elle été bien vite rejetée par toutes les intelligences saines, si diverses causes ne l'y maintenaient d'une façon subreptice. C'est qu'aux erreurs provenant d'une fausse judiciaire, il faut ajouter celles qui se perpétuent par des motifs absolument étrangers à la science et à la logique, mais dont l'influence pratique et journalière est on ne peut plus réelle et agissante dans le maintien du plus sot, du plus ridicule des préjugés.

C'est un point infiniment digne d'être étudié.

CHAPITRE XVI.

La solidarité européenne.

No hay quien desconozca, no, como la idea de raza completa la idea de patria.
(Emilio Castelar).

I.

INFLUENCE DE L'UNION CAUCASIQUE SUR LA THÉORIE DE L'INÉGALITÉ DES RACES.

Il est certain que la civilisation, en se perfectionnant, développe parmi les hommes un sentiment de solidarité chaque jour plus vif. Des peuples, éloignés les uns des autres par des distances considérables, se prennent réciproquement d'une sympathie profonde, agissante, qu'on découvrirait avec peine, naguère, parmi les gens de la même nation mais de province distincte. Ce sentiment n'existe pas lorsque, l'unité morale n'étant pas encore complète, on porte le même drapeau sans être inspiré des mêmes idées, sans vivre des mêmes émotions, plaisir ou souffrance qui se ressentent ensemble dans la société, par ce sens élevé qu'on pourrait nommer le sens patriotique, et qui réunit en un lien ineffable tous les ressorts de l'organisme social. Cet altruisme progressif, qui est une preuve évidente de l'amélioration morale des hommes policés, ne règne pas pourtant sans contre-poids dans les actions individuelles ou collectives de l'humanité. Il y a partout des antinomies. Avec l'idée de patrie se développe aussi de plus en plus, dans l'espèce humaine, un égoïsme supérieur, transcendant, et dont l'effet est de désirer, de rechercher même pour sa communauté politique

tout ce qu'il paraîtrait insensé de rechercher pour soi-même. Pourvu qu'il s'agisse d'un but patriotique à atteindre, il semble que tous les moyens deviennent légitimes; toutes sortes d'habiletés, justifiables. Scipion l'Africain, accusé de corruption, se contenta, pour toute défense, de dire à la foule réunie au forum : « Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal à Zama; allons au Capitole en rendre grâce aux dieux. » De même fait aujourd'hui le politicien qui a commis les plus grands forfaits contre la morale et le droit; il se contente de répondre à toutes les accusations : « J'ai agi en patriote, je ne puis être jugé que par mes pairs! » En se défendant ainsi, on obtient infailliblement les applaudissements de la foule, toujours impressionnable, toujours prête à se laisser entraîner par les grands mouvements de l'âme.

L'empire que prend actuellement sur les esprits l'idée de la patrie, si bien faite pour inspirer à l'homme les actions éclatantes comme les grandes pensées, s'explique d'ailleurs facilement. C'est une conception de plus en plus claire, de plus en plus large des devoirs auxquels chacun est moralement assujetti envers le pays où il est né, où il s'est développé, en y prenant tout : ses habitudes, son éducation, son esprit. Mais quelque élevée, quelque abstraite que soit cette idée, elle ne pourrait subsister longtemps si elle ne s'adaptait à des formes tangibles qui en constituent la représentation concrète et lui donnent un caractère pratique à l'aide duquel on puisse vérifier ses manifestations, sans aucune équivoque. Le patriotisme devait donc se traduire naturellement par une affection sans égale pour la terre natale. Mais, en elle, on ne voit surtout que ceux qui ont joui et souffert avec nous ou dont les pères ont eu à conjouir et condouloir avec les nôtres; ceux qui forment avec nous une réunion où les aspirations communes sont soutenues par un ensemble de

coutumes identiques, par un tempérament physiologique et psychologique dont la moyenne est commune, ou bien est toujours considérée comme telle, toutes les fois qu'il s'agit de la comparer à celle que semble présenter le tempérament d'un autre groupe. C'est par ce côté que l'idée de race fait son entrée dans les actions d'un peuple et y influe à l'égal même du patriotisme avec lequel elle se confond, en le complétant. L'influence ethnique ainsi entendue ne saurait être niée dans les actes politiques des nations, voire dans les appréciations qu'elles font de toutes les questions à éclaircir, même au point de vue rationnel. Alors même qu'on n'en dise mot, elle reste encore infiniment puissante, étant si positive et agissante dans les événements qui se déroulent comme dans les théories qui s'élaborent.

C'est un fait. On peut remarquer dans le cours de l'histoire contemporaine que toutes les compétitions internationales, qui ont conduit les peuples à s'entrechoquer sur d'immenses champs de bataille, en des guerres horribles, exterminatrices, proviennent, pour la meilleure partie, des rivalités de race. Sans doute, la collision n'a pas toujours lieu entre des races franchement distinctes. C'est le plus souvent entre les sous-races de l'Europe que l'on voit surgir ce déchaînement affreux de l'instinct belliqueux, où chacun ne songe qu'aux moyens les plus meurtriers, les plus expéditifs, pour réduire à l'impuissance et dominer son adversaire, transformé en ennemi implacable dans la terrible mêlée. Des hommes qui semblaient nés pour s'entendre et évoluer ensemble vers un progrès réalisé en commun, se trouvent gênés de marcher, les uns à côté des autres, sur le même continent. C'est qu'une cause mystérieuse les pousse à cette conflagration périodique. L'amour de la patrie, de plus en plus vif, poussé jusqu'à une dévotion étroite, leur inspire des préoccupations qui ne permettent pas de repos,

tant que la nation à laquelle ils appartiennent n'occupe pas le premier rang et ne préside pas, pour ainsi dire, aux destinées des autres, avec une hégémonie incontestée. Aussi, toute la somme d'ambition et d'égoïsme mesquin qu'il est devenu honteux à un homme de concevoir pour lui-même, tend-on à la déverser en faveur de sa patrie, ou de sa race pour lesquelles on ne peut jamais être trop ambitieux. Bien plus, ces préoccupations ne se limitent pas aux temps présents; elles vont plus loin : elles visent même l'avenir le plus éloigné possible. De là une agitation incessante, où l'on se talonne, toujours prêt à en venir aux mains, lorsque dans cette soif de grandeur et de prééminence, l'un persiste à ne rien céder à l'autre qui affiche des prétentions altières ! Bien souvent, par un pénible exemple, on voit les plus forts s'empresser de briser les plus faibles, avant même que ces derniers soient parvenus à un degré de puissance qui fasse ombre à leur orgueil ou contre-poids à leur prépondérance.

Or, si parmi les hommes de la race caucasique, il se rencontre une pareille rivalité, que sera-ce entre ces mêmes hommes et ceux d'une autre race bien distincte, étrangère à la leur, tant par le tempérament, par la physionomie et la couleur, que par la différence des climats et de la culture intellectuelle ? Qu'on en juge !

Nous avons fait cette observation. Le sentiment de la solidarité humaine prend une extension d'autant plus grande que la civilisation est mieux implantée dans l'esprit et les mœurs des nations. Mais cette solidarité d'abord plus étroite, plus intime pour ainsi dire, se développe insensiblement pour embrasser, avec le temps, l'humanité tout entière. Commencée dans le cercle le plus concentré qui est la famille, elle s'étend du foyer domestique au clan, du clan à la commune, puis à la province, à la contrée, à tout le continent que l'on habite. Elle passe par les groupe-

ments les plus resserrés, pour continuer à s'étendre à la plus large collection d'individus pouvant se remuer ensemble dans un cercle d'idées communes. C'est ainsi qu'on est membre d'une famille, ensuite Nantais, puis de la Loire, Français, Européen, élargissant sans cesse la sphère d'activité et de sympathie qui nous tient le plus étroitement lié à la destinée des autres hommes. Encore, avant de penser qu'il est Européen, le Français, se rappelle-t-il qu'il appartient davantage au groupe des peuples d'origine latine, toutes les fois que ce groupe veut s'affirmer en face des nations slaves ou germaniques! Cela est si vrai que lorsque, par une raison quelconque, un souverain ou un ministre tâche de rompre ces alliances naturelles, pour rechercher des forces plus avantageuses dans les compromis diplomatiques qu'une politique à courte vue justifie ostensiblement, les peuples protestent, résistent et ruinent par leur force d'inertie tous les projets construits sur ces bases anti-historiques.

Alphonse XII aura beau vouloir se faufiler avec l'Allemagne, que le peuple espagnol penchera du côté de la France. Quand bien même le gouvernement allemand lutte contre l'Autriche, le peuple allemand, placera les Autrichiens avant toutes les autres nations dans ses affections. Cette inclination naturelle à se grouper suivant que l'indique l'inspiration d'une parenté ethnique plus étroite peut ne pas se manifester invariablement. L'Italie, quoique de race latine et malgré tous les devoirs de la gratitude, peut, à un certain moment, s'ériger en antagoniste de la France et se montrer prête à se jeter dans les bras de l'Allemagne ou de l'Angleterre, toutes les fois qu'il faut se dessiner dans la politique internationale de l'Europe; les ouvriers de Londres ont pu, dans un éclair de rapide générosité, demander que le gouvernement anglais vînt au secours de la France envahie par les Prussiens. Mais ces faits ne

changent rien aux lois de l'histoire. Ils n'empêchèrent point que l'Angleterre et la Russie ne restassent sourdes aux pressantes et patriotiques prières de Thiers, en laissant faire les Prussiens; et lorsque l'Italie aura compris la coûteuse vanité des rêves de suprématie européo-latine qu'elle nourrit, à la remorque de M. Mancini et du roi Humbert, elle reviendra paisiblement à ses traditions séculaires.

Tout cela est presque aussi certain que le résultat d'un problème de mathématique; et il en sera ainsi de longtemps.

Mais de cet ordre de choses même découle un fait plus général, qui nous intéresse particulièrement. Il en résulte que toutes les nations européennes, de race blanche, sont naturellement portées à s'unir pour dominer ensemble le reste du monde et les autres races humaines. Si on dispute à savoir qui dominera en Europe et laquelle des civilisations slave, germanique ou latine, doit donner le ton dans l'évolution commune de la race caucasique, on est au moins unanime à reconnaître le droit qu'a l'Europe d'imposer ses lois aux autres parties du globe. Aussi, toutes les fois qu'une puissance européenne prête son concours ostensible ou caché à un peuple d'Asie ou d'Afrique, est-ce mieux pour paralyser les progrès d'une rivale, dont elle est jalouse ou redoute la grandeur, que pour favoriser ce peuple auquel on ne vient en aide qu'avec l'arrière-pensée de pouvoir l'exploiter à son tour !

C'est un caractère particulier de la civilisation moderne que les actions politiques et nationales, de même que les actions individuelles et privées, ont communément besoin d'une justification morale ou scientifique, sans laquelle les acteurs ne se sentent pas la conscience tranquille. Hypocrite, subtil parfois est le raisonnement dont ils tirent leurs règles de conduite; mais est-ce moins l'indice d'un certain respect de la justice et de la vérité éternelles, aux-

quelles on rend hommage alors même qu'on les élude? Pour légitimer les prétentions européennes, il a bien fallu mettre en avant une raison qui les justifiât. On n'a pu en imaginer une meilleure que celle qui s'appuie sur la doctrine de l'inégalité des races humaines. D'après les déductions tirées de cette doctrine, la race blanche, étant unanimement reconnue supérieure à toutes les autres, a pour mission de dominer sur elles, car elle est seule capable de promouvoir et de maintenir la civilisation. Elle en est devenue le porte-étendard élu et consacré par les lois mêmes de la nature!

Cette doctrine est-elle née d'une inspiration purement platonique? Nullement. Elle est le résultat du plus affreux égoïsme, usurpant le nom de la civilisation, adultérant les plus belles notions de la science, pour en faire les soutiens des convoitises matérielles, les moins respectables du monde. Les peuples européens, heureux d'être parvenus les premiers à un degré de développement qui leur garantit actuellement une supériorité incontestable sur le reste des nations, ne voient en dehors de l'Europe que des pays et des hommes à exploiter. Trouvant trop étroit le terrain où ils sont nés et doivent vivre, ils recherchent, avec une insatiable ardeur, des territoires plus vastes, où puissent se réaliser leurs rêves de déployer à l'infini leurs immenses ressources et d'augmenter de plus en plus leurs richesses, sans qu'aucune difficulté les vienne contrarier. Partout et chaque jour, se manifeste davantage en Europe cette soif de coloniser qui est devenue insensiblement la passion dominante de la politique. Cette aspiration grandissante à s'emparer de territoires étrangers, habités par des regnicoles qui ont possédé depuis une époque immémoriale la terre où sont plantées leurs tentes, où sont établies leurs huttes, terre mille fois sacrée pour eux, parce qu'elle contient le dépôt précieux des cendres de leurs pères, a

quelque chose de souverainement brutal. Elle ne cadre pas le mieux du monde avec la moralité du siècle et les prescriptions du droit des gens dont elle est la négation positive. De là la nécessité de recourir à la casuistique et d'éluder le droit par une considération arbitraire des faits.

Le droit naturel, le droit des gens ne s'élève contre les usurpations politiques ou sociales, que parce qu'il admet comme premier principe l'égalité de tous les hommes, égalité théoriquement absolue, intégrale, qui impose à chacun l'obligation de respecter aussi religieusement son semblable qu'il se respecte lui-même, tous ayant la même dignité originelle attachée à la personne humaine. L'égalité de droit ne pourrait se maintenir comme une pure abstraction, n'ayant aucune corrélation avec les faits. Toutes les lois générales de la sociologie, quelque élevée qu'en puisse être la notion, doivent infailliblement se relier à une loi biologique qui leur serve de base et leur crée une racine dans l'ordre des phénomènes matériels. Ainsi que nous l'avons vu ailleurs, la base de l'égalité de droit, entre les hommes, ne saurait être autre chose, que la croyance aprioristique en leur égalité naturelle. Il a donc suffi à la conscience européenne de supposer les autres races humaines inférieures à celles de l'Europe, pour que tous les principes de justice aient perdu leur importance et leur mode d'application ordinaire, à chaque occasion où il s'agit d'empiéter sur les domaines de ces races déshéritées. Ce biais est d'une commodité incomparable et prouve la fine adresse du Caucasien. Sans doute, les choses ne se divulguent pas clairement. Ceux qui s'occupent des questions anthropologiques, ou même philosophiques, semblent ne se préoccuper aucunement de la portée juridique des théories ou des doctrines qu'ils préconisent; mais au fond tout s'enchaîne. Plus d'une fois, l'homme d'Etat, acculé par des interpellations difficiles et pressantes, s'abattra soudain sur ces théories

scientifiques qui semblent être si étrangères à sa sphère d'activité.

Toutes les fois qu'on se trouve donc en présence d'Européens discutant la question scientifique de l'égalité ou de l'inégalité des races humaines, on a en face des avocats défendant une cause à laquelle ils sont directement intéressés. Encore bien qu'ils aient l'air de se placer sous l'autorité de la science et de ne plaider qu'en faveur de la pure vérité ; alors même qu'ils se passionnent pour leur thèse jusqu'à faire abstraction du mobile positif qui les y maintient, leurs argumentations se ressentent toujours de l'influence que subit l'avocat plaidant *pro domo sua*. Argumentant dans un sens contraire, peut-être ne fais-je rien autre chose que céder à la même impulsion. La réciproque est vraie, pourrait-on dire; mais cela ne détruit point le fait à démontrer. Or, il est constant que l'une des causes d'erreur qui agit le plus puissamment sur l'intelligence des philosophes et des anthropologistes, soutenant la thèse de l'inégalité des races, c'est l'influence ambiante qu'exercent sur elle les aspirations envahissantes et usurpatrices de la politique européenne, aspirations dont l'esprit de domination et la foi orgueilleuse en la supériorité de l'homme de type caucasien sont la source principale.

La plupart de ceux qui proclament doctoralement que les races humaines sont inégales, — que les Noirs, par exemple, ne parviendront jamais à réaliser la civilisation la plus élémentaire, à moins qu'ils ne soient courbés sous la férule du Blanc, — arrondissent le plus souvent leurs phrases aux périodes sonores, en pensant à une colonie qui leur est échappée ou à une autre qui ne leur reste qu'en réclamant audacieusement l'égalité de conditions politiques entre noirs et blancs. On ne renonce pas facilement à l'antique exploitation de l'homme par l'homme : tel est pourtant le principal mobile de toutes les colonisa-

tions, soutenu par le besoin que les grandes nations industrielles éprouvent d'étendre sans cesse leur rayon d'activité et d'augmenter leurs débouchés. Économistes, philosophes et anthropologistes deviennent ainsi des ouvriers de mensonge, qui outragent la science et la nature, en les réduisant au service d'une propagande détestable. En fait, ils ne font que continuer dans le monde intellectuel et moral l'œuvre abominable que les anciens colons exerçaient si bien, en abrutissant l'esclave jaune ou noir par l'éreintement matériel. Combien de travailleurs, en effet, ne se laisseront pas gagner par un pénible et sombre découragement, en lisant les sentences absolues prononcées par les plus grands esprits contre les aptitudes du Nigritien! Combien d'intelligences naissantes, au sein de la race éthiopique, ne se laisseront pas endormir au souffle mortifère des phrases sacramentelles d'un Renan, d'un de Quatrefages ou d'un Paul Leroy-Beaulieu! Ces savants ont-ils conscience de leur malheureuse complicité? Personne ne le sait, personne ne peut le savoir. Ce que l'homme pense dans son for intérieur sera éternellement un mystère pour les autres hommes. Cependant il y a un fait positif, c'est que toutes les tendances colonisatrices de la politique européenne les entraînent dans un courant d'idées où l'égoïsme de race doit dominer fatalement, de plus en plus, les pensées et les inspirations individuelles. Ces tendances renforcent chaque jour les préjugés d'une sotte hiérarchisation ethnique, plutôt que de les laisser tomber dans un relâchement que l'absence de tout intérêt actuel produirait infailliblement et naturellement. De même que la majorité de leurs congénères, ils ne pourraient s'affranchir d'une telle influence qu'en tant que leur esprit serait suffisamment prémuni contre elle. Pourtant tout se réunit de manière à ce qu'ils soient difficilement désabusés.

En effet, l'axe de la politique européenne semble tourner vers l'Asie et l'Afrique. Toutes les ambitions s'entrechoquent, allant à la recherche d'un terrain propre à leur agrandissement commercial, c'est une course insensée et bizarre, bien ressemblante à celle de Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale ! C'est à qui, des peuples de l'Europe, aura la plus grande part dans cette curée où l'on se précipite avec avidité. L'Afrique, peuplée de Noirs, semble être de si bon droit accessible aux conquêtes de l'Européen, que rien ne repousse les prétentions de ceux qui veulent s'y procurer un lopin de terre, au détriment de l'indigène. L'homme noir n'est-il pas d'une race inférieure ? N'est-il pas destiné à disparaître de la surface du globe, afin de faire place à la race caucasique, à laquelle Dieu a donné le monde en héritage, comme, dans le mythe biblique, il le donna aux descendants d'Israël? Tout se fait donc pour le mieux, à la plus grande gloire de Dieu!

Les idées que j'esquisse légèrement ici ne sont nullement le produit de ma seule imagination. C'est le résultat d'une théorie qui est tellement répandue parmi les Européens que les esprits les plus philosophiques n'ont pu échapper à sa prestigieuse inspiration. Il serait peut-être étonnant de voir un homme de la trempe de M. Herbert Spencer y céder comme tous les autres et y compromettre, sans hésiter, sa réputation de profonde clairvoyance. Cependant, il va plus loin que personne, en affirmant le droit d'extermination qu'a l'Européen contre tous ceux qui résistent à son envahissement. Dans son traité de *Morale évolutionniste*, qui est le couronnement de ses principes philosophiques et scientifiques, on lit les paroles suivantes : « Si l'on dit qu'à la manière des Hébreux qui se croyaient autorisés à s'emparer des terres que Dieu leur avait promises, et dans certains cas, à en exterminer les habitants, nous aussi, pour répondre à « l'intention manifeste de la Providence »,

nous dépossédons les races inférieures, toutes les fois que nous avons besoin de leurs territoires, on peut répondre que, du moins, nous ne massacrons que ceux qu'il est nécessaire de massacrer et laissons vivre ceux qui se soumettent (1). »

Il est curieux de constater à quelle conséquence la doctrine de l'inégalité des races a pu amener l'esprit le mieux fait, l'intelligence la mieux équilibrée ; mais c'est une nouvelle preuve de la puissance de la logique. On ne s'en écarte, dans la science comme en tout, que pour tomber dans les erreurs les plus grossières, les théories les plus insensées !

L'Asie, avec des peuples en possession d'une civilisation mille fois séculaire, mais vieillie et décrépite dans une stagnation malheureuse, ne tente pas moins les convoitises de la race caucasique. Là aussi, elle se croit appelée à tout régénérer ; non par un commerce régulier, non par un échange d'idées et de bons procédés qui profiteraient admirablement aux fils de l'extrême Orient, mais en s'imposant comme des maîtres, de vrais dominateurs. Pour encourager l'esprit public dans l'acceptation et l'exécution de ces entreprises lointaines et chanceuses, n'y a-t-il pas la théorie de l'inégalité des races ? N'est-ce pas la destinée des peuples blancs de gouverner le monde entier ? Toute l'Europe n'est-elle pas devenue héritière des grandes destinées de Rome ?...

Tu regere imperio populos, Romane, memento!

Aussi combien enchevêtrée ne se trouve pas la politique européenne dans toutes ces convoitises sur l'Asie et l'Afrique, que le langage parlementaire a décorées du nom élégant de *question d'Orient* ! C'est la civilisation occidentale qui agit, mais tous ses efforts sont tournés vers le monde oriental. Chaque incident qui se produit en Asie ou

(1) Herbert Spencer, *Les bases de la morale évolutionniste*, p. 206.

en Afrique a son contre-coup parmi les nations de l'Europe qui, chacune pour un motif, y sont directement ou indirectement intéressées. La seule question égyptienne, par exemple, réunit les intérêts les plus complexes, tenant en haleine le monde ottoman, le monde slave, le monde germanique, ainsi que le monde latin.

« L'Égypte, dit Emilio Castelar, est pour les Turcs une portion de leur empire; pour les Autrichiens, une ligne qu'il leur convient d'observer à cause de leurs possessions dans la mer Noire et dans la mer Adriatique; pour les Italiens, c'est une frontière que la sécurité indispensable de leur belle Sicile et leur constante aspiration à revendiquer Malte et à coloniser ainsi Tripoli et Tunis leur font l'obligation de tenir à l'abri de tout obstacle; pour la grande et puissante Allemagne, dont l'orgueil ne veut point perdre son hégémonie dans le monde européen, elle est une question continentale et extra-continentale; pour la Russie, qui songe, en Europe, à une Bizance grecque et, en Asie, à une route terrestre vers l'Inde, c'est une question européenne; pour l'Espagne, le Portugal, la Hollande, c'est la clef de leurs voyages aux divers îles et archipels où flottent encore leurs drapeaux respectifs; pour tous, en ce moment d'horrible angoisse, c'est la question par excellence, puisqu'elle porte dans ses innombrables incidents la paix à la chaleur de laquelle fleurissent le travail, le commerce et la liberté, ou la guerre implacable dont les commotions épouvantables entraînent et répandent dans le monde la désolation et l'extermination avec leur funèbre cortège de catastrophes.

« Mais, à la vérité, la question égyptienne est plus spécialement une question anglo-française (1)..... »

---

(1) Emilio Castelar, *Las guerras de América y Egypto.* Madrid, 1883, p. 120-121.

Le Madhi ne se figure pas le rôle qu'il joue dans les ressorts de la politique européenne, avec sa propagande religieuse et l'esprit de fanatisme qu'il inspire à ses adeptes du Soudan. A la prise de Kartoum et à la nouvelle de la mort du général Gordon, les journaux de l'Europe (1) n'ont-ils pas déclaré que, tout en reconnaissant les fautes du gouvernement britannique et la grande part de responsabilité de l'illustre M. Gladstone, le vétéran du parti libéral anglais, il fallait agir de manière à sauver le prestige de la civilisation, en venant en aide à l'égoïste Albion? N'est-ce pas toujours la question de race qui domine en ces élans de solidarité, mais qui, édulcorée par le miel du parlementarisme, se change en question européenne, en la cause de la civilisation? L'Angleterre a dû évacuer le Soudan, car la France est occupée ailleurs; l'Italie est plus présomptueuse que puissante; l'Allemagne ruse; la Russie se heurte aux frontières de l'Afghanistan : mais on est tellement contrarié, que chacun menace de reprendre l'œuvre qui s'est brisée entre les mains de l'Anglais. Aussi comprend-on bien que la théorie de l'inégalité des races humaines ait facilement trouvé dans un tel état des esprits un ensemble de raisons, un appui qui ne se dément jamais!

II.

HAUTE SITUATION DES RACES EUROPÉENNES.

Au fond, il ne serait pas logique de faire un crime irrémissible à la race caucasique, représentée par les nations européennes, de nourrir certaines prétentions de suprématie sur le reste du monde. Dans toute leurs actions, elles sont

(1) « Que l'Occident serre les rangs! » s'écrie M. John Lemoine dans le *Journal des Débats* du 10 fév. 1885. Toute la presse européenne a fait écho à cette espèce de consigne.

sincèrement inspirées par la conviction profonde de leur supériorité. De fait, et actuellement, cette supériorité est incontestable. Elles ne pourraient donc guère, tout en ayant conscience, penser différemment qu'elles ne font dans leurs relations avec les autres peuples de l'univers.

« Autant vault l'homme comme il s'estime, » a dit Rabelais, le gai philosophe dont la fine observation perce à travers les gauloiseries, comme un diamant merveilleusement enchâssé brille au milieu des grains de béryl qui le dissimulent. Cela est vrai d'un homme comme d'une nation, comme d'une race. Cette haute estime qu'on a de soi est peut-être le meilleur ressort pour tenir le caractère en éveil : elle érige en principe la confiance en ses propres forces qui est le secret de la domination. Aussi la race blanche domine-t-elle partout. Fière d'une situation qu'aucune autre n'a occupée avant elle, vu l'éclat qu'elle répand sur le globe entier, elle doit trouver naturel que toutes les autres acceptent ses lois et obéissent à sa volonté. Pourquoi en serait-il autrement ? C'est elle qui dirige la science, cette science devenue la plus grande autorité, la moins discutée et la plus respectable de celles auxquelles on puisse en appeler. Par elle, les forces secrètes de l'univers, qui paraissaient aux anciens comme autant d'agents surnaturels, produits par une main invisible à l'aide d'un simple *fiat*, ces forces cachées dans la majesté de la nature ont été une à une découvertes, analysées, discutées, expliquées. L'homme des temps modernes ne désespère nullement d'arriver à une conception exacte de tout ce qu'il voit et touche. Il veut marcher sans évoquer le secours d'aucune lumière divine; il la relègue dans les rêves de l'absolu !

Avoir produit Newton et Shakespeare, Humboldt et Schiller, Voltaire, Arago, Littré et Lamartine, c'est une gloire qui ne périra pas. Je conviens qu'on a le droit d'en

être mille fois plus fier que de l'érection de toutes les pyramides et de tous les Rhamesséums imaginables. Mais là ne s'arrête pas le mérite de la race caucasique. Elle a, de plus, poussé son activité à un degré incalculable dans toutes les conquêtes du monde matériel. Devant elle, les distances se raccourcissent chaque jour. Le fameux périple de Hannon, où il a fallu mettre une année, peut se faire aujourd'hui en moins de quinze jours. A l'aide de la vapeur, cet agent merveilleux qui vient centupler les forces de l'homme, elle a soumis la nature à toutes les expériences qui se peuvent concevoir. Elle perce les montagnes pour y faire passer les trains empanachés, coureurs fous qui vous éblouissent par leur vitesse, emportant hommes et choses avec une rapidité échevelée! Déjà, par les travaux de Gramme, les expériences des frères Siemens à Berlin, les inventions de M. Trouvé, et tous les essais qui se font en France, en Angleterre, en Allemagne et surtout aux Etats-Unis, on peut pressentir le moment où l'électricité, employée comme force motrice, réalisera des vitesses monstrueuses. Elle va encore plus loin, elle monte plus haut. MM. Renard et Krebs semblent avoir résolu la question si épineuse de la direction des ballons. Les fiers aéronautes, *audax Japeti genus*, vogueront dans le ciel avec plus de sûreté que le fils de Dédale; ils s'y dirigeront mieux que les antiques Argonautes dans la mer Egée!

Les succès réalisés par l'intelligence et l'activité de la race caucasienne ne se limitent pas à ces entreprises hardies, à ces découvertes sublimes. Elle attaque la terre en vraie progéniture des géants. Elle défait la géographie du globe pour l'accommoder aux besoins de la civilisation. Elle creuse les isthmes et les transforme en détroits, avec moins d'efforts et en moins de temps que l'homme des temps anciens et des pays arriérés ne met à jeter un pont solide sur une rivière de quelque importance. Par le canal de

Suez, l'Afrique est devenue une île géante; par le canal de Panama, qui se creuse actuellement, il en sera de même des deux Amériques. Elles vont se détacher matériellement l'une de l'autre, comme elles le sont déjà moralement, depuis un laps de temps séculaire, ayant deux civilisations d'une physionomie distincte : anglo-saxone, d'une part ; latine, de l'autre. Le Mexique restera longtemps encore comme la zone intermédiaire de ces deux courants intellectuels, divers mais non opposés; mais elle évoluera plus rapidement vers le *yankisme* américain.

On peut dire hardiment que si la science a deviné une époque reculée, qui a précédé toute les traces historiques et toutes les traditions, où la configuration du globe — transformée subitement par des cataclysmes géologiques ou insensiblement modifiée par la succession des causes actuelles, — présentait d'autres reliefs, d'autres contours dans la délinéation des mers et des continents, nous assistons aujourd'hui à un travail tout aussi gigantesque, mais opéré scientifiquement, volontairement, par la main de l'homme! Tout cela est l'œuvre des Papin, des Fulton, des Watt, des Stephenson, des Brunel, des Sommeiller et, au-dessus de tous, de Ferdinand de Lesseps, légion fulgurante, éclatant de génie et d'inébranlable audace, appartenant entièrement à la race blanche.

Ce n'est pas tout. Il faut joindre à ces merveilles incomparables un accroissement de richesses dont on ne pouvait avoir idée à aucune époque et dans aucune autre race, avant les temps modernes et la complète évolution du groupe européen. Qu'on parcoure un seul quartier ou arrondissement de la ville de Paris, le rayon qui embrasse le Palais-Royal et les grands magasins du Louvre, par exemple, on est sûr de trouver plus de richesses qu'il n'en existe dans l'Afrique entière! Je ne parle pas de ces richesses naturelles encore enfouies, inemployées, d'où

l'Éthiopien de l'avenir pourra tirer d'incalculables ressources pour accélérer son évolution régénératrice; je vise plutôt les richesses ayant une valeur d'échange et actuellement utilisables, selon la savante distinction des économistes; car la plus riche mine d'or non exploitée, non appropriée à l'usage de l'homme, est une non-valeur économique. Cependant à tout cela, il faudrait mentionner mille autres avantages.

Continuez encore. Ajoutez à tous ces titres, les noms d'Homère, d'Haller, d'Eschyle, de Virgile, de Dante, de Milton, de Gœthe, de Victor Hugo, de Raphaël, de Michel Ange, de Rembrandt, de Delacroix, de Bartholdi, de Mozart, de Rossini, de Meyerbeer, de Gounod, de toute une phalange d'esprits superbes, d'organisations géniales qui brillent comme autant de constellations dans l'histoire de la race européenne! Ajoutez Kant après Descartes, Locke après Pascal, César Cantu avec John Stuart Mill, Spallanzani, Claude Bernard, Koch, Pasteur, Helmholtz, Paul Bert; ajoutez, ajoutez encore!... Vous n'aurez jamais fini ce dénombrement magnifique, liste vraiment glorieuse où l'esprit humain compte ses plus hauts représentants; revue imposante où l'on sent le besoin de s'incliner devant chaque figure, altière ou modeste, en proclamant sa grandeur, morte ou vivante, en proclamant son immortalité!

En considérant abstraitement cet ensemble de faits et de circonstances, on parvient aisément à se faire une idée de l'impression psychologique de la race blanche, toutes les fois qu'elle se compare aux hommes de la race mongolique ou de la race éthiopique. Rien de plus naturel que le sentiment de légitime orgueil qu'elle en tire. L'on ne conçoit pas qu'il en fût différemment, dans une conception aprioristique de l'ordre de choses actuel. Aussi est-ce par cette fascination involontaire que certains esprits, d'ailleurs très éclairés, en sont venus à croire que les hommes

de la race qu'ils représentent sont organiquement supérieurs à tous les autres. Cette croyance a été se vulgarisant de plus en plus. Elle a gagné la grande majorité des savants et des philosophes, qui en acceptent la doctrine comme une vérité suffisamment démontrée par l'évidence des faits : ceux-ci, au lieu de la soumettre à une critique méthodique, ne se sont complus qu'à la recherche des moyens propres à la justifier.

Mais tout en reconnaissant la supériorité indéniable de la race caucasique, dans la phase historique que traverse actuellement l'humanité, la science ne saurait accepter comme une loi positive des faits qui ne sont que le résultat d'une série d'événements d'ordre contingent, et qui ne se sont constitués que graduellement, avec des oscillations intermittentes et fréquentes. A celui qui veut s'y appuyer, elle fait l'obligation d'étudier les choses plus longuement, plus rationnellement, en suivant la série des transformations par lesquelles ont passé les peuples les plus avancés de ce siècle, avant d'atteindre à leur civilisation contemporaine. Elle ordonne de chercher si, dans le long enchaînement des phénomènes historiques et sociologiques qui retracent l'existence de l'espèce humaine, les faits ont toujours été tels et dans le même ordre que nous les voyons aujourd'hui. Une fois dans cette voie rationnelle, on rencontre immédiatement les vrais principes de critique, le meilleur mode d'appréciation et le plus propre à prémunir l'esprit contre toute conclusion empirique et fautive.

En admirant le superbe faisceau de progrès matériels, intellectuels et moraux réalisés par les peuples de l'Europe ; en contemplant leurs richesses, leurs monuments, les travaux herculéens qu'ils ont accomplis comme autant de merveilles de la civilisation occidentale, plus belle, plus majestueuse que n'a jamais été aucune autre avant elle, le Caucasien peut se croire né pour dominer l'uni-

vers. Mais que faut-il pour le ramener au sentiment de la réalité. Il suffira de lui rappeler combien chétifs, ignorants et vicieux ont été ses ancêtres sur cette même terre devenue aujourd'hui le centre des lumières. *Quam pater habuit sortem, eam tibi memoret!* pourrait-on lui répéter. C'est à quoi devait consister l'œuvre des savants et surtout des philosophes. Ils sont appelés à savoir qu'il n'y a pas de solution de continuité dans l'œuvre de la civilisation de notre espèce. Chaque race porte sa pierre à l'édifice. Seulement les unes surpassent les autres en génie et en grandeur, dans les époques successives de l'histoire, à mesure que se développe la longue évolution que l'humanité poursuit depuis des centaines de siècles. Malheureusement, ils n'y ont point pensé. L'excès d'orgueil, la présomption hâtive d'une science encore imparfaite, pour admirable qu'elle soit, ont conduit les uns et les autres à se faire le triste écho des opinions vulgaires, dont ils subissent inconsciemment l'influence. Pour ne point se ranger à la vérité, ils aimeront mieux déclarer que les Noirs n'ont point d'histoire sociale et par conséquent n'ont jamais influé sur la marche de l'humanité. Mais telle vérité qui est niée au XIXe siècle éclatera rayonnante au XXe siècle. Quand bien même elle ne serait pas universellement reconnue, elle attendra encore, sans cesse, sûrement, sans précipitation. Elle est patiente, parce qu'elle est éternelle.

Toutefois, il faut que dès maintenant l'on convienne de la réalité. La race noire qu'on a systématiquement déclarée inférieure à toutes les autres et frappée, dès le principe, d'une nullité patente et radicale, au point de vue moral comme au point de vue intellectuel, cette race noire a joué au contraire un rôle signalé et décisif dans la destinée de l'espèce humaine, dont elle fut la première à commencer l'évolution civilisatrice et sociale. En un mot, les

Noirs, comme toutes les races humaines et mieux que la plupart, ont une histoire pleine de péripéties, il est vrai, mais ayant positivement influé, comme elle influe encore sur la marche de l'humanité. C'est ce qui n'est nullement difficile à prouver.

CHAPITRE XVII.

Rôle de la race noire dans l'histoire de la civilisation.

Et le génie m'indiquant du doigt les objets : « Ces monceaux, me dit-il, que tu aperçois dans l'aride et longue vallée que sillonne le Nil, sont les squelettes des villes opulentes dont s'enorgueillissait l'ancienne Ethiopie; voilà cette *Thèbes aux cent palais*, métropole première des sciences et des arts, berceau mystérieux de tant d'opinions qui régissent encore les peuples à leur insu. »

(Volney).

I.

ÉTHIOPIE, ÉGYPTE ET HAÏTI.

Pour répondre à ceux qui refusent à la race éthiopique toute part active dans le développement historique de notre espèce, ne suffit-il pas de citer l'existence des anciens Égyptiens? On a pu soutenir la thèse curieuse de l'infériorité radicale des peuples noirs, tout le temps qu'une science de faux aloi et d'une complaisance coupable a maintenu l'opinion que les *Rétous* étaient de race blanche; mais aujourd'hui que la critique historique, parvenue à son plus haut degré d'élaboration, met tous les esprits perspicaces et sincères à même de rétablir la vérité sur ce point d'une importance capitale, est-il possible de fermer les yeux à la lumière et de continuer la propagation de la même doctrine? Rien ne serait plus malaisé pour les partisans de la théorie de l'inégalité des races humaines. En effet, les anciens riverains du Nil ayant été reconnus de race noire, comme je me suis évertué pour l'établir, avec surabondance de preuves, voyons ce que l'humanité doit à cette race.

Une longue énumération n'est aucunement nécessaire. Pour ce qui a trait aux conquêtes matérielles réalisées sur notre globe, nul de ceux qui ont étudié l'archéologie et les antiquités égyptiennes n'ignore la grande part d'initiative que ce peuple industrieux a eue dans tous les genres de travaux. Les différentes sortes de fabrications manuelles dont la connaissance a été de la plus grande utilité pour le développement des sociétés humaines ont été généralement inventées en Égypte ou en Éthiopie. L'on y découvre les traces de tous les métiers, de toutes les professions. Jamais le génie des constructions n'a été porté plus loin; jamais avec des moyens aussi élémentaires on n'a tiré des effets aussi magnifiques dans le domaine de l'art. Les monuments de l'Égypte semblent braver le temps pour immortaliser le souvenir de ces populations noires vraiment remarquables par leurs conceptions artistiques. Là, l'imagination, planant dans un océan de lumière, a enfanté tout ce qu'on a vu de plus splendide, de plus grandiose dans le monde. Il est bien établi qu'aucune école sculpturale ou architectonique n'égalera jamais la hardiesse de l'ancien canon égyptien, dont les proportions gigantesques et la netteté des lignes défient toute imitation. Sous le ciel clair de l'Attique, on rencontrera sans doute des formes délicates et pures où le fini de l'exécution excite dans l'âme une douce impression de sérénité; mais ce n'est plus cette grandeur majestueuse qui vous écrase l'esprit, tout en vous inspirant un sentiment d'invincible fierté, à la contemplation de ces masses colossales que la volonté humaine a su plier à ses caprices!

Pour ce qui s'agit du développement intellectuel de l'humanité, il n'existe de doute dans l'esprit de personne là-dessus : nous devons à l'Égypte tous les rudiments qui ont concouru à l'édification de la science moderne. La seule chose que l'on pourrait croire étrangère à la civilisa-

tion égyptienne, c'est l'évolution morale que les peuples occidentaux ont commencée avec la philosophie grecque et ont continuée jusqu'à nos jours, avec des crises plus ou moins longues, plus ou moins pertubatrices. Mais mieux on découvre le sens de ces vieux manuscrits couverts d'hiéroglyphes, conservés par la solidité du papyrus égyptien ou burinés sur les stelles et les bas-reliefs antiques, plus on se convainc du haut développement moral auquel étaient parvenues les populations nilotiques de l'époque des Pharaons. C'est toujours cette même morale douce, humaine, très sobre de métaphysique et d'idées surnaturelles, indépendante de toute superstition religieuse, que l'on retrouve à l'état rudimentaire chez toutes les peuplades noires de l'Afrique soudanienne, jusqu'à l'invasion du grand courant islamique dont le fanatisme est un caractère essentiel, permanent.

Les Grecs qui ont été les éducateurs de toute l'Europe, par l'intermédiaire de l'influence romaine, ont dû prendre de l'Égypte les principes les plus pratiques de leur philosophie, comme ils en ont pris toutes les sciences qu'ils ont cultivées et augmentées, plus tard, avec une intelligence merveilleuse. Cela peut-il même être mis en question, lorsqu'on sait que tous leurs grands philosophes, les principaux chefs d'école, ceux qu'on pourrait nommer les maîtres de la pensée hellénique, ont, depuis Thalès jusqu'à Platon, plongé continuellement leurs coupes aux sources égyptiennes, ayant tous voyagé dans la patrie de Sésostris avant de commencer la propagation de leur doctrine? Je n'insisterai pas sur l'influence du boudhisme ou de la manifestation de la pensée des noirs Indiens sur l'esprit philosophique de tout l'Orient. Non-seulement la thèse historique soutenue sur l'importance des noirs dans le monde hindou ne comporte pas autant de clarté que celle de l'origine des anciens Égyptiens, mais

encore le courant de civilisation qui sort de l'Orient n'a jamais influé d'une manière directe sur le développement des races occidentales. Quoi qu'on en ait prétendu, avec le mythe aryen, à l'époque où l'Europe en montrait un si grand engouement, aucun savant ne peut insister sur une telle influence. Il suffirait de se rappeler le peu de succès que les doctrines de la gnose ont eu parmi les occidentaux dans les premiers siècles du christianisme.

Mais en dehors de l'antique race éthiopico-égyptienne, ne peut-on point présenter une nation noire, grande ou petite, ayant par ses actions influé directement sur l'évolution sociale des peuples civilisés de l'Europe et de l'Amérique?

Sans vouloir céder à aucune inspiration de patriotisme excessif, il faut que je revienne, encore une fois, sur la race noire d'Haïti. Il est intéressant de constater combien ce petit peuple, composé de fils d'Africains, a influé sur l'histoire générale du monde, depuis son indépendance. A peine une dizaine d'annés après 1804, Haïti eut à jouer un rôle des plus remarquables dans l'histoire moderne. Peut-être des esprits d'une philosophie insuffisante ne sentiront pas toute l'importance de son action. Ceux-là s'arrêtent à la surface des choses et ne poursuivent jamais l'étude des faits, au point de saisir leur enchaînement et de voir où ils aboutissent. Mais quel penseur ne sait comment les petites causes, ou celles qui semblent telles, amènent de grands effets, dans la succession des événements politiques et internationaux, où se déroule la destinée des nations et des institutions qui les régissent! Une parole éloquente, une action généreuse et noble, n'ont-elles pas souvent plus d'importance sur l'existence des peuples que la perte ou le gain des plus grandes batailles? C'est à ce point de vue moral qu'il faut se placer pour juger de la haute influence qu'a exercée la conduite du peuple haïtien dans les événements que nous allons considérer.

L'illustre Bolivar, libérateur et fondateur de cinq républiques de l'Amérique du Sud, avait failli dans la grande œuvre entreprise en 1811, à la suite de Miranda, dans le dessein de secouer la domination de l'Espagne et de rendre indépendantes d'immenses contrées dont s'enorgueillissait la couronne du roi catholique. Il se rendit, dénué de toutes ressources, à la Jamaïque où il implora en vain le secours de l'Angleterre, représentée par le gouverneur de l'île. Désespéré, à bout de moyens, il résolut de se diriger en Haïti et de faire appel à la générosité de la République noire, afin d'en tirer les secours nécessaires pour reprendre l'œuvre de libération qu'il avait tentée avec une vigueur remarquable, mais qui avait finalement périclité entre ses mains. Jamais l'heure n'avait été plus solennelle pour un homme, et cet homme représentait la destinée de toute l'Amérique du Sud! Pouvait-il s'attendre à un succès? Lorsque l'Anglais, qui avait tous les intérêts à voir ruiner la puissance coloniale de l'Espagne, s'était montré indifférent, pouvait-il compter qu'une nation naissante, faible, au territoire microscopique, veillant encore avec inquiétude sur son indépendance insuffisamment reconnue, se risquerait dans une aventure aussi périlleuse que celle qu'il allait tenter? Il vint peut-être avec le doute dans l'esprit; mais Pétion qui gouvernait la partie occidentale d'Haïti, l'accueillit avec une parfaite bienveillance.

En prenant des précautions qu'un sentiment de légitime prudence devait lui dicter, à ce moment délicat de notre existence nationale, le gouvernement de Port-au-Prince mit à la disposition du héros de Boyaca et de Carabobo tous les éléments qui lui faisaient besoin. Et Bolivar manquait de tout! Hommes, armes et argent lui furent généreusement donnés. Pétion ne voulant pas agir ostensiblement, de crainte de se compromettre avec le gouvernement espagnol, il fut convenu que les hommes s'embarqueraient

furtivement, comme des volontaires, et qu'il ne serait jamais fait mention d'Haïti dans aucun acte officiel de Vénézuéla.

Bolivar partit, muni de ces ressources, confiant dans son génie et son grand courage. Les aspirations générales de ses compatriotes conspiraient en faveur de son entreprise; car on n'attendait pour se manifester efficacement qu'un coup hardi, un acte d'audacieuse résolution. Il opéra donc héroïquement son débarquement sur les côtes fermes de Vénézuéla. Après avoir battu le général Morillo qui voulut lui barrer le passage, il marcha, de triomphe en triomphe, jusqu'à la complète expulsion des troupes espagnoles et à la proclamation définitive de l'indépendance vénézuélienne, qui fut solennellement célébrée à Caracas.

Mais là ne s'arrêta pas l'action de l'illustre Vénézuélien. Il continua la campagne avec une vigueur et une activité infatigables. Par la célèbre victoire de Boyaca, il conquit l'indépendance de la Nouvelle-Grenade et la réunit à Vénézuéla pour former la république de Colombie, digne hommage rendu à la mémoire de l'immortel Colomb. Incapable de se reposer dans la contemplation de ses succès, il ne perdit pas haleine avant que son entreprise fût menée à terme. Il donna la main aux habitants du Haut-Pérou qui, à l'aide des Colombiens commandés par le général Sucre, défirent les Espagnols dans une bataille décisive livrée aux environs d'Ayacucho, et fit proclamer la république de Bolivie. Par la victoire de Junin qu'il remporta sur les armées espagnoles, l'indépendance du Pérou fut complètement raffermie et la puissance coloniale de l'Espagne à jamais ruinée !...

L'influence de tous ces faits sur le régime politique de la Péninsule est incontestable. Après avoir déployé une énergie indomptable pour repousser l'avénement d'un prince français au trône des rois d'Espagne et combattre

les prétentions de souveraineté que Napoléon Ier affichait sur l'Europe entière, en remplaçant toutes les anciennes dynasties par les membres de sa famille, les Cortès montrèrent que le peuple espagnol, tout en résistant à la violence, n'avait pas moins compris la grandeur des idées qui avaient surgi avec la Révolution de 1789. La constitution qu'ils élaborèrent, en 1812, en est la preuve évidente. Mais advint le retour des Bourbons. Le colosse impérial, étant renversé par la coalition de l'Europe monarchique et disparu de la scène, Ferdinand VII voulut monter sur le trône de ses pères, tel qu'il devait lui échoir par droit de naissance, sans aucun amoindrissement des prérogatives royales. Comme les Bourbons de France, ceux d'Espagne ne comptaient pour rien le temps écoulé entre leurs prédécesseurs et la restauration monarchique : ils n'avaient rien appris ni rien oublié !

Sans le bouleversement des colonies de l'Amérique du Sud, qui s'émancipèrent, les unes après les autres, du joug de l'Espagne, la monarchie pourrait être assez puissante pour étouffer toutes les protestations de la liberté ; mais affaiblie par les efforts qu'elle dut faire pour éviter la désagrégation de l'empire qui s'en allait en lambeaux, elle ne put rien contre l'opposition, de plus en plus hardie et exigente. L'appui qu'elle réclama de la France, pour le rétablissement de ses prérogatives, en 1823, n'eut qu'un résultat extérieur et temporaire. Ce résultat forcé devait tourner plus tard contre le principe même qu'on voulait sauver, en ruinant complètement le peu de popularité dont jouissait en France le drapeau légitimiste !

Qu'on suive avec quelque attention toutes ces péripéties de l'histoire européenne, à l'époque où ces divers événements se déroulaient ; on sera étonné d'y voir à quel degré tous ces faits s'enchaînent. Les contre-coups des actions héroïques que Bolivar accomplissait, dans les gorges om-

breuses ou sur les plateaux enflammés des Cordillères, ricochaient sur les institutions séculaires de l'Europe; ils secondaient le courant des idées révolutionnaires qui, comme une avalanche, ébranlaient de plus en plus les rouages usés de l'ancien régime. Par toute l'Amérique, c'est le nom de la République qui prédominait. On dirait que le nouveau monde sentait la sève de l'avenir bouillonner dans les idées de liberté et d'égalité! Ne sont-elles pas, en effet, indispensables au développement des jeunes générations? En lisant les *Mémoires* du prince de Metternich, on voit que sa perspicacité d'homme d'Etat ne s'était pas complètement méprise sur l'importance de ces crises que subissait toute l'Amérique du Sud, adoptant l'idéal du pavillon étoilé; mais par son bon sens et sa grande pénétration, il sentait qu'il n'y avait rien à faire de ce côté. Le câble était coupé!

Sans doute, il y a une époque précise où les grands événements politiques se réalisent fatalement, qu'on s'y oppose ou non. L'esprit humain, ayant progressé, accomplit souvent un travail interne qui remue les nations, les agite et les pousse à des commotions inéluctables, d'où sort une ère nouvelle avec des institutions plus conformes au mode d'évolution réclamé par les temps. Mais ces événements ont leurs facteurs, comme toutes les forces produites ou à produire. Pour en considérer la nature, il ne faut en rien négliger. Eh bien, qu'on prenne en considération l'influence que Bolivar a exercée directement sur l'histoire d'une partie considérable du nouveau monde et indirectement sur le mouvement de la politique européenne, est-il possible de ne pas admettre en même temps que l'action de la République haïtienne a moralement et matériellement déterminé toute une série de faits remarquables, en favorisant l'entreprise que devait réaliser le génie du grand Vénézuélien?

A part cet exemple, qui est un des plus beaux titres de la république noire à l'estime et à l'admiration du monde entier, on peut affirmer que la proclamation de l'Indépendance d'Haïti a positivement influé sur le sort de toute la race éthiopienne, vivant hors de l'Afrique. Du même coup, elle a changé le régime économique et moral de toutes les puissances européennes possédant des colonies; sa réalisation a aussi pesé sur l'économie intérieure de toutes les nations américaines entretenant le système de l'esclavage.

Des la fin du XVIIIe siècle, un mouvement, favorable à l'abolition de la traite s'était manifesté. Wilberforce en Angleterre et l'abbé Grégoire, en France, furent les modèles de ces philanthropes qui se laissèrent inspirer par un sentiment supérieur de justice et d'humanité, en présence des horreurs dont le commerce des négriers donnait l'exemple. Raynal avait prédit dans un langage prophétique la fin de ce régime barbare. Il avait prévu l'avénement d'un Noir de génie qui détruirait l'édifice colonial et délivrerait sa race de l'opprobre et de l'avilissement où elle était plongée. Mais ce n'était que d'éloquentes paroles qui, répandues aux quatre coins de la terre, jetaient l'émotion dans les âmes élevées, sans parvenir à convaincre ceux dont l'incrédulité égalait l'injustice, le dédain et l'avidité. Quand on eut vu les Noirs de Saint-Domingue livrés à leurs propres ressources, réaliser ces prophéties que personne n'avait voulu prendre au sérieux, on se mit à réfléchir. Ceux dont la foi ne demandait que des faits pour se raffermir et prendre la force d'une conviction, persévérèrent dans leurs principes; ceux en qui la rapacité et l'orgueil étouffaient toute clairvoyance et toute équité furent ébranlés dans leur folle sécurité. L'inquiétude ou l'espérance agitait les uns ou fortifiait les autres, selon leurs inclinations.

La conduite des Noirs haïtiens apportait, en effet, le plus

complet démenti à la théorie qui faisait du Nigritien un être incapable de toute action grande et noble, incapable surtout de résister aux hommes de la race blanche. Les plus beaux faits d'armes enregistrés dans les fastes de la guerre de l'Indépendance avaient prouvé le courage et l'énergie de nos pères : cependant les incrédules doutaient encore. Ils se disaient que l'homme de race éthiopienne, enhardi par le premier coup de feu, avait bien pu se battre et prendre un plaisir acoquinant à culbuter les Européens de l'île, tel que des enfants qui s'exercent à un jeu nouveau et, par cela même, infiniment attrayant. Qui pouvait mettre en doute que, la guerre une fois finie, les anciens esclaves, abandonnés à eux-mêmes, ne fussent effrayés de leur audace et ne fussent venus offrir leurs mains aux menottes de leurs anciens contre-maîtres ? Ces êtres inférieurs pouvaient-ils maintenir durant deux mois un ordre de choses où le blanc n'eût aucune action, aucune autorité ? Non, il n'y eut personne qui ne se moquât de l'idée de Dessalines et de ses compagnons, voulant créer une patrie et se gouverner indépendamment de tout contrôle étranger. Qu'on ne pense pas qu'il s'agisse ici de simples suppositions ! Ce sont là des pensées qui ont été imprimées dans des mémoires savants ; elles ont été généralement partagées, en Europe, dans les premiers temps de l'indépendance d'Haïti. Aussi les hommes d'Etat français, confiants dans ces absurdes théories qui ne prennent leur source que dans la croyance à l'inégalité des races humaines, ne désespérèrent-ils pas de ressaisir l'ancienne colonie dont les revenus étaient une si claire ressource pour la France. En 1814, sous le gouvernement provisoire de Louis XVIII, des démarches furent positivement faites, tant auprès de Christophe, dans le Nord, qu'auprès de Pétion, dans l'Ouest, pour leur proposer de remettre l'île sous la domination française. Il leur fut offert la garantie

d'une haute situation pécuniaire et le plus haut grade militaire qu'on pouvait avoir dans l'armée du roi. Ces propositions furent repoussées avec une indignation d'autant plus respectable et imposante que la contenance des deux chefs fut aussi calme que digne et ferme. Les démarches furent dirigées sous l'inspiration et d'après les conseils de Malouet. Ces faits ne sont-ils pas de nature à augmenter considérablement les droits de la petite république au respect universel?

Oui, dans ces temps difficiles, Haïti avait fait preuve d'un tel bon sens, d'une telle intelligence dans ses actes politiques, que tous les hommes de cœur, émerveillés d'un si bel exemple, ne purent s'empêcher de revenir sur les sottes préventions qu'on avait toujours nourries contre les aptitudes morales et intellectuelles des noirs. « Dans une seule Antille encore, dit Bory de Saint-Vincent, faisant allusion à Haïti, on voit de ces hommes réputés inférieurs par l'intellect, donner plus de preuves de raison qu'il n'en existe dans toute la péninsule Ibérique et l'Italie ensemble (1). »

L'expérience la meilleure, l'observation la plus précise était donc faite d'une manière irréfutable. Les hommes d'Etat les plus intelligents, réunis aux philanthropes européens, comprirent que l'esclavage des Noirs était à jamais condamné; car l'excuse spécieuse qu'on lui avait longtemps trouvée, en décrétant l'incapacité native de l'homme éthiopique à se conduire comme personne libre, recevait par l'existence de la république noire la plus accablante protestation. Macaulay, en Angleterre, et le duc de Broglie, en France, se mirent à la tête d'une nouvelle ligue d'anti-esclavagistes. En 1831, un homme de couleur, libre, occupant une position sociale à la Jamaïque, Richard Hill,

(1) Bory de Saint-Vincent, *loco citato*, t. II, p. 63.

fut chargé de visiter Haïti et de faire un rapport sur ses impressions. Par lui, les progrès rapides réalisés par les fils des Africains furent constatés avec bonheur, quoique avec impartialité. Déjà quelques années auparavant, au dire de Malo (1), John Owen, ministre protestant, qui y passa vers 1820, avait su remarquer le développement subit de la société et de l'administration. Les faits portèrent leurs fruits. En 1833, l'Angleterre résolut d'abolir l'esclavage dans toutes ses colonies; en 1848, sous l'impulsion du vaillant et généreux Schœlcher, le Gouvernement provisoire décréta la même mesure qui fut inscrite dans la constitution même de la France.

Par les citations que nous avons déjà faites du discours de Wendell Phillips on peut se convaincre facilement de quelle importance a été l'exemple d'Haïti en faveur de la cause de l'abolition de l'esclavage aux États-Unis d'Amérique. Cette vaste contrée est destinée, malgré toutes les apparences contraires, à porter le dernier coup à la théorie de l'inégalité des races. Dès maintenant, en effet, les Noirs de la grande République fédérale ne commencent-ils pas à jouer le rôle le plus accentué dans la politique des divers États de l'Union américaine? N'est-il pas fort possible, avant cent ans, de voir un homme d'origine éthiopique appelé à présider le gouvernement de Washington et conduire les affaires du pays le plus progressiste de la terre, pays qui doit infailliblement en devenir le plus riche, le plus puissant, par le développement du travail agricole et industriel? Certes, ce ne sont point ici de ces conceptions qui restent éternellement à l'état d'utopie. On n'a qu'à étudier l'importance chaque jour grandissante des Noirs dans les affaires américaines pour que tous les doutes disparaissent. Encore faut-il se rappeler

(1) Malo, *Histoire d'Haïti depuis sa découverte jusqu'à* 1824.

que l'abolition de l'esclavage ne date que de vingt ans aux États-Unis !

Sans pouvoir être accusé d'aucune exagération dans la soutenance de ma thèse, je puis donc certifier, en dépit de toutes les assertions contradictoires, que la race noire possède une histoire aussi positive, aussi importante que celle de toutes les autres races. Arriérée et longtemps contestée par la légende mensongère qui faisait des anciens Egyptiens un peuple de race blanche, cette histoire reparaît de nouveau, avec le commencement de ce siècle. Elle est pleine de faits et d'enseignements; elle est absolument intéressante à étudier à travers les résultats significatifs qu'elle signale dans chacune de ses pages.

II.

LE CŒUR DE L'AFRIQUE.

On remarquera sans doute que dans tout le cours de ma démonstration, j'ai fait le moins d'usage possible des notions que l'on a des peuples de l'Afrique centrale et qui atténuent considérablement les préjugés qu'on s'est toujours plu à entretenir sur la prétendue sauvagerie absolue des Africains. En agissant ainsi, j'ai obéi à un scrupule imposé par la science que je vénère au-dessus de tout. J'ai voulu me renfermer sur des terrains généralement connus et où des discussions sérieuses peuvent être établies avec tous les moyens de contrôle imaginables. Encore bien que les influences du climat d'Afrique paralysent certainement l'essor de l'homme noir qui aspire à la civilisation, on peut bien le voir accomplissant dans ces conditions mêmes une somme d'évolution hautement appréciable. Pour en bien juger, on n'a qu'à tenir compte et des lieux et des éléments qui lui sont disponibles.

Malgré les ardeurs du soleil tropical qui les accable et

les consume de ses rayons enflammés, les habitants de l'Afrique équatoriale sont loin de mener généralement cette vie purement animale que l'on imagine trop souvent dans l'Europe moderne. Leur activité mal dirigée n'a encore rien produit qui leur fasse un titre à la gloire ou à l'admiration des peuples civilisés, si difficiles à étonner ; mais ne suffit-il pas qu'ils en fassent preuve pour qu'on ait droit d'espérer en leur avenir? « Des hauteurs de la culture moderne, dit Hartmann, on se figure que la vie de l'indolent Niger coule stérile et uniforme, comme une rivière fangeuse à travers un lit bourbeux. Dans ces régions de haute civilisation où cependant la demi-science et même l'ignorance trouvent encore place, on ne peut se faire une idée de la vie singulière et restreinte, il est vrai, mais pleine d'activité politique, religieuse et sociale des habitants du Soudan. Il faudrait que les psychologues vinssent voir (1). »

Il y a donc beaucoup à rabattre de toutes ces expositions demi savantes où l'on parle des Nigritiens comme des gens qui ne font signe que de la vie matérielle et végétative de la brute. En effet, à mesure que les voyageurs éclairés et consciencieux se dirigent en plus grand nombre dans cette Afrique mystérieuse, qui reste encore pour nous comme le sphinx colossal de l'antique Égypte, on revient insensiblement sur les erreurs longtemps accréditées et dont l'influence a été de maintenir si longtemps les théories inepte que je combats ici. Non-seulement les Nigritiens pensent et agissent comme tous les autres hommes, selon le degré d'instruction et d'éducation de chacun, mais il est évident que leur existence ne s'écoule point dans un dénûment complet du confort indispensable à la vie européenne. « Les villes habitées par les Nègres, dit M. Louis

(1) Hartmann, *loco citato*, p. 47.

Figuier, ressemblent quelquefois à s'y méprendre à des villes européennes. Il n'y a qu'une différence de degrés dans leur civilisation et leur industrie comparées à celles de l'Europe. Non-seulement les villes proprement dites sont très espacées dans l'intérieur de l'Afrique ; mais les voyageurs en signalent tous les jours de nouvelles, et l'avenir nous révèlera peut-être sur la civilisation de l'Afrique centrale des particularités que nous soupçonnons à peine (1). »

Ces paroles cadrent mal sans doute avec l'opinion que nous avons vu M. Louis Figuier exprimer sur l'infériorité radicale de la race noire. N'est-ce pas la preuve irrécusable que les savants qui prêtent encore leur autorité à la théorie de l'inégalité des races ne le font avec aucune conviction raisonnée ? N'y a-t-il pas dans ces contradictions flagrantes, entre les faits et la conclusion qu'on en tire, le signe indéniable d'une convention ou d'un préjugé invétéré qui empêche les ethnographes et les anthropologistes de proclamer la vérité, telle qu'elle paraît à leurs yeux ? Rien de plus évident. Ceux qui répétent que les Nègres sont inférieurs à toutes les autres races humaines savent péremptoirement qu'il y a foule de nations mongoliques et même blanches cent fois plus arriérées que la plupart des peuples de l'Afrique centrale ; mais, pour comparer les races, ils mettront continuellement les plus sauvages d'entre les Africains en parallèle avec les plus cultivés des Européens. Ils ne jugeront que sur ces bases artificielles et fausses ! Cela n'a-t-il pas l'air d'un mot d'ordre que l'on se passe à l'oreille l'un de l'autre et qui se propage à la ronde, sans qu'on en cherche le sens ou qu'on en interroge la nature ?

Mais la lumière se fait, il faut qu'elle se fasse. L'avenir

(1) Louis Figuier, *Les races humaines.*

dira combien inutiles ont été tous ces subterfuges destinés à cacher la réalité. D'ores et déjà, les faits se sont manifestés avec un tel caractère d'évidence, que l'on ne saurait isoler l'élément nigritique de l'histoire contemporaine. Déjà son action, favorable ou nuisible, pèse ostensiblement dans la balance politique de l'Europe même.

Il importe donc de patienter et d'étudier mieux qu'on ne l'a fait cette importante question de l'évolution des races humaines. N'a-t-on pas été surpris, en pénétrant au fond du continent noir, de trouver une foule de choses que l'on croyait le produit exclusif de la civilisation européenne ? Ne sait-on pas aujourd'hui que les industries les plus délicates, telles que la fabrication des tissus et le travail des métaux où brillent tous les raffinements du luxe, y sont exercées avec un goût et un talent supérieurs, malgré les moyens élémentaires dont on fait usage ? C'est bien là le génie africain, si distingué dans l'Égypte ancienne, qui avec de grossiers outils façonne les plus belles œuvres !

La plupart des langues africaines, telles que le *haoussa* et le *kanouri*, deviennent de plus en plus souples, gracieuses et grammaticales à la fois ; elles pourront bientôt produire des œuvres littéraires destinées à porter le dernier coup à d'anciens préjugés. En attendant, l'arabe est cultivé avec un grand et admirable succès par la meilleure partie de ces peuples que l'on appelle encore sauvages, en leur inventant un facies de fantaisie, le plus repoussant qu'on ait pu imaginer.

Je fermerai ce chapitre, en citant la conclusion d'une étude sur la civilisation des peuples nigritiques, faite par M. Guillien et communiquée au *Congrès international des sciences ethnographiques* tenu à Paris en 1878. Après avoir analysé tout ce qui a été rapporté par les voyageurs les plus compétents, tels que Caillé, Moore, Barthe, Raf-

fenel, etc., sur les villes, les routes publiques, les industries et le commerce de l'Afrique, il conclut ainsi :

« Ces renseignements sont très incomplets, quelques-uns mêmes ne sont pas prouvés; mais ils montrent suffisamment que ce qui manque aux Nègres, ce n'est ni l'intelligence, ni l'activité, mais plutôt la culture et la civilisation. N'en doutons pas, le jour n'est pas éloigné où cette maxime des ethnographes : *Corpore diversi sed mentis lumine fratres*, se trouvera justifiée et où les hommes à peau noire pourront marcher de pair avec ceux à peau blanche (1). »

J'éprouve une exultation bien compréhensible à lire de telles pensées. Je voudrais citer tout au long l'étude à laquelle elles servent de conclusion; mais je suis heureux surtout de rencontrer dans les idées de M. Guillien une vérité morale que les inégalitaires, monogénistes et religieux, ont constamment négligée : c'est qu'on ne peut proclamer la fraternité universelle des hommes sans proclamer en même temps leur égalité.

Oui les hommes peuvent différer par leur physionomie ou leur couleur; mais ils sont tous frères, c'est-à-dire égaux par l'intelligence et la pensée. Il a fallu une longue perversion de l'esprit, des influences bien puissantes sur le cerveau de l'homme blanc, pour le porter à méconnaître cette vérité tellement naturelle que pour en opérer la conception la science est même inutile. Ces influences ont-elles toujours existé? Celles que nous avons déjà étudiées ont-elles été les seules à inculquer chez les peuples de race blanche le préjugé de l'inégalité des races? Autant de questions qui méritent d'être complètement éclaircies. C'est en montrant par quelle voie factice, par quelle suite de fausses croyances ce préjugé s'est infiltré dans les intel-

(1) *Congrès internat.*, etc., p. 245.

ligences, que nous aurons la chance de le mieux extirper des esprits qui en sont encore imbus. C'est par ce moyen que nous parviendrons surtout à rabaisser les prétentions d'une science incomplète, mal faite, et qui continue, inconsciemment, à accréditer les plus pénibles erreurs par des affirmations aussi louches que perverses !

CHAPITRE XIV.

Légendes religieuses et opinions des anciens.

Oportet hœreses esse.
(Saint-Paul).

I.

ANGE ET DIABLE.

Si les causes d'erreur, qui ont été jusqu'ici signalées comme pouvant influer sur l'intelligence de l'Européen dans l'opinion erronée de l'infériorité de la race noire, sont d'une importance incontestable, il s'en trouve d'autres de beaucoup plus agissantes et plus influentes. Telles sont celles qui prennent naissance dans l'aberration des croyances religieuses ou dans un jugement *à priori*, facilement établi par le vulgaire, confondant les apparences extérieures et la nature même des choses. Dans cet ordre d'idées il faut tout d'abord étudier l'influence que les doctrines théologiques ont exercée dans la vulgarisation de la théorie inégalitaire.

Nul n'ignore combien la foi religieuse est puissante sur l'évolution des esprits qui se sont développés à son ombre. Le fidèle qui reçoit de la bouche du prêtre, savant théologien, une parole vague ou précise, ne se contente pas de la simple conception de l'idée qu'on lui suggère. Il la tourne et retourne, cherchant à en saisir les sens les plus cachés comme les plus pratiques ; dans son âme en peine, il n'obtient de repos que lorsqu'il parvient à réduire la pensée abstraite en une forme concrète ou à prêter à la tradition, si c'en est une, la réalité actuelle qui l'aide à se la figurer

matériellement. C'est par cette tendance que s'infiltrent goutte à goutte, dans toute religion, des légendes burlesques, voire des superstitions. Elles finissent par s'y adapter tellement bien qu'on ne peut les séparer, sans retirer à cette religion qu'on veut épurer ce qui fait sa principale force ou son principal attrait aux yeux de la multitude.

Bien entendu, il s'agit du commun des fidèles; car pour ceux qui, doués d'une sensibilité exquise, sont ineffablement imprégnés des effluves de la grâce et ne vivent que de la vision des choses célestes, ils trouvent tout leur bonheur à s'abîmer en Dieu, sans érailler leur esprit aux angles de la contingence. C'est à l'aide de cette contemplation perpétuelle des vérités divines que l'âme se purifie et se transforme. Aussi les théologiens la définissent-ils en des termes quintescenciés et troublants. C'est « une vue de Dieu ou des choses divines, simple, pénétrante, certaine, qui procède de l'amour et tend à l'amour. » Mais il n'est point question ici de cet état de grâce à la fois prévenante et efficace. Toutes ces subtilités solennelles et fort respectables n'ont jamais effleuré la tête du vulgaire, lequel laisse aux Saint Anselme, aux Saint Thomas d'Aquin et aux Sainte Thérèse le soin de dogmatiser et d'expérimenter dans la science par excellence, *scientia Dei, hominis et mundi.*

Pour la foule, il faut des emblèmes qu'on peut voir et toucher. Dans tout ce qu'on lui prêche ou qu'on lui explique, il lui faut aboutir à cette matérialisation de l'idée ou tomber dans la plus complète indifférence. De là, l'universalité de l'anthropomorphisme dans tous les systèmes religieux. C'est l'action de l'homme rapetissant instinctivement la divinité à des proportions humaines, pour en mieux saisir le concept. Les faiseurs de religions, qui sont toujours de fins politiques, ne le savent que trop; et leurs ministres suivent impertubablement les mêmes procédés. Dans

toutes leurs prédications, ils se servent de figures et d'images délicatement appropriées à la propagation de la foi. Le tout est mené avec une prudence de colombe; sans rien avancer de manière à compromettre le prestige de la parole révélée, mais usant de tous les à-propos pour la rendre saisissante et fructueuse dans la récolte des âmes!

C'est ainsi que dès la première époque du christianisme, on inventa mille combinaisons propres à frapper les esprits et à diriger leur attention sur les choses de la religion chrétienne. Tous les peuples européens, au milieu desquels devait se répandre la foi, avaient des superstitions qu'il fallait respecter jusqu'à un certain point. Il y eut donc des accommodements; car il y en a toujours avec le ciel. De toutes les inventions de la propagande ecclésiastique, celle du diable était la plus ingénieuse et la moins négligeable. En dehors du courant d'idées que soufflèrent sur le monde catholique les doctrines de Manès, savant hérésiarque qui eut l'idée de fondre avec le christianisme les principes du mazdéisme, le principal dogme de la religion du Christ, celui du péché originel et de la rédemption, devait infailliblement conduire les théologiens à la conception d'un mauvais génie, un démon représentant l'esprit du mal. Aussi, suivant la tradition biblique, le mythe du diable prend-il naissance avec la genèse même de l'humanité. Dès que Dieu eut créé l'homme, le seul être capable de lui rendre témoignage, à ne considérer que notre globe terraqué, le diable apparaît dans l'éden, berceau de l'innocence et du bonheur pur, et commence sa malfaisante besogne contre la destinée humaine. Il agit surtout en haine du Tout-Puissant et inspiré par un orgueil infernal.

> He trusted to have equalled the Most-High,
> If the opposed (1).

(1) Milton, *The paradise lost.*

Job en est obsédé; Jésus en est encore tenté. L'Apocalypse lui fait une place tellement saillante dans le jugement dernier, qu'on se demande parfois s'il ne joue pas dans ce drame suprême un rôle aussi grandiose, aussi puissant, sinon aussi attrayant que celui du divin agneau. Partout où le Dieu chrétien se manifeste pour la réalisation d'un bien quelconque, Satan s'érige, invincible, avec une volonté indomptable, une persévérance infatigable de détruire l'œuvre de son éternel antagoniste et de le remplacer par le mal. Les deux principes, ou, si l'on veut mieux, les deux forces subsistent l'une à côté de l'autre, dans une lutte qui ne finira pas. Le sacrifice du calvaire, en ouvrant une voie vers le ciel, n'a point ruiné l'influence du tentateur sur la terre qui reste toujours livrée à l'abomination de la désolation. En dehors du petit nombre des élus, auxquels un rayon de la grâce a été communiqué d'en haut, tous les mortels sont exposés à ses attaques!

On conçoit la répulsion et la détestation qu'un tel être inspire naturellement aux chrétiens. Ils doivent observer une vigilance incessante, afin de lui fermer tout accès dans leur cœur et même dans la nature entière. Le grand triomphe de l'Église serait de briser à jamais la trame du mal, afin de ravoir ici-bas le bonheur que nos premiers parents avaient connu, avant qu'Eve se fût montrée si friande de la fameuse pomme. Mais au prix de quelle lutte! Le baptême chrétien ne se donne qu'au préalable on ait renoncé à Satan; les exorcismes de l'église sont encore l'expression de l'empire qu'on lui suppose. Il n'y a pas un seul vrai fidèle qui, sentant un frisson étrange lui agacer la chair, ne s'empresse de crier : *vade retro Satanas!*

L'idée de l'existence du diable est donc une partie intégrante de la religion catholique. Mais pour que le mythe s'adaptât si bien à l'esprit de la foule et devînt à ce point

populaire, il fallait qu'il fût présenté sous une forme matérielle. Il en fut ainsi.

La majeure partie des gentils, parmi lesquels la religion chrétienne devait se propager, conservaient obstinément leurs habitudes idolâtriques. Afin de rendre Jésus aimable, on en avait fait un portrait idéalisé, où l'anthropomorphisme grec se prêta merveilleusement aux aspirations naturalistes des chrétiens encore barbares. En effet, la figure classique de Jésus est le symbole de la douceur, de la résignation et de la bonté infinies ; toutes ces vertus que le christianisme avait mission de répandre sur la terre, afin d'acheminer les hommes dans la voie du salut. Comme, dans la race caucasique, le blond répond parfaitement à ce caractère d'agneau sans tâche, on fit Jésus généralement blond, avec une physionomie pleine de vague onction, encore que toutes les probabilités laissent à croire qu'il était plutôt brun et avait les traits fortement accusés qui caractérisent la race sémitique (1).

Au type blanc de Jésus, sur le front duquel se reflètent

---

(1) « La population de Galilée était fort mêlée, comme le nom même du pays l'indiquait *, dit M. Renan. Cette province comptait parmi ses habitants, au temps de Jésus, beaucoup de non-juifs (Phéniciens, Syriens, Arabes et même Grecs). Les conversions au judaïsme n'étaient point rares dans ces sortes de pays mixtes. Il est donc impossible de soulever ici une question de race et de rechercher quel sang coulait dans les veines de celui qui a le plus contribué à effacer dans l'humanité les distinctions de sang. » *(Vie de Jésus)*.

Il ressort clairement de ce passage que de toutes les branches ethniques de l'humanité représentées à Galilée, au temps de Jésus, il n'y en a aucune qui ait eu pour caractère commun le type blond. C'étaient plutôt des bruns et même des peuples assez foncés, à l'exception des Grecs dont la personnalité de Jésus s'écarte positivement par sa complexion intellectuelle et morale. — C'est encore une erreur de croire que la religion du Christ a contribué à effacer les distinctions de sang parmi les races humaines. Les préoccupations de la couleur ne se sont jamais mieux développées qu'avec la civilisation moderne.

* *Gelil haggoyan* « cercle des gentils ».

l'intelligence calme et sereine, la morale douce et avenante, dont l'ensemble concourt à former je ne sais quel charme de divine beauté, il en fut opposé un autre, ayant tous les contraires de ce qui plaît et attire dans l'image du Sauveur. Le diable est le symbole de la brutalité, de l'esprit de révolte et de la perversité. Pour mettre en relief l'opposition tranchée, profonde, inconciliable, qui existe entre les deux symboles, on pensa naturellement à faire du diable un nègre.

« De sa large bouche et de ses narines sortaient la flamme et une fumée sulfureuse. Par son *noir visage*, il ressemblait à un Ethiopien féroce : ses cheveux et sa barbe se hérissaient, tordus comme des serpents; ses yeux rouges comme le feu lançaient des éclairs. »

Les traits et la couleur sous lesquels je présente ici Satan, et qui lui font une physionomie bien peu flatteuse, j'en conviens, ne sont pas une fantaisie imaginée pour le besoin de ma thèse, comme on serait tenté de le croire. Je ne fais que reproduire autant qu'il m'a été possible, une description du diable faite par un certain Blasius Melanès, qui vivait, je crois, vers le commencement du moyen âge. Son nom, peu cité et même absent dans les meilleurs dictionnaires d'histoire, me fait croire que nous avons affaire à un pseudonyme. En tous cas, il fait bon de voir le texte de ce Blasius, latin quelque peu barbare, mais qu'on ne s'étonne guère de rencontrer dans cette époque de décadence, où la langue de Cicéron fut si maltraitée par les cuistres de haute et basse volée. Il dépeint ainsi le diable :

..... *Cui visus ore vastum, flammam naribus, fumum fundens sulfureum... ferociens in specie nigerrimi Ethiopes; capilli et barba stillabat quasi piscem callidam et liquidam, oculi ferum ignitum et structuras scintillans* (1).

---

(1) Blasius Mélanès, *Vita S. Joannis* cité par M. Pompeyo Gener, dans son livre : *La mort et le diable*.

Cette image du diable transformé en nègre aux cheveux crépus, aux yeux rouges, aux narines ouvertes comme des forges qui lancent des flammes, à la bouche énorme, est devenue la physionomie même sous laquelle tous les gens du peuple, en Europe, se figurent encore les hommes de race éthiopienne. Aussi quand ils voient un Noir avec des traits plus ou moins réguliers, ils le regardent avec une curiosité qui frise la naïveté ou l'ignorance. Pour eux, le nègre a hérité de la couleur du diable ; or, son prototype a été présenté à tout le moyen âge sous les formes les plus hideuses tant par la peinture que par la sculpture :

Si horrible et si lez
Que très tous cels qui le veaient
Sur leur serement affirmoient
C'onques mès laide figure
Ne en taille, ne en peincture
N'avoient à nul jour veue (1).

Mais ce qui caractérisait surtout le diable traditionnel, c'était sa couleur noire. Cela se rattache encore à l'observation que nous avons faite de l'impression profonde que produit sur l'esprit du vulgaire et même des gens instruits qui n'y sont pas habitués. la différence tranchée qui existe entre le Caucasien et le Nigritien, eu égard à la couleur du visage. Aussi, toutes les fois qu'on voulait comparer la noirceur d'un objet, choisissait-on la couleur du diable !

Li fust (bois) était et li fer
Plus noirs que diable d'enfer.

dit le *Roman de la Rose* (2).

Cette tradition eut la plus malheureuse influence sur l'esprit des Européens. La guerre des Croisades ne fit que

(1) *Fabliaux de Méon*, t. I, p. 414.
(2) Méon, *Roman de la Rose*, t. II, p. 961.

raviver le fanatisme religieux, en donnant une popularité plus grande à ces distinctions et, je dirais même à ces oppositions de couleur. Pour le moyen âge, tous les Musulmans étaient des Sarrasins; et qui disait Sarrasin disait Maure ou noir. Par sa couleur, le Maure faisait à l'Européen la même impression que le diable. L'expression naïve de cette vérité se retrouve encore dans le *Roman de la Rose:*

Par icelui Dieu qui ne ment
Si vous jamès parlés à li
Vous aurez le vis (visage) pali
Voires certes plus noir que More.

D'ailleurs, le mot *more* est resté synonyme de « noir » dans la majeure partie des langues européennes. Témoin: l'allemand *Mohr;* l'espagnol *moreno;* l'italien *morello, moretto,* signifiant tous « noir » « nègre » ou « négrillon ». Plus la foi catholique devint fervente et agissante, durant les différentes croisades, plus les peuples chrétiens de race blanche s'habituèrent à ne voir dans l'homme noir qu'un être réprouvé, un fils de Satan, dont le seul contact, le seul aspect lui causait la plus profonde horreur. De telles impressions jettent dans les âmes des traces durables, fort difficiles à s'effacer. Longtemps après qu'il n'y eut plus de Musulmans à combattre, la terre sainte ne pouvant plus être disputée aux Turcs qui avaient étendu leur domination jusqu'en Europe et placé leur capitale à Constantinople, sur la ruine définitive de la dynastie des Paléologues, l'on conservait encore la légende du noir Sarrasin. Il faisait toujours peur aux hommes du peuple ou aux clercs superstitieux, sous sa peau d'ébène. L'Occident avait renoncé à la lutte contre l'Orient; mais le mythe ne fut point oublié. Jusqu'en plein XIXe siècle, la légende populaire, qui fait représenter Dieu par le blanc et le diable par le nègre, continue encore à

inspirer les meilleurs peintres et les plus grands poètes.

Dans le salon de peinture du Louvre, après avoir traversé le musée de la Marine, on arrive à une salle supplémentaire, où la meilleure toile et la plus belle est peut-être un tableau du peintre Ary Scheffer, fait en 1856 et représentant la *Tentation du Christ*. Le célèbre artiste, obéissant à la grande légende du moyen âge perpétuée jusqu'à nos jours, fait du diable un nègre et de Jésus un blanc!

Victor Hugo, le poète le plus sympathique, le cœur le moins disposé à la haine ou au mépris de l'homme d'une race quelconque, n'a pu s'empêcher de sacrifier à cette fiction populaire. Dans une de ces poésies apocalyptiques et pleines d'une sombre grandeur, dont la muse de la *Légende des siècles* connaît seule le secret, Hugo met en scène les deux principes, celui du bien et celui du mal. C'est un dialogue superbe et dramatique au plus haut point!

Les acteurs sont, d'une part, *Zénith* placé dans les hauteurs culminantes, dominant le monde qu'il éclaire de son rayonnement moral et auquel il ouvre les sentiers de l'idéal; de l'autre, *Nadir* rivé en bas, dans les ornières infectes, ne concevant que ce qui est abject et vil, génie de l'ombre et de l'opprobre. Eh bien, Nadir, c'est le *nègre*: d'où il faut conclure, pour compléter l'antithèse chère au poète des *Contemplations*, que Zénith est le *blanc*.

Celui-ci dit :

« Pudeur! le lis t'adore et le ramier candide
T'aime et l'aube te rit, virginité splendide,
Neige où se posera le pied blanc de l'amour! »

A quoi *Nadir* répond :

A bas la vierge! à bas le lis! à bas le jour!
Toute blancheur est fade et bête.

ZÉNITH.

Tais-toi, nègre!

NADIR.

Est-ce ma faute, à moi? L'ange! tu deviens aigre
Le nez en l'air, au fond de toute chose assis,
Où tu vois des géants, je vois des raccourcis.
Ce que tu vois monter, moi je le vois descendre.
Tu vois la flamme aux fronts, je vois aux pieds la cendre.
Tout tient à la façon dont nous sommes placés.

J'avoue que lorsque j'eus ouvert pour la première fois *Les quatre vents de l'esprit*, ouvrage où se trouve la pièce dont j'ai extrait ces vers d'Hugo, j'éprouvai involontairement un malaise profond devant cette personnification fantaisiste du « maître ». Oui ce « Tais-toi, nègre ! » m'a sonné douloureusement au cœur. N'est-ce pas ainsi que les calomniateurs et les bourreaux de la race noire se sont toujours exprimés, toutes les fois que l'Éthiopien, certainement moins ridicule que le nègre *Nadir*, a voulu réclamer son droit et en appeler à la conscience humaine? N'est-ce pas avec ces termes méprisants et sommaires qu'on lui a toujours fermé la bouche? Par quelle mystérieuse coïncidence cette étrange réminiscence est-elle venue au grand penseur, au moment où dans une sublime inspiration, il croyait écouter « deux voix dans le ciel »?... Mais à quoi bon questionner ! Le poète est un être privilégié; il lui est permis de créer les images et les situations les plus capricieuses, sans qu'on puisse s'en prendre à sa raison ou à son cœur. Ici surtout, Victor Hugo est irrépréhensible. Poète, il est l'incarnation multiple de l'esprit populaire de sa race : il le reflète dans ses traditions comme dans ses convictions. A l'ange, la croyance vulgaire, conforme en cela aux dogmes théologiques, n'a jamais opposé que le diable. Or, le nègre, nous l'avons vu, c'est pour elle la fidèle image du diable. Aussi dans un autre vers, un peu plus loin, le barde immortel fait-il dire à *Nadir* :

« Monsieur, je suis un diable et vous êtes un ange. »

Tout s'explique ainsi. Victor Hugo restera l'ami de la race noire qui l'aime et qui se rappellera éternellement son indignation généreuse, à la nouvelle de la mort de John Brown. Pourtant, dans son inconscience et son irresponsabilité de poète, nous aura-t-il laissé la preuve la plus éloquente de cette opinion populaire, issue de l'éducation théologique, d'après laquelle toute l'Europe du moyen âge et la majeure partie de l'Europe contemporaine, beaucoup plus ignorante que ne l'avoue l'orgueil caucasique, n'ont jamais pu voir autre chose dans l'homme noir que le diable en personne !

Mais, diront les casuistes, si la légende incontestable qui a fait de l'Ethiopien un être repoussant, méchant et malfaisant, un diable enfin, rend compte de la frayeur et de l'horreur que l'Européen ignorant éprouve à la vue des hommes noirs, comment expliquer l'opinion si généralement répandue de l'infériorité native de ces hommes et de leur subalternité naturelle vis-à-vis des blancs ?

C'est là une question qui se rattache intimement à la précédente. Il est certain que les faits et les croyances, qui en découlent, proviennent des mêmes idées théologiques si persistantes et si influentes sur l'esprit humain. Nous pourrons facilement le constater.

II.

LA LÉGENDE DE CHAM.

En choisissant le facies du noir éthiopien, enlaidi à plaisir, pour figurer l'esprit immonde, selon l'expression de la langue sacrée, les théologiens n'avaient fait que mettre à contribution une des traditions les plus populaires de la Bible, celle d'après laquelle la race noire avait été maudite par Noé dans la personne de Cham. Or Noé, ayant été le plus ancien patriarche, doit être considéré comme

l'organe même de Dieu, au point de vue de l'orthodoxie.

D'autres ont prétendu voir dans les Nigritiens la descendance de Caïn, lequel Dieu avait marqué d'un signe. Cette marque serait cause que le frère d'Abel devint tout noir après être né blanc; et sa postérité aurait généralement hérité de cette malédiction physiologique. Mais cette dernière opinion n'eut jamais beaucoup d'accès parmi les théologiens. Après l'avoir discutée, Bergier ajoute : « Il y aurait donc moins d'inconvénients à dire que la noirceur des nègres vient de la malédiction prononcée par Noé contre Cham, son fils, dont la postérité a peuplé l'Afrique (G. ch. 10, v. 13). Mais selon l'écriture, la malédiction de Noé ne tomba pas sur Cham, mais sur Chanaan, fils de Cham (G. ch. 9, v. 13); or l'Afrique n'a jamais été peuplée par la race de Chanaan mais par celle de Phut (1). »

Il s'agit ici spécialement de la couleur noire des Africains et l'habile théologien, qui défend la doctrine de l'unité de l'espèce humaine, tâche de ne pas laisser à l'hétérodoxie polygéniste une arme quelconque contre l'opinion que la foi et la tradition biblique ont généralement adoptée sur l'unité d'origine de l'espèce humaine. D'autres, dans un but absolument opposé, ont fait la même remarque et la même distinction des deux passages également obscurs de la Genèse. Ce serait trop long de s'arrêter ici à chercher s'il n'y a pas en tout cela une ancienne altération des textes de la Bible, ou si l'interprétation vulgaire qu'on a longtemps faite de la légende de Cham n'est pas l'effet d'une erreur volontaire. Toutes ces questions d'exégèse sont en elles-mêmes trop complexes et difficiles pour que nous ayons la chance d'y faire la lumière, pour ainsi dire, en courant. Mais qu'on passe à l'article *Cham,* dans le même ouvrage, on verra Bergier s'exprimer avec une parfaite

(1) Bergier, *Dictionnaire de théologie*, article *nègre.*

netteté à l'égard du résultat de la malédiction de Noé. « Cham, fils de Noé, dit-il, ayant vu son père ivre et endormi dans une posture indécente, en fit une dérision et fut maudit dans sa postérité pour cette insolence. Il eut un grand nombre d'enfants et de petits-fils qui peuplèrent l'Afrique. Pour lui, on croit qu'il demeura en Egypte (1); mais il n'est pas certain que les Lybiens aient eu l'intention de l'adorer sous le nom de Jupiter-Ammon (2), comme l'ont cru plusieurs mythologues...

« Il est bon d'observer, ajoute Bergier, que la prédiction de Noé s'exécute encore aujourd'hui par l'asservissement de l'Egypte sous des souverains étrangers et par l'esclavage des nègres. »

---

(1) « Cham est le nom de l'Égypte dans l'Écriture. » (Bouillet, *Dictionn. d'hist. et de géog.*). On sait, en effet, que les anciens Égyptiens se nommaient *Kami* ou *Kemi*, comme nous l'avons déjà vu dans la partie de cet ouvrage qui traite de l'ethnologie de l'Égypte ancienne.

(2) On écrit généralement *Ammon* du grec Ἄμμος, mais il y a une autre orthographe également grecque et d'une meilleure grécité, c'est Ἅμμος, avec l'esprit rude. En effet, la racine étant Ψάμμος venant de ψάω, l'esprit rude est nécessaire pour indiquer la suppression du ψ, représentant souvent l'aspirée φ suivie de la sifflante σ. D'ailleurs le σ est parfois le signe même de l'aspiration; c'est surtout dans le passage d'une langue à l'autre qu'on en fait mieux la remarque, témoin le latin *sal* (sel) tiré du grec ἅλας ou ἅλς, ayant le même sens avec des acceptions plus étendues.

L'orthographe Ἄμμος, où l'esprit rude, représentant l'aspiration, a été abandonné, provient sans nul doute de ce que cet esprit s'écrit rarement sur les monuments (Burnouf, *Gramm. grecque*). *Hammon* en grec, signifie « sable, arène » et serait ainsi le nom figuratif du désert lybien: mais je ne pense pas que ce soit au terrain friable et sablonneux que les indigènes aient voulu dédier un culte. Et puis, pourquoi auraient-ils eu recours à ce nom grec, si longtemps avant la conquête d'Alexandre? Tout porte donc à croire que le culte de Hammon, qui remonte aussi haut qu'on puisse reculer dans l'histoire ancienne de l'Égypte et de la Lybie, a pour origine une légende solaire.

Il faudrait alors, contrairement à l'opinion de Bergier, abandonner l'étymologie grecque absolument injustifiable ici, et faire venir Hammon de *Cham* ou *'Ham*. Dans la majeure partie des langues sémiti-

Le célèbre théologien, n'ayant pas ici les mêmes préoccupations que celles d'auparavant, ne cherche aucunement à contredire la tradition; il voit, sans hésitation, dans les Africains asservis et non dans les Chanaans, les fils de Cham sur lesquels s'est accomplie et s'accomplit encore la malédiction de Noé. C'est peut-être un fait digne d'attention que le sans-gêne avec lequel les hommes d'Église disent oui et non sur un même fait, dans le même ouvrage. Mais la parole de Dieu ne saurait avoir été prononcée en vain; il a donc fallu prouver que la prédiction de Noé, faite dans une forme tellement précise et saisissante, s'est réalisée et se réalise encore. Sans cela, la Bible, qui est la source de toutes les doctrines chrétiennes, perdrait toute son autorité et n'exercerait plus le prestige qu'elle doit avoir sur l'intelligence du fidèle, comme la vérité révélée par Dieu, au moyen de l'inspiration accordée à Moïse, aux prophètes et aux apôtres.

Au reste, il faut répéter que c'est la dernière interprétation qui a été la plus généralement acceptée. « Noa'h, dit

---

ques le *ch* est un signe d'aspiration, comme il en est parfois en allemand et en grec. En rapprochant *Cham* qui, en hébreu, signifie « le brûlé » de *Chamosch* ou *Chemesch*, (soleil) du phénicien *Hamon*, signifiant aussi soleil, on trouve assez facilement la raison d'être de l'opinion qui fait de Hammon une divinité solaire et chamitique. *Chamitique* et *éthiopique* sont les formes sémitiques et grecques du même mot, désignant les hommes brûlés par le soleil, c'est-à-dire bronzés ou noirs.

D'autre part, je sais que la plupart des égyptologues voient dans *Ammon* la forme grecque de *Amoun*, mot égyptien qui signifie *inconnu, mystérieux, caché* *, ou bien *mystère, adoration* **; mais j'aime mieux adopter un sens étymologique qui s'accorde parfaitement avec l'esprit de la race et de la civilisation des anciens Égyptiens, ainsi que des peuples qui subissaient leur influence. En acceptant que les idées métaphysiques que prêtent ces savants au culte d'Ammon aient été celles des grands prêtres et des initiés, le peuple a dû probablement ignorer ce sens profond et subtil.

* Oll. Beauregard, *Les divinités égyptiennes.*

** Emm. de Rougé, *Notice somm. des monum. égyptiens du Musée du Louvre.*

François Lenormant, maudit son fils 'Ham pour lui avoir manqué de respect dans son ivresse et pour avoir tourné en dérision la nudité paternelle. « Tu seras le serviteur de Schem et de Yapheth », lui avait-il dit. Cette malédiction s'accomplit dans sa plénitude (1) !...

N'est-ce pas visiblement la source de l'opinion vulgaire, d'après laquelle on continue à voir dans les noirs une race inférieure « faite pour *servir* aux grandes choses voulues et conçues par le blanc ? » M. Renan, en écrivant ces paroles a-t-il fait autre chose que de céder à une vague réminiscence de son éducation théologique ? Qui contestera les déductions qu'on peut tirer en démontrant la concordance qu'il y a entre l'opinion de tous ceux qui soutiennent la doctrine de l'inégalité des races avec cette vieille tradition biblique, si bien confinée dans un coin du cerveau européen ? Tous ceux qui répètent que les noirs sont inférieurs aux blancs ne font donc qu'offrir une preuve patente de l'influence qu'exerce encore sur eux l'héritage intellectuel et moral d'un autre âge. Leurs esprits sont comme rivés aux erreurs qui constituaient le fonds commun des croyances de leurs leurs ancêtres ; et ils en fournissent involontairement l'exemple.

Vers la fin du XVIIIe siècle, tout ce qui contrariait la marche des choses était mis au compte des philosophes. Avait-on commis une erreur ou causé un désordre ? c'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau, disaient les gens d'Eglise. C'étaient les derniers efforts de l'esprit théologique, voulant barrer la voie à l'encyclopédie et défier la conjuration voltairienne qui prêchait si obstinément l'*écrasement de l'infâme*. Aujourd'hui les choses sont bien changées. Les idées révolutionnaires ont fait de tels progrès dans les esprits, que c'est la théologie qui est devenue la

(1) Fr. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, (9e édition), p. 279.

bête noire ! Les fils de Voltaire et de Rousseau ont tout envahi. Ils se sont emparés de toutes les prérogatives et font la loi en tout. On pourrait donc penser qu'en dénonçant les croyances théologiques, comme une des sources d'erreur les plus vives dans le maintien de la doctrine de l'inégalité des races, je veux purement et simplement exploiter le discrédit où sont tombées les choses de la foi antique, afin d'agir plus facilement sur les intelligences et de les convaincre sans difficulté. Mais loin de là ma pensée ! Je crois qu'il faut toujours rendre hommage à la vérité, sans se préoccuper aucunement de celui qui en profite.

Les théologiens, tout en admettant que les hommes noirs, les descendants de Cham, justifient la parole biblique par l'état d'esclavage où ils gémissent, n'ont jamais fait autre chose que d'user de l'avantage que leur offraient les faits pour consolider l'autorité des dogmes catholiques et maintenir l'infaillibilité de la révélation. Dans la pratique sacerdotale et dans les institutions canoniques, ils n'ont jamais admis théoriquement la doctrine de l'inégalité. En effet, au point de vue de la théologie dogmatique, en acceptant même que les descendants de Cham aient été maudits par le saint patriarche et subalternisés vis-à-vis de la postérité de Schem et de Japheth, la vertu de cette malédiction, qui avait toute son efficacité sous le règne de la loi mosaïque, disparaît avec l'avénement du Christ. Là commence le règne de la grâce destiné à régénérer l'espèce humaine entière. C'est à ce point de vue de la théologie spéculative que l'on dit ordinairement que Jésus est venu effacer la distinction de sang et des races parmi les hommes. Tous les hommes ont été rachetés par le mystère de la sainte passion : telle est l'orthodoxie appuyée tant sur les évangiles que sur les prophètes (1).

(1) De Ecclesia dicit David : « Postula me et dabo tibi gentes here-

Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer l'absence de distinction de races que l'on constate dans toutes les prescriptions théologiques ou canoniques. Tout y est considéré d'une façon vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, embrassant l'humanité entière. La plus grande dignité dont le chrétien puisse être revêtu aux yeux de l'Eglise est celle du sacerdoce, qui le retire en effet du commun des mortels pour le placer dans une sphère absolument supérieure. Consacré comme l'intermédiaire visible entre l'homme et Dieu, il appartient encore à l'église militante, puisqu'il vit sur terre, ignorant les angoisses de l'église souffrante comme les béatitudes de l'église triomphante; mais il est devenu un prince de la foi. Il s'établit entre lui et les fidèles une démarcation profonde. Tandis que les autres membres de la chrétienté composent l'église enseignée, obéissante, incapable de se diriger seule dans l'interprétation des choses divines (1), il représente, lui, l'église enseignante : dispensateur des grâces spirituelles, il a le droit de lier et de délier, de condamner ou d'absoudre, au nom de Dieu, de qui seul il est justiciable de l'usage qu'il fait de son saint ministère !

Si la théologie reconnaissait théoriquement un signe d'infériorité quelconque dans le caractère ethnique de l'Africain, elle lui aurait certainement interdit le sacrement suréminent de l'ordre. Pourtant un Africain peut être ordonné prêtre et il y a beaucoup de prêtres noirs.

Bonal (*Institutiones theologicæ*) et Craisson (*Elementa juris canonici*) passent en revue toutes les infirmités corporelles ou intellectuelles qui peuvent faire interdire la dignité sacerdotale à ceux qui en sont affectés. La couleur ou la race n'y entre pour rien. Suivant Collet, il n'y avait

---

ditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ. » *Catéchisme du concile de Trente*, ch. X, § 6.

(1) Il s'agit de l'Église catholique, apostolique et romaine.

même aucun empêchement résultant des défauts du corps, avant le Ve siècle (1). Cependant les *impedimenta* sont nombreux et même d'une recherche trop minutieuse, au point de vue démocratique et philosophique où l'on pourrait se placer pour en apprécier les motifs.

Dans tous les pays où les hommes noirs se sont trouvés avec l'Européen, rarement ils pouvaient exercer le sacerdoce; c'est que la condition *sine qua non* de l'ordination consiste en ce que le candidat soit un homme libre. Or parmi les chrétiens européens, pendant fort longtemps, on ne rencontrait les noirs qu'à l'état d'esclaves. Cette irrégularité ne s'applique qu'à l'état civil; cela est si vrai que les hommes de toutes les couleurs, tombés en esclavage, se trouvent identiquement dans le même cas, qu'ils soient Géorgiens ou Éthiopiens. Les esclaves sont exceptés de ceux qui ont qualité d'être revêtus de la dignité sacerdotale, parce que celui qui ne jouit pas de son droit propre, mais relève de la puissance d'autrui, ne peut se dédier au culte divin (2).

L'abbé Bonal laisse à entendre, par argument *à contrario*, que les esclaves mêmes pourraient recevoir l'ordination avec le consentement exprès ou tacite de leurs maîtres (3); mais d'après l'opinion de Craisson, absolument conforme au catéchisme du Concile de Trente, ils restent inhabiles jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leur pleine liberté (4).

---

(1) Collet, *Curs. comp. theolog.*, tome XVII, col. 234.

(2) Excipiuntur etiam servi : neque enim divino cultui dedicari debet, qui non sui juris sed in alterius potestate est (*Catéch. du Conc. de Trente*, ch. XXVI, § 9).

(3) Servi seu mancipia (gallice *esclaves*) irregulares sunt, durante servitute et domino expressè vel tacitè non consentiente in eorum ordinationem (Bonal, *Inst. théolog. De defectu libertate*).

(4) Sunt irregulares servi propriè dicti, donec consequantur plenam libertatem (Craisson, *Elementa jur. can.* cap. I, distinct. 54.

Il est donc certain que dans le haut enseignement théologique, dont la science profonde et délicate mérite encore notre respect, malgré ses subtilités et les opinions surannées qu'elle tâche de maintenir comme des vérités éternelles, l'homme noir n'a jamais été considéré comme un être naturellement inférieur, mais bien comme l'égal de tous les autres membres de l'Église, quelle que soit leur race.

Ce sont là des contradictions qui choquent la logique et embrouillent l'intelligence. Cependant, en observant le prêtre, on trouve toujours en lui deux hommes bien distincts. Il est tantôt l'homme pratique, exploitant les faiblesses humaines pour fasciner les esprits et les dominer ensuite ; il est tantôt l'homme de théorie, le théologien subtil, versé dans la connaissance spéciale du droit naturel, lequel se laisse rarement surprendre dans la sanction d'un abus quelconque provenant du droit de la force. Malheureusement, c'est l'homme pratique qui domine en lui. Malgré tout, c'est l'intérêt matériel de la religion qu'il a le plus souvent en vue. Peu lui importent les moyens par lesquels il entraîne les incroyants sous la bannière de la foi : l'essentiel est qu'ils soient entraînés, quand bien même ce serait au détriment de leur intelligence et voire de leur moralité.

Afin de captiver l'esprit de l'ignorant, il lui présentera Dieu comme un blanc et le diable comme un nègre, s'il a affaire à un Caucasien ; transporté parmi les peuples noirs encore sauvages, il ne manquera pas de faire peindre en noir l'image du même Dieu : s'il n'était pas blanc lui-même il donnerait cette couleur au diable ! C'est par ainsi qu'il s'insinue partout, en caressant toutes les passions, au lieu de les combattre. Son triomphe, c'est la captation des âmes par les voies souterraines. Mais là où il a laissé l'empreinte de ses pas, il faut des siècles et surtout l'effort d'une science incorruptible pour l'effacer complètement. En effet, pour

combien de temps ne verrons-nous pas l'Européen, — même quand il ne croit plus au diable, — penser encore qu'on ne peut rencontrer dans un nègre autre chose que l'esprit de ruse, de mensonge et de méchanceté, tous les vices que ses ancêtres du moyen âge abhorraient dans la personne même de Satan! Sans doute les études sociologiques prouvent que ces défauts de l'esprit sont le partage de tous les peuples sauvages et primitifs ; mais un grand nombre de savants et tous les ignorants de l'Europe n'en font-ils pas un caractère spécial à l'Africain ?

Cette légende du diable, qui fait partie intégrante de toute l'histoire du christianisme, est à peine effleurée dans les traités de théologie. Un savant théologien, à qui on reprocherait l'influence que la propagande religieuse a exercée sur l'esprit des chrétiens d'Europe, avec le mythe du diable hideux et noir, figuré par l'Ethiopien disgracié et caricaturé, n'aurait aucune peine à prouver que toute la doctrine ecclésiastique et dogmatique dément un tel fait. C'est ce que je me suis donné la peine de faire, par avance, autant qu'un profane peut voir clair dans les arcanes de la science divine. Mais qu'on abandonne le terrain d'une science prudemment élaborée ; qu'on se rabatte sur les traditions populaires, telles que la légende des saints et tout ce qui fait la part la plus active, quoique la moins avouée, de l'histoire de l'Église : on voit immédiatement le mythe de Cham, rendu plus vulgaire et saisissant par la fiction de Satan, prendre une importance étonnante dans l'aberration d'esprit où est tombée la foule ignorante de l'Europe, aberration que les savants tentent aujourd'hui de perpétuer, à l'aide de l'absurde théorie de l'inégalité des races humaines!

Ces faits ne sont-ils pas dignes de la plus haute méditation ? Ne sont-ils pas de nature à modifier et transformer bien des convictions? Ils mettent au moins en pleine évi-

dence le point essentiel de la discussion. Quand, après avoir inutilement mesuré les crânes et pesé les cerveaux, l'anthropologiste, aussi peu éclairé à la suite de ses opérations qu'auparavant, proclame pourtant que la race blanche est supérieure à toutes les autres; quand l'historien, après avoir feuilleté les annales du monde et examiné les monuments archéologiques dans toute la chaîne des âges connus, reste effrayé de la complexité des évolutions et des rétrogradations accomplies par les peuples, se trouble et s'égare, mais affirme que la race blanche a été et sera toujours la première race de la terre; quand le philosophe qui agglomère dans son cerveau toutes les doctrines et toutes les croyances, — phénomènes de conscience ou d'intelligence par lesquels s'est manifesté l'esprit de chaque nation et qui se développent partout avec des défaillances pénibles et des élans superbes, — se sent transporté dans une vraie tour de Babel, où les langues et les races se confondent dans l'éternel devenir, s'étourdit, ne sait où mettre son *moi* pour le sauver du naufrage, mais déclare que la race blanche seule a reçu du ciel les aptitudes supérieures de l'esprit : ils ne font dans leur conscience imparfaitement éclairée, que s'opiniâtrer à des idées vieilles et vermoulues. De ces idées on a renversé tous les tenants et aboutissants; mais une certaine impulsion atavique porte tous ces savants à les défendre encore, sans qu'ils en devinent l'influence. Il faudra bien que ce coin de l'erreur soit éclairé et détruit par la science, de même que tous les préjugés qui ont fait leur temps !

C'est ma conviction que l'heure en est sonnée à l'horloge des siècles. Les générations européennes qui grandissent actuellement, ayant moins d'attache avec le passé, suffisamment éclairées sur les causes d'erreur qui ont obscurci le jugement et faussé les sentiments de leurs devanciers, briseront décidément avec les traditions contre

lesquelles toute la science proteste : elles reviendront spontanément à la vérité. Mais cette vérité, que les lumières naturelles suffiraient seules à indiquer, a-t-elle toujours été méconnue? Dans les époques où l'intelligence humaine brillait du plus vif éclat, sans qu'aucune idée dogmatique vint jamais l'enténébrer, avait-on contre la race noire les préjugés dont on l'accable aujourd'hui? En un mot, quelle était l'opinion des anciens sur la thèse que je soutiens? Une courte étude nous mettra à même d'en juger.

III.

LES GRECS, LES LATINS ET L'ÉTHIOPIE.

En prouvant que les anciens n'ont jamais divisé les races humaines en inférieures et supérieures, nous ne ferons que rendre plus indiscutable l'opinion que nous avons établie sur l'influence des idées théologiques dans le courant d'esprit qui a gagné toute l'Europe moderne et dont elle ne se défait qu'avec peine, à part un nombre restreint d'intelligences d'élite qui ont pu s'émanciper des préjugés traditionnels.

On ne saurait sans doute contester que dans l'antiquité on attachait beaucoup plus de mérite à la beauté physique que dans les temps actuels. Quelles que soient les qualités qui rehaussaient un homme, il lui fallait surtout soigner sa personne, étudier son maintien et sa démarche, tâcher enfin de se faire beau, s'il briguait sérieusement les succès publics. Aussi est-ce à remarquer que les portraits des grands hommes de l'antiquité grecque et romaine, ceux des Grecs surtout, conservés par leurs monuments iconographiques, tels que statuettes, bustes, monnaies, médailles ou camées, représentent tous des traits expressifs et réguliers, s'approchant le plus possible de l'idéal de la beauté humaine.

Socrate, qui ne fut pas absolument beau, savait si bien pourtant l'importance que devait attacher à la beauté des formes tout citoyen désirant jouer un rôle dans la république, qu'il recommanda même à un de ses disciples de sacrifier aux grâces ! Cette fine observation fait voir admirablement que cette belle harmonie qu'offrent les traits et la physionomie générale de la race grecque a été, dans le commencement, une beauté voulue et soigneusement recherchée. Même dans l'habillement, on sentait l'intention esthétique. Il était sobre de tout luxe asiatique, mais l'ajustement en était d'une simplicité délicate et savante, comme ces belles lignes pures et d'une symétrie charmante qui caractérisent l'architectonique grecque.

Pour obtenir une parfaite élégance dans leurs mouvements, les anciens s'exerçaient régulièrement à la palestrique, comprenant la course, la lutte, le saut, le disque, le javelot et le cerceau. Cette gymnastique souverainement hygiénique, assouplissait les membres, donnait aux gestes une aisance aimable et laissait à tout l'individu ce port majestueux et gracieux à la fois, lequel prête à la physionomie je ne sais quoi de rayonnant. Comment veut-on que de telles coutumes n'eussent pas inspiré un vrai culte de la beauté?

La civilisation romaine sortie presque entièrement de la culture grecque, fit constamment preuve des mêmes inclinations. Encore bien que le Romain, de caractère mâle et féroce, ne pût jamais atteindre le degré de fine et délicate complexion qui fut un produit spécial de l'Attique, son idéal était de s'en approcher de plus en plus, sans perdre la trempe de son organisation primordiale. C'étaient les mêmes jeux, les mêmes exercices qu'ils répétaient comme gymnastique; seulement au pentathle olympique ils ajoutèrent le pancrace et l'hoplomachie, exercices beaucoup plus violents, mais qui plaisaient particulièrement à ces

hommes dont la plus vive préoccupation fut toujours la conquête du monde.

La vertu même, qui fut dans la Rome républicaine le principal ressort du caractère national, n'était pas une qualité suffisante pour qu'on dédaignât les avantages d'un extérieur agréable. Sans doute Caton s'en moquait librement, dans sa stoïque et rustique simplicité ; mais tout le monde n'était pas des Catons. Le doux chantre de Mantoue nous a laissé la meilleure idée du prix que ses contemporains attachaient à la beauté. Il est vrai qu'il avait le tempérament plus grec que romain, nourri qu'était son esprit de toute l'élégance de la littérature de l'Hellade; mais son poëme immortel ne reste pas moins comme le plus beau monument du monde latin. Dans un des plus touchants épisodes de l'Enéide, Virgile, de sa touche fine et souple, évoque pour charmer notre esprit un portrait des plus attrayants, c'est celui d'Euryale. Le poète pourrait, après avoir énuméré toutes les qualités que le jeune héros avait reçues de la nature, faire simplement ressortir sa vertu nue et sans fard; cependant il ne s'en contente pas : pour lui, la vertu même emprunte un nouvel éclat des attraits de la beauté corporelle.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus (1)!

Avec un tel esprit, il est certain que le premier mouvement d'un ancien ne dut pas être bien favorable à l'Éthiopien, beaucoup moins doué de ces formes harmonieuses, qui plaisent à la vue et attirent l'âme par le prestige qu'exercent naturellement sur elle toutes les belles proportions. Dans son inélégance sauvage, l'habitant des tropiques ne pouvait être considéré par le Grec ou par le Romain comme un homme de même valeur que ceux de leurs

(1) Virgile, *Enéide*, liv. V, v. 344.

races; mais un barbare de la Sarmatie ou de la Gothie n'était pas mieux vu. Ce n'est pas que l'on ne fît jamais attention à la couleur. Alors, comme aujourd'hui, une peau bien blanche était regardée comme un agrément naturel, un signe de distinction qui ajoutait à la beauté un prix nouveau. Virgile nous en offre encore un exemple dans ce bel Alexis très fier de sa personne, mais à qui Corydon fait ainsi la leçon :

> O formose puer, nimium ne crede colori!
> Alba ligustra cadunt et vaccinia nigra, leguntur (1).

Cependant malgré tous les motifs qui pourraient porter les anciens Grecs et les anciens Romains, censés moins humains que les modernes, à voir dans les hommes noirs des êtres méprisables et naturellement inférieurs aux blancs, en vertu d'une imperfection générique, inéluctable, ils ont toujours professé une opinion toute contraire. C'est une remarque facile à faire. Toutes les fois que dans la littérature grecque ou latine, il est question de l'Ethiopien ou de la couleur plus ou moins noire de la peau humaine, on ne rencontre aucune de ces expressions humiliantes, aucune de ces idées de mépris dont la littérature chrétienne de l'Europe moderne nous offre si souvent l'exemple.

A commencer par le père de la poésie grecque, le divin Homère, aperçoit-on dans ses poèmes aucune trace de dédain, quand il parle de la race noire? Peut-on inférer, soit de ses expressions, soit de ses épisodes, qu'il attachait un caractère d'infériorité à la race éthiopienne? Non-seulement il n'en dit aucun mal, mais il en exprime souvent une vénération toute particulière. On peut citer, entre autres passages de l'Iliade, celui où Homère dit que les Ethiopiens étaient renommés par leur justice.

---

(1) Virgile, *Eglogue* II, v. 17-19.

Jupiter, dit-il, est descendu hier à un festin, vers l'Océan, chez les Éthiopiens renommés par leur justice et tous les dieux l'y ont suivi (1).

N'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse faire à une nation ou à une race que de la présenter comme l'*amie des dieux?*

Après Homère vient Eschyle. Il est inutile de nous y arrêter; car en soutenant la thèse de l'origine nigritique des anciens Egyptiens, j'ai fait une étude suffisamment claire de la plus belle de ses tragédies, pour qu'on en ait une juste idée. L'épisode d'Io et du noir Epaphus, que je ne puis considérer autrement, dans le *Prométhée enchaîné*, que comme un mythe destiné à retracer la marche de la civilisation antique, est assez significatif. Il montre fort bien toute l'importance que l'immortel tragique accordait à cette race éthiopienne qui, comme Io, est sortie des régions tropicales, sous les rayons directs du soleil, et a marché lentement vers la mer, fondant des villes, des industries, l'art, la science, tout le trésor de civilisation que l'ancienne Egypte accumula si hâtivement dans son sein, pour en déverser la plus belle partie sur le monde entier, par le canal de la Grèce.

Dans la littérature latine, on ne trouve pas davantage la trace d'une croyance positive en l'infériorité des Noirs. De tous les auteurs qui ont écrit sur les traditions populaires du peuple romain, Ovide est, à l'exception de Varron, le guide le plus fidèle, le plus sûr et le plus compétent, pour nous conduire dans l'étude d'une pareille question. Prenons, par exemple, ses *Fastes*, poëme dont l'érudition ne le cède à aucun autre ouvrage, en tout ce qui concerne les légendes religieuses et sociales de l'ancienne Rome; arrê-

(1) Ζεύς γαρ ές Ὠκεανόν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας
χθιζός ἔβη κατά δαιτα, θεοι δ' ἅμα παντες ἕποντο.
(*Iliade*, I, v. 423 et 424.)
Cf. *Odyssée*, I, v. 23 et 24.

tons-nous au passage où le poëte met en scène Ariadne à la couleur foncée et le dieu Bacchus, fils bien-aimé de Jupiter. La question d'épiderme est nettement posée.

Ariadne, confiante et généreuse, a sauvé Thésée du labyrinthe, en lui donnant le fil qui l'aida à en sortir, après qu'il eut vaincu le Minotaure. Elle se croit aimée et elle donne son cœur tout entier; dans cet abandon naïf, naturel à son sexe captivant et surtout à sa race, elle donne encore, elle donne tout ! Mais l'ingrat la délaisse. Belle, attrayante, mélancolique et souffrante, pleine de cette grâce attirante que Michelet décrit si bien, elle inspire une réelle passion à Bacchus. C'est alors qu'Ovide nous la présente. Eprouvée par une première déception, elle tremble, en son cœur, qu'un nouvel abandon ne vienne briser son amour en fleur; elle est surtout inquiète de sa peau noire et craint une rivale blanche. Elle se chagrine; elle ne se contient pas et, se croyant seule, elle dit tout haut son inquiétude :

A, puto, præposita est fuscæ mihi candida pellex.

Mais Bacchus, qui la suivait à la sourdine, entend ces paroles et devine ses préoccupations. Il ne lui donne pas le temps d'achever, il l'enveloppe de ses bras; de ses lèvres amoureuses il sèche ses larmes; et sans faire attention à sa peau noire, il lui dit : « Gagnons ensemble le ciel; partageant ma couche, tu dois porter mon nom (1) ! »

Ce petit tableau est bien frais et riant. Il en sort un parfum de générosité qui se communique à l'âme. Tout y

---

(1) Dixerat : audibat jamdudum verba querentis
Liber, ut a tergo forte secutus erat,
Occupat amplexu, lacrymasque per oscula siccat,
Et : « Pariter cœli summa petamus, ait,
Tu mihi juncta toro, mihi juncta vocabula sumes.
Ovide, *Fastes*, liv. III, v. 6-11.

est vrai, naturel, et dans le style moderniste, on aurait dit « vécu ». C'est la réalité peinte au vif, belle parce que vraie. Mais ce qui captive surtout mon esprit, c'est la façon claire, précise et fine, dont le poëte des *Métamorphoses* montre que la couleur noire ne constitue aucune infériorité, ni aucune défaveur contre celui qui la porte. Peut-on demander une meilleure preuve des sentiments dont les anciens étaient inspirés à l'égard des distinctions de races? N'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'avec sa profonde et sérieuse érudition, M. de Gobineau n'ait pas pensé à cet épisode des *Fastes* d'Ovide, lorsqu'il affirmait que de tout temps l'inégalité des races a été préconisée comme une vérité naturelle?

Les mythologies ne sont que l'ensemble des opinions morales, religieuses et sociales des peuples qui les ont imaginées. C'est à ce point de vue que l'étude des mythes et des légendes de chaque peuple, de chaque race, est devenue d'une importance si remarquable dans les recherches de la sociologie et même de l'ethnographie. On a donc tout le droit de voir dans le mythe d'Ariadne et de Bacchus la preuve évidente que, dans la civilisation antique, il n'y avait aucune classification systématique, divisant les races humaines en supérieures et inférieures, division aussi absurde que pénible.

Bacon, ayant un esprit souvent superficiel (1), malgré la grande réputation qu'il s'est acquise dans le monde philosophique par son *Novum organum*, n'a pas dû saisir le sens profond que renferme le mythe d'Ariadne. Il en fait la critique avec un esprit étroit; il tire une morale gauche et embarrassée là où il fallait voir tout autre chose que ce qu'il imagine. « Mais ce qu'il y a de plus

(1) Bacon showed his inferior aptitude for physical research in rejecting the Copernican doctrine which William Gilbert adopted. (Whewell, *Philos. of the inductive Siences*, t. II, p. 378).

beau dans cette allégorie, dit-il, c'est de feindre que Bacchus prodigue ses amours à une femme délaissée et dédaignée par un autre; car il est hors de doute que les affections appètent et briguent ce que dès longtemps l'expérience a rebuté. Que tous sachent donc que ceux qui s'assujettissent et s'abandonnent à leurs passions, attachent un prix exorbitant aux jouissances (soit qu'ils soupirent après les honneurs, les amours, la gloire, la science ou tout autre bien), ne désirent que des objets de rebut, objets qu'une infinité de gens, et, cela dans tous les siècles, ont, après l'épreuve, rebutés et comme répudiés (1). »

Le baron de Vérulam, avec son tempérament de courtisan, n'a pas même soupçonné tout ce qu'il y a d'éminente raison et d'humaine vertu dans cette allégorie qu'il interprète d'une façon si alambiquée. Son esprit était-il capable de concevoir la belle leçon qui ressort de l'action de Bacchus, dans les circonstances dont la tradition l'a entourée? Apercevait-il ce qu'il y a de sublime dans la délicate générosité du dieu libéral (Bacchus, était surnommé *Liber*)? Pouvait-il sentir qu'il fallait empêcher la femme noire de croire que la couleur de sa peau pût être une cause de refroidissement dans l'amour qu'elle a inspiré? Je pense que non. Aussi est-il certain que, sous ce rapport, le sens moral de l'Européen moderne est complètement oblitéré ou, au moins, beaucoup en arrière des anciens!

Mais en tout il y a des exceptions. Dans le même temps où vivait Bacon, dans le même pays et la même race que lui il y eut un homme supérieur, animé de toutes les grandes et nobles aspirations qui donnent à l'esprit une trempe excellente. C'est Shakespeare. Le propre du génie, c'est

(1) Bacon, *De dignitate et augm. scient.*, liv. II, ch. XIII.

de sentir, c'est de concevoir spontanément, au milieu même de l'erreur générale, toutes les belles vérités qui créent l'ordre et l'harmonie dans ce monde. Juste au moment où, sous prétexte de servir les intérêts de la foi, tous les États de l'Europe avaient fini par donner leur plein et entier consentement à l'exercice de la traite des noirs considérés, partout, comme une vile marchandise, Shakespeare entreprit de présenter sur la scène un noir dont le courage, la franchise, la sagacité et la noblesse de caractère font un homme exceptionnel. Sur quel théâtre le place-t-il? dans cette république de Venise où l'aristocratie était le principe même du gouvernement! Ce n'est pas assez que le courage d'Othello lui ait attiré la confiance illimitée du doge et des grands de Venise; malgré sa couleur, il inspire l'amour le plus ardent à Desdémona, fille d'un sénateur! On a besoin de réfléchir pour mesurer tout ce qu'il y avait de hardi dans une telle conception. Mais comme pour répondre à ceux qui pourraient s'étonner que Desdémona fût à ce point éprise du Maure, sans s'effrayer de son teint noir, Shakespeare lui fait dire: *I saw Othello's visage in his mind.* — « C'est dans son âme que j'ai vu le visage d'Othello. » Paroles profondes. Elles disent en effet que les hommes, si différents qu'ils soient et par la couleur et par la diversité des formes anatomiques, ont visiblement un lien spirituel qui les attache les uns aux autres. Les qualités morales et intellectuelles, apanage de tous, réalisent chaque jour cette fraternité de l'esprit qui nous lie dans la chaîne des temps et des lieux, par la poursuite d'une destinée commune.

Sans doute Othello se laisse dominer par la jalousie avec l'emportement d'un sauvage. Il étouffe Desdémona, suppliante et belle, avec une cruauté folle, qui nous glace d'horreur et nous suffoque, nous qui la savons innocente! Mais Shakespeare le fait intéressant même dans ce cruel

aveuglement. C'est Othello qui frappe, mais c'est l'honnête Iago qui dirige la main, en mettant en œuvre la perfidie la plus noire unie à la plus insolante effronterie. Aussi le Maure se poignarde-t-il sur le cadavre de sa victime, lorsque, désabusé, il voit toute la laideur de son action ! Cassio le juge en quelques mots : « *he was great of heart* », dit-il. Oui, il était grand par le cœur. Cette noblesse du cœur est ce qu'il y a de plus digne, de plus élevé dans l'homme; et quand on en est favorisé, c'est la nature même qui vous déclare l'égal de tous les hommes.

C'est un réel bonheur de rencontrer sur sa voie les grands penseurs qui sont les éclaireurs de l'humanité. Ils vous mettent dans le cœur je ne sais quel trésor de consolation et de vive espérance ; car on sait qu'ils sont là, debout pour longtemps, ces fiers champions de la vérité et de la justice. Leur action perdurable se continue et augmente d'intensité avec l'accumulation même des siècles. Qui sait quelle sainte excitation, quel précieux encouragement un Wilberforce n'aura pas puisés dans le drame inoubliable de l'immortel Shakespeare ? C'est ainsi que se rachètent les erreurs des Bacon; c'est ainsi que la fraternité humaine se renoue au-dessus des injustices et des protestations. Homère, Eschyle, Shakespeare étaient de vrais esprits. Leurs grandes voix s'unissent dans la propagande du bien, comme un courant dont les eaux doivent se confondre pour gagner ensemble l'océan immense, d'où n'émerge que ce qui est vrai, ce qui est grand et élevé !

CHAPITRE XIX.

Aptitudes et qualités organiques.

La vérité exerce sur nous une fascination particulière à côté de laquelle disparaissent facilement toutes les autres préoccupations : aussi ne manquera-t-elle jamais parmi les nations civilisées de l'Occident de partisans dévoués et désintéressés. Aucune interdiction, aucun obstacle, ne peuvent lui opposer longtemps de digue sérieuse : elle se fortifie au contraire sous l'effort des circonstances adverses. (Louis Büchner).

I.

AVEUX ET RESTRICTIONS.

Nous pourrions continuer à examiner d'autres influences subversives, empêchant l'Européen de convenir du fait de l'égalité des races humaines, fait que l'on ne saurait nier sans se mettre volontairement en contradiction avec l'histoire et la science entière. Il est certain, par exemple, que ceux qui voyagent dans les pays où se rencontrent des nations noires et encore jeunes dans la civilisation, ont une tendance positive à défigurer les traits de ces nations et à renforcer, par leurs récits fantaisistes, les anciens préjugés si profondément enracinés dans la race caucasique. Les hommes les plus recommandables par leur moralité et leur profond savoir s'y laissent prendre avec autant de facilité que les sots ou les aventuriers. M. d'Abadie ne sera pas plus correct qu'un Victor Maignan ou un Laselve. Et combien d'autres ne se sont pas malheureusement oubliés, au point de vouloir imiter des procédés contre lesquels ils devaient être les premiers à protester !

Mais, parmi les Européens, il n'y a pas toujours que des

hommes aveuglés. Tous ceux qui auront l'esprit suffisamment prémuni contre les différentes causes qui paralysent si fort la raison et le sens commun, affirmeront donc, après l'analyse de toutes les discussions que nous avons vu se dérouler au sujet de l'égalité des races humaines, que s'il reste une chose parfaitement démontrée, c'est bien le point suivant : en aucune autre race, on ne rencontre une plus grande vivacité d'intelligence, une plus grande faculté d'assimilation, enfin une facilité d'évolution plus grande que dans la race noire.

Partout où les conditions de milieu ne lui ont pas été positivement hostiles et insurmontables ; partout où elle a pu résister à leur influence délétère et régressive, elle s'est mise spontanément à développer les plus belles qualités de l'esprit et du cœur. Quand elle reste stationnaire, malgré les avantages naturels du climat, on peut bien certifier qu'il existe une cause occulte, politique ou sociale, qui la paralyse, ralentit sa marche et amortit sa force d'expansion. Cependant, comme les plantes vivaces qui ont reçu la sève ardente et riche des terres tropicales, elle repousse juste au moment où l'on pourrait la croire morte ; elle s'efforce et fait si bien qu'elle finit toujours par renverser les obstacles et redresser sa tête vers la lumière. Si donc on voulait se renfermer, rien que dans le cercle de la science, pour discuter et comparer les aptitudes des races humaines, nous pourrions avancer hardiment que cette race noire ne doit céder le pas à aucune autre de ses rivales.

Aux États-Unis d'Amérique, où elle sort à peine d'un état de sujétion trois fois séculaire, elle monte, fière et résolue, à l'assaut de toutes les positions sociales. Mais c'est à l'école surtout que cette ascension superbe se fait remarquer. « Quand on pénètre dans une salle d'école à Boston, dit M. d'Haussonville, une chose frappe d'abord

la vue; c'est la grande quantité d'enfants nègres mêlés aux enfants blancs. Ces petites têtes crépues avec leurs dents blanches et leurs yeux brillants donnent un aspect pittoresque à l'école. Ce ne sont pas les élèves les moins intelligents et les moins précoces ni ceux dont les maîtresses se louent le moins (1). »

Ceux mêmes qui, en dépit des faits et de l'évidence, admettent et répètent que les « Noirs sont inférieurs en intelligence aux hommes de la race caucasique » ne peuvent s'empêcher de réfléchir sur de telles remarques. Que font-ils, alors? A côté de ces faits qui démentent leurs orgueilleuses prétentions, ils avancent des propositions arbitraires, jamais démontrées, mais dont ils tirent les conclusions les plus fantaisistes pour la justification de leur doctrine. M. Frédéric Müller, dont il faut reconnaître d'ailleurs la haute culture intellectuelle, donne un exemple éloquent de ce que j'avance ici. « L'enfant nègre, dit-il, dans les premières années de son développement, lorsqu'il ne fait que recevoir ce qu'on lui enseigne, est *supérieur* à l'enfant blanc; mais dans la période de puberté, lorsqu'il s'agit d'élaborer par soi-même ce que l'on n'a fait qu'apprendre, il devient stationnaire. La facilité d'apprendre plusieurs langues étrangères, souvent plusieurs à la fois, concorde bien avec cette disposition d'esprit (2). »

C'est une proposition positivement erronée que celle qui consiste à affirmer que, dans la période de puberté, l'intelligence du noir, jusque-là plus vive que celle du blanc, devient stationnaire. Ce n'est là qu'une question de fait. Pour en avoir l'explication, on n'a besoin de recourir à aucune psychologie transcendantale. Tout le monde le sait. L'homme n'arrive à une complète notion de sa per-

---

(1) Othenim d'Haussonville, *A travers les Etats-Unis.*
(2) Fr. Müller, *Die allgemeine Ethnographie.*

sonnalité qu'avec l'âge de la puberté, où toutes les fonctions physiologiques entrent en plein jeu, stimulent l'organisme et les centres nerveux, mettent l'esprit en éveil et nous portent à l'action. Dans la première période de l'enfance (*infantia*) ainsi que dans la seconde (*pueritia*), l'intelligence se développe en même temps que le corps : une bonne constitution organique est alors le premier gage du succès dans les luttes intellectuelles. Cependant la moralité ne commence à se consolider qu'à partir de quatorze à seize ans; elle paraît avec le sentiment positif de la personnalité humaine, entraînant après soi une claire manifestation de la conscience, état sans lequel il n'existe aucune responsabilité morale. Les jurisconsultes, qui ont sans doute mieux étudié que tous les autres le développement moral de l'homme, ont parfaitement sanctionné ces lois naturelles, en créant une profonde distinction entre la criminalité d'une action commise par un mineur de seize ans et la criminalité de la même action commise au dessus de cet âge. Avec une intelligence supérieure des choses de la conscience, ils ont habilement saisi le cas du *discernement*, lequel est le plus souvent absent et toujours incomplet, aberrant, en tout homme dont les fonctions physiologiques sont insuffisamment développées.

Pour revenir à ma thèse, il semble qu'on devrait s'apercevoir, sans aucun effort, que c'est la théorie de l'inégalité des races elle-même qui influe si malheureusement sur l'intelligence du jeune noir, qui la paralyse et l'éteint juste à l'époque où elle devait recevoir une nouvelle force, en se consolidant par le développement définitif de la conscience.

En effet, jusqu'à l'âge de quinze ans, l'enfant européen travaille librement, spontanément. Ce dont on se préoccupe dans cette période, c'est de son activité intellectuelle dont la première impulsion décide peut-être de sa destinée

entière. De même travaille l'enfant noir. Mais arrive la période de la puberté ! Le père de famille européen, qui a suivi avec une délicate et prévoyante attention les tendances d'esprit de son enfant, lui indique enfin une carrière, un point sur lequel il doit constamment se diriger, un but à atteindre. Alors commence cet apostolat supérieur que chaque père digne de ce nom entreprend, pour créer en son fils un être doué de toutes les vertus, ayant tous les mérites. Dans sa noble ambition, il désire pour son enfant tous les succès et toutes les gloires. L'éducation morale ainsi faite, forte et pleine de sollicitude, finit toujours par produire son fruit. Aussi le jeune blanc, enflammé du désir de plaire et surtout de s'affirmer, en prouvant son mérite personnel, embrassera-t-il fièrement sa vocation; peut-être fera-t-il des prodiges.

Tout autre est la position de l'enfant noir. Quand il est assez heureux pour continuer la lutte intellectuelle jusqu'aux abords de la puberté; quand il a déjà obtenu les résultats les plus brillants, c'est alors qu'on l'arrête, en lui laissant entendre, que pour sa race, il est assez avancé. En effet, il est temps de tourner son activité vers le monde physique et matériel, où il est condamné à glaner, afin de gagner sa vie à la sueur de son front; car toutes les carrières libérales lui sont à jamais fermées !

Les choses ne se passent-elles pas ainsi, toutes les fois que l'Ethiopien n'est pas encore reçu et accepté à l'égal de l'Européen ? Supposons que non, supposons qu'on ne l'arrête pas dans ses travaux intellectuels. Mais il y a une autre influence paralysante qui frappe le noir dans le fond même de son être et qui résulte encore de la théorie de l'inégalité des races. On peut le laisser continuer ses études ; cependant ses progrès sont une cause d'irritation pour ses rivaux blancs. Ils sont convaincus que la nature les a doués de qualités supérieures; donc toutes les fois qu'ils se

verront devancés, ils ne manqueront aucune occasion de se venger d'un fait qu'ils considèrent comme anormal. Se dressant dans toute la hauteur de la précellence qu'une doctrine absurde et arbitraire a créée en leur faveur, ils accableront le noir intelligent, sinon de mépris, mais de sots dédains et d'amers sarcasmes. Dans toutes ses relations, à chaque heure, à chaque minute, en chaque circonstance, on lui fera sentir la conviction qu'on a de son infériorité ethnique. On l'accablera de tout le poids de la malédiction de Noé. Et le pauvre enfant croit en Dieu; ne se doute guère de l'exégèse filandreuse de la Bible!

J'avoue, pour ma part, que dans ma première jeunesse, je fus constamment aux prises avec les plus pénibles réflexions, en lisant cette légende malfaisante qu'on eût bien fait d'effacer de tous les ouvrages destinés à l'enseignement, surtout parmi les peuples noirs. Aussi, ces préoccupations hâtives ont-elles beaucoup contribué à mon affranchissement spirituel. Je n'eus aucune hésitation à rompre avec les croyances théologiques, du jour où mon esprit pût enfin concevoir leur triste influence sur la destinée de ma race. Mais il n'en est pas ainsi pour tous mes congénères.

Ainsi donc, en admettant même que le Noir continue à lutter, c'est encore en des conditions désolantes. Non-seulement il n'a pas devant lui la perspective des carrières pour lesquelles un haut développement intellectuel est un élément indispensable et perd par là la principale source d'excitation mentale; mais il subit, en outre, une influence dépressive qui, lentement et graduellement, finit par épuiser toute son énergie morale en détruisant en même temps toute son activité intellectuelle. Je considère cette dépression de la moralité d'autant plus funeste; je lui attribue des effets d'autant plus malfaisants et pernicieux sur la bonne santé de l'esprit que, pour expliquer les inégalités

intellectuelles, sinon dans les races, au moins dans les individus, je ne trouve pas une raison autre que la différence des tempéraments ou des complexions morales. C'est, en effet, à l'aide de la volonté, avec la confiance en soi qu'on parvient à réaliser les plus grands succès, les plus grands triomphes, dans les travaux de l'intelligence comme ailleurs. Un homme qui, à force d'entendre dire qu'il est d'une nature inférieure, finit par avoir le moindre doute sur ses aptitudes naturelles, est à jamais arrêté dans les broussailles du chemin. Il est condamné à ne plus progresser.

Cependant, malgré toutes ces raisons qui expliqueraient pleinement l'infériorité accidentelle du Noir dans les études supérieures, il y a foule d'exemples qui prouvent que les choses ne se passent pas toujours comme l'avance le savant allemand. Les Noirs triomphent souvent dans cette joute intellectuelle. Citons seulement la constatation suivante de l'un des plus savants voyageurs que l'on connaisse. « Il y a quelques annés, dit Dumont d'Urville, qu'un mulâtre et un nègre obtenaient des grands prix au concours général de Paris; et ce fait n'est pas isolé; le journal le *Propagateur de la Foi*, annonçait dernièrement qu'une vingtaine de missionnaires noirs se préparaient à à porter l'enseignement religieux dans les pays sauvages (1). » Nous pourrions mentionner encore M. Fénelon Faubert, mulâtre haïtien, qui a aussi remporté un premier prix au concours général de Paris.

D'ailleurs les cas nombreux de noirs haïtiens ayant manifesté la plus belle intelligence dans toutes les carrières de l'esprit; les noirs des Etats-Unis et de Libéria qui ont fait preuve d'une capacité supérieure, incontestable, ne sont-ils pas autant de démentis infligés à ceux qui parlent

(1) Dumont D'Urville, *Voyage de l'Astrolabe*.

de leur infériorité intellectuelle? Sans doute, en Haïti comme ailleurs, les progrès considérables que l'Ethiopien a accomplis dans la littérature, dans les sciences philosophiques, biologiques et naturelles, ne sont pas équilibrés par les mathématiques transcendantes que l'on continue à considérer comme la plus haute manifestation de l'intelligence. Mais il faut attendre que des carrières lui soient ouvertes dans ce mode d'activité mentale avant d'émettre un jugement quelconque. Enfin il semble que c'est la marche même des choses qui en décident ainsi. « On a raison de dire que les lettres sont les sœurs aînées des sciences, dit Claude-Bernard. C'est une loi intellectuelle des peuples qui ont tous produit leurs poètes et leurs philosophes avant de former leurs savants (1). »

La remarque de l'éminent physiologiste est on ne peut plus juste. Il y a telle nation qui a pu développer une civilisation des plus harmonieuses, qui a produit des philosophes, des poètes, des orateurs de premier ordre, sans qu'elle ait jamais fourni des hommes très compétents dans les sciences exactes. Les Romains, par exemple, si avancés dans les lettres et la philosophie, ne s'intéressaient guère aux mathématiques (2). Il paraît que c'était une habitude parmi eux de compter sur les doigts, comme procèdent les pires calculateurs. Juvénal y fait allusion dans ces vers cités par Hœfer :

Felix nimirum qui per tot sæcula mortem
Distulit atque suos jam dextra computat annos.

Qui dira pourtant que le Romain a été d'une organisation inférieure, lui qui a tout subjugué, lui qui a dominé partout où ses bras pouvaient s'étendre? Ne serait-ce pas

---

(1) Cl. Bernard, *Discours de récept. à l'Acad. franç.*

(2) Friedlein, *Die Zalhzeichen und das elementare Rechnen der Griechen und Römer.*

la plus sotte et inconcevable affirmation ? C'est un nouveau motif de rabbatre sur l'importance qu'on s'est habitué à voir dans les sciences exactes, en les considérant comme le signe d'une capacité éminente.

II.

PARTICULARITÉS ORGANIQUES.

Il est évident que mieux on examine le sujet que nous étudions, plus on voit l'inconsistance des théories qui ont généralement régné dans la classification noologique des races humaines; plus les genres de preuves dont on s'est servi pour formuler cette étrange classification paraissent illogiques. Aussi, y a-t-il lieu d'affirmer que toutes les conclusions admises dans le sens d'une infériorité native des noirs vis-à-vis des blancs est radicalement fausse. Personne ne s'est avisé de faire une étude sérieuse sur cette question, la plus délicate et la plus importante qui puisse se présenter devant la science. Lorsqu'il s'agit de proclamer des vérités qui doivent influer si directement sur les relations des hommes, dans l'univers entier, devait-on se contenter des procédés imparfaits et insignifiants, qui constituent les seules bases de la doctrine de l'inégalité des races? Ne pourrait-on pas demander autre chose à des savants qui prêchent leur supériorité à si haute voix?

Les anthropologistes, surtout, sont censés faire de la science positive, de la science expérimentale. Dans leur gravité imperturbable, ils pèsent les cerveaux et imaginent journellement mille méthodes ingénieuses pour opérer le cubage de l'encéphale. Ils mesurent l'angle facial en dix façons diverses, étudient les dimensions du nez, les courbes de l'arcade zigomatique, la proclivité des mâchoires et le reste, avec des instruments si beaux, si perfectionnés qu'ils font plaisir à voir. Malheureusement, dans les inves-

tigations qu'ils poursuivent, en dehors de tous les principes de la science expérimentale, ils négligent systématiquement ou inconsciemment une foule de considérations plus logiques et scientifiques pour courir après des généralisations hâtives, pompeusement érigées en lois naturelles.

Par exemple, puisque l'on persiste à dire que par l'étude du cerveau on a pu découvrir l'infériorité organique de l'homme noir, il convient, — pour fermer le cercle de nos arguments d'où la vérité sort déjà incontestable et claire, — de jeter un dernier coup d'œil sur ce point délicat qui sera le dernier discuté. Toutes les études précédentes ont déjà mis en parfaite lumière une opinion scientifique aujourd'hui généralement reçue. C'est que le degré d'activité intellectuelle du cerveau est surtout relatif à sa plus ou moins grande vascularité. Mieux et plus vite le sang circule dans l'organe encéphalique, plus son énergie est grande. D'ordinaire, l'action en est signalée par une élévation de température, comme pour toutes les fonctions physiologiques. Eh bien, pour ce qui a trait à la vascularité, la richesse des réseaux sanguins du cerveau de l'homme noir paraît positivement supérieure, comparée à celle du cerveau de l'Européen. C'est là un fait qui me semble suffisamment établi par les travaux de Meckel. Il a remarqué que dans les cerveaux de la race noire la substance corticale, où se développe la plus grande activité de l'organe, est d'une couleur beaucoup plus foncée que dans le cerveau du Blanc. La substance blanche elle-même offre une nuance légèrement bleuâtre et le tissu de la glande pinéale est d'un bleu tirant sur le noir. On pourrait bien penser qu'il s'agit alors d'une coloration pigmentaire, mais tout y indique plutôt une abondance excessive de fins réseaux vasculaires, aussi nombreux qu'enchevêtrés, émaillant en tous les sens le parenchyme cérébral.

En effet, Meckel insiste sur cette particularité remar-

quable : la substance blanche du cerveau de l'homme noir est encore bleuâtre au moment où l'on pratique la coupe; mais les tranches blanchissent sensiblement au contact de l'air. Ce dernier phénomène est sans nul doute causé par la résorption du sang chassé des ramiscules des vaisceaux en contact avec l'air, dont l'influence y opère mécaniquement une certaine constriction. En tous cas, il est certain que la circulation sanguine du cerveau éthiopien est d'une activité incomparable. Cette surabondance de circulation y occasionne naturellement un excès de cérébration qui n'a besoin que d'être contenu et réglé, pour produire les résultats les plus considérables. Tel qu'une plaine fertile arrosée par des ruisseaux nombreux, mais où l'absence de l'art laisse les forces vives se perdre en jeux capricieux de la nature, le cerveau du noir surexcité, mais non cultivé, se prodigue en idéation multiple et vague. Ainsi, les ruisseaux abandonnés à eux-mêmes ne suivent pas des sentiers réguliers : malgré leur profusion, il y a tantôt sécheresse et tantôt inondation, ils coulent parfois en filets imperceptibles et se précipitent d'autres fois en avalanches bruyantes; de la même façon, l'esprit du Nigritien inculte conçoit les idées les plus subtiles, mais il les entremêle avec une telle activité, que tantôt il arrive à la plus grande absurdité et tantôt aux plus sublimes conceptions ! De là cette imagination vive et brûlante qui lui est spéciale, ce tempérament sanguin qui le fait nommer une *tête brûlée*. Expression bien juste ! Car dans cette circulation énergique, dans ces opérations rapides d'assimilation et de désassimilation que le tissu cérébral accomplit, le cerveau brûle comme une fournaise ardente; il faudra donc toute une discipline, une longue éducation de l'esprit, pour que le combustible ne se consume pas plus vite qu'il ne produit de travail appréciable.

Je crois qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce qui vient

d'être dit. Il serait tout de même curieux qu'on fît des expériences positives, mesurant la température comparative du cerveau du noir et de celui du blanc. Tout indique que la circulation sanguine, plus intense chez le premier, lui assure une température plus élevée, conformément à toutes les lois de la physique et de la physiologie. Activité circulatoire et température élevée, telles sont les deux qualités qui dénotent dans le cerveau les plus grandes aptitudes de fonctionnement. « Chaque fois que la moelle épinière et les nerfs manifestent la sensibilité et le mouvement, chaque fois qu'un travail intellectuel s'opère dans le cerveau, une quantité de chaleur correspondante s'y produit. Nous devons donc considérer la chaleur comme une résultante du travail organique de toutes les parties du corps, mais en même temps, elle devient aussi le principe d'activité de chacune de ses parties (1). »

Plus on approfondit les investigations, plus on étudie les résultats, et plus belle paraît la grande synthèse des vérités scientifiques. Elles forment comme une immense gerbe de lumières où toutes les notions viennent aboutir, pour s'épanouir ensemble et briller d'un éclat superbe dans la sphère de l'intelligence. L'esprit humain ne pourra jamais contempler sans éblouissement cet édifice merveilleux, splendide, au sommet duquel tant de reflets s'entrecroisent; mais il ne se lassera jamais d'y fixer ses regards : car là est un problème captivant, l'attirant sans cesse, malgré toutes les difficultés de la solution. A mesure qu'on résout une équation ou un système d'équations, d'autres inconnues se présentent, dont il faut encore chercher la valeur. C'est une course sans fin. Mais chaque pas en avant nous conduit à une hauteur où l'on domine mieux les termes de l'éternelle progression, où nous trouvons

(1) Cl. Bernard, *La science expérimentale*, p. 389.

une assurance plus grande dans les raisonnements que nous sommes encore obligés d'étayer de simples probabilités. D'où la légitimité des aspirations de la science moderne, qui a l'ambition de tout expliquer, en s'appuyant sur des expériences et des recherches qui ne finissent point, mais qui aboutissent à des découvertes de plus en plus précieuses. Ces conquêtes successives, qui enorgueillisent l'esprit humain, en lui inspirant une confiance chaque jour plus grande et inébranlable dans ses déductions, poussent les savants à des déductions souvent aventureuses; mais peut-on bannir de l'activité intellectuelle tout essai de généralisation, sans retirer aux investigations scientifiques tout ce qui en fait le charme et le but essentiel? Certainement non.

Après l'étude des faits, il nous vient un désir irrésistible de les rattacher à des lois qui en soient les régulatrices; en constatant certains phénomènes, nous sommes portés spontanément à inférer que l'objet ou l'être qui les a produits possède des qualités bonnes ou mauvaises, positives ou négatives, selon le caractère qu'ils offrent à notre appréciation. A quelle conclusion doit donc nous conduire l'étude comparative du cerveau humain? C'est que, pour les opérations de l'esprit, l'Ethiopien est armé de l'instrument le plus merveilleux. Le jour où, par une culture intellectuelle convenablement dirigée, l'activité cérébrale qu'il gaspille en jeux d'imagination, et en rêveries plus ou moins gracieuses, plus ou moins burlesques, pourra être employée dans les acquisitions sérieuses de la science, il trouvera dans l'organe encéphalique dont la nature l'a doué les ressorts les mieux adaptables aux travaux les plus difficiles et les plus délicats. Je n'ose dire qu'il se montrera plus apte que ceux qui doutent actuellement de sa vigueur intellectuelle, mais en tirant logiquement les déductions qui paraissent découler de l'ensemble des faits que je viens d'analyser, chacun sentira immédiatement la conclusion qui s'impose à son entendement!

CHAPITRE XX.

Les théories et leurs conséquences logiques.

Ton égal! Oui, ton égal! Je ne m'en dédis pas; ton égal!...

Hâte-toi d'avouer que ce nègre est un souverain légitime, inviolable et sacré, si tu tiens à garder ta propre couronne...

Avoue, c'est le plus sûr, qu'il n'y a point de degré dans la dignité humaine ; que nul de nous ne peut légitimement mettre le pied ou même la main sur un autre. (Edmond About).

Afin de se rendre compte de la somme de vérités que contiennent certaines propositions et les théories qui en découlent, il y a un moyen d'une application très facile. C'est de suivre le développement des idées qui en font la base première, afin de voir à quels principes elles aboutissent et quelles sont les conséquences qu'elles entraînent dans l'ensemble des lois scientifiques ou sociales. Aussi est-il nécessaire, en dernière analyse, d'examiner à ce point de vue les conclusions auxquelles ont été logiquement acculés les philosophes et les savants qui soutiennent la thèse de l'inégalité des races. Si ces conclusions sont évidemment contraires à toutes les conceptions du progrès, de la justice et même du simple bon sens ; si on ne peut les tenir pour possibles qu'à la condition de renverser toutes les idées généralement reçues comme les plus correctes, comme les plus conformes à la stabilité, à l'harmonie des hommes et des choses, aux aspirations qui sont le plus beau titre de l'humanité, ce sera une raison de plus pour écarter comme fausse la théorie dont elles sont déduites.

L'égalité des races généralement reconnue entraîne avec elle une consécration définitive et supérieure de l'égalité de

toutes les classes sociales dans tous les peuples de l'univers; car elle donne au principe moral, qui en fait la force en dehors de toute autre considérarion, un caractère d'universalité qui renforce et consolide son autorité. Partout où lutte la démocratie, partout où la différence des conditions sociales est encore une cause de compétitions et de résistances, la doctrine de l'égalité des races sera un salutaire remède. Ce sera le dernier coup porté aux conceptions du moyen âge, la dernière étape accomplie dans l'abolition des privilèges. C'est là incontestablement le sens dans lequel s'accomplit l'évolution sociologique de tous les peuples et la tendance de tous les esprits éclairés et sains; c'est vers cet idéal que se dirige l'avenir. En est-il de même de la théorie de l'inégalité des races? Au contraire, d'exclusion en exclusion, elle aboutit fatalement à la conception d'un petit noyau d'hommes, presque dieux par la puissance, destinés à subjuguer le reste des humains.

Il serait curieux de voir jusqu'à quel point les faits justifient l'hypothèse philosophique que je formule ici avec si peu d'hésitation. Personne ne niera la première partie de ma proposition; cependant on pourrait concevoir certain doute sur le second point, à savoir que la théorie de l'inégalité des races conduit logiquement à un système oligarchique ou despotique dans le régime intérieur et national des peuples, sans même qu'on ait besoin d'y supposer des races franchement distinctes. Les savants et les philosophes, qui affirment que les races ne sont pas égales, en viendraient-ils donc à désirer un régime de distinction, l'établissement de vraies castes, dans la nation même à laquelle ils appartiennent? De telles conceptions, si contraires aux aspirations modernes, ne seraient-elles pas la meilleure preuve d'une aberration d'esprit, chute dont n'est exempt aucun de ceux qui plaident contre la vérité et les lois naturelles?

Tel a été pourtant le rêve fantaisiste, que l'illustre M. Renan a formulé dans ses *Dialogues philosophiques* où il se moque si bien et si finement de tous les principes de la philosophie moderne, jouant d'une façon adorable avec le transcendantalisme de Mallebranche !

M. de Gobineau, plaçant dans le passé ce que le spirituel et savant académicien rêve pour un avenir incertain, prend les choses beaucoup plus au sérieux. Ne voyant dans la majeure partie des blancs que des êtres contaminés, il entonne l'hymne de la désolation. « L'espèce blanche, dit-il, considérée abstractivement, a désormais disparu de la face du monde. Après avoir passé l'âge des dieux où elle était absolument pure; l'âge des héros où les mélanges étaient modérés de force et de nombre, l'âge des noblesses où des facultés grandes encore n'étaient plus renouvelées par des sources taries, elle s'est acheminée plus ou moins promptement, suivant les lieux, vers la confusion définitive de tous ses principes, par suite de ses hymens hétérogènes (1). »

En négligeant de rectifier l'erreur et de prouver l'inconsistance historique de cette succession de faits imaginés par le paradoxal auteur de l'*Inégalité des races humaines*, on doit remarquer une préoccupation visible dans toutes les idées qu'il exprime. Dans l'abolition de la noblesse par la Révolution française, il voit le dernier coup porté à ses idoles. Pour lui, noble de sang, il n'était pas de la race des manants européens : le roturier et le nègre, quoique à différents degrés, lui étaient inférieurs, tant au point de vue organique qu'au point de vue social. Mais il va plus loin, dans son étrange doctrine. Au lieu des larges espérances que les progrès acquis nous autorisent à nourrir sur l'avenir, il professe le découragement le plus sombre : il pré-

(1) De Gobineau, *loco citato*, tome II, p. 560.

voit que l'humanité entière mourra d'épuisement par la promiscuité des groupes ethniques. Le principe de vie étant dans la race blanche seule, à force de l'éparpiller, elle finira par en tarir la source ! « On serait tenté, dit-il, de donner à la domination de l'homme sur la terre une durée totale de douze à quatorze mille ans, divisés en deux périodes : l'une qui est passée, aura vu, aura possédé la jeunesse, la vigueur, la grandeur intellectuelle de l'espèce; l'autre qui est commencée, en connaîtra la marche défaillante vers la décrépitude (1). »

N'est-ce pas là le signe d'un esprit malade? Ne semble-t-il pas que c'est le caractère distinctif de toutes fausses théories d'amener fatalement à des conclusions aussi contraires à la logique qu'aux aspirations universelles? L'exemple que nous offrent les conceptions finales du comte de Gobineau et les rêves philosophiques de M. Renan est de la plus haute éloquence; mais quelle sera la conclusion des anthropologistes, qui soutiennent ou acceptent la doctrine des races supérieures et des races inférieures? Pas plus rationnelle. Suivant la plupart, toutes les autres races humaines sont condamnées à s'éteindre pour céder la place au développement de la race blanche. Voilà tout.

« Le moment est facile à prévoir, dit M. Topinard, où les races qui aujourd'hui *diminuent l'intervalle entre l'homme blanc et l'anthropoïde* auront entièrement disparu (2). » C'est aussi l'opinion de M. Dally. Il ne s'agirait de rien moins que de la disparition de toute la race mongolique, de toute la race éthiopique, des races malaies et américaines ! Voit-on d'ici presque toute la surface de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie se dé-

(1) De Gobineau, *loco citato*, t. II, p. 563.
(2) Topinard, *loco citato*, p. 543.

peupler pour élargir l'aire de développement de la seule et chétive race de l'Europe exsangue ! Pour le coup, il faut déclarer nettement que les savants se moquent de ceux qui attendent d'eux la vérité.

Cependant, avec cette apparence scientifique dont on dore toutes les pilules quelque peu amères ou d'aspect repoussant, ces propositions arbitraires paraîtront s'étayer d'une théorie quelconque. « Il n'y a rien de mystérieux dans cette extinction, continue M. Topinard, le mécanisme en est tout naturel. Le résultat, en somme, c'est la survivance des plus aptes au profit des races supérieures. » C'est donc sur le darwinisme que le savant professeur d'anthropologie s'appuie, pour s'exprimer d'une façon si affirmative, au sujet d'un fait dont la réalisation est si dénuée de probabilité. Mais n'est-ce pas là un abus ? Quoi qu'en disent Mme Clémence Royer et quelques autres savants de la même école, trouve-t-on dans les théories scientifiques de Darwin aucun argument formel, catégorique, justifiant la thèse de l'inégalité des races ou les autres déductions inconsidérées qu'on se plaît à y rattacher ? Plus particulièrement, comment la concurrence vitale expliquerait-elle la disparition des autres races humaines devant la race blanche ? Parce qu'elle est *supérieure* aux autres, répond-on et « la survivance est aux plus aptes ». Mais c'est confondre étrangement les aptitudes hypothétiquement supérieures que l'on croit particulières à la race blanche avec les qualités organiques absolument avantageuses dans la lutte dont parle Darwin ! Dans cette lutte, *struggle for life*, où l'intelligence est sans nul doute un facteur des plus précieux, il y aura éternellement une force naturelle qui rendra le Chinois le plus apte en Chine et le Soudanien le plus apte au Soudan. C'est l'influence des climats. Un esprit aussi sagace que celui de Darwin n'aurait pu la négliger. « Une

preuve évidente, dit-il, que le climat agit principalement, d'une manière indirecte, à favoriser certaines espèces, c'est que nous voyons dans nos jardins une prodigieuse quantité de plantes supporter parfaitement notre climat, sans qu'elles puissent jamais s'y naturaliser à l'état sauvage, *parce qu'elles ne pourraient ni soutenir la concurrence avec nos plantes indigènes, ni se défendre efficacement contre nos animaux* (1). »

Cette protection salutaire que les plantes indigènes trouvent dans les influences climatologiques, pour lutter contre une espèce étrangère et la chasser de l'aire géographique qui leur est naturelle, existe aussi bien pour les hommes. L'Européen portera ses pas aux confins du monde habité; par ses armes perfectionnées, par son éducation et, surtout, par la conviction profonde qu'il a de sa supériorité ethnique, il obtiendra des victoires faciles : mais il ne s'établira dans certains milieux que pour s'éteindre ou se transformer et se confondre tellement avec la race indigène, physiologiquement et corporellement, qu'on ne pourra jamais dire lequel des deux éléments a disparu dans la confusion du sang et des croisements !

La conclusion des anthropologistes est donc aussi fausse que celle des philosophes ou des érudits, qui ont adopté et soutenu la doctrine de l'inégalité des races. Il faut avouer alors que la seule immixtion de cette doctrine, dans une branche quelconque des connaissances humaines, suffit pour y infiltrer un principe de contradiction et d'illogisme, lequel entraîne infailliblement les esprits les mieux faits et les plus éclairés aux idées les plus absurdes ou les plus monstrueuses.

---

(1) Darwin, *De l'origine des espèces.*

CONCLUSION.

Ἀγαπᾶτε ἀλλήλους.....
(Saint Jean, ch. XIII).

Tous les hommes sont l'homme.
(Victor Hugo).

Après avoir passé en revue tous les arguments que l'on pourrait mettre en avant pour soutenir la doctrine de l'inégalité des races humaines, il semble qu'aucun ne résiste au plus simple examen. Sans doute, y en a-t-il plusieurs que nous avons involontairement omis, dans cette course attristante, à travers les erreurs et les préjugés répandus depuis si longtemps dans un grand nombre d'esprits qu'il leur est impossible de revenir à des conceptions plus logiques et plus justes. Cependant quand on a marché beaucoup, ayant gravi bien des sommets et franchi bien des précipices, il arrive un moment où l'on éprouve le besoin de s'arrêter et de respirer. Parvenu à une certaine hauteur, on s'aperçoit qu'on a parcouru un assez long espace et, embrassant du regard tout le trajet accompli, on contemple avec un soulagement délicieux les étapes de la route. On est convaincu que des sentiers obscurs restent encore inexplorés; mais l'ensemble du panorama suffit largement pour offrir à l'esprit toute la netteté désirable dans l'appréciation du terrain où l'on a établi ses investigations. Tel est le sentiment que j'éprouve, en fermant la série des discussions qu'il fallait entamer sur les diverses notions scientifiques qu'une fausse interprétation semblait rendre favorables à la thèse de l'inégalité des races humaines.

En récapitulant toutes les objections qui ruinent, pour ainsi dire, dans leur fondement essentiel tous les systèmes de hiérarchisation qu'on a essayé d'instituer parmi les divers groupes de l'humanité, il est permis d'affirmer que

l'égalité naturelle existe entre toutes les races. Cette égalité ne cesse de se vérifier que lorsqu'un degré supérieur d'évolution vient apporter à l'une d'entre elles un développement et des aptitudes auxquels ne sont pas encore parvenues les autres. Mais comme pour empêcher qu'on n'oublie complètement l'infériorité originelle de celles qui ont atteint les plus hauts sommets de la civilisation, on rencontrera non-seulement dans les fastes du passé, mais actuellement, sur divers points du globe, une foule de leurs congénères vivant dans un état qui en dénonce visiblement la complexion ancestrale.

Dans les commencements, toutes les races d'hommes qui couvrent aujourd'hui la surface de notre planète furent également ignorantes et chétives, immorales et laides; mais à mesure qu'elles ont évolué, elles se sont améliorées, en transmettant à leurs descendants des facultés destinées à se perfectionner avec le travail des générations successives. L'hérédité physique et morale est l'élément conservateur qui fixe chaque conquête dans la famille, dans le canton et dans la contrée; ces conquêtes, s'ajoutant les unes aux autres, amènent jusqu'aux nues des êtres partis de la poussière. Tous n'arrivent pas par les mêmes sentiers ni en même temps. Pourtant qui oserait dire que telle organisation ethnique est supérieure à telle autre, quand on sait quel laps de temps il a fallu, avec le concours des milieux et les accidents favorables, pour que les plus civilisées d'entre les races humaines parvinssent à s'affiner au point où nous les voyons maintenant? « Art, poésie, science, moralité, toutes ces manifestations les plus élevées de l'humanité, dit M. Ribot, sont pareilles à une plante coûteuse et délicate, qui a germé tard et n'a porté des fruits que grâce au travail prolongé d'innombrables générations... L'idéal, ne s'est pas

développé d'un seul coup ; il s'est dévoilé peu à peu (1). »

L'évolution sociale explique donc seule les différences de complexion morale et intellectuelle qui existent entre les diverses portions de l'humanité. Peut-être pourrait-on penser que l'organisation physique et interne de certaines races leur constitue une supériorité spéciale, même dans leur marche évolutive ; mais serait-ce raisonnable de s'arrêter à une supposition gratuite, quand la nature des climats et les circonstances historiques rendent suffisamment compte de la promptitude avec laquelle ont évolué ces races privilégiées ? Pour se renfermer dans une seule race et en Europe, toutes les nations blanches se sont-elles montrées également aptes à l'accomplissement de certains progrès, dans la même période historique ? Ne voit-on pas au contraire la plupart de ces nations considérées comme nulles, il y a à peine deux siècles, occuper actuellement des places éminentes ; tandis que d'autres, souverainement influentes au XVIe ou au XVIIe siècle, ont perdu tout leur ancien prestige ?

En étudiant les faits avec toute l'impartialité que comporte l'excellence de la matière, il a été démontré d'ailleurs que la race noire, que l'on a prétendu être la plus inférieure de l'humanité, est douée d'une faculté d'expansion morale et intellectuelle aussi active qu'aucune autre. Doit-on persévérer dans les erreurs du passé, malgré toutes les lumières qui jaillissent de la science moderne pour nous éclairer et nous indiquer la vérité? L'autorité de quelques savants suffira-t-elle pour consacrer des opinions erronées, qui n'ont duré à travers tant de siècles qu'à l'aide de légendes et de préjugés, que l'on aurait honte d'affirmer dans l'ère de liberté et de progrès qui fleurit actuellement? Non ! mille fois non !

---

(1) Th. Ribot, *De l'hérédité*, p. 390.

Au-dessus des préventions et des préjugés des savants, il y a la science; au-dessus des erreurs systématiques des historiens, il y a l'histoire; la philosophie est plus forte, plus convaincante que tous les philosophes. Il est bon que les faiseurs de systèmes et les fondateurs de doctrines y réfléchissent. Le monde ne reste pas stationnaire. Les nations, les races, en se coudoyant sur le théâtre de l'histoire, passent sans cesse et reviennent sur la scène avec des rôles différents; mais dans la grande harmonie de la destinée humaine, aucun de ces rôles n'est absolument inutile. Les acteurs sont tous égaux en dignité ; dans une transformation perpétuelle, chacun prend et quitte les premières places. Cela continuera ainsi jusqu'au jour où ils pourront se suppléer indistinctement, sans effort ni froissement, dans la fonction capitale qui est de soutenir le flambeau intellectuel, qui éclaire le monde moral et immatériel comme le soleil éclaire le monde physique et matériel.

La race noire aura-t-elle un jour à jouer un rôle supérieur dans l'histoire du monde, en reprenant le flambeau qu'elle a tenu sur les bords du Nil et dont toute l'humanité s'est éclairée dans les premiers vagissements de la civilisation? Je crois avoir prouvé que rien ne lui manque pour y parvenir. Tout indique, en effet, qu'il lui est réservé d'accomplir une nouvelle transformation d'où sortira le plus beau rayonnement du génie humain. A ses premiers pas dans la carrière de la civilisation et de la liberté, elle a donné l'exemple d'une telle précocité dans le développement de toutes les sortes d'aptitudes, que l'on a droit d'espérer en elle et d'affirmer les hautes destinées qu'elle est appelée à réaliser.

Mais, dira-t-on, elle arrive trop tard. Déjà toutes les places sont prises. La civilisation vieille d'années et de gloire n'attend plus de surprise. Edison, aux Etats-Unis,

Renard et Krebs, en France, d'autres en Angleterre, en Allemagne, en Italie, par toute l'Europe, ont accompli tant de merveilles, que le monde s'est accoutumé aux inventions superbes, aux trouvailles curieuses. La science marche et élargit sans cesse son champ d'investigation. Il semble bien démontré que ceux qui ne se pressent pas n'auront rien à faire. Car bientôt tous les problèmes seront résolus, toutes les questions élucidées, toutes les vérités de l'ordre matériel ou moral seront trouvées, étiquetées, classées, comme dans un vaste casier. On n'aura besoin que d'un index géant, pour ne jamais plus être embarrassé en rien, ni réduit à l'impuissance devant aucune force naturelle ou surnaturelle !...

Par bonheur, les choses n'en viendront à ce point, si tant est qu'on y doive aboutir, que lorsque la surface entière de la terre sera peuplée d'une humanité aussi sage, aussi éclairée qu'on la suppose être, dans ce que nous appelons les hommes supérieurs, lesquels ne se comptent que par vingtaine dans un siècle. D'ici là, il y a du chemin à faire. La route de la civilisation longue, immense, sans bornes, s'étend à l'infini devant nous. Dans deux siècles, nos arrière-petits fils nous trouveront plus arriérés que nous ne le disons des hommes du XVIIe siècle, si avancés comparativement à ceux du XVe siècle, sortant avec peine du cahos tumultueux du régime féodal. « Nous ne sommes en réalité qu'au seuil de la civilisation, dit Sir John Lubbock. Loin de manifester un symptôme d'épuisement, la tendance au développement des connaissances — et ajoutons de la puissance de l'homme — semble s'être manifestée dernièrement avec plus de rapidité que jamais. Il y a bien des choses auxquelles on n'a pas encore songé dans notre philosophie, bien des découvertes destinées à immortaliser ceux qui les feront et à procurer à la race humaine des avantages que nous ne sommes pas peut-être en état d'apprécier. Nous

pouvons dire encore, avec notre illustre compatriote, Sir Isaac Newton, que nous avons été simplement comme des enfants, jouant sur le bord de la mer et ramassant çà et là un caillou plus lisse ou un coquillage plus joli que les autres, tandis que le grand océan de la vérité s'étend inexploré devant nous (1). »

Ces idées magnifiques, empreintes d'une splendeur qui ravit et éblouit l'esprit, sont à la fois justes et profondes. Non, il ne sera jamais trop tard pour qu'un individu ou une race fasse son apparition dans le monde de la lumière, dans le domaine de la science. La race noire qui doit évoluer sans cesse et franchir à pas précipités toutes les étapes qu'il faut traverser pour atteindre à la civilisation, telle qu'elle se montre dans toute l'exubérance de sa floraison européenne, n'a pas à se décourager dans cette voie ascensionnelle où il lui faut monter et monter toujours ! Pour elle, aucune désespérance n'est légitime, aucune lassitude justifiée. Il faut que, de jour en jour, elle renforce le sentiment, la conviction de son égalité avec toutes les autres races humaines répandues sur notre planète. Croire à l'égalité, c'est s'engager moralement à la prouver par les faits et les résultats, au prix de tous les efforts. Elle y répondra. Ainsi, une nouvelle période de gloire poindra pour elle. Splendide sera le rôle qu'elle aura à jouer dans le monde. Sa grande part d'action, dans l'épanouissement du progrès, sera surtout de développer le sens de la justice avec beaucoup plus de force et, en même temps, beaucoup plus de délicatesse que les races blasées et au cœur sec qui ont surgi en Europe ou qui ont poussé dans les plaines de l'empire du Milieu et de la Tartarie.

Sans doute, cette race nigritique qui a souffert mille martyres, qui a été huée, conspuée, méprisée par les uns; bru-

(1) John Lubbock, *Prehistoric times*, p. 615.

talisée, systématiquement exterminée par les autres, pourrait laisser germer en son sein je ne sais quelle foudroyante colère, avec le rêve d'en écraser un jour ses contempteurs ou ses anciens oppresseurs. Mais la générosité l'emportera. Plus on a souffert, mieux on est préparé pour comprendre et pratiquer la justice. Et, vraiment, on ne sait combien magnifique paraîtra aux yeux du philosophe et du penseur cette famille d'hommes sortis de la plus profonde misère intellectuelle et morale, ayant grandi sous l'influence dépressive de tous les préjugés coalisés; mais engendrant en ces cas mêmes une fleur de vertu faite de courage viril et d'ineffable bonté, deux qualités qui tendent à la fois à promouvoir et à tempérer la justice!

Le courage! il n'y a plus personne qui le conteste aux noirs. Trop d'exemples sanglants ont émergé de l'histoire pour en convaincre les plus incrédules. Pourtant il faut que ce courage n'aille jamais jusqu'à la violence et ne dégénère point en brutalité. Ce que les détracteurs de la race nigritique leur refusent, ce n'est pas l'égalité matérielle. Au contraire, qu'on lise tous les ouvrages où la thèse de l'inégalité des races est soutenue avec une inconséquence étonnante mais unie à une rare ténacité, on verra toujours poindre l'intention de faire beaucoup plus belle la part qui échoit à la race noire, quant à la force brutale. Lors donc que, pour affirmer leur égalité ethnique et sociale, les fils de l'Afrique renoncent à d'autres procédés plus dignes et se complaisent, sans nécessité, à ravager, à brûler ou à tuer, ils ne font que prêter le flanc à une théorie fausse, mais dont l'influence malsaine fait exagérer à dessein chacune de leurs fautes. Pour réaliser l'égalité qui est un droit naturel et imprescriptible, puisque la science démontre qu'aucune race d'hommes ne possède des aptitudes supérieures à celles des autres, il faut à la race noire diriger sans cesse ses aspirations vers la conquête des forces morales et intel-

lectuelles, les seules qui égalisent les hommes. Il faut qu'elle grandisse en intelligence et se moralise chaque jour davantage. Lumière et justice! Voilà, pour elle, les deux conditions du triomphe; car ce sont des armes infaillibles dans les luttes sociales, comme dans les luttes internationales.

La lumière aidera l'Éthiopien à lire dans le passé; une sage philosophie lui indiquera la part qu'on doit faire aux faits, aux suggestions passées et présentes, toutes les fois qu'il faut établir un jugement et adopter une règle de conduite. Au lieu de grandir avec la haine au cœur, il répandra à profusion ce trésor d'inépuisable affection, qui lui est si particulièrement départi par la nature que ceux qui ne connaissent pas les qualités riches et variées de son tempérament, pensent qu'il reste *femme* dans le déploiement même de toutes les aptitudes de la masculinité. En face des autres races, quand il voudra se remémorer les jours d'humiliation où, abusant de la force, on le courbait sous le joug de l'esclavage, tirant de ses sueurs l'or destiné à payer la luxure du colon transformé en Sybarite, il tâchera de remonter plus haut, jusqu'aux époques protohistoriques. Toutes les périodes du passé se déroulant devant sa pensée, il se rappellera alors qu'il fut un temps où les sauvages Tamahou, et les humbles Amoû, fils de Sheth et de Japheth, étaient également courbés sous la férule de ses ancêtres noirs. Durement on les menait aussi. Les monuments gigantesques qui font la gloire immortelle de l'Égypte ancienne ont été cimentés par la sueur des blancs d'Orient et d'Occident. L'humanité est une dans le temps comme dans l'espace : les injustices des siècles passés compensent donc celles des siècles présents.

Il arrive, cependant, une phase de l'évolution historique des peuples, où las de représailles, les hommes longtemps en lutte sentent le besoin d'une conciliation régénératrice, mieux adaptée à leurs intérêts matériels et moraux. Sans

céder à aucune inspiration d'utopiste ou d'illuminé, je crois que toutes les nations et toutes les races marchent, sous une impulsion irrésistible, vers cet état statique. Depuis que la Révolution française, brisant avec les vieilles traditions, a rendu l'homme plus grand et plus digne à ses propres yeux qu'il ne l'avait jamais rêvé, une superbe éclosion d'esprit s'est produite partout. La noble France, en inscrivant le principe de l'égalité dans les tablettes immortelles où sont gravés les droits de l'homme, avait donné le branle. Sa voix a traversé les monts et les mers; elle a été entendue sur la surface du monde entier. Cette voix sera écoutée à toujours. Quand bien même toutes les légions de l'esprit ancien, scolastique et théologique, se coaliseraient pour affirmer que les hommes ne sont pas égaux, que les races ne sont pas égales, la parole révolutionnaire retentirait comme le clairon du dernier jour dans l'intelligence et le cœur de chacun. C'est elle qui doit mettre en activité la force évolutive que nous savons commune à toute l'humanité; oui, c'est elle qui doit conduire toutes les races à la conquête de la science et de la civilisation, ces fleurs tardives, mais éternellement belles, que pousse l'arbre humain dans toutes ses branches et dans tous ses rameaux !

Tous les hommes sont frères.

Ce sont là des paroles d'or. On les répète sans cesse, depuis le jour où le Prophète de Nazareth, dans sa douceur évangélique, étendit sa main sur les grands et les petits dans une bénédiction commune. Celui qui, en son cœur, concevrait le moindre doute sur cette fraternité humaine qui est devenue une des croyances fondamentales des sociétés modernes, aurait honte de manifester tout haut l'obsession de sa conscience. Il craindrait, en s'inscrivant contre le principe de solidarité qui attache chaque homme à la destinée de tous les hommes, de froisser le sens moral de tous ceux qui l'entourent. Mais faut-il le dire ? Cette

fraternité universelle est restée pour la majeure partie des peuples civilisés une pure comédie ; il semble que les convenances seules la maintiennent dans les idées courantes. C'est que, logiquement, on ne saurait concevoir la fraternité en l'absence de l'égalité. Une telle conception répugnerait souverainement à toutes les saines notions de la philosophie et du droit moderne. L'égalité des races démontrée par la science, affirmée par des faits chaque jour plus nombreux, plus éloquents et incontestables, sera donc la vraie base de la solidarité humaine. Car on ne cimente jamais une alliance sincère par une injustice patente ; encore moins pourrait-on y édifier un engagement moral, où les parties se sentent liées les unes envers les autres par les raisons les plus élevées et les plus nobles que l'on puisse imaginer dans la nature humaine.

Ce sera l'honneur du XIXe siècle d'avoir vu poindre cette ère de la vraie religion, où l'homme donnera la main à l'homme, partout, en tout et à toute heure, pour marcher ensemble vers l'épanouissement du bien, vers l'amélioration générale de notre espèce.

Les races, se reconnaissant égales, pourront se respecter et s'aimer. En effet, leurs aptitudes sont généralement les mêmes ; mais chacune d'elles trouvera dans son milieu un stimulant spécial pour la production spontanée de certaines qualités exquises du cœur, de l'esprit ou du corps. Cela suffira pour qu'elles aient toujours besoin de se compléter les unes par les autres ; pour qu'elles vivent toutes et se développent, florissantes, sous les latitudes qui leur sont propres. Elles pourront bien s'entr'aider dans l'exploitation de la nature, sans qu'il y en ait des supérieures et des inférieures dans l'œuvre du progrès universel, où l'ouvrier et le penseur devront se rencontrer côte à côte, parmi les noirs comme parmi les blancs. Avec l'abandon des idées de domination et de suprématie que les unes

nourrissent à l'égard des autres, on se rapprochera davantage, on s'étudiera, on apprendra à se connaître. Dieu sait quelle source de sentiments généreux et purs sera ouverte par cette nouvelle existence ! Les contrastes mêmes, examinés sans prévention, paraîtront comme autant d'attraits; car bien appréciés, les contrastes ne se repoussent pas, ils s'appètent au contraire. Qui ne s'en aperçoit, quand, la première suprise passée, deux personnes de races différentes et nettement tranchées, s'abordent enfin, se communiquent par la parole, cette faculté exclusivement humaine ? Plus on a été frappé de la différence extérieure et physique, plus on jouit de cette découverte agréable, à savoir que le fond général de l'humanité est identique et constant, dans tous les groupes ethniques ! Selon que le degré d'instruction et le genre d'éducation seront les mêmes, les mêmes idées, les mêmes réflexions surgiront en même temps, à la vue d'un objet ou à l'audition d'un fait. De cet échange de sentiments sort et ressort la vraie fraternité parmi les hommes.

Il est certain que dans l'alliance universelle des peuples et des races, il y a et il y aura toujours des groupes avancés et des groupes arriérés. Ce qui existe, en petit, dans chaque nation doit exister tout naturellement dans la communauté des nations. Mais au lieu de diviser les hommes en races supérieures et races inférieures, on es divisera plutôt en peuples civilisés et peuples sauvages ou barbares. Parmi les civilisés même, il y aura des nations de premier ordre et des nations de dernier ordre, avec de nombreux intermédiaires. En un mot, chaque communauté nationale pourra être étudiée et reconnue inférieure ou supérieure en civilisation, quand on considère le degré de son développement sociologique comparé à l'idéal que nous nous faisons de l'état civilisé; mais il ne sera plus question de race. Ce dernier mot implique une certaine

fatalité biologique et naturelle, qui n'a aucune analogie, aucune corrélation avec le degré d'aptitude que nous offrent les différentes agglomérations humaines répandues sur la surface du globe. Personne n'est à apprendre maintenant qu'il existe une foule de Nigritiens plus civilisés, plus intelligents et instruits que la plupart des Caucasiens. Les représentants de la race mongolique en fourniraient des exemples encore plus éclatants. Mais alors, n'est-ce pas faire un abus des termes que de parler de races supérieures et de races inférieures? Cet abus a malheureusement enfanté les plus pénibles conceptions. Ignorants et savants viennent chaque jour y sacrifier leur intelligence ou leur bon sens ; et ainsi s'est créé lentement, subrepticement, le plus grand obstacle à l'expansion du sentiment de la solidarité humaine, qui est le meilleur stimulant du progrès et de la prospérité de notre espèce. Il faut absolument réagir contre cet obstacle passé à l'état de préjugé.

Puisse donc ce livre contribuer à répandre la lumière dans les esprits et rappeler tous les hommes au sentiment de la justice et de la réalité! En y réfléchissant, peut-être bien des savants européens, convaincus jusqu'ici de la supériorité de leur sang, seront-ils surpris de constater qu'ils ont été le jouet d'une méchante illusion. La situation actuelle des choses, les mythes et les légendes dont on a bercé leur enfance et qui ont présidé à la première éclosion de leur pensée, les traditions dont leur intelligence a été continuellement nourrie, tout les entraînait invinciblement à une doctrine, à une croyance que les apparences semblent si bien justifier. Mais peuvent-ils persévérer dans une erreur dont le voile est déchiré, sans renoncer à l'exercice de la raison qui est le plus bel apanage de l'humanité? Le préjugé, qui fait croire qu'une couleur plus ou moins blanche est un signe de supériorité, restera-t-il éternelle-

ment ancré dans les meilleures têtes, malgré tous les faits qui en trahissent la fausseté? Cela ne saurait être. La raison ne perdra pas ses droits. Quand ils auront vu, comme dans un miroir, les suggestions extériorisées de leur propre entendement, ils les pèseront et les examineront. Je ne doute pas qu'ils ne s'empressent alors de rejeter des idées qui n'ont rien de conforme au tempérament intellectuel et moral de notre siècle.

Revenus à la vérité, ils reconnaîtront que les hommes sont partout doués des mêmes qualités et des mêmes défauts, sans distinction de couleur ni de forme anatomique. Les races sont égales; elles sont toutes capables de s'élever aux plus nobles vertus, au plus haut développement intellectuel, comme de tomber dans la plus complète dégénération. A travers toutes les luttes qui ont accablé et accablent encore l'existence de l'espèce entière, il y a un fait mystérieux qui subsiste et se manifeste mystérieusement à notre esprit. C'est qu'une chaîne invisible réunit tous les membres de l'humanité dans un cercle commun. Il semble que, pour prospérer et grandir, il leur faut s'intéresser mutuellement les uns aux progrès et à la félicité des autres, cultivant de mieux en mieux les sentiments altruistes qui sont le plus bel épanouissement du cœur et de l'esprit de l'homme.

La doctrine de l'égalité des races humaines, apportant une dernière consécration à ces idées rationnelles, devient ainsi une doctrine régénératrice et éminemment salutaire au développement harmonique de l'espèce; car elle nous rappelle la plus belle pensée d'un grand génie : « Tous les hommes sont l'homme » et la plus douce parole d'un enseignement divin : « Aimez-vous les uns les autres ».

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉS R F

Pages.

PRÉFACE . . . . . VII à XIX

CHAPITRE PREMIER. — L'ANTHROPOLOGIE, SON IMPORTANCE, SES DÉFINITIONS ET SON DOMAINE. . . . . 1 à 19

I. Importance de l'anthropologie, 1. — II. Les définitions, 5. — III. Domaine de l'anthropologie, 16.

CHAPITRE II. — PREMIERS ESSAIS DE CLASSIFICATION. . . 20 à 35

CHAPITRE III. — DE L'ESPÈCE DANS LE RÈGNE ANIMAL. . 36 à 46

I. Principes de classification, 36. — II. Définition de l'espèce, 42.

CHAPITRE IV. — MONOGÉNISME ET POLYGÉNISME. . . . . 47 à 125

I. — Les deux derniers champions, 47. — II. Études sur les différences morales des groupes humains, 58. — III. Études sur les différences physiques des mêmes groupes, 66. — IV Autres différences admises par les deux écoles, 84. — V. Hybridité ou métissage? 94. — VI. Des métis du Blanc et du Nigritien, 103. — VII. Unité constitutionnelle de l'espèce, 115.

CHAPITRE V. — BASES DE CLASSIFICATION DES RACES HUMAINES. . . . . 126 à 202

I. Comparaisons craniologiques, 129. — II. Autres bases authropométriques, 158. — III. La chevelure et la coloration de la peau, 163. — IV. Essais de classifications linguistiques, 176. — V. Inconsistance des langues comme base de classification, 191.

Pages.

CHAPITRE VI. — HIÉRARCHISATION FACTICE DES RACES HUMAINES. . . . . 203 à 254

I. La doctrine de l'inégalité et ses conséquences logiques, 203. — II. Bases générales de la hiérarchisation, 211. — III. Mesures craniennes, 217. — IV. Le cerveau et l'intellect, 231. — V. Poids de l'ancéphale dans les diverses races, 242. — VI. Difficultés de classer les aptitudes, 246.

CHAPITRE VII. — COMPARAISON DES RACES HUMAINES AU POINT DE VUE PHYSIQUE. . . . . 255 à 301

I. De la taille, de la force musculaire et de la longévité dans les races humaines, 255. — II. De la beauté dans les races humaines, 269. — III. Évolution esthétique des Noirs haïtiens, 288.

CHAPITRE VIII. — LE MÉTISSAGE ET L'ÉGALITÉ DES RACES . . . . . 302 à 332

I. Étude du métissage au point de vue de l'égalité des races, 302. — II. Métis du Noir et du Mulâtre, 314.

CHAPITRE IX. — L'ÉGYPTE ET LA CIVILISATION. . . . . 333 à 377

I. Les anciens Égyptiens étaient d'origine éthiopienne, 333. — II. Controverses et réfutations, 343. — III. Flore et faune de l'Égypte ancienne, 352. — IV. Étude des monuments égyptiens, 356. — V. Mythe d'Io, la Sulamite, les rois éthiopiens et conclusion, 366.

CHAPITRE X. — LES HINDOUS ET L'ARYA. . . . . 378 à 395

I. Les Brahmanes, 378. — II. Boudha, 389.

CHAPITRE XI. — PERFECTIBILITÉ GÉNÉRALE DES RACES HUMAINES . . . . . 396 à 435

I. Le darwinisme et l'égalité des races, 396. — II. Théorie de l'évolution humaine, 407. — III. Application du darwinisme à l'ethnologie de l'Égypte, Grecs anciens et Grecs modernes, 425.

Pages.

CHAPITRE XII. — ÉVOLUTION INTELLECTUELLE DE LA RACE NOIRE EN HAÏTI . . . . . 436 à 476

CHAPITRE XIII. — PRÉJUGÉS ET VANITÉS. . . . . 477 à 482

CHAPITRE XIV. — LES COMPARAISONS . . . . . 483 à 526
I. Premières causes d'erreur, 483. — II. Superstitions et religions, 496. — III. La moralité dans les races humaines, 505.

CHAPITRE XV. — RAPIDITÉ DE L'ÉVOLUTION DANS LA RACE NOIRE . . . . . 527 à 560
I. Les théories et les faits, 527. — II. Les acteurs de l'indépendance d'Haïti, 538. — III. Toussaint-Louverture, 545

CHAPITRE XVI. — LA SOLIDARITÉ EUROPÉENNE. . . . . 561 à 581
I. Influence de l'union caucasique sur la théorie de l'inégalité des races, 561. — II. Haute situation des races européennes, 574.

CHAPITRE XVII. — RÔLE DE LA RACE NOIRE DANS L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION. . . . . 582 à 599
I. Éthiopie, Égypte et Haïti, 582. — Le cœur de l'Afrique, 594.

CHAPITRE XVIII. — LÉGENDES RELIGIEUSES ET OPINIONS DES ANCIENS . . . . . 600 à 630
I. Ange et diable, 600. — II. La légende de Cham, 610.— III. Les Grecs, les Latins et l'Éthiopie, 621.

CHAPITRE XIX. — APTITUDES ET QUALITÉS ORGANIQUES. 631 à 643
I. Aveux et restrictions, 631. — Particularités organiques, 639.

CHAPITRE XX. — LES THÉORIES ET LEURS CONSÉQUENCES. 644 à 649

CONCLUSION . . . . . 650 à 662

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ERRATA.

Page 5,	ligne 10,	*au lieu de :*	et arriver,	*lisez :*	et d'arriver.
42,	24,	—	Lillupitien	—	Lilliputiens
50,	12,	—	Philipps	—	Phillips
56,	9,	—	celui	—	celui-ci
60,	32,	—	semble	—	semblent
94,	20,	—	importante	—	importance
100,	16,	—	croissement	—	croisement
117,	3,	—	athmosphère	—	atmosphère
155,	12,	—	*dice*	—	*disce*
193,	31,	—	Humbold	—	Humboldt
194,	14,	—	sussi	—	aussi
236,	16,	—	volonte	—	volonté
254,	1,	—	exercé	—	exercée
268,	31,	—	qu'à n'avoir	—	à n'avoir
274,	4,	—	prouver que	—	que prouver
289,	9,	—	preoccupations	—	préoccupations
296,	6,	—	encore par	—	encore
298,	3,	—	d'Alaud	—	d'Alaux
298,	31,	—	d'âme sûrement	—	démesurément
304,	13,	—	égale à celui	—	égale à celle
311,	31,	—	élucider	—	éclairer
315,	25,	—	antithèse	—	anthèse
325,	21,	—	a eu	—	ait eu
384,	30,	—	Sbrabon	—	Strabon
389,	29,	—	couronnait	—	couronnant
436,	21,	—	s'effectuent	—	s'effectue
496,	32,	—	Lafontaine	—	La Fontaine
524,	20,	—	aucune d'elle	—	aucune d'elles
526,	2,	—	une aucune autre	—	une autre
533,	17,	—	peut	—	peut-il
540,	21,	—	Verdières	—	Vertières
607,	32,	—	the opposed	—	he opposed
621,	6,	—	vint	—	vint.

Paris. — Imp. F. Pichon, 30, rue de l'Arbalète, & 24, rue Soufflot.